Se vend à Bayonne,
chez *Treboſc*, Libraire.

023001

TRAITÉ
DE LA VÉRITÉ
DE LA RELIGION
CHRÉTIENNE,

Où l'on établit la Religion Chrétienne par ses propres caracteres.

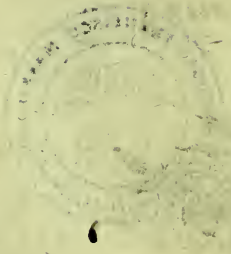
Par JACQUES ABBADIE.

TOME PREMIER.

UNIVERSIDAD FRANCISCO MARROQUIN
BIBLIOTECA DE
DEL VALLE
Guatemala, C.A.

A LYON,
Chez JEAN DEVILLE, rue Merciere.

M. DCC. LXIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.



PREFACE.

LA Religion Chrétienne se fait sentir aussi-tôt qu'elle se fait connoître ; & comme elle a une lumiere qui éclaire, & une force qui sanctifie, il y a aussi deux sortes de preuves qui en font connoître la verité ; les unes qu'on peut apeller les preuves de l'esprit, & les autres qu'on peut nommer les démonstrations de la conscience. Les premieres consistent en connoissance, & les autres en sentiment.

Il est certain que les preuves du premier ordre se presentent naturellement à l'esprit de toute sorte de personnes. Les simples les aperçoivent, comme les sçavans, encore qu'ils n'en parlent pas bien ; & cette admiration qui naît dans leur esprit, des merveilles qui leur ont été revélées, nous marque qu'ils y ont aperçû des caractéres de Divinité, encore qu'ils ne soient pas en état de bien développer la connoissance qu'ils en ont.

Ces personnes simples, & grossieres ont même cet avantage sur les autres : c'est que paroissant moins capables de comprendre ces preuves qui consistent en connoissance, elles sont ordinairement plus propres à goûter celles qui consistent en sentiment. Leur esprit, qui n'est pas dissipé par les speculations de la Philosophie & de la curiosité humaine, s'arrête davantage aux merveilles de l'Evangile ; & leur cœur qui n'est point enflé de ses connoissances, les dispose plus facilement à l'admiration de ce qu'ils connoissent, & à l'amour de ce qu'ils admirent.

Mais bien qu'ils y ait dans la Religion, des preuves qui se presentent naturellement à l'esprit des hommes, & d'autres qui se font sentir par la proportion qu'elles ont avec le cœur, comme la lumiere se fait connoître par la proportion qu'elle a avec nos yeux ; & qu'on puisse dire de ces démonstrations de la conscience, qu'elles sont au dessus de toute expression, & qu'elles perdent plus qu'elles ne gagnent par le raisonnement : il ne faut pourtant pas consentir aux triomphes imaginaires des incrédules, qui n'ayant jamais senti l'efficace de la Religion, & n'en voulant point admirer les vrayes beautez, en combattent

ouvertement la Divinité.

Dieu nous aidera par sa grace dans le dessein que nous avons de confondre par les principes de la raison, ces faux partisans de la raison humaine, & de mettre au jour les secrettes illusions que leur font les passions de leur cœur, & de tâcher de les disposer à sentir les divins raports qui sont entre la Religion Chrétienne & la conscience.

Ceux qui sont déja persuadez, ne seront pas fâchez qu'on leur fasse faire de nouvelles réfléxions sur des objets qui ne peuvent être ni trop presens à leur esprit, ni trop empreints dans leur mémoire; & pardonneront volontiers à nôtre foiblesse, la disproportion qu'ils trouveront entre ce qu'ils ont déja conçû & senti de la Religion, & ce que nous pouvons leur en faire sentir & concevoir. Ceux qui sont assez malheureux pour floter dans l'incertitude, y trouveront avec la grace de Dieu dequoi dissiper leurs doutes; & s'affermir dans la pieté. Et ceux qui veulent être incrédules, à quelque prix que ce soit, & qui ne cherchent que des ténébres favorables à leurs passions, y trouvent une lumiere qui les confondra infailliblement, pour peu qu'ils ayent de reste de sentimens humains.

Cet Ouvrage sera partagé en deux Parties, qui ne seront que deux Metodes differentes de prouver la verité de la Religion Chrétienne. Dans la premiere on descendra de cette proposition, Il y a un Dieu, *jusqu'à celle-ci*, Jesus fils de Marie, est le Messie promis. *Et dans la seconde, on montera de celle-ci*, Il y a aujourd'hui des Chrétiens dans le monde, *jusqu'à cette premiere proposition*, Il y a un Dieu.

La premiere de ces deux parties sera partagée en quatre Sections. On examinera si le sentiment que nous avons qu'il y a un Dieu, est un préjugé dont il faille se défier, ou une opinion qui naisse du sentiment de la verité connuë. On cherchera la Divinité dans la nature, dans la societé & dans le cœur de l'homme. On examinera les difficultez les plus spécieuses que l'on peut oposer à ce grand principe; & par la comparaison exacte des deux sentimens, on montrera que l'Atheïsme est une extravagance dont l'homme n'est point capable, à moins qu'il ne renonce à lui-même. C'est le sujet de la premiere Section.

Après avoir prouvé l'existence de Dieu, il en faudra établir l'idée. L'idée de Dieu établie, nous servira pour prouver la necessi-

té d'une Religion en général. Celle-ci nous conduira aux principes de la Religion naturelle, dont nous justifierons la verité & la divinité. L'abus que les hommes ont fait de la Religion naturelle par le Paganisme qui en est la corruption, nous menera à une Révélation ajoûtée à la premiere, & qui doit réparer la Religion naturelle. C'est la matiere de la seconde Section.

Il faudra ensuite s'attacher à la recherche de cette Révélation ajoûtée à celle de la Nature, dont nous aurons entrevû la nécessité ; & trouvant dans un coin du monde, un peuple de Sages qui ont de plus beaux sentimens de la Divinité que les Philosophes les plus éclairez, & qui se vantent d'avoir été honorez de cette Révélation, nous examinerons le caractére de ces hommes, qui sont les Juifs ; & ensuite entrant dans l'examen de leur Ecriture qui contient leur Révélation, nous trouverons qu'elle a un caractére singulier & extraordinaire ; qu'elle est exemte des passions & des foiblesses qui paroissent dans les autres Livres ; qu'elle répare effectivement la Religion naturelle ; que seule elle conduit les hommes à leur véritable fin ; qu'elle contient des Prophéties très-

expresses, très-clairement accomplies, & qu'on ne peut soupçonner d'avoir été composées après l'événement; que cette Révélation a été conservée dans des monumens inviolables; qu'il a été absolument impossible qu'on la suposât, ou qu'on la changeât essentiellement: ce qui nous donnera occasion de réfuter amplement les vûës de Spinosa, Hobbes, &c. que l'on ne peut raisonnablement révoquer en doute les faits qui sont contenus dans l'Ecriture des Juifs, & que la verité de ces faits, justifie invinciblement la divinité de la Religion Judaïque. C'est le sujet qui est traité dans la troisiéme Section.

Comme la Religion naturelle nous a conduit à la Religion Judaïque, la Religion Judaïque nous méne aussi à la Religion Chrétienne. L'Ecriture des Juifs nous enseigne que Dieu traitera une nouvelle alliance avec les hommes; que cette alliance sera établie sous de meilleures promesses que la premiere: qu'elle sera adressée à tous les hommes, & que les Nations seront apellées à la connoissance du vrai Dieu; qu'elles seront apellées par le ministere d'un homme saint, dont les Prophétes nous marquent la venuë, le tems de la venuë, la naissance, le lieu de la naissance, la

Tribu, la famille, la vie, le ministere, les actions, le Précurseur, les Disciples, la Doctrine, l'opposition à sa doctrine, la mort, le genre de la mort, les circonstances de sa mort, sa sépulture, sa Résurrection, son Ascension dans le Ciel : de sorte que trouvant toutes ces circonstances en Jesus-Christ, & ne les trouvant qu'en Jesus-Christ, nous ne pouvons nous empêcher de regarder celui-ci comme le Messie que les Prophétes avoient annoncé. C'est ce qui est contenu dans la quatriéme Section.

Dans la seconde Partie, on considére la Religion sous une face assez differente de celle-là. La premiére a établi le Christianisme par des preuves empruntées de la Religion naturelle & de la Religion Judaïque ; celle-ci l'établira par ses propres caractéres. Mais afin que les incredules n'aïent aucun lieu de se défier des preuves qu'on apportera dans ce dessein, on commencera par douter de tout, & l'on ne recevra les véritez qu'à mesure qu'elles seront évidentes. On ne supposera d'abord que cette verité connuë, qu'il y a aujourd'hui des Chrétiens dans le monde ; & qu'il n'y en a pas toûjours eu. On

remontera jusqu'aux siécles qui ont précédé Constantin. On examinera le martyre des Chrétiens. On passera jusqu'aux Disciples & aux Successeurs des Apôtres. On fera voir deux choses importantes dans cette matiere ; & qu'ils ont souffert la mort pour défendre une Religion qui est visiblement fondée sur des faits, & que ces faits ne pouvoient leur être inconnus. On fera voir, que soit que l'Ecriture du Nouveau Testament soit supposée, soit qu'elle ne le soit pas, elle contient certains faits fondamentaux qui ne peuvent être révoquez en doute ; & que ces faits suffisent pour prouver la verité de la Religion Chrétienne. On considérera d'abord les Apôtres, comme des simples témoins. On prouvera la validité de leur témoignage par des circonstances de leur vie, qui ne peuvent être contestées ; & par la validité de leur témoignage, on établira la divinité de la Religion Chrétienne. Tout cela fera le sujet de la premiére Section de cette seconde Partie.

Après avoir considéré les Apôtres, comme Prédicateurs, on les regardera comme Ecrivains. On entrera dans l'e-

xamen des Livres du Nouveau Testament. On fera voir qu'ils n'ont pû être supposez ni corrompus, & que les Apôtres n'ont pû écrire des choses fausses. On remarquera qu'ils ont tous les caractéres qui sont les plus opposés à celui des imposteurs ; qu'ils n'auroient pû ni voulu seduire les hommes ; qu'il est même impossible qu'ils en aient conçû le dessein. On considérera ensuite la sainteté & les miracles de Jesus-Christ, la sainteté & les miracles des Apôtres, les Prophetes du Nouveau Testament, les dons extraordinaires & miraculeux, si communs du tems des Apôtres, & dont les Apôtres parlent si souvent ; & par l'amas de toutes ces circonstances extérieures, mais inconteſtables, on prouvera que l'Ecriture a été composée par des hommes qui avoient le Saint-Esprit, & qu'on ne peut revoquer en doute la verité de la Religion Chrétienne. C'est la matiere de la seconde & de la troisiéme Section.

Comme tout cela ne regarde que le dehors de la Religion, il en faudra montrer ensuite les beautez, les usages, l'utilité & l'excellence ; & c'est ce que nous ferons, en la representant dans

onze Tableaux differens, dans l'amas des témoignages qui lui sont rendus, dans son opposition avec toutes les fausses Religions, dans la pureté & le désintéressement de sa fin, dans ses effets admirables qui se manifestent dans le cœur de l'homme, dans l'Eglise, & même dans la société générale des hommes; dans sa Morale si sainte; dans ses Mysteres si sublimes, & pourtant si liez avec les principes de la conscience; dans la convenance de ses Mysteres avec la lumiere de la raison; dans le rapport essentiel qu'elle a avec la gloire de Dieu; dans sa divine convenance avec nôtre cœur, qu'elle affranchit de sa misere, de sa bassesse & de sa corruption; dans cette proportion si exacte qu'elle a avec la Religion Judaïque, qui fait que la Religion Judaïque n'enferme ni raison, ni sagesse, séparée de la Religion Chrétienne qui en est la clef, & que la Religion Chrétienne se trouve sepresentée dans la Religion Judaïque, comme dans un grand & magnifique miroir; & enfin dans sa proportion avec la Religion nouvelle dont le Christianisme est le rétablissement parfait, comme le Paganis-

me en étoit la corruption. C'eſt le ſujet de la quatriéme & derniere Section de la ſeconde Partie.

Voilà quel eſt le plan de cet Ouvrage, dans lequel on s'eſt principalement propoſé quatre choſes ; de donner aux principes de la Religion un ordre & un enchaînement qui ſervît à en faire voir la verité ; de découvrir les principes ſecrets de l'incredulité, & de la combattre en montrant ſa ſource ; de ſatisfaire le plus qu'il a été poſſible, à toutes les difficultez qu'on nous fait, ſoit dans les Livres, ſoit dans la converſation, j'entens celles qui ont quelque eſpece d'aparence ; & enfin, de n'employer que les preuves qui nous perſuadent, & de ne les preſſer qu'à meſure qu'elles nous perſuadent : ne nous attachant point à copier ceux qui ont écrit ſur la même matiere, & n'affectant pas auſſi de les éviter ; mais tâchant de nous mettre au deſſus de toute oſtentation d'eſprit & d'érudition, qui eſt ſi fatale à cette ſorte d'Ouvrages, parce qu'on y cherche préciſément ce qui établit que la Religion Chrétienne eſt veritable, & non pas ce qui prouve ſimplement que l'Auteur eſt ſubtil ou ſçavant.

Si l'on n'oſe ſe flater d'avoir réüſſi dans toutes ces vûës, on peut ſe rendre ce témoignage à ſoi-même, d'y avoir travaillé ſi ſincérement & avec æplication. Dieu qui nous a mis ce deſſein au cœur, & qui a ſoulagé nôtre foibleſſe par ſa grace, veüille le faire réüſſir pour la gloire de ſa verité, & pour le ſalut de ceux qui lui contrediſent.

TRAITÉ
DE LA VERITÉ
DE LA
RELIGION
CHRÉTIENNE.

I. SECTION.

De l'Existence de Dieu.

CHAPITRE I.

Dessein de cette Section.

BIEN que les incredules du tems, tâchent de faire revivre le Pyrrhonisme, pour ébranler les fondemens de la Religion, on peut dire que rien ne fait mieux connoître leur égarement & leur foiblesse, que ce doute universel auquel ils ont recours.

On aura beau s'imaginer que la Nature

voulant se joüer de nôtre foiblesse, a mis dans nôtre esprit certaines notions fausses, sur lesquelles nous raisonnons comme sur des principes véritables. Ce doute métaphisique sera bien-tôt détruit par le sentiment d'un nombre presque infini des véritez particulieres que nous sommes obligez de recevoir. Une spéculation abstraite & éloignée, ne sera point plus forte que la connoissance que nous avons de l'existence de nôtre ame, qui pense, qui doute, qui raisonne, & qui sçait qu'elle forme tous ces actes, & après mille & mille suppositions chimeriques, nous serons contraints de renoncer à nos doutes généraux, pour recevoir l'évidence de ces principes particuliers; que le tout est plus grand que sa partie; & que si de choses égales, on ôte choses égales, ce qui reste, sera égal: ces premiers principes du sens commun étant si évidens, que leur simple vûë persuade necessairement, & ressemble au Soleil qui ne peut recevoir du dehors une clarté qu'il donne à toutes choses.

A la verité, si l'on arrête l'esprit à ces spéculations générales, & à ce doute universel, & qu'on ne lui permette point de descendre à des vûës & à des considerations plus particulieres; on pourra le rendre Pyrrhonien pour quelques instans; mais on le rendra extravagant en même-tems, y ayant une espece de folie à s'apliquer si fortement à la consideration d'un objet, qu'on se rende par là incapable de penser aux autres. Laissez l'esprit dans la liberté de considérer les doutes du Pyrrohonien, & de les comparer avec la certitude qu'il sent bien qu'il a de certaines véritez, & vous trouverez qu'au lieu de combattre la certitude par le doute,

doute, il détruira le doute par la certitude; parce que la certitude naît d'une évidence qui persuade, & qu'un doute ne fait que tenir l'esprit suspendu, qu'un doute, comme celui que nous supposons, est une conception abstraite & éloignée, & que la certitude dont il s'agit, consiste en sentiment, qu'un doute tire sa force des ténébres & de l'ignorance que l'on fait naître, & que la connoissance des premiers principes, est évidente par sa propre lumiere.

Il n'y a pas moins d'injustice que d'erreur, à adopter les spéculations du Pyrrhonisme, pour s'en servir contre la Religion. Car s'il est vrai qu'on n'engage point un Géometre à détruire l'opinion de ceux qui doutent de tout; si l'on se persuade que les régles de la Mécanique peuvent être certaines indépendemment de cet examen; & s'il est inoüi que ce doute universel des Pyrrhoniens, ait jamais retardé d'affaire, ni formé d'obstacle sérieux à l'execution d'aucun dessein dans le commerce de la vie civile: Est-il raisonnable que ce même doute devienne considérable seulement, lors qu'il s'agit d'attaquer les fondemens de la Religion; & qu'une hypoteſe extravagante, cesse de porter ce nom, parce qu'elle favorise l'incrédulité?

Au fond, bien que les véritez de la Religion soient infiniment plus certaines en elles-mêmes que toutes les autres, nous nous contenterions qu'on les reçût avec la même certitude qu'on reçoit ces premieres & communes véritez, qui font la régle de nôtre conduite & de nos actions.

Les spéculations de ces Philosophes, ne nous regardent donc pas davantage, qu'elles

regardent tous les autres hommes : & comme il n'y a perſonne à qui elles faſſent révoquer en doute les principes de l'art qu'il exerce, ou de la prudence par laquelle il agit, nous ne croirons pas auſſi qu'elles doivent nous arrêter un moment dans l'établiſſement des vérités de la Religion.

Nous conclurrons ſeulement de ce penchant, que les hommes ont à douter de tout, pour faire périr les veritez de la Religion avec toutes leurs autres connoiſſances, par un commun naufrage, qu'il n'y a point de doute ſi chimerique, ni d'opinion ſi abſurde, que l'incredulité n'adopte pour ſon interêt ; qu'elle donne du crédit & de la conſidération à tout ce qui lui eſt favorable, & que puis qu'elle change la certitude de toutes choſes en doute, il ne faut pas s'étonner ſi en d'autres rencontres elle veut changer ſes moindres doutes en certitude.

J'eſpere qu'on n'en doutera point, ſi l'on conſidére avec quelque ſoin la maniere dont on va établir la verité de l'exiſtence de Dieu. Comme c'eſt-là une verité premiére & fondamentale, qu'elle fait naître toutes les autres véritez de la Religion, & que toutes les autres la ſupoſent, il n'en faut rien oublier pour la bien établir. Et comme il n'y a rien de plus ſoupçonneux que l'incredulité qui augmente même ſes défiances à meſure que les véritez qu'on veut prouver, ſont eſſentielles & importantes, on prendra toutes les précautions poſſibles pour éviter tout ſoupçon d'illuſion ou de mauvaiſe foi. Voici l'ordre qu'on ſuivra dans ce deſſein.

On tâchera premiérement de pénétrer dans les ſources de nos erreurs, pour connoître ſi le ſentiment que nous avons, qu'il

y a un Dieu, ne seroit point un prejugé; & si nous pouvons nous assurer au contraire qu'il naisse de la force & du sentiment de la verité connuë. Nous réfléchirons ensuite par voie d'examen, sur les preuves qui nous persuadent l'existence de Dieu, & sur les difficultez qu'on leur oposse, ou qu'il semble qu'on leur peut oposer Nous nous attacherons en troisiéme lieu à considérer à part les objections les plus aparentes des Athées. Et enfin nous ferons une comparaison des deux sentimens, qui fera voir que l'Atheïsme est une extravagance visible, s'il est vrai qu'il y ait de véritables Athées, ce qu'on examinera pour la fin en peu de mots.

CHAPITRE II.

Où l'on fait voir, en recherchant les principes de nos erreurs, que le sentiment qui établit l'existence de Dieu, n'est point un faux préjugé.

ENcore qu'on ne doive point douter de tout avec les Sceptiques, il est bon néanmoins de se défier de sa raison : parce que si la Nature a donné à tous les hommes un sens commun, qui dans ses premieres notions, & dans les jugemens qu'il forme avec une liberté entiere, ne sçauroit être un principe d'erreur, l'experience nous convainc, que l'homme n'est que trop sujet à se tromper dans les matieres qui l'interessent, ou qui sont susceptibles de préoccupation.

Il est certain qu'il y a en nous une lumiere naturelle qui ne nous trompe point, & des préjugez qui nous trompent. Sans ces préjugez, nous ne serions jamais dans l'erreur, & sans cette lumiere naturelle, nous y serions

toûjours. La difficulté consiste à démêler ces deux principes si differens, & à en faire un juste discernement. En quoi il est certain qu'on réüssira si l'on joint l'experience à la raison.

Il seroit difficile de rapporter nos erreurs ou nos préjugez à d'autres causes qu'à quelqu'une de ces trois, à la qualité des choses que nous connoissons, ou à la maniere dont elles sont proposées à nôtre entendement, ou à la disposition même de nôtre esprit.

Bien que les choses que nous connoissons, puissent être en elles-mêmes difficiles, & problematiques; ce qui semble devoir embarrasser nôtre esprit, & quelquefois l'engager dans l'erreur: nous ne craindrons pas de soûtenir, que la qualité des choses ne suffit pas pour former nos faux préjugez. Les démonstrations de la Geometrie, sont difficiles, & néanmoins nous en jugeons sainement. Ces choses qu'on nomme indifferentes, & dont nous jugeons sans contrainte & sans interêt, sont quelquefois tout à-fait problematiques; & le sens commun ne se préoccupe pourtant pas lors qu'il en juge, parce qu'il doute où il faut douter, & qu'il assure, où il faut assurer, ne concevant qu'une simple opinion des choses probables, & jugeant avec certitude des choses évidentes. Ce n'est pas qu'il ne puisse arriver, & qu'il n'arrive même assez souvent, que l'impatience, l'orgueil & la précipitation forment en nous une habitude de vouloir juger avec certitude de toutes choses; ce qui fait naître mille faux préjugez dans nôtre entendement: mais alors le déréglement vient d'ailleurs, & ce n'est point la qualité des choses que nous en devons accuser.

Il ne seroit pas plus raisonnable de l'attribuër à quelque disposition naturelle de nôtre esprit ; puis qu'en ce cas-là il faudroit que nôtre esprit fût naturellement disposé à juger mal des choses, de quelque maniere qu'elles lui fussent presentées : & c'est alors que nous ne pourrions nous dispenser d'être Pyrrhoniens, & quelque chose de pis encore, puisque nous devrions toûjours nous croire dans l'erreur, par la disposition même de nôtre entendement. Mais comme l'experience & le sentiment d'un nombre presque infini de véritez, dont il nous est impossible de douter, nous rassure à cet égard, & nous dit qu'il y a une certaine lumiere naturelle en nous qui ne nous trompe point, il ne reste sinon que nos erreurs viennent de ce que les objets sont mal proposez à nôtre esprit.

En effet, comme chaque chose a plusieurs faces, elle ne se presente pas toûjours sous la même forme à nôtre entendement : & comme elle lui est diversement proposée par des causes étrangeres, elle paroît assez souvent à un esprit, differente de ce qu'elle paroît à un autre ; ou de ce qu'elle avoit paru en un autre temps à celui-là même. Mais ce qu'il y a de constant & qui ne change jamais, c'est la disposition de l'entendement, à juger des choses selon ce qui lui en paroît.

Quoi qu'il en soit, il y a deux sortes de choses qui font que les objets sont mal proposez à nôtre esprit, ou si l'on veut, qui font naître tous nos faux préjugez, les unes extérieures, & les autres intérieures. Je mets au premier rang, l'exemple, l'éducation, les mauvais raisonnemens & les sophismes du discours. Ainsi l'exemple & l'éducation font que la sensualité & l'yvrognerie, qui sont

de très-grands vices en eux-mêmes, passent en certains païs pour des vices très-legers. Les fameux sophismes du Rhetoricien Theodotion, persuaderent au Roy d'Egypte qu'il devoit faire mourir Pompé; & l'on voit que les hommes sont tous les jours à cet égard les dupes les uns des autres.

Les causes intérieures de nos erreurs & de nos préjugez, se réduisent à trois, qui sont les sens, l'imagination & les passions du cœur. Toutes ces choses sont capables de proposer mal l'objet à nôtre esprit, & de le faire paroître tout autre qu'il n'est en lui-même. Ainsi comme nos yeux nous ont representé une étoile comme un flambeau, nous avons eu quelque peine à nous persuader ensuite qu'une Etoile fût plus grande que le Globe où nous habitons, ne pouvant accorder cette petite idée que nos yeux nous en donnent, avec cette grande idée que sa raison nous en fait avoir. L'imagination nous fait concevoir la substance de nôtre ame, comme étenduë & materielle, quoiqu'elle ne le soit point en effet: ou si l'on veut un exemple moins contesté, elle nous represente la division de la matiere à l'infini, comme impossible, encore que la raison nous montre qu'elle est certaine. Et le cœur préoccupé par ses passions, nous faisant toûjours regarder du bon côté les choses qui nous appartiennent, & nous éloignant de toutes celles qui ne se raportent point à nôtre interêt, fait que nous nous trompons incessamment dans le commerce de la vie civile.

On croit pouvoir poser en fait qu'il n'y a aucune erreur, ni aucun faux préjugé dans l'esprit de l'homme, qui ne puisse être raporté à quelqu'une de ces sources, & que

l'on ne ſçauroit aporter d'exemple qui détruiſe cette maxime.

On ne peut donc faire mieux pour détruire les défiances de l'incredulité, que d'examiner d'abord ſi le ſentiment que les hommes ont communément de l'exiſtence de Dieu, ne ſeroit point un préjugé naiſſant de quelqu'un de ces principes.

Si nous regardons aux cauſes extérieures de nos erreurs, nous trouverons qu'elles dépendent des circonſtances, des tems, des lieux, & qu'ainſi elles varient perpetuellement. Qu'on cherche dans l'Hiſtoire l'état paſſé du Monde, & qu'on jette les yeux ſur l'état où le Monde eſt aujourd'hui; qu'on examine toutes les erreurs qui regnent, & toutes celles qui ont regné parmi les hommes, l'on trouvera que l'exemple, l'éducation, les ſophiſmes du diſcours, ou les fauſſes couleurs de l'éloquence, ont produit des erreurs particulieres, mais non pas des erreurs générales; ont pû tromper quelques hommes, ou les tromper tous dans certains lieux & en certains tems, mais non pas tous les hommes dans tous les lieux & dans tous les ſiécles.

Voilà préciſément en quoi la nature & l'éducation ſont differentes. La nature eſt ſemblable dans tous les hommes qui ſont & qui ont été. Ils ſentent le plaiſir, ils deſirent l'eſtime, ils s'aiment eux-mêmes aujourd'hui comme autrefois; & l'on doit faire en cela le même jugement des qualitez veritablement naturelles & de celles qui ſont, ſelon nous, originairement attachées à la nature comme la corruption du peché, dont ce n'eſt pas ici le lieu de parler.

Mais il n'en n'eſt pas de même des princi-

pes de l'éducation, qui varient sans cesse. La succession des temps, la révolution des affaires, les divers interêts des peuples, le mêlange des Nations, les differentes inclinations des hommes, changent l'éducation, elles donnent cours à d'autres maximes, & établissent d'autres régles d'honneur & de bien-séance. Si donc nous trouvons que ce sentiment, qu'il y a un Dieu, s'est conservé parmi tous ces changemens de la societé, qu'en pouvons nous conclurre autre chose, sinon que ce sentiment ne vient pas de la simple éducation, mais qu'il est fondé sur quelque proportion naturelle qui est entre cette premiere verité & nôtre entendement?

In Orat. pro Archia Poëta. Ciceron reconnoît qu'il n'y a point de nation si barbare, qui n'ait eû quelque connoissance de la Divinité; & quand il ne le diroit pas, la chose n'en seroit pas moins véritable. On voit que les hommes, dès qu'ils sont hommes, c'est à dire, capables de societé & de raisonnement, connoissent cette verité. Car pour l'exemple de quelques Sauvages, qui ne l'ignorent que parce que la raison ne se déploye point en eux, il ne sçauroit tirer à consequence. Ceux qui n'exercent point leur raison, sont semblables à ceux qui n'en ont point. Il faut les mettre au rang des enfans qui vivent sans reflexion, & qui ne paroissent capables des actions animales. Et comme l'on ne doit point conclurre, qu'il n'est pas naturel à des gens raisonnables de chercher les moyens de se garantir des injures de l'air, parce qu'il y a des Sauvages qui ne s'en mettent point en peine: on ne doit pas inférer aussi de l'abaissement de leur esprit stupide & abruti, qui ne tire aucune consequence de ce qu'il voit, qu'il n'est pas naturel

naturel à l'homme de connoître la Sageſſe d'un Dieu qui agit dans l'Univers.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt toûjours vrai que les hommes qui raiſonnent & qui vivent en ſocieté, ſe ſont de tout tems accordez à reconnoître cette verité fondamentale. Les principes des ſciences ont changé, les arts ont ſuccedé les uns aux autres; il eſt arrivé de nôtre connoiſſance des révolutions ſecretes & éclatantes, ſubites & imperceptibles dans la ſocieté; on l'a vûë paſſer ſouvent de la politeſſe à la barbarie, & de la barbarie à la politeſſe; les nations ſe ſont confonduës; les langues ſe ſont mêlées; & néanmoins ce principe eſt demeuré toûjours ferme & inébranlable dans l'eſprit des hommes, qu'il y a quelque Sageſſe qui agit dans l'Univers.

Au reſte, les incrédules diſputent vainement, pour faire voir que l'éducation a quelque part à la connoiſſance que nous avons de Dieu. Nous convenons que l'éducation s'unit avec la nature, & la nature avec l'éducation. Qui doute que la nature & l'éducation n'agiſſent de concert pour obliger un pere à aimer ſon enfant, & l'enfant à reſpecter ſon pere.

Les Lacedemoniens aimoient l'eſtime autrefois, les hommes ne l'aiment pas moins aujourd'hui: voilà ce que l'éducation ne ſçauroit changer, & ce qui doit demeurer conſtant & invariable, parce qu'il appartient à la nature. Les regles de nôtre point d'honneur, auſſi-bien que celles de nôtre Morale, nous enſeignent qu'il n'y a rien de plus bas ni de plus lâche que le larcin, de quelque maniére qu'il ſe commette. Les Lacedemoniens au contraire regardoient le larcin ſubtil & adroit comme une action glorieuſe: Voi-

là qui est different, parce qu'il appartient à l'éducation. Disons de même, que l'éducation peut avoir eû quelque part aux diverses idées que les nations ont eûës de la Divinité, parce qu'il n'y a eû rien de constant ni d'uniforme dans les peintures qu'elles en faisoient, mais que la verité de son existence, qui est le principe auquel elles se sont invariablement attachées, a dû avoir une proportion naturelle avec leur esprit.

Et en effet, si c'est de nos peres uniquement que nous tenons ce sentiment, qui est-ce qui l'avoit enseigné à nos peres? Il faut aller à l'infini en remontant, ou reconnoître qu'il y a eû des hommes qui ont laissé cette opinion à leurs enfans, sans la devoir eux-mêmes à l'éducation. A qui donc la devoient-ils?

On dira peut-être que c'est à la politique de quelque Prince, qui crût que cette opinion seroit un frein pour retenir ses Sujets dans l'obéïssance qui lui étoit dûë. Mais on le dira sans raison & sans vrai-semblance. Car. I. les ouvrages de la Politique dépendent des divers changemens & des differentes révolutions qui arrivent dans le monde, au lieu que ce principe a été tout-à-fait invariable. II. Avant ces célébres Législateurs de l'Antiquité, comme Solon, Licurge & Numa', qui passent pour être les premiers qui ont tâché d'adoucir par les céremonies de la Religion, les inclinations de quelques peuples qui étoient encore sauvages, les hommes étoient persuadez de l'existence de Dieu. Et quoique les Histoires anciennes nous parlent de ceux qui ont les premiers labouré la terre, navigé, planté la vigne, &c. vous n'en trouverez point qui fassent mention de ceux qui ont crû les premiers

l'existence d'un Etre Souverain. III. Ce n'est pas la simple connoissance de l'existence de Dieu, qui sert aux desseins de la Politique. Car si vous concevez un Dieu oisif, comme Epicure l'a conçû, ou si vous vous imaginez des Divinitez vicieuses & déréglées, & devant par conséquent permettre ou même autoriser le crime, comme les Payens se les representoient, cette connoissance est plûtôt pernicieuse qu'utile à l'Etat. Il n'y a certainement que la crainte d'être puni de ses crimes après cette vie, ou l'esperance d'être recompensé de ses bonnes actions après la mort, qu'on peut concevoir servir à l'obéïssance des Sujets. Or ces principes ont changé plusieurs fois avec le tems: & sans compter les Sadducéens, il y a eû, & il y a encore aujourd'huy des peuples entiers qui croyent l'existence d'un Dieu, sans avoir aucune idée des peines ou des biens qui les attendent après la mort. IV. Les Princes, les grands Politiques, & pour dire quelque chose de plus encore, ceux qui étoient capables non-seulement de gouverner les Etats, mais de faire de nouvelles loix, & d'établir de nouvelles Républiques, les Socrates & les Platons, qui se raillent des superstitions dont la Politique se sert pour amuser les peuples, se sont bien mocquez de la pluralité des Dieux; mais ils ont crû de bonne foy l'existence d'un Dieu, comme cela paroît par les Lettres qu'ils s'écrivoient confidemment. V. Enfin on doit remarquer qu'il y a deux sortes de moyens dont la Politique se sert pour parvenir à son but; les uns qu'elle invente, les autres qu'elle supose, sans faire autre chose que les mettre en œuvre. La Politique Romaine se servoit

Mexicate Tapuja Vide Acosta lib. 5. rerum Americ: & Gerard. Joann. Vossium de Idolatria Gentili in add. libr. 1.

autrefois de ces deux moyens pour gagner le peuple. Elle se servoit de la vanité du peuple comme d'un ressort qu'elle n'avoit point produit, & qui étoit même plus ancien que ses vûës. Elle employoit en second lieu les jeux, les spectacles, les diverses espéces de Couronnes, la pompe des Triomphes, comme des moïens qu'elle avoit inventé elle-même pour faire agir ce premier ressort, ou pour flâter cette vanité. Je conviendrai donc sans peine, que Numa Pompilius se servit du sentiment que le peuple avoit qu'il y a quelque Divinité, & des autres principes de la Religion naturelle. Mais il ne fit que mettre en usage ce principe que sa politique supposoit, & quelle ne produisoit pas. Il se servit de divers sacrifices & de diverses autres cérémonies pour faire agir ce premier ressort, ou pour aprivoiser le peuple, en donnant quelque objet à ces principes vagues de Religion & de conscience qu'il supposoit en eux. Car comme celui qui a inventé les moulins, n'a point produit la force qui fait agir ces grandes machines, mais seulement l'a supposée dans le vent & dans l'eau, dont il a dirigé le mouvement par son adresse, ainsi on peut dire que la Politique suppose, & ne fait point cette connoissance naturelle de Dieu, qui est un frein pour retenir les peuples dans leur devoir.

CHAPITRE III.

Où l'on continuë de montrer que le sentiment que nous avons de l'existence de Dieu, n'est pas un préjugé.

POUR les causes de nos erreurs que nous avons appellé intérieures, comme elles

se trouvent dans tous les hommes du monde, & que chacun a des sens, une imagination & un cœur qui sont capables de le tromper, quoi que cela n'arrive que par accident : on ne nie pas aussi qu'elles ne puissent faire naître des erreurs constantes & universelles.

Ainsi la difficulté qu'on a trouvé à s'imaginer, qu'il y eût des hommes sur la surface de la terre qui est opposée à la nôtre, qui sans tomber eussent leurs pieds vis à-vis de nos pieds, a fait rejetter jusqu'à ces derniers siecles l'opinion de ceux qui croïoient des Antipodes. Ainsi le vulgaire de tous les tems & de tous les païs, s'imagine que le Soleil n'a pas plus d'un pied de largeur, & que les Etoiles sont encore plus petites que le Soleil ne paroît : sans parler ici du sentiment de Copernic, qui accuse tous les autres hommes d'avoir été dans l'erreur.

Mais que dira-t'on, si la connoissance que nous avons de l'existence de Dieu, non-seulement n'est pas un faux préjugé qui naisse des sens, de l'imagination ou des passions du cœur ; mais se trouve plûtôt opposée que conforme à ces trois principes de nos erreurs ?

J'avouë que les sens, l'imagination & le cœur par eux-mêmes ne vous disent pas qu'il n'y a point de Dieu, puisque ces trois facultez ne nous ont point été données pour être des causes d'erreur & d'illusion ; mais il arrive par accident & par le mauvais usage que nous en faisons, qu'elles font une bonne partie des difficultez que nous trouvons dans la connoissance de cette verité.

La coûtume que nous avons prise de soûmettre nôtre raison à nos sens, & de rejetter comme une spéculation ce qu'on ne nous

fait point voir & toucher, fait un des préjugez des Athées, qui ne croïent point qu'il y ait un Dieu, parce qu'ils n'en voyent point. La difficulté qu'ils ont à s'imaginer ce que c'eſt que Dieu, ce qu'il faiſoit avant qu'il fît le monde, forme un ſecond préjugé dans leur eſprit. Enfin toutes les paſſions du cœur combattent la verité de l'exiſtence de Dieu, parce que cette verité les mortifie toutes. Elle humilie l'orgüeil, elle preſcrit des bornes fort étroites à la volupté, elle arrête le cours de l'injuſtice & de l'interêt; & lorſque cette connoiſſance ne corrige pas le déréglement des paſſions, elle les réprime du moins & arrête leur violence; & il n'eſt pas fort néceſſaire que nous inſiſtions là-deſſus. Les incredules eux-mêmes reconnoiſſent que l'idée de Dieu réprime les paſſions humaines, puis qu'ils prétendent que la Politique ſe ſert avec ſuccez de ce frein pour arrêter les déſordres de la cupidité, & pour retenir les hommes dans l'obéïſſance qu'ils doivent aux loix civiles.

Que les ſens donc & l'imagination ayent produit par accident les erreurs univerſelles, & que le cœur ſoit, comme on l'a reconnu de tout tems, ſource feconde d'illuſions & d'égaremens dans le commerce de la vie civile; cette conſideration nous eſt favorable, puiſque nous ſommes les partiſans du bon ſens, qui nous dit qu'il y a un Dieu, contre les raiſons négatives des ſens qui ne voyent point cette Divinité, contre les difficultez de l'imagination qui ne ſçauroit ſe repreſenter un objet qui eſt élevé au deſſus de ſa portée, & contre les réſiſtances des paſſions du cœur que cet objet affiige & contraint. N'eſt-ce pas une choſe ſurprenante,

que depuis tant de siécles, les sens, l'imagination & les passions du cœur, ayent continuellement fourni à l'esprit des hommes des préjugez contraires à cette verité, sans qu'ils ayent pû en étouffer la lumiére ?

Il est vrai que ne l'ayant pû anéantir, les hommes l'avoient prodigieusement déguisée. Le déréglement étoit venu de ces trois causes de nos erreurs que nous avons marquées. Pour contenter les sens, les hommes avoient fait la Divinité visible, soit en la representant par des statuës, soit en l'imaginant revêtuë d'une forme humaine. Pour satisfaire l'imagination qui ne peut rassembler tant de vertus, dont les effets paroissent dans la Nature, qui ne peut, dis-je, les rassembler dans la simplicité d'un seul & même sujet, ils avoient multiplié la Divinité, attribuant à chaque partie de l'Univers, & à chaque élément, sa providence particuliére. Enfin pour satisfaire le mauvais penchant de leur cœur, ils avoient attribué à Dieu leurs passions & leurs vices, se faisant des Divinités déréglées, pour sauver leurs déréglemens à la faveur de ces exemples que la Religion sembloit rendre sacrez.

Mais enfin, malgré nôtre attachement à ne juger des choses que par les sens, malgré les difficultez & les résistances de nôtre imagination, malgré toutes ces passions de nôtre cœur, qui pour leur interêt, produisent continuellement des doutes dans nôtre ame ; tous les hommes ont reconnu de tout tems qu'il y a une Sageſſe souveraine qui agit dans l'Univers.

Qu'on juge après cela, si c'est aux incrédules à concevoir ici de la défiance, & si nous n'avons pas au contraire, sujet de tenir

pour ſuſpects, des doutes que forment toutes nos paſſions, & des préjugez qui ont viſiblement leur ſource dans tous les principes de nos erreurs.

CHAPITRE IV.

Où l'on entre dans l'examen des preuves qui établiſſent l'exiſtence de Dieu.

NOUS avons jugé ce préliminaire d'autant plus utile, que les illuſions que nous devons craindre en traitant des matiéres de la Religion, naiſſent ſans qu'on y penſe; & que nous engageant inſenſiblement dans l'incredulité, elles forment comme un double mur dans nôtre entendement, contre lequel la ſolidité & la force des raiſons eſt preſque toûjours ſans effet.

Mais après avoir marqué les ſources de nos erreurs, il eſt encore plus neceſſaire de marquer les ſources de la verité. Nous en trouvons quatre differentes, la Nature qui eſt l'aſſemblage de toutes les créatures viſibles; la ſocieté qui eſt la multitude des hommes réünis ſous la forme d'un gouvernement, le cœur de l'homme qui eſt un petit monde qui n'enferme pas moins de merveilles que le grand, & enfin la Religion laquelle nous convainc mieux que tout autre objet, de la vérité de l'exiſtence de Dieu, comme cela paroîtra dans toute la ſuite de cet Ouvrage.

Pour voir qu'il y a une Sageſſe ſouveraine, il ne faut qu'ouvrir les yeux, & les porter ſur les merveilles de la Nature. Quand la conſidération des Cieux & des Aſtres, de leur beauté, de leur lumiére, de leur grandeur,

de leurs proportions, de leur perpétuel mouvement, & de ces révolutions admirables qui les rendent si justes & si constants dans leur changemens divers, ne nous convaincroient point de cette vérité, nous la trouverions marquée dans les vagues & sur le rivage de la mer, dans les plantes, dans la production des herbes & des fruits, dans la diversité & dans l'instinct des animaux, dans la structure de nôtre corps & dans les traits de nôtre visage.

En effet, comme tous les hommes qui m'ont appris qu'il y a une ville de Rome, ne peuvent s'accorder à se joüer de ma crédulité : il est impossible aussi que toutes les parties de la nature conspirent à me tromper, en me montrant les caractéres d'une Sagesse qui n'existe point réellement.

Il est certain même que cette derniere preuve, à quelque égard, a l'avantage sur la premiere, en ce que tous les hommes ont en eux des principes d'erreur & d'imposture, au lieu que les parties de la Nature n'en ont point, & qu'ainsi le témoignage général des hommes est moins infaillible, que le témoignage général des parties de l'Univers, s'il est permis de nommer ainsi l'accord de tous les ouvrages de la Nature, à nous mettre devant les yeux la sagesse de leur Auteur.

Il ne faut donc que considérer, si nous pouvons nous défendre de reconnoître dans la Nature ces caracteres de sagesse que nous croïons y avoir remarquez. La sagesse emporte deux choses, comme chacun sçait, un dessein & le choix de certains moïens qui se raportent à ce dessein. On n'est donc en peine que de sçavoir, si vous pouvez remarquer

quelque dessein dans les ouvrages de l'Univers, ou s'il y a quelque cause qui agisse pour une fin, en quoi certainement il y a peu de difficultez. Il faut sans doute avoir perdu la raison, pour douter que nous ayons des yeux pour voir, des oreilles pour oüir, un odorat pour flairer, une voix pour nous faire entendre, des pieds pour marcher, les plantes des pieds plates pour pouvoir nous tenir debout, un cœur pour faire ou pour recevoir le sang, des veines pour le contenir, des esprits pour le faire mouvoir, des artéres pour faire battre les veines, des nerfs pour recevoir les esprits : & quand nous voyons que nos yeux ne sont point dans nos pieds, d'où ils ne pourroient pas voir les objets que nôtre bouche á une communication avec nôtre estomach, sans laquelle nous demeurerions privez de nourriture, nous ne croïons pas sans doute que cela se trouve ainsi fait sans dessein.

On s'aperçoit de cette sagesse répanduë dans l'Univers, soit qu'on examine un seul corps, soit qu'on jette les yeux sur l'assemblage de toutes les choses corporelles. Considérez la lumiere la plus noble & la plus belle de toutes les parties de l'Univers, ce n'est pas sans raison qu'elle se trouve réünie en certains globes qui la répandent sans cesse, & qui ne s'épuisent jamais : que ces globes sont à une distance de la terre si juste & si reglée, & qu'ils ne paroissent toûjours se mouvoir, sans que ce mouvement réel ou apparent trouve aucun obstacle qui l'arrête.

Descendez plus bas & considérez les usages de l'air. Il porte jusqu'à nous la lumiére & les influences des Astres : il se charge de ses

nuées qui font la fertilité de la terre & l'abondance de nos moissons ; il porte les sons jusqu'à nos oreilles & les couleurs jusqu'à nos yeux ; il fait nôtre respiration & le mouvement de nos poulmons, la force & l'agitation de la flâme, la végétation des plantes & la vie des animaux.

Voïez ensuite comment cet air & cette lumiere s'unissent avec les organes du corps humain ; car sans l'œil de l'homme, la lumiere n'est que ténébres, & sans la lumiére, l'œil de l'homme n'est qu'aveuglement. Considérez ces dépendances admirables, qui font que les Cieux roulant ou paroissant rouler dans le vaste sein du monde, procurent le bien d'un atôme qui joüit de toutes ces merveilles, dont la grandeur est si disproportionnée à la sienne, & qui possede ce que les Cieux & les Astres paroissent avoir de plus précieux, caché comme il est dans le coin d'un globe, qui n'est qu'un point en comparaison des autres parties de l'Univers.

Qui est-ce qui a appris à l'air, aux vents, aux pluïes & aux autres météores, qu'ils devoient contribuer à rendre la terre fertile ? Pourquoi le Soleil fournit-il pour cela sa chaleur & sa lumiere, les Astres leurs influences, la Mer ses nuées, l'air sa rosée & sa fraîcheur, & les saisons le temperament de leurs qualitez ? Comment la terre tire-t'elle d'un sein sterile & fletri, tant de plantes si admirables dans leurs vertus & dans leurs productions, d'arbres excellens & de fruits exquis ? Pourquoi faut-il que ces fruits soient propres à se changer en la substance des animaux, & à conserver leur vie ? Comment la faim & la soif leur apprennent

elles à point nommé, qu'il eſt tems de prendre ces alimens qui ſont deſtinez à leur nourriture ? Et comment le dégoût & le raſſaſiement leur enſeignent-ils au contraire, qu'ils en ont aſſez pris pour le bien de leur nature, & cela par une loi qui ne peut être violée que par les maladies qui troublent l'œconomie naturelle de leur temperament ?

A quoi ſerviroient tous les fruits de la terre, s'il n'y avoit des animaux pour s'en nourrir ? Et que feroient ces animaux ſans les fruits de la terre ? Comment les eſpeces des animaux ſe conſerveroient-elles, ſans l'inclination que le mâle a pour la femelle ? Et à quoi étoit néceſſaire cette inclination, s'il n'avoit fallu que la propagation des animaux ſe fît par ce moyen ? Pourquoi eſt-ce que dans les lieux où il ne croît point de grains, la Nature fait croître des Cocos, ces arbres merveilleux dont la moële eſt du pain, le ſuc qu'ils contiennent du vin, & le poil dont leurs feüilles ſont couvertes, du coton dont on fait des habits ? Pourquoi eſt-ce que dans l'Iſle de Fer, où il n'y a point de ſource ni de riviere pour abreuver les habitans, il y a un arbre qui eſt perpetuellement couvert d'une nuée qui fait diſtiller l'eau de ſes branches ? La nature en formant une ſource miraculeuſe dans l'air, lorſque la terre refuſe d'en donner : de ſorte que toutes les bêtes & tous les hommes qui habitent cette Iſle, y trouvent abondamment de quoi étancher leur ſoif.

On ne peut ſe diſpenſer, quoi qu'on faſſe, de reconnoître que les parties de la Nature ne ſont pas ainſi enchaînées ſans quelque deſſein. La Terre ne ſeroit pas ſituée comme elle eſt, le Soleil n'éclaireroit pas les deux

Hémiſpheres tour-à-tour avec tant de régularité, la Mer ne reſpecteroit pas ſes bords, l'air ne ſe ſeroit point venu placer preciſément entre la terre & les Aſtres ; pour nous faire joüir de leur chaleur & de leur lumiére temperée par cet éloignement, les ſaiſons ne ſe trouveroient pas ſi régulierement partagées, le corps humain formé avec une ſymmétrie ſi parfaite, ce corps animé d'une ame qui eſt toute ſeule un abregé de merveilles, cette ame avec des penchans qui la portent au ſoin de ſon bien-être & de ſa conſervation, ces penchans éclairez par une raiſon qui les adreſſe à leurs fins legitimes, & cette raiſon elle-même remplie d'une lumiére naturelle, qui l'empêche de ſe tromper, lorſqu'elle juge librement des objets qu'on lui propoſe, toutes ces choſes ne ſeroient point de la ſorte, s'il n'y avoit une Intelligence ſouveraine qui agit dans l'Univers.

Voilà la preuve d'autant meilleure, qu'elle eſt plus naturelle, plus expoſée à la vûë de toute ſorte de perſonnes, & plus proportionnée à la portée de chacun. Voici les difficultez que l'incrédulité lui opoſe.

Elle dira d'abord que comme le bon ordre & la ſymmétrie des parties de la Nature, dont nous croïons connoître la deſtination, nous portent à reconnoître une Sageſſe qui préſide à la conduite de l'Univers : auſſi le peu d'ordre & de ſageſſe que nous trouverons en quelques autres parties de l'Univers, nous doit donner une opinion toute contraire. Qui eſt-ce, dira-t-on, qui comprend la raiſon pour laquelle le tonnerre gronde dans des deſerts entierement inhabitez ; pourquoi la grêle tombe en abondance

sur des rochers & sur des précipices ; pourquoi la foudre va briser la pointe d'un rocher à l'écart ; quelle est la destination des insectes, à quoi sont bonnes les mouches, les grenoüilles, les chenilles, les vers qui rongent un cadavre dans le fond d'un tombeau, ou ces petits animaux qui succent nôtre sang, & qui se forment de sa corruption ?

On répond premierement, qu'on peut bien conclure des caracteres de sagesse que nous remarquons dans la nature qu'il y a un Dieu, parcequ'alors nous raisonnons sur ce qui nous est connu, mais que nous ne pouvons pas inferer de l'ignorance qui nous empêche de reconnoître ces mêmes caracteres de sagesse en d'autres parties de l'Univers qu'il n'y ait point de Divinité ; parce que ce qu'on ne connoît point, ne peut jamais servir de principe dans un raisonnement. Celui qui considere une montre, est en droit de conclure de l'enchainement de ses ressorts & de leur mouvement, qu'il faut qu'elle soit l'ouvrage d'un être intelligent, & il raisonneroit mal s'il vouloit tirer une consequence opposée à celle-là, de ce qu'il y a quelques ressorts dans cette machine dont les usages ne lui sont pas connus.

Il est bon de remarquer en second lieu, que pour bien découvrir la sagesse de l'Auteur de la Nature, il ne faut pas demander raison de l'individu, mais seulement de l'espece, pour parler avec les Philosophes. Et comme pour faire voir la sagesse qui paroît dans le gouvernement d'un Etat, on rend raison des établissemens généraux ; on fait voir pourquoi on entretient des Soldats, des magistrats, des Juges, des Officiers &

des Executeurs de la Justice, sans qu'il soit nécessaire de considerer la condition de Pierre & de Gautier : Aussi pour connoître la sagesse du Créateur qui paroît dans ses ouvrages, il suffit de connoître les loix genérales de la nature, sans qu'il soit nécessaire de rendre raison de chaque chose en particulier.

On doit cependant remarquer que la cause physique n'en exclud point la fin, comme s'imaginent grossiérement ceux qui prétendent, par exemple, que le tonnerre n'est point destiné à effrayer les hommes, parce qu'il a des causes aussi nécessaires en soi, que le mouvement de la poudre & du salpêtre, lors qu'on y met le feu. C'est raisonner comme celui qui diroit qu'on tire le Canon sans dessein, parce que cette action a une cause physique. Que si après cela on demande pourquoi il est nécessaire que la foudre gronde, je répondrai sans beaucoup de peine, que c'est-là comme le langage de Dieu, lorsqu'il veut nous faire penser à ce qu'il est, & à ce que nous sommes. On pourroit encore ajoûter qu'il est bon en général que la foudre tombe tantôt dans un desert, & tantôt dans une ville, pour marquer que tantôt Dieu s'approche, & que tantôt il s'éloigne du pecheur : qu'il faut qu'il y ait des monstres, des serpens & des bêtes vénéneuses, pour menacer les hommes, pour leur faire mieux connoître la justice de Dieu : qu'on tire des serpens les plus vénéneux, d'excellens remedes : que les abeilles nous fournissent le miel : que les mouches & les araignées purifient l'air : que les insectes ramassent la corruption de la terre, la vermine celle du sang, & qu'il n'y a peut-

Fulgura in pluviam fecit. Prabn. 134.
Los rayos causan la lluvia.

être rien de plus propre à nous representer la misere des hommes que ces vers, qui par les sages loix de la Nature, se forment de leurs cadavres dans le tombeau. Mais il est beaucoup plus raisonnable de répondre en troisiéme lieu, que quand nous ne pourrions pas découvrir la fin de certaines choses dans la Nature, il seroit ridicule & extravagant de s'imaginer qu'elles en manquent pour cela; parce que ce seroit supposer que nous connoissons toutes choses.

Il semble qu'on peut nous objecter en second lieu, que nous ignorons la maniere admirable dont se fait la production des choses naturelles; & que si ces mystéres de la Nature nous étoient bien connus, nous n'y trouverions peut-être rien qui nous contraignît de reconnoître une cause premiere. C'est la remarque d'Hobbes, que le peuple déifie tout ce qu'il ne connoît point, & que l'ignorance fait naître l'admiration, l'admiration le respect & la crainte, le respect & la crainte la Religion. Voilà la seconde difficulté qu'il me semble qu'on peut opposer à nôtre principe, qui n'est pourtant qu'un enchaînement de consequences précipitées. Car ce n'est point ce que nous ignorons des merveilles de la Nature, mais ce que nous en connoissons, qui nous y fait reconnoître la sagesse de Dieu. Nous pouvons juger d'un tableau, & conclurre en le voyant qu'il ne s'est pas fait lui-même, sans connoître à fond les régles de la Peinture. Il n'est pas question de sçavoir ce que j'ignore dans les secrets de la Nature: mais il s'agit de sçavoir si la connoissance que j'en ai, telle qu'elle soit, n'est point suffisante pour me convincre qu'il y a une Sagesse qui agit

dans

dans le monde.

Pour cela nous n'avons qu'à établir ces deux veritez. La premiere, que la matiere n'eſt point ſuſceptible de ſageſſe ; ou ſi elle l'eſt, qu'elle penſe, qu'elle connoît, & qu'ainſi c'eſt-là le principe auquel nous donnons le nom de Dieu. La ſeconde eſt, qu'il y a cependant des caracteres inconteſtables de ſageſſe imprimez dans tout l'Univers. Tant s'en faut qu'il faille avoir pénétré dans les ſecrets de la Nature pour cela, que la connoiſſance des moins éclairez & la ſimple vûë de la Nature ſuffiſent pour nous l'apprendre. Les ignorans & les ſçavans, le peuple & les Philoſophes conviennent en ce point. Mais afin qu'on ne croye pas que nous nous contentons de le ſupoſer, il ne ſera pas inutile de raiſonner quelque tems avec les Philoſophes.

CHAPITRE V.

Où l'on conſidere les preuves de l'exiſtence de Dieu que la Philoſophie nous fournit.

JE ne ſçai point quels ſont les reſſorts qui font agir cette vaſte machine que nous apellons l'Univers. J'ignore qu'eſt-ce qui entretient la vie des plantes & la lumiere des Aſtres. Je ne ſçai point de quelle figure ſont les atômes dont les corps ſont compoſez, ni le degré de mouvement qu'il faut pour former toutes les merveilles qui frapent ma vûë. Je ne ſuis partiſan de Démocrite ni de Deſcarte. Je n'entre point dans les differens de Copernic ni de Ptolomée, & je ne me picque point de raiſonner ſur le Syſtême du monde. Mais de quelque matiere que

l'Univers soit fait, & quelque Philosophie qu'on suive, on conviendra sans doute avec moi, qu'afin que cet Univers subsiste tel qu'il est, il faut une matiere, un mouvement, un mouvement limité à une certaine mesure, & un mouvement déterminé d'une certaine maniere, puisque si vous ôtez toutes ces causes, vous faites du monde un néant ou un chaos. Je demande donc d'abord d'où est venuë cette maniere dont le monde est composé? Qui dit la matiere, ne dit pas une chose qui soit nécessairement; & jusqu'ici personne que je sçache, n'a crû qu'ayant toutes les perfections, elle dût avoir celle d'être par elle-même, comme nous le disons de Dieu.

Je voudrois bien sçavoir en premier lieu, d'où son mouvement est sorti; Car il faut de deux choses l'une, qu'il soit essentiel à la matiere de se mouvoir, ou qu'il y ait un Dieu qui ait imprimé le mouvement dans la matiere. Ce mouvement doit être attaché à la nature de la matiere, ou venir du dehors; il il n'y a point de milieu.

S'il est essentiel à la matiere de se mouvoir, il faut que toutes ses parties soient dans une nécessaire & continuelle agitation comme celles de la flâme; & que le repos détruise la matiere: ce qui est entierement contraire à l'expérience & à la raison. Car qui ne sçait, que la matiere dans ce qu'elle a de propre & d'essentiel, est une chose étenduë, mesurable, divisible, qui est à la vérité nécessairement susceptible de mouvement, mais qui de soi n'est pas plus déterminée au mouvement actuel, qu'au repos? Il est certain même, que demeurant dans son état naturel, elle se reposera, & qu'elle atten-

dra une impulsion qui vienne du dehors, pour se mouvoir. Epicure lui-même, qui tient que les atômes se meuvent naturellement, sera obligé de reconnoître, que du moins les parties qui composent les atômes, conservent un mutuel repos : puisque si le mouvement étoit essentiel à ces parties qui composent l'atôme, & aux parties de ces parties, l'atôme ne seroit pas moins corruptible & moins divisible que les autres parties de l'Univers, ayant en soi le principe de la corruption, qui est le mouvement. D'ailleurs, comme les parties de l'atôme & les parties de ces parties seroient agitées par un mouvement nécessaire, on ne voit pas qu'elles pussent former ce tout solide & indivisible, que les Philosophes apellent atômes, & l'on conçoit par conséquent que le mouvement, au lieu de conserver la Nature, la détruiroit.

Mais je veux que le mouvement sortît des principes mêmes de la matiere : pourquoi falloit-il que la matiere se mût dans le degré & dans la détermination qui étoient précisement nécessaires pour former un monde plûtôt qu'un chaos ? Car s'il y a une infinité de degrez possibles dans le mouvement, comme je ne vois pas qu'on en doive douter ; & si ce mouvement a pû être déterminé en plusieurs manieres differentes : pourquoi la matiere se mût-elle précisement dans le degré & avec la détermination qu'il falloit pour produire un nombre presque infini de corps, qui sont formez avec une régularité si admirable, & pour faire de tant de corps si differens ce merveilleux assemblage, où nous ne voyons rien d'inutile, & où tout nous surprend &

nous ravit ?

Ainſi la matiere d'elle-même ne nous paroît pas plus determinée à exiſter, qu'à n'exiſter pas. Qui eſt-ce donc qui lui a donné ſon exiſtence ? Elle n'eſt pas plus déterminée à ſe mouvoir qu'à ne ſe mouvoir pas, ſupoſé qu'elle exiſte. Qui eſt-ce donc qui lui a donné ſon mouvement ? Elle n'eſt pas plus déterminée à ſe mouvoir dans ce degré que dans un autre, ſupoſé qu'elle ſe meuve. Qui eſt-ce donc qui a reduit ſon mouvement à la juſte meſure qui étoit neceſſaire pour former le monde, ou pour l'entretenir & le conſerver pendant ſi long-tems ? Enfin, quoi qu'elle ſe meuve préciſément dans ce degré, elle n'eſt pas plus déterminée à ſe mouvoir de ce côté que d'un autre. Qui eſt-ce donc qui a donné à ſes parties ces déterminations particulieres, qui font que chaque choſe tend à ſon centre, & que le monde ſubſiſte par ce moyen ?

Eſt-ce une néceſſité naturelle & eſſentielle qui a produit tous ces effets ? Non, car ce n'étoit pas une néceſſité à la matiere d'exiſter. Ce n'eſt pas une néceſſité à la matiere qui exiſte de ſe mouvoir. Ce n'étoit pas une néceſſité à ce mouvement, d'être dans un tel degré ou dans une telle meſure. Et ce n'étoit pas une néceſſité à ce degré de mouvement, d'avoir toutes ſes déterminations particuliéres, ſans leſquelles le monde ne pourroit être.

Puis donc que ce n'eſt pas une néceſſité de nature & d'eſſence, qui fait que les choſes ſont de cette maniére ; il faut que ce ſoit le hazard ou Dieu.

Mais il eſt abſurde de reconnoître le hazard pour l'Auteur du monde, qu'il y a ſu-

jet de s'étonner que cette penſée ait jamais pû tomber dans l'eſprit d'un homme. Quand on ſuppoſeroit que le hazard auroit eû quelque part à l'arrangement & à la diſpoſition des parties de l'Univers; quelle part pourroit-il avoir à leur production, ou ſi l'on veut, à la production de leur mouvement : D'ailleurs, en quoi conſiſte ce hazard dont on parle tant? Eſt-ce quelque choſe, ou n'eſt-ce rien? Si c'eſt quelque choſe, il faut qu'il ſoit un être créé; & alors il faudra concevoir le hazard comme une choſe diſtincte de la matiére éternelle, incorruptible, qui eſt néceſſairement & par elle-même : & par conſequent le hazard ſera préciſément ce que nous apellons un Dieu.

Que ſi le hazard n'eſt rien : ſi c'eſt un défaut & une privation de cauſe, plûtôt qu'une cauſe véritable & effective : il s'enſuit qu'on nous trompe, lors qu'on nous dit que c'eſt le hazard qui a produit le monde : & il vaudroit autant dire que rien ne l'a produit, ou que le principe de ſa production nous eſt inconnu.

Il eſt certain en effet, que le hazard n'eſt, à parler exactement, que nôtre ignorance, laquelle fait qu'une choſe qui a en ſoi les choſes neceſſaires & déterminées de ſon exiſtence, ne nous paroît pas en avoir, & que nous ne ſçaurions dire pourquoi elle eſt de cette maniere plûtôt que d'une autre. Un homme qui tient un dez ou des cartes à la main, voit tout apparemment égal entre lui & celui contre qui il joüe; & dans la vûë de cette égalité, il ſe forme un fantôme dans ſon imagination, lors qu'il vient à perdre. Il imagine un ſort aveugle & capricieux, qui s'eſt déterminé ſans raiſon en fa-

veur de l'autre. Cependant à regarder la chose en elle-même & détachée de l'imagination de cet homme, il est certain que le bon ou le mauvais jeu dépend d'une détermination particuliére de la main qui jette le dez, ou qui donne les cartes, laquelle étant supposée, il est très-nécessaire que le jeu vienne de cette façon.

Le hazard n'est donc qu'un nom vuide de sens, qu'un grand mot qui ne signifie rien; & il ne doit point nous empêcher de conclurre, que puisque ce n'est pas par une necessité naturelle & essentielle que le monde subsiste tel qu'il est, il faut nécessairement qu'il y ait un Dieu qui l'ait formé.

Quand nous trouverons dans la matiére le mouvement, & le degré & la détermination de ce mouvement, sans être obligé de recourir à un principe extérieur; nous remarquons d'autres effets dans le monde, qui nous persuaderoient l'existence de la cause souveraine.

Nous y trouverons des choses qui n'avoient ni vie, ni sentiment, ni raison il y a quelque tems, & qui acquérant certains organes & certaines dispositions de leurs parties, viennent à penser & à former des doutes, des raisonnemens & des réfléxions. D'ailleurs, c'est une vérité de fait & d'expérience, que la matiére n'agit que par le mouvement, & qu'elle est privée d'action autant de tems que ses parties sont dans le repos. D'où il est aisé de conclurre, qu'il faut nécessairement qu'un principe exterieur produise la pensée, ou du moins ce qui pense dans la matiere; ou que cette matiere acquerant par elle-même la pensée, l'acquiere par le mouvement, qui est sa seule maniere

d'agir. De sorte que s'il nous paroît une fois clairement, que la pensée ne peut sortir du mouvement de la matiere, nous serons obligez d'en conclurre, qu'il faut reconnoître l'existence d'un principe exterieur, qui est ce que nous appellons un Dieu.

Je ne dirai pas ici pour établir cette verité, que le mouvement en soi, n'a ni les qualitez de la pensée, ni rien d'aussi noble que la pensée, & qu'ainsi la pensée ne sçauroit être l'effet du mouvement. Cependant, & le principe & la conclusion sont assez clairs dans ce raisonnement.

Je ne m'arrêterai pas à faire voir, qu'il est inconcevable que les parties de la matiere doivent penser, parce qu'elles se meuvent : que quoique ce mouvement soit lent ou rapide ; directe ou réflechi, ce ne sera toûjours qu'un mouvement : toutes ces differences particulieres ne détruisant pas sa nature, & ne faisant que marquer un transport plus particulier d'un lieu à un autre : & que la même disproportion & le même éloignement qui est entre la pensée en général, & le mouvement en général se trouve entre les especes particulieres du mouvement, & les especes particulieres de la pensée.

Si le mouvement produit la pensée, il faut que ce soit comme un effet prochain, ou comme un effet éloigné ; il n'y a point de milieu entre ces deux choses, & cependant il est certain qu'on ne peut dire ni l'un ni l'autre.

Car prémierement, nous avons une idée distincte des effets prochains & immédiats du mouvement, & nous voyons fort clairement que la pensée ne doit pas être mise dans ce nombre. Nous ne sçavons que quand

les parties de la matiere se remuënt, elles changent de disposition, elles s'arrangent d'une autre maniere, elles occupent un autre lieu, elles acquierent une autre figure, elles se divisent ou se rassemblent : effets qui n'ont évidemment aucune conformité avec la pensée, bien loin d'être la pensée même. Supposez les parties de la matiere si petites que vous voudrez, & leur mouvement si rapide qu'il vous plaira ; il n'en sortira jamais qu'un choc d'atômes plus fréquent, un brisement de parties plus imperceptibles, une situation moins constante, une figure plus variable, une division plus grande : & il est évident que si quelque chose de nouveau ne survient, la pensée ne se trouvera point parmi tous ces effets. Que si le mouvement ne produit pas la pensée, les effets du mouvement ne sont pas capables de la produire non plus : & l'on voit bien que ce brisement de parties, cet arrangement, cette nouvelle figure, & cette réünion ou cette dispersion d'atômes, qui sont les effets prochains & immédiats du mouvement, ne feront point naître le doute & les réflexions ; à moins qu'on ne prétende qu'une chose devienne capable de raisonner, parce qu'elle s'étend d'un côté plutôt que d'un autre, qu'elle a deux ou trois angles, qu'elle est platte ou ronde ; ou qu'on est capable de former des doutes, parce qu'on a des parties éparses ou réünies. Ainsi il paroît que la pensée ne sort ni médiatement ni immédiatement de ce principe.

On me dira, peut-être, que je ne connois pas à fond la matiere, & qu'ainsi je ne puis sçavoir de quoi elle est capable. Mais c'est donner le change, puisque je ne raisonne point par la considération de la matiere, mais

mais par celle du mouvement, qui eſt l'action de la matiére. Or je prétens, que ſans philoſopher ſur ſa nature, le mouvement m'eſt aſſez connu, pour me faire voir clairement qu'il ne peut être le principe de la penſée.

Et ſi l'on veut que nous en marquions en peu de mots une preuve bien évidente, nous dirons I. Que la penſée n'eſt pas un ſimple mouvement, & qu'un doute, un ſentiment de joie ou de triſteſſe, enferme quelque choſe de plus que le tranſport de quelques atômes d'un lieu à un autre; puiſque ſi vous concevez ce tranſport, quelque particulier & quelque circonſtancié que vous vous le figuriez, vous concevrez que la penſée ou le doute y ajoûte quelque choſe qui n'eſt point ce tranſport ou ce mouvement. I I. Que ſi le mouvement de la matiére produit la penſée, il faut qu'il l'a produiſe immédiatement & comme un effet prochain. En effet, ſi l'on conçoit que le mouvement de la matiére produit la cauſe qui fait naître la penſée; je demande, cette cauſe agit-elle ſans mouvement, ou par mouvement? Elle ne ſçauroit agir ſans mouvement, puis qu'être ſans mouvement, c'eſt ſe repoſer, & que ſe repoſer, c'eſt n'agir point. Et ſi c'eſt par le mouvement que cette cauſe agit pour produire la penſée, il s'enſuit donc que la penſée eſt toûjours un effet prochain & immédiat du mouvement. I I I. Que le mouvement ne peut jamais produire immediatement la penſée, parceque le mouvement ne produit point immediatement d'autre effet que celui d'arranger, de figurer, de briſer, de diſpoſer la matiére autrement qu'elle n'étoit; ce qui nous eſt connû par

l'idée naturelle que nous avons tous du mouvement, sans qu'il soit nécessaire de recourir aux définitions de l'Ecôle.

Et ce qui fait voir que ce n'est pas simplement la matiere qui agit, lorsque nous pensons, c'est que les parties de la matiere peuvent agir & se réfléchir les unes sur les autres. Mais il est impossible que chacune d'elles agisse sur elle-même, ou qu'elle se replie sur soi : au lieu que le principe qui pense au dedans de nous, refléchit non-seulement sur lui-même, mais sur son action, sur sa pensée, & même sur sa maniére d'agir & de penser à l'infini.

J'avouë que nos pensées se diversifient selon les mouvemens qui se passent dans nôtre cerveau, & qu'un peu de matiére bouleversée dans nôtre tempéramment, met une étrange confusion dans nos images. Ceux qui supposent avec nous, qu'il y a un Dieu, qui a uni les deux parties de nous-mêmes pour être dans une dépendance mutuelle, n'en seront pas surpris. Cependant comme l'expérience nous aprend, que les malades au milieu de leurs rêveries ont bien leurs images extrêmement troublées & confuses dans leur cerveau, ce qui fait qu'ils croyent voir des choses qu'ils ne voyent point, & être dans des lieux où ils ne sont point ; mais qu'ils conservent un entendement qui raisonne assez juste sur ces fausses images, de sorte qu'on remarque que c'est la fantaisie du plus malade qui est troublée, & non pas son entendement : on en peut conclurre avec beaucoup de raison, ce me semble, qu'il y a en nous un principe qui ne reléve point du desordre du temperamment, & qui est different de la matiére.

Cependant, pour ne m'arrêter qu'aux choſes que les incrédules même ne peuvent révoquer en doute, je laiſſerai indéciſe une queſtion qui ſeroit ſuffiſamment decidée par tout ce que nous venons de dire. Qu'on ſupoſe en nous un eſprit diſtinct de la matiére, comme la raiſon le veut, ou qu'on ne le ſupoſe point, on ne ſçauroit ſe défendre contre la force de la verité qui preſſe. Car s'il y a en nous un eſprit diſtinct de la matiére, il faut que cet eſprit ait un Auteur, & par conſéquent qu'il y ait un Dieu. Et ſi cet eſprit n'eſt point en nous, il faut que quelque principe extérieur produiſe en nous ces penſées, qui ne peuvent jamais ſortir du mouvement de la matiére; & par conſéquent il faut reconnoître l'exiſtence d'un principe élevé au deſſus de la matiére: & c'eſt ce principe que nous apellons Dieu.

Il ne nous importe non plus, que l'on conſidére ces véritez dans les hommes ou dans les bêtes; dans leſquelles on croit remarquer des ſentimens & des paſſions. Car ſi ces ſentimens ſont auſſi véritables qu'ils nous paroiſſent, ils nous donnent lieu de tirer la conſéquence que nous avons déja tirée: c'eſt que la condition de la matiére & de ſon mouvement ne permettant pas qu'elle puiſſe produire par elle-même des ſentimens & des paſſions, il faut que ce ſoit par l'action & par la volonté d'un Dieu élevé au deſſus de toutes les choſes matérielles, que quelques corps organiſez en paroiſſent capables. Mais pourquoi prendroit-on pour principe dans le raiſonnement, la choſe du monde la plus obſcure & la plus généralement ignorée, qui eſt l'état intérieur des bêtes? Que les uns en faſſent des automates, des

machines sans connoissance & sans sentiment, qui imitent parfaitement par la sagesse infinie de leur Créateur, les choses qui en ont : que les autres croyent ces corps animez d'autant d'esprits d'un ordre inférieur au nôtre : que Dieu crée sans peine & sans effort, & qu'il anéantit par la simple suspension de son concours, de même que les images s'effacent dans un miroir par l'éloignement de leur objet : que les autres feignent, que Dieu par une action de sa puissance aide & éléve la matiere jusqu'à la mettre en état d'exercer des actes qui sont au dessus de sa portée : que les autres inventent de Metempsycoses : que les autres distinguent les insectes des autres animaux, pour faire des uns des automates, & pour faire des autres des corps animez & capables de sentiment, sans parler des atômes de sensation de Campanelle ; nous ne nous mettrons pas fort en peine de prendre parti dans toutes ces contrariétez. Nous laisserons-là l'état des choses que nous ne connoissons point, & raisonnant sur celles que nous connoissons, nous nous contenterons de conclurre, que comme la simple existence de la matiére ne suffisoit pas pour produire les merveilles de la Nature ; & qu'il falloit qu'un principe extérieur produisît & dirigeât pour cet effet son mouvement ; aussi le mouvement de la matiére, réglé & dirigé, ne suffisoit point pour réfléchir sur ses conceptions & sur la maniere de concevoir, & qu'il falloit une cause élevée au dessus de la matiere & de son mouvement, pour nous mettre en état de penser.

CHAPITRE VI.

Où l'on continuë à prouver par les principes de la Philosophie, l'existence de Dieu, conjointement avec la spiritualité & l'immortalité de l'ame.

NOUS n'avons fait qu'ébranler la matiére dans les Chapitres précedens. Nous l'aprofondirons un peu davantage dans celui-ci, en repassant sur les mêmes principes, qui sont trop abstraits, pour pouvoir bien être compris à une premiére vûë, si ce n'est par les personnes extrêmement éxercées.

Il y a deux maniéres de considerer l'Univers : l'une qui est commune à tous les hommes qui font quelque usage de leur raison, qui est d'en considérer les parties ; l'enchaînement, l'ordre & les usages de ces parties, y cherchant les caractéres de la sageſſe de son Auteur : l'autre, d'en considérer les principes, les resſorts & les causes, d'en pénétrer la composition : & celle-ci est particuliere aux Philosophes. Toutes deux nous conduisent également à la connoissance de Dieu : mais c'est à la derniére que nous devons maintenant nous attacher.

Nous trouvons dans le monde une matiére qui existe, qui se meut d'une telle maniere : & dans quelque portion de cette matiére, un principe qui pense, qui refléchit sur soi, qui juge des attributs communs, & fait des abstractions, qui attache à l'Etre infiniment parfait, la plus parfaite de ses idées, & qui desire à l'infini. Si la matiére ne tire point tout cela d'elle-

même, il faut que tout cela lui vienne du dehors, & par conséquent qu'il y ait un Dieu qui le lui ait donné. Ainsi l'existence de la matiére, son mouvement, les differences de ce mouvement, la pensée & les differences de la pensée, l'idée de Dieu, & cette espéce d'infinité qui se trouve dans nos desirs, prouveront l'existence de Dieu.

I. La matiere n'existe point essentiellement & par elle même. Pour le comprendre, il ne faut que supposer ce principe qui paroît incontestable; C'est que tout être est déterminé à exister, ou par cela même que c'est un être; de sorte qu'il soit essentiel à tout ce qui existe, d'exister nécessairement; ou il est déterminé à exister par un principe extérieur qui le fait être ce qu'il est: ou enfin il est déterminé à exister par l'éminence de sa nature, parce qu'ayant toutes les perfections, il doit avoir celle d'exister nécessairement.

La matiére n'est point déterminée à être par ce qu'elle est: c'est-à-dire, que de ce qu'elle est dans ce moment, il ne s'ensuit pas qu'elle ait été dans cet autre, ou qu'elle doive être dans celui qui suivra, parce qu'il ne nous paroît pas, que ces momens d'existence ayent aucune connexion essentielle & naturelle.

Mais, dit-on, tout être est déterminé à exister, par cela même que c'est un être: comme le néant est déterminé à n'exister pas, parce que c'est le néant. Ce principe est faux. Car soit que la pensée soit une substance, soit qu'elle soit un accident, elle est du moins un être par opposition au néant, elle est quelque chose, elle n'est pas un rien absolu: cependant les incrédules ne croyent

pas qu'elle ait toûjours été, ou qu'elle doive être toûjours. Son principe, qui est, comme ils s'imaginent, la matiére ou son mouvement, aura, si l'on veut, toûjours existé : mais tant y a que la pensée qui ajoûte sans difficulté quelque chose à ce mouvement & à cette matiére, n'a pas toûjours été, & qu'ainsi il est faux que l'être soit aussi déterminé à exister à l'avenir, & à avoir toûjours existé, par cela même que c'est un être que le néant est déterminé à n'exister point, & à n'avoir point existé, par cela même que c'est le néant. La difference consiste en ce que le néant étant une simple négation, n'a besoin de rien pour ne pas exister : au lieu que l'être étant quelque chose de positif, n'existe qu'autant que subsiste le principe de son existence, qui n'est point la qualité générale d'être, puisque nous avons déja vû qu'il y a des êtres qui n'existent pas toûjours ; mais qui doit être ou une cause efficiente qui lui ait tout donné, ou l'éminence de ses perfections, qui le mette hors d'état de rien recevoir.

Ce n'est point par l'éminence de ses perfections que la matiére existe nécessairement ; puisque bien loin d'avoir toutes les perfections, elle n'en a presque point en soi : ce qui a fait dire, qu'elle est *tabula rasa* ; *potentia simplicissima* ; qu'elle acquiert tout, mais qu'elle n'a rien. Elle devient lumineuse, brillante, &c. mais ce sont-là des qualitez qu'elle peut acquérir, & qu'elle n'avoit pas auparavant. Outre que selon la plus saine partie des Philosophes, ce sont-là des qualitez mixtes qui sont bien moins le mouvement de la matiére, que des sensations de l'esprit.

Un être qui est infini, & qui a toutes les perfections, doit avoir celle d'exister nécessairement & par lui-même. Un être qui existe nécessairement, a aussi toutes ses perfections. Cela est reciproque. Si un être infini n'existoit pas necessairement, il seroit faux qu'il eût toutes les perfections. Il n'auroit point la principale, qui est d'être essentiellement par lui-même, & de n'avoir point besoin des autres pour exister. Si un être qui existe nécessairement, n'avoit point toutes les perfections, il faudroit qu'il fût borné ; & s'il étoit borné, que quelque principe le bornât ; & s'il avoit un principe, qu'il ne fût point par lui-même : ce qui détruit la supposition. En effet, s'il n'a point reçû ses perfections, mais s'il les tire de lui-même, il y a autant de raison qu'il les ait toutes, qu'il y en a qu'il en ait une ; & qu'il les ait dans un degré infini, que non pas dans un degré limité. Car puis qu'il n'y a point de principe de son existence, il n'a point de principe aussi qui ait pû limiter à dix degrez, son excellence & ses perfections. D'où viendroient les bornes de son excellence dans une essence qui est par elle-même ce qu'elle est ? La matiére n'est point par elle-même : il faut donc reconnoître une cause souveraine qui l'ait donné l'existence.

II. Si l'existence de la matiére ne nous paroît point nécessaire, son mouvement nous le paroîtra beaucoup moins encore. Car si nous connoissons assez la matiére, pour connoître qu'on ne sçauroit l'empêcher d'être susceptible du mouvement, sans qu'elle cesse d'être ce qu'elle est : nous la connoissons assez aussi, pour sçavoir qu'elle ne cessera point d'être ce qu'elle est, quand elle ne

sera pas dans un mouvement actuel. Cela n'a pas besoin de preuve dans le Système de Descartes, qui prétend que le repos & le mouvement sont deux modes que la matiére reçoit indifféremment. L'Ecôle d'Aristote ne s'opposera pas non plus à la vérité de ce principe.

Pour celle d'Epicure, il sera facile de la convaincre, en distinguant trois sortes de corps, les corps sensibles, les atômes qui composent ces corps, & les parties qu'il faudra ensuite concevoir, qui composent ces parties.

Les corps sensibles paroissent être tantôt dans le repos, & tantôt dans le mouvement. Cela est certain. Mais la difficulté consiste à sçavoir d'où vient le repos de ces corps sensibles, & s'il n'est point contraire à la Nature. Car on prétend, que le repos des parties de ces corps sensibles, naît de ce que leurs atômes s'enchassant les uns dans les autres, s'embarrassent, se font un obstacle mutuel & s'arrêtent comme dans une espece de lutte.

Mais pour connoître la fausseté de cette supposition, il ne faut que considérer les parties mêmes qui composent l'atôme. Car où elles ont leur mouvement particulier, se rémüant dans l'atôme, comme les atômes se remuent dans les corps qu'ils composent; ou ces parties de l'atôme sont fixes & immobiles.

Si elles se remüent, il s'ensuit qu'un atôme a en soi le principe de la corruption; puisque selon la doctrine même de ces Philosophes, ce qui rend un sujet corruptible, n'est que le mouvement de ses parties, qui tendent à se dissoudre en se séparant.

Que si les parties de l'atôme sont dans le

repos, & n'ont ni mouvement ni tendance, qui est une espece de mouvement qui rend un sujet corruptible : il s'ensuit qu'il n'est pas naturel à la matiere, en tant que matiere, de se mouvoir, & que le mouvement a dû lui être imprimé par un principe exterieur, qui est ce que nous apellons de nom de Dieu.

La défaite de ceux qui diront, que les atômes ne sont point composez, est inutile. Il faut s'expliquer. Si l'on prétend que les atômes ne sont point composez de parties qui puissent se séparer les unes des autres, nous en demeurerons d'accord, sans que cette concession nous fasse aucun préjudice. Mais si l'on entendoit que les atômes n'ont point absolument les parties, on avanceroit une absurdité manifeste. Car si l'atôme n'a point de parties, il n'a point d'extension ; & s'il n'a aucune extension, il est impossible qu'une infinité d'atômes forment la moindre étenduë. D'ailleurs, si un atôme se meut, il occupe un lieu : & s'il occupe un lieu, il a nécessairement des parties qui le rempliſſent. Enfin, si les atômes ont une figure, il faut qu'ils aïent des parties, puisque la figure n'est qu'une superficie terminée. Or l'on ne peut nier que chaque atôme n'ait sa figure, puisque c'est par le moyen de ces figures qu'ils s'enchassent les uns dans les autres pour former les corps sensibles.

On ne peut point répondre non plus, que le centre de cet atôme, ou les parties qui le composent, seront dans une continuelle tendance, bien qu'elles ne soient pas dans un mouvement actuel : parce que cette tendance, ou cet effort que les parties font à se mouvoir en s'éloignant les unes des autres, est un principe de corruption ou de

dissolution, & qu'on ne veut point que les atômes soient eux-mêmes corruptibles.

On ne gagnera encore rien, en répondant qu'encore que les parties de l'atôme tendent à s'éloigner, elles sont si étroitement liées, & enchassées par leurs figures crochuës & par leurs hameçons, qu'il est absolument impossible qu'elles se séparent. Car d'où vient que les parties de l'atôme ont ces figures, ces crochets & ces angles? C'est qu'elles s'étendent de ce côté plûtôt que d'un autre. Et pourquoi s'étendent-elles de ce côté plûtôt que d'un autre? C'est le repos & le mouvement qui font cette difference. Or si toutes les parties de l'atôme & les parties de ces parties sont dans une essentielle & nécessaire agitation, le moyen que ces angles & ces figures puissent se former? Le mouvement étant essentiel à toutes les parties de la matiére, les divisera toutes; les unes ne seront pas plus fixes que les autres; & par conséquent la consistance ou la solidité de l'atôme ne pourra jamais se former. D'où l'on pourroit conclurre, que comme un mouvement accidentel à la matiére fait subsister la Nature.

Mais allons plus loin. Si les atômes de la matiére ont été determinez par leur propre nature à se mouvoir, ou ils ont été determinez à se mouvoir vers le même côté, ou vers des côtez differens. Si c'est vers le même côté, ils n'ont pû former le monde que nous voyons, puisque se mouvans tous avec une rapidité égale, c'est-à-dire, extrême, ils se seroient suivis les uns les autres, sans jamais se rencontrer dans ces espaces infinis qu'imaginent ces Philosophes. Ou s'ils ont été determinez à se mouvoir vers

des côtez differens, qui a pû faire la diverſité de cette determinaiſon ? Ces atômes ſont tous matériels. Ils ont un même mouvement qui leur eſt eſſentiel, une même meſure de ce mouvement. (Car d'où viendroit l'inegalité ?) Pourquoi donc voyons-nous cette détermination du mouvement ſi differente, & qui fait auſſi toutes les diverſitez dans la Nature, la peſanteur & la legereté, la ſolidité & la fluidité, &c.

Ce n'eſt point la Nature, puiſque nous les conſiderons dans un état ſi ancien, qu'ils n'ont que leurs attributs eſſentiels & communs, & ne ſont encore regardez que comme des portions de la matiére. Ce n'eſt point le hazard, qui n'eſt qu'un nom propre à étourdir les ignorans. Il faut donc néceſſairement que ce ſoit Dieu.

Voilà à quoi aboutit la doctrine des atômes, dont on parle tant, & dont on cite ſi ſouvent le concours, comme une des principales défaites des Athées. Il ne faut que les ſuivre pied à pied, pour les detruire par leurs propres principes. Mais ſuivons l'enchaînement de nos principes.

I. I. Outre l'exiſtence de la matiére, ſon mouvement, & les differences de mouvement, nous trouvons la penſée dans certaines portions de matiére, lors qu'elles ont acquis certains organes, & que ces organes ſont dans leur perfection : & comme cette penſée ne ſçauroit venir de la matiére, elle nous conduira néceſſairement à l'exiſtence d'un Dieu qu'elle a pour principe. Or que la penſée ne ſorte point de la matiére, cela paroît par les réfléxions ſuivantes. Tout ce qui eſt dans la matiére étant eſſentiel ou accidentel à la matiére, il faut qu'il

soit essentiel à la matière de penser, ou que la matière acquiert la pensée. Il n'est point essentiel à la matière de penser, puisque tout ce qui est matériel, ne pense pas. La matière n'acquiert point la pensée ; puisque si cela étoit, il faudroit qu'elle se la donnât, ou qu'elle la reçût d'ailleurs. On ne dira point qu'elle la reçoive d'ailleurs, puis qu'alors il faudroit reconnoître un principe extérieur qui la lui donnât, & convenir par conséquent de l'existence de ce principe qu'on nous dispute. Que si la matière se donne à elle-même la pensée : ou c'est par le repos de ses parties, ou par leur mouvement. Ce n'est point par leur repos : puisque tandis que les parties de la matière sont dans le repos, elles ne reçoivent point de changement que le repos est une non-action ; &, que le repos détruit même la vie dans les choses qui en sont capables. Ce n'est point aussi par le mouvement que la matière acquiert la pensée, ou qu'elle devient pesante de non-pesante qu'elle étoit. Je le prouve I. Parce qu'on ne peut considerer que ces quatre choses dans le mouvement, le mobile, le terme d'où ce mobile part, le terme où il va, & le transport du mobile qui est emporté de l'un à l'autre, & qu'il est très-évident que la pensée n'est rien de tout cela. I I. Si la pensée sortoit du mouvement de la matière, il faudroit que la pensée fût ce mouvement même, ou l'effet de ce mouvement. Ce n'est pas simplement un mouvement ; puis qu'une pensée, un doute, &c. n'est pas simple transport d'un lieu à un autre, & ajoûte quelque chose au mouvement. Ce n'est pas un effet du mouvement ; puisque le mouvement étant le transport d'un corps d'un lieu à un autre, ne produit point d'autre effet immédiat qu'une autre si-

tuation du mobile. Que si plusieurs mobiles se meuvent en même-tems, ils se rencontrent, ou ils se separent, & il en naît un arrangement nouveau. Or, ni une nouvelle situation d'un corps, soit corps sensible, soit atôme, ni l'arrangement nouveau de plusieurs atômes, ou de plusieurs corps grands ou petits, sensibles ou insensibles, ne sont pas la pensée. III. Si le mouvement produit la pensée, ou c'est la force du mouvement en général, ou ce sont les differences du mouvement, ou les differences du mobile, ou les differences extérieures qui font naître la pensée. Ce n'est point la seule force du mouvement ou le mouvement en général, ou si vous voulez, le mouvement en tant que mouvement, qui produit cet effet; puis qu'il y a une infinité de corps qui se meuvent, & qui ne pensent point. Ce ne sont point non plus les differences du mouvement qui produisent la pensée, puisque le mouvement n'est diversifié qu'en deux maniéres, qui sont la lenteur ou la rapidité, & la détermination. Mais comme la rapidité n'est qu'un transport plus vîte, & la détermination que le mouvement d'un corps qui va de ce côté-là plûtôt que d'un autre, il est évident que ces differences ne feront point naître la pensée. Ce ne sont pas aussi évidemment les differences du lieu d'où l'on vient, ou celles du lieu où l'on va, ou celles du lieu par lequel la matiére passe, qui la feront devenir pesante de non pesante qu'elle étoit, puisque tout cela est extérieur au sujet qui se meut & qui vient à penser. IV. Si la pensée sort du mouvement de la matiere, il sort ou du mouvement d'un seul atôme, ou du mouvement de plusieurs atômes. Si elle naît du mouve-

ment d'un seul atôme, pourquoi cet atôme est-il plus privilegié que les autres? Qu'a-t-il par dessus eux? Que si ce n'est pas le mouvement d'un seul atôme, mais celui de plusieurs qui fait la pensée: il s'ensuit que chaque atôme fait sa part de la pensée, & qu'ainsi la pensée est divisible & mesurable selon le nombre des atômes: ce que la raison condamne d'abord. En général, on peut dire de toutes les qualitez & de toutes les modes de la matiére, qu'ils ont une proprieté essentielle qui est d'être divisibles & mesurables. Le mouvement a sa mesure & ses degrez. Les figures peuvent être partagées & mesurées. La pensée ne peut être ni l'un ni l'autre: & l'on ne dira jamais, sans choquer le sens commun, une moitié, trois quarts d'un doute, d'une pensée. Il s'ensuit donc que la pensée n'apartient point à la matiére, & n'est pas un effet du mouvement. V. Si le mouvement de la matiére produisoit la pensée, il seroit un principe pensant; il reconnoîtroit ce qui est absurde: ou si la pensée n'étoit qu'un mouvement de la matiére, un mouvement de la matiére seroit la connoissance de soi-même: ce qui est pour le moins aussi extravagant.

VI. L'effet ne peut pas être sans comparaison plus noble que la cause, puisqu'il ne subsiste que par la cause qui lui a tout donné, & qui seule par conséquent fait les bornes de sa perfection. Or il est certain par la plus pure lumiére du sens commun, que la pensée est sans comparaison plus noble que le mouvement de la matiére: & par conséquent il y auroit de l'absurdité à prétendre, que le mouvement de la matiére fût la cause de la pensée. VII. On peut connoître par

l'induction de tous les effets, qu'ils ont quelque proportion avec leur cause ; que plus on considére de près cet effets, plus on s'aperçoit de cette proportion : que plus on descend dans le détail, plus cette proportion devient sensible. Or nous ne trouvons aucune sorte de proportion entre le mouvement & la pensée. Plus nous méditons sur ce sujet, moins nous l'apercevons. Plus nous considérons les differences du mouvement & les differences de la pensée, plus nous voyons l'éloignement & la disparité de ces deux choses. La disproportion qui est entre ces deux choses, devenant même sensible à mesure qu'on y pense davantage, comme cela paroît par les réfléxions précédentes : & par conséquent il est contre la raison de prétendre que l'une sorte de l'autre. VIII. Le mouvement des atômes de la matiére, a une certaine mesure qui l'empêche de s'étendre plus loin : les atômes qui sont dans mon corps, ne peuvent point, demeurant dans mon corps, aller au Ciel, sur la mer, par toute la terre, dans le centre de la terre, retourner vers le passé, & aller jusqu'à l'avenir, la matiére & le mouvement n'agissant que sur les objets presens. La pensée fait tout cela. La pensée ne peut donc pas sortir du mouvement de la matiére. IX. Un mouvement ne peut representer toutes choses, ou faire venir tous les êtres en moi, afin que je les contemple. La pensée fait tout cela. La pensée n'est donc pas un effet du mouvement. X. Enfin, si la simple existence de la matiére, ne fait point naître la pensée, il est inconcevable que l'existence de la matiére dans un tel lieu, ou proche de cet autre corps, produise cet effet. Or est-il que le mouvement

ment ne fait que mettre la matiére dans un tel lieu, & proche ou loin de cet autre corps. Il s'enſuit donc que la penſée ne ſçauroit ſortir du ſein du mouvement de la matiére.

Ces deux principes étant certains, & indubitables deſormais, que la matiere n'agit que par le mouvement, & que la penſée ne ſort point du mouvement de la matiére, il s'enſuit que la penſée a un autre principe que la matiere, qu'il y a des êtres intelligens qui ne ſont point matériels : ce qui nous conduit à reconnoître un Dieu ſpirituel, & qui ſoit le pere de nos eſprits.

IV. Mais comme les differences du mouvement, ne nous conduiſent pas moins que le mouvement même, à la découverte de cette grande vérité : auſſi les differences de la penſée, ne nous y ménent pas moins que la penſée même. Car ſi la matiére n'eſt pas capable de penſer, encore moins pourra-t'elle produire telles & telles penſées en particulier, qui paroiſſent plus ſpirituelles & plus éloignées que les autres des qualitez matérielles.

Outre que la matiére ne ſçauroit réfléchir ſur elle-même, ſur ſes actions & ſur ſa maniére d'agir à l'infini, ce que fait nôtre ame, comme cela a été déja remarqué : il eſt certain que la matiére ne fera jamais des abſtractions. Lors qu'un atôme heurte un autre atôme, il ne heurte pas ſeulement le degré d'être, ou le degré de ſubſtance, ou le degré de corps, mais il heurte l'atôme tout entier, il tombe ſur ce ſingulier, cet individu, cet atôme qui ſe preſente à lui, & qui eſt ſur ſon paſſage. Il n'en eſt pas de même de nôtre eſprit, qui ſépare des degrez métaphiſiques, & qui conſidére une choſe

comme un être, sans la considérer comme une substance, qui la conçoit comme une substance, sans la concevoir comme un corps: & qui la conçoit comme un corps, sans la concevoir comme un atôme.

Que si à la réflexion & à l'abstraction, dont il est certain que la matiére ne sçauroit jamais être capable, nous joignons cette idée de Dieu si parfaite, cette idée d'un Etre souverainement parfait, d'une essence infinie plus parfaite que toutes nos autres idées, qui n'est point venuë des sens, puis qu'elle est spirituelle, & qu'elle nous represente un objet spirituel, disproportionné à tout ce que nous vîmes jamais: & si à cette idée nous ajoûtons ces desirs infinis de nôtre ame, cet amour insatiable du bien, ce vuide immense de nôtre cœur, qui cherchent un objet infini: nous trouvons que les differences de la pensée, autant que la pensée en général, nous conduisent à la verité de l'existence de Dieu, qui est l'objet infini qui répond aux desirs infinis de nôtre ame, l'original très-parfait de cette idée la plus parfaite de nos idées, le principe spirituel de cet esprit qui se replie sur soi-même à l'infini, & qui se sépare des degrez d'essence dans les êtres les plus simples & les plus indivisibles.

Au reste, en établissant la spiritualité de nôtre ame, je prouve par-là même son immortalité. Car puis qu'elle n'est point materielle, il s'ensuit qu'elle n'a point de parties, & si elle n'a point de parties, que ses parties ne peuvent point se séparer: & si ses parties ne peuvent point se séparer, qu'elle ne peut se dissoudre: & si elle ne peut se dissoudre, qu'elle est incorruptible & immortelle en elle-même.

Sur cela il est bon de remarquer, qu'il n'y a que quatre voies qui nous soient connuës, de prouver l'immortalité de nôtre ame. La premiere consiste à expliquer la nature même de l'ame, la séparant de la matiére, & montrant que la dissolution qui convient à la matiére, ne sçauroit convenir à l'esprit qui n'est point matériel. C'est ce que nous avons déja fait, en montrant que la pensée n'est ni la matiére, ni un effet de la matiére, ni le mouvement, ni un effet du mouvement. Car il paroît desormais, que l'être pensant, est essentiellement distinct de l'être matériel; & qu'ainsi la dissolution de l'un, n'entraîne point la perte de l'autre, bien que par les loix de cette espece de mariage que l'Auteur de la Nature a établi entre l'un & l'autre, il y ait une dépendance mutuelle entre ces deux parties de nous mêmes qui étoient si éloignées & si disproportionnées.

La seconde consiste a bien établir l'idée de Dieu, après avoir prouvé son existence; & à prouver que la sageſſe, la bonté & la justice conviennent à Dieu, ou formellement, ou éminemment; & que toutes ces vertus l'engageant à rendre à chacun selon ses œuvres, & à mettre quelque difference entre le vice & la vertu, ce qui ne se fait pas toûjours dans cette vie, il faut qu'il y ait une vie à venir, & que par conséquent nôtre ame soit immortelle.

La troisiéme est de faire voir; qu'il y a dans nôtre ame des sentimens naturels qui l'instruisent de sa durée éternelle, aussi-bien que de son origine céleste. Il faut montrer qu'elle n'a point de desirs inutiles, & qu'elle desire naturellement une vie éternelle. Il faut montrer que les remords ne peuvent nous

tromper, parce que ce ſont des ſentimens naturels qui ne ſont ſujets à aucune illuſion. Et il faut faire voir que les remords de la conſcience, nous aſſurent de nôtre immortalité, & nous font craindre la mort au delà de la mort.

La quatriéme enfin conſiſte à montrer, que nôtre ame doit vivre éternellement par la conſidération du conſeil de Dieu, qui nous eſt déclaré dans ſa révélation, revêtuë de tous les caractéres de Divinité, & qui nous aprend que Dieu nous deſtine une vie éternelle & bien-heureuſe après nôtre mort: La premiére de ces quatre méthodes, trouve la juſte place dans ce Traité de l'exiſtence de Dieu; la ſeconde, dans celui où l'on établit l'idée de Dieu: la troiſiéme, dans le Traité où l'on explique les principes de la Religion naturelle: & la quatriéme, dans tout le reſte de l'Ouvrage, deſtiné à montrer la vérité & la Divinité de cette révélation qui ſupoſe l'immortalité de nôtre ame.

Je dis que la premiére trouve ſa juſte place dans ce Traité de l'exiſtence de Dieu, parce qu'il n'y a rien de plus étroitement lié que ces deux véritez importantes, qu'il y a un Dieu, & que nôtre ame ne périt point. Vous ne ſçauriez établir l'immortalité de l'ame, ſans lui donner pour principe un Dieu immortel, & vous ne pouvez reconnoître l'exiſtence d'un Dieu qui a tout fait par ſa ſageſſe, & qui demeure éternellement, ſans regarder nôtre ame comme un rayon éternel de cette Divinité, lequel ne ſçauroit périr que par la volonté de ſon Créateur, parce qu'il ne ſubſiſte que par cette volonté.

Je me ſuis mille fois étonné qu'il y ait un grand nombre d'incrédules, qui reconnoiſ-

ſans l'exiſtence de Dieu, ne laiſſent pas de nier l'immortalité de l'ame ; puis qu'il n'y a rien de plus inſéparable que ces deux principes. Car I. ſi l'ame eſt mortelle, il faut qu'elle ſoit purement matérielle, n'y aïant que la matiére qui ſoit ſujette à la diſſolution qui fait la mort : & ſi nôtre ame eſt matérielle, il s'enſuit qu'elle n'eſt qu'un arrangement d'atômes, ou un compoſé de pluſieurs parties, qui par leur mouvement, leur diſperſion ou leurs configurations differentes, font tout ce qu'il y a de noble & d'excellent dans la penſée. Cela étant, on peut dire que la verité des premiers principes, ne ſubſiſte que par l'arrangement de quelques atômes : que ſi ces atômes ſe mouvoient dans un autre ſens ; ou avoient un arrangement contraire à celui qu'ils ont, nous aurions des premiéres notions toutes contraires à celles que nous avons ; & qu'ainſi les premiers principes ne ſont point une régle aſſurée pour nous conduire à la verité de l'exiſtence de Dieu : ce qui eſt établir un Pyrrhoniſme incompatible avec la certitude de ce grand principe. II. Ce qui perſuade à tous les hommes du monde, qu'il y a un Dieu, c'eſt la conſidération de ces caractéres de ſageſſe & d'intelligence, que nous voïons répandus dans l'Univers. Si donc vous penſez que l'intelligence & la ſageſſe même que vous trouvez dans l'homme, ſortent du ſein de la matiére, pourquoi ne penſerez-vous point que les caractéres d'intelligence & de ſageſſe, que vous remarquez dans le monde, peuvent venir auſſi de la ſimple matiére ; puiſqu'à nôtre égard du moins, l'intelligence eſt plus que les caractéres d'intelligence ? On répondra qu'il y a bien de la

difference entre l'intelligence de Dieu, dont nous trouvons les marques dans le monde, & l'intelligence dont nôtre ame peut être capable. J'en conviens. Mais qui ne sçait, qu'outre l'intelligence que nous trouvons formellement dans nôtre ame, nous y trouvons ces mêmes caractéres de la sageſſe du Créateur, qui reluiſent dans l'Univers ; & que la ſubordination des parties de la Nature, n'eſt pas plus ſurprenante que la ſubordination des penſées & des affections qui ſont dans cette ame ? Je raiſonne donc ici du plus au moins, & je dis que ſi les caractéres de ſageſſe qui ſont dans la compoſition de nôtre ame, & l'intelligence qui fait la nature de cette ame, n'ont pour principe immédiat & prochain que l'arrangement de quelques atômes, je ne voi pas pourquoi les caractéres de ſageſſe qui paroiſſent dans l'arrangement de la terre & des Cieux, auroient beſoin d'un autre principe que celui-là. III. Remarquez pour une confirmation de la réfléxion précédente, que ſi la matiére produit l'intelligence, comme il faut le reconnoître, dès qu'on tient l'ame mortelle ſi matérielle : il faut demeurer d'accord que la matiére ou ſon mouvement pouvant être diverſifiez en une infinité de manieres, la penſée, qui en eſt l'effet, peut auſſi recevoir du plus ou du moins en une infinité de maniéres : & qu'ainſi, comme une certaine quantité d'atômes mûs d'une certaine maniére, ont produit cette intelligence qui agit dans la ſocieté, & qui a fait cette dépendance ſurprenante, & cette admirable ſubordination des arts & des ſciences, qui ſont les ouvrages de la ſocieté ; une plus grande ou plus petite quantité d'atômes & de

mouvement, d'autres differences de la matiére auront produit cette intelligence qui a fait l'arrangement de la Terre & des Cieux, & toutes ces dépendances admirables qui font ce qu'il y a de beau & surprenant dans l'Univers. I V. En effet, je ne voi pas que si la plus petite intelligence sort du mouvement de la matiére, la plus grande intelligence n'en puisse sortir avec la même facilité, puisque le mouvement de la matiére ne paroît pas avoir plus de rapport avec la plus petite qu'avec la plus parfaite intelligence. Certainement, si les caractéres de sagesse que nous remarquons quelque part, ont pour principe une intelligence; & si cette intelligence elle-même sort du sein de la matiére: la matiére suffit seule, & il n'y a point d'autre cause souveraine que la matiére. V. Une des raisons qui nous persuade l'existence de Dieu, c'est que nous ne voïons point que la matiére ait de soi le mouvement, le degré & la détermination de ce mouvement: & que nous concevons qu'il a été necessaire que Dieu réglât & dirigeât toutes ces choses pour faire un monde si régulier & si parfait. Mais n'est-ce pas la plus grande extravagance du monde, que de penser qu'une matiére qui a de soi la pensée, n'a pas de soi le mouvement, ou la détermination de ce mouvement; puisque le mouvement est évidemment un mode de la matiére, & que personne ne voit que la pensée soit proportionnée à la matiére, ou soit un mode de la matiére? V I. Remarquez pour le mieux comprendre, que lorsqu'on dit que la matiére ne s'est point donnée cette mesure, ce degré & cette détermination de mouvement qui étoit necessaire pour

former le monde, on prétend qu'elle ne ſe l'eſt point donnée, parce que cette meſure déterminée & juſte, enferme un deſſein & une ſageſſe dont on conçoit que la matiére n'eſt point capable. Si donc vous poſez que la matiére tire la ſageſſe & l'intelligence de ſon ſein, vous détruiſez ce principe, vous concevez ſans peine qu'elle peut tirer de ſon ſein cette meſure déterminée, qui eſt l'effet de l'intelligence & de la ſageſſe. Car celui qui fait le plus, fait le moins. Celui qui fait la cauſe, fait l'effet. La matiere qui produit l'intelligence, n'eſt pas incapable de produire les effets & les caractéres de l'intelligence : ce qui nous fait renoncer à tous les moyens que nous avons de prouver l'exiſtence de Dieu. VII. L'eſprit eſt tout ce que j'admire le plus dans le monde. Cet eſprit fait même par ſon attachement, le prix de la plûpart des choſes, comme nous l'avons déja remarqué. Si donc l'eſprit ſort du ſein de la matiére, pourquoi ne dira-t-on point que les plus grandes merveilles de la Nature en ſortent auſſi ? VIII. Si l'eſprit ſort de la matiére, la matiére penſe ; & ſi la matiére penſe, elle peut ſe raporter elle-même à une fin ; & ſi elle ſe raporte à une fin, elle n'a pas beſoin d'un principe qui l'y raporte, & il eſt inutile de poſer l'exiſtence de Dieu à cet égard.

Que ſi l'homme ſe raporte à ſa fin, encore qu'il ne ſoit que matiére, pourquoi les Cieux, pourquoi les élemens & les autres parties de l'Univers, ne s'y raporteront-ils pas ? encore qu'on ne reconnoiſſe en eux que de la matiére & du mouvement, non plus que dans l'homme ?

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Qu'il y a dans le monde des caractéres de nouveauté, qui nous conduisent à la verité de l'existence de Dieu.

PUISQUE l'Univers est nécessairement l'ouvrage d'une sagesse qui l'a créé dans le tems, il ne faut pas s'étonner si nous trouvons quelques caractéres de nouveauté dans le Globe où nous habitons.

Il est certain que la terre reçoit des changemens par le cours des années. Les pluyes qui tombent sur le haut des montagnes & des collines, en font rouler la terre, & les abaissent sensiblement. Les rivieres coulent long-tems dans un canal, & se débordant de tems en tems, le rendent plus profond ou plus large. Les fleuves entraînant dans la mer beaucoup de gravier, en avancent les bords, ou y forment de petites isles, comme celles qui sont à l'embouchûre du Nil, & dont le nombre a crû de tems en tems, selon la remarque des Doctes.

Or, bien que tous ces changemens soient fort petits & comme insensibles, il est évident qu'une étenduë infinie de tems les rendroit fort sensibles & fort apparens. Il faudroit qu'il se fût formé déja une infinité de ces petites isles qui se forment du gravier des riviéres, ou plûtôt que la mer fût toute comblée, & que les plus hautes éminences fussent au niveau des autres parties de la terre; puisque l'éternité contient une infinité de siécles pour produire l'effet dont nous parlons.

La nouveauté de la terre, que cette consi-

deration nous fait assez connoître, ne s'accorde pas mal avec celle de l'Univers en général, que la raison nous avoit fait déja concevoir; mais nous n'avons pas besoin de recourir à l'une ni à l'autre pour faire voir l'existence de Dieu. Il suffit pour cela, de montrer que le genre humain n'est pas sans un chef & sans un commencement. Car si l'on ne peut concevoir que le grand monde ait été produit, sans qu'il y ait un Dieu pour son auteur: il est autant contre la raison de s'imaginer que le petit monde, qui n'est pas moins un abrégé de merveilles que le grand, ait été formé par une autre cause que par la puissance d'un Etre souverain. De sorte que nous ne trouvons pas moins cette vérité dans la société que dans la Nature: ce qui est le second principe qu'il falloit établir.

CHAPITRE VIII.

Preuves de l'existence de Dieu par la consideration de la societé. Premiére preuve tirée de la suite des générations.

Il n'est rien de si facile que de montrer ces deux véritez qui nous paroissent décisives sur ce sujet: l'une, qu'il y a eû un premier homme, qui a été lui-même sans pere, le pere de tous les hommes qui vivent encore: l'autre, que s'il y a eû un premier homme, il est nécessairement l'ouvrage de la sagesse & de la puissance d'un Dieu.

On voit clairement que le genre humain a un chef, au delà duquel il n'est point permis de remonter, soit que l'on considére la suite des générations, en montant de nous jusqu'à nos ancêtres & aux ancêtres de nos

ancêtres : soit qu'on la considére du pere aux enfans, en passant de la vûë du tronc à celle des branches : soit enfin que l'on considére dans la societé les caractéres de nouveauté qui s'y découvrent à une premiere vûë, & qui nous persuadent non-seulement que le genre humain a une origine, mais encore que sa naissance n'est pas aussi ancienne que l'incrédulité se l'imagine communément. Si nous montons jusqu'à nos ancêtres, il faut trouver un premier principe qui fixe les recherches de nôtre esprit, ou se perdre dans l'infinité de cette gradation.

Car il ne servira de rien aux incrédules de dire pour sauver la succession éternelle des générations, que cette gradation infinie qui nous fait tant de peine, que les Philosophes nomment un progrès à l'infini, & qu'ils jugent entiérement contraire à la droite raison, paroît être commune aux deux sentimens : parce que si l'Athée est contraint de dire qu'il tire sa naissance de son pere, & celuici d'un autre, sans qu'il y ait de fin dans cette gradation : celui qui reconnoît l'existence de Dieu, doit penser aussi que Dieu existoit mille siécles avant la création du monde, & un million avant ces mille jusqu'à l'infini.

Quand la difficulté seroit égale des deux côtez, nous aurions raison de reprocher aux incrédules, qu'ils suivent un sentiment qui enferme toutes les difficultez du nôtre, sans avoir sa lumiére ni son évidence. En effet, s'il y a quelque chose d'incompréhensible dans l'Etre Souverain, & que nôtre imagination rejette, c'est son infinité & son éternité. Si donc vous attribuez cette éternité & cette infinité à la suite des générations,

vous tombez dans toutes les difficultez qui vous font rejetter nôtre sentiment, avec le desavantage de n'y pouvoir pas répondre avec la même facilité, & avec la même solidité que nous y répondons.

On ne doit point s'étonner que nous reconnoissions une durée éternelle en Dieu. L'éternité assortit parfaitement bien un Etre infini qui enferme essentiellement toutes les perfections, & qui est necessairement & par lui-même : & concevoir un Dieu qui a commencé d'être, seroit concevoir un Dieu qui n'est pas Dieu. Mais il n'en est pas de même de la suite des générations, qui n'étant que des actions ou des mouvemens, ont un raport naturel au principe qui les produit, & à celui qui les termine.

Outre qu'il y a bien de la difference entre un progrès à l'infini qui n'est que dans l'imagination foible des hommes, & un progrès à l'infini qu'on reconnoît dans la chose même. Celui qu'on admet en Dieu, est, selon nous, du premier ordre ; puis qu'en Dieu il n'y a ni avant, ni après, ni succession de durée ; que Dieu a produit les tems & les siécles, sans pouvoir être mesuré par les siécles ni par les tems ; que la durée ne lui convient point, à parler proprement & dans la rigueur, parce qu'elle ne se dit que des choses qui ont commencé d'être, & qui persévérent dans leur état ; & qu'enfin durer en Dieu, c'est être, & être c'est durer, quoique par la foiblesse de nos conceptions nous soyons obligez de le revêtir de toutes les differences des tems : au lieu que celui qu'on reconnoît dans la suite des générations, est selon les incrédules mêmes, un progrès infini dans la chose, & non simplement dans l'imagination.

Que si nous voulons descendre maintenant du tronc aux branches, nous ne tarderons guéres à nous apercevoir de la même verité. En effet, il est remarquable que lors qu'on monte dans la suite des générations, on va de la multitude à l'unité; & qu'en descendant au contraire, on va de l'unité à la multitude. Considerez cette verité dans le peuple Juif, que nous pouvons supposer être la posterité d'Abraham, sans rien mettre en avant de douteux ni de contesté. Si vous remontez dans la suite des générations, vous parviendrez de cette incroyable multitude de Juifs que vous trouvez aujourd'hui sur la terre, à douze Patriarches qui leur ont donné la naissance; de ces douze Patriarches à Jacob qui n'avoit qu'un frere nommé Esaü; de ces deux freres à Isaac frere d'Ismaël, & & de ceux-ci à Abraham: & si vous suivez la même ligne en descendant, vous trouverez d'abord Abraham qui n'est qu'une seule personne, & d'Abraham vous descendez à Ismaël & à Isaac: de ceux-ci à Jacob & Esaü: de Jacob aux douze Patriarches: & de ces derniers aux douze Tribus: & de chaque Tribu à un nombre presqu'infini de personnes qui la composent, sur quoi il est naturel de faire les réflexions suivantes.

La premiere est, que dans la suite des générations, les branches sont en plus grand nombre que le tronc; autrement, on ne verroit point sortir d'un seul homme plusieurs descendans: & qu'ainsi n'y ayant aujourd'hui qu'un nombre de branches fini, il seroit tout-à-fait absurde de reconnoître une infinité de tiges.

La seconde est, que dans la suite des générations, plus on met le chef d'un peuple

dans un siécle éloigné, plus ce peuple se trouve nombreux ; & plus son chef est prochain, plus le nombre de ce peuple diminuë. Que si la multitude s'augmente à mesure qu'on met son principe & son chef plus haut ; il est évident qu'elle doit être infinie, si l'on met son chef dans un éloignement infini ; & qu'ainsi l'on ne peut reconnoître le monde éternel, sans faire la multitude des hommes qui vivent, infinie.

La troisiéme réfléxion qu'il y a à faire sur ce sujet, est, qu'il faut necessairement connoître une seule ligne ou plusieurs lignes dans la suite des générations : ou pour m'exprimer plus clairement, qu'il faut que toutes les nations sortent d'un homme, que l'on supposera après, si l'on veut, avoir eu des ancêtres à l'infini ; ou qu'il y ait plusieurs suites de générations indépendantes l'une de l'autre, ou diverses successions de tiges toutes differentes.

On ne peut pas dire raisonnablement ce dernier : premierement, parce qu'autant qu'on peut remonter dans l'Histoire, on voit que les peuples sortent les uns des autres, ou qu'ils descendent d'un pere commun : & en second lieu, parce que si une seule succession de générations à l'infini devoit avoir produit un nombre infini d'hommes, plusieurs successions pareilles qui n'auroient rien de commun, auroient dû produire un plus grand effet.

Il n'y a que les habitans de l'Amerique qui paroissent d'abord avoir une origine differente de celle des autres hommes, parce qu'on ignore le chemin qu'ils peuvent avoir pris pour aller habiter ce grand Continent que nous apellons le Nouveau Monde. Mais qui

nous empêchera de recevoir la conjecture d'un Sçavant, qui veut que les hommes ayent passé de la Norvége dans l'Islande, qui est une Isle située vers la partie Septentrionale de l'Amerique, & que de l'Islande ils ayent passé dans la Groenlande, qui est le nom de cette partie de l'Amerique qui avoisine cette Isle ? En effet, on ne peut comprendre la raison pour laquelle les peuples qui habitent le Vieux Monde, sont polis & civilisez, & ceux qui habitent le Nouveau, barbares & sauvages, si l'on reconnoît que les uns soient aussi anciens que les autres : au lieu qu'en supposant que les peuples de l'Amerique tirent leur source de ceux qui habitent nôtre continent, ou peut attribuer leur ignorance & leur stupidité à la nouveauté de leur établissement. *Grotius.*

Or si en remontant, quand même ce seroit à cent mille siécles d'ici, nous trouvons enfin un homme & une femme qui ayent donné le jour à tout ce qu'il y a maintenant d'habitans sur la terre : comment une éternité s'étoit-elle passée, pendant laquelle il y avoit eu une suite de générations, sans que cette éternité ou cette suite de générations éternelle eût produit un homme & une femme qui sont les chefs du genre humain ?

Que les incrédules fassent de telles suppositions qu'il leur plaira, il est indubitable que la suite des générations a fait la propagation du genre humain, & qu'elle sert encore tous les jours à peupler la terre où nous habitons. C'est par là que la famille d'un homme qui étoit logé autrefois dans quelques tentes, se trouve aujourd'hui répanduë dans tout l'Univers. De l'abondance des habitans sont venuës des Peuplades, & les Co-

lonies. Or quand la multitude des hommes ne s'augmenteroit que d'un homme chaque année par la suite des générations, il faudroit que toute la terre fût déja habitée, & même que les habitans y fussent, par maniere de dire, les uns sur les autres, puis qu'une éternité est une étenduë sans limites.

Il ne sert de rien de dire qu'il arrive des accidens & des desordres dans la societé, qui font périr une infinité de personnes : puisque nonobstant ces accidens & ces désordres qui arrivent de tems en tems, la terre s'est toûjours peuplée davantage depuis trois mille ans, par exemple, qui est le tems dont nous pouvons parler avec le plus de certitude.

CHAPITRE IX.

Qu'il y a des caracteres de nouveauté dans la Societé humaine, qui prouvent l'existence de Dieu.

QUand toutes ces considérations ne détruiroient point l'idée de l'éternité du genre humain, on n'auroit qu'à jetter les yeux sur les arts, les sciences, les loix, les gouvernemens, le commerce, & les histoires, pour voir dans leur nouveauté celle de la societé des hommes.

La Philosophie, qui consiste dans la recherche des choses naturelles, & de celles qui se raportent aux mœurs, est si récente, qu'avant Pythagore, personne n'en avoit oüi parler entre les Grecs. Seneque dit en quelqu'endroit de ses œuvres, qu'il n'y avoit pas mille ans que la sagesse étoit connuë ; & Socrate s'étoit vanté de l'avoir fait descendre du Ciel en Terre, parce qu'il fut le premier qui la réduisit de la contemplation à la pratique.

Thales fut le premier qui enseigna l'Astronomie aux Grecs, & selon Diogene de Laërce, qui a fait sa Vie, il la tenoit des Egyptiens, & ceux-ci des Chaldéens, qui ont si bien été reconnus pour en être les inventeurs, que le mot de Chaldéen se prend pour Astrologue parmi les Anciens.

L'Auteur du Systême des Préadamites travaille donc en vain, lorsque pour faire voir que le monde est plus ancien qu'on ne le croit communément, il nous fait voir la composition de la Sphere, & tâche de montrer qu'il a fallu un très-grand nombre de siécles pour en inventer toutes les parties; & qu'il auroit été impossible qu'Abraham ni même Moïse l'eut sçûë, si l'antiquité du monde n'étoit pas plus grande que nous nous l'imaginons. Car qui lui a dit que l'Astronomie fût en ce tems-là dans le degré de perfection où elle est aujourd'hui? Qui ne sçait au contraire qu'elle s'est formée peu à peu & insensiblement? Thales observoit les éclipses, & les sçavoit prédire. Avant lui on étoit consterné quand on voyoit arriver une éclipse, comme si toute la Nature eût dû périr. Les armées suspendoient leur mouvement, & n'osoient rien entreprendre que plusieurs jours après qu'elle étoit passée.

Plin. lib. 8.

Plutarque dans la vie de Nicias.

Quoique la Médecine paroisse plus nécessaire aux hommes que l'Astronomie, on n'en sçait pas moins la naissance & le progrès. Herodote nous aprend, qu'autrefois on portoit les malades en pleine place, qu'on prioit les passans de dire s'ils sçavoient quelque recepte pour les guérir, & qu'on essayoit celle du premier venu. Caton le Censeur chassa les Médecins de Rome, où ils s'étoient nouvellement établis, disant que

Herodote lib. 2.

c'étoient des bourreaux que les Grecs leur avoient envoyez pour les faire mourir. Et personne n'ignore qu'Hipocrate a été le premier qui a réduit en un corps la Médecine, qui s'accrut peu à peu des découvertes & des expériences de diverses personnes.

L'antiquité des Loix n'est guéres plus grande. Nous montons du Code de Justinien au Code de Théodose, du Code de Théodose aux douze Tables ; & ces loix des douze Tables, les Romains les tenoient des Grecs, comme de Solon & Lycurgue, qui les avoient eux-mêmes aprises des Egyptiens, au raport de Plutarque : & ces loix étoient encore si grossieres, si on les compare avec celles que nous avons aujourd'hui, qu'il paroît bien que la Jurisprudence & la Politique étoient encore dans leurs commencemens.

Plutarque dans la vie de Solon, & dans celle de Lycurgue, & dans son Traité d'Isis & d'Osius. Justini. lib. 2.

On n'ignore pas même l'origine des Rois, qui sont les loix vivantes de leur Etat. Les hommes habiterent premierement dans des huttes ou des tentes, au raport de Justin, qui ne s'accorde pas mal en cela avec l'Historien des Juifs : & alors c'étoit le pere de famille qui regnoit sur ses enfans par un droit naturel ; & quand le pere de famille étoit mort, son fils aîné tenoit sa place. On bâtit ensuite des maisons éparses, puis des bourgs & des villages : & comme il naissoit des querelles & des differens, la nécessité les contraignit de choisir un juge ou un arbitre pour décider de leurs affaires ; & ils donnoient cette qualité à ceux qu'ils avoient reconnu le plus homme de bien. Et parce que cet homme n'ayant pas le pouvoir de contraindre les parties à se soûmettre à son jugement, sa méditation devenoit inutile, & que les désordres n'avoient point de fin ; la

raiſon & l'expérience leur firent juger qu'ils devoient le reconnoître, non-ſeulement pour leur arbitre, mais encore pour leur maître, & le revêtir d'une autorité qui donnât du poids & de la force à ſes jugemens, comme Herodote le remarque de Déjocés. Ces petits Rois étoient à peu près comme nos Barons & nos Comtes : tels étoient les Rois qui enleverent Lot. Enſuite on bâtit des Villes ; puis les Villes & les Bourgs ſe lierent pour former des Provinces ; & enfin ces Provinces s'unirent pour former ces vaſtes Empires, & pour obéïr à ces puiſſans Rois qui faiſoient la deſtinée du monde, tels qu'étoient les Rois & les Royaumes des Aſſyriens, des Medes, &c.

Quoique le commerce ne ſoit guéres moins ancien que la ſocieté, on peut s'apercevoir facilement de ſes progrez, & delà conclure qu'il eſt nouveau. Les biens furent d'abord communs. De cette communauté on paſſa à la permutation, s'il eſt permis d'employer cette expreſſion ; de-là on vint au poids, à la livre, & à la monoye, laquelle parmi les Romains mêmes fut premierement de fer, enſuite de cuivre, puis d'argent, & enfin d'or.

Pour l'Hiſtoire, perſonne ne doute qu'elle ne ſoit une invention recente & moderne, puiſque ſi elle étoit fort ancienne, elle nous aprendroit des évenemens plus anciens que ceux que nous connoiſſons. On ne peut nier qu'il ne ſoit naturel aux hommes de conſerver la mémoire des accidens qui leur arrivent, & ſur-tout des évenemens, qui font la deſtinée des Nations & des Empires, ſoit pour en tirer des régles & des maximes à l'égard de l'avenir, ſoit pour inſtruire ſes en-

fans par les exemples du passé. Et l'on ne peut douter non plus qu'il ne soit assez naturel d'établir des memoriaux qui nous representent les grands évenemens, ou d'avoir certains monumens où l'on conserve la mémoire des choses. Cependant la mémoire des choses passées ne s'étend que jusqu'à quatre ou cinq mille ans d'ici.

Varro apud Censor.

On distingue trois divers tems : un tems caché, qui est celui qui s'est passé depuis la naissance du monde jusqu'au Deluge : un tems qu'on nomme fabuleux, parce que les véritables évenemens n'en sont point venus à nôtre connoissance, & qu'il ne nous est connu que par les fables des Poëtes : c'est celui qui a coulé depuis le Deluge jusqu'à la premiere Olympiade : & un tems qu'on nomme historique, parce que l'Histoire nous en fait connoître les véritables évenemens, & qui a coulé depuis la premiere Olympiade jusqu'à nous.

Car pour la Chronologie des Chaldéens & des Egyptiens, qui attribuoient à leur nation une antiquité, sans comparaison plus grande que celle que nous attribuons à l'Univers, il y a diverses raisons qui la rendent vaine & suspecte. Plutarque nous fait assez voir ce qu'il en faut croire, lors qu'il en parle ainsi dans la Vie de Numa. *Encore que leur année ait été de quatre mois, selon quelques Auteurs, elle n'étoit d'abord composée que d'un seul, & ne contenoit que le cours d'une seule Lune : & ainsi faisant d'un seul mois une année, cela est cause que le tems qui s'est écoulé depuis leur origine, paroit extrêmement long, & que bien qu'ils habitent nouvellement leur pais, ils passent pour les plus anciens de tous les peuples.* Ajoûtez à cela la vanité que ces peuples avoient de

vouloir passer pour les plus anciens qui fussent dans le monde, comme Justin le témoigne dans son premier Livre de l'Histoire Universelle, & les fables dont ils soûtenoient leurs prétentions. Les Chaldéens se vantoient qu'il y avoit quatre cens soixante-dix mille années qu'ils observoient les Astres; & cependant l'Astronomie qui passa bien-tôt après de chez eux parmi les Grecs, étoit fort peu de chose : & l'on sçait que l'art d'écrire, que quelques-uns attribuent à Palamede, les autres aux Egyptiens, n'étant pas de cette datte-là, ils ne pouvoient sçavoir que par tradition l'antiquité de leur Astronomie : & je laisse à penser, si une tradition de quatre cens soixante-dix mille ans peut avoir quelque certitude. Comment sans le secours de l'écriture, peuvent-ils sçavoir que leur Astronomie est si ancienne ? Ou si l'art d'écrire est parmi eux d'une aussi grande antiquité que l'Astronomie, comment en enseignant cette science aux Grecs, ne leur ont-ils point apris une foule d'évenemens qui devoient s'être passez pendant ce long cercle d'années ? Les Egyptiens distinguoient au raport d'Herodote, deux tems ; l'un pendant lequel les Dieux avoient regné en Egypte, & l'autre pendant lequel ils avoient eu des hommes pour Monarques. Quelle fable ! & comment peut-on ajoûter foi à ces Prêtres Egyptiens dont parle cet ancien Auteur, qui joignent cet Empire chimerique des Dieux, qu'ils prétendoient avoir regné en Egypte, avec l'espace de dix mille trois cens quarante années qu'ils croyoient que le regne des hommes avoit duré ? Mais il faut laisser aux Antiquaires le soin de s'étendre là-dessus.

Voyez Clement Alexandr. n. 1. Stroma. Pleff. Morna. lib. de veritate Religionis Christiana.

Les incrédules ne pouvant conteſter la verité de tous ces faits, auront recours à leur défaite ordinaire, qui eſt de dire qu'il eſt arrivé au genre humain des accidens qui l'ont empêché de croître, de peupler la terre, & de faire des progrès dans les arts & dans les ſciences. Et afin que nous ne ſoyons point ſurpris de trouver tant de caracteres de nouvauté dans la ſocieté des hommes, ils nous diront qu'il eſt ſurvenu des peſtes, des famines, des guerres & des inondations qui ont diminué le nombre des hommes, & changé l'état & la face des choſes.

Cette réponſe paroîtra peu ſolide, ſi l'on conſidere que tous ces malheurs, qui véritablement arrivent de tems en tems, ſont des accidens particuliers, qui ſont conſiderables à l'égard d'une Province ou d'un Etat où ils arrivent, mais qui ne ſont d'aucune conſidération à l'égard de toute la terre & de tous les habitans qui la rempliſſent. L'embraſement de tout un païs n'eſt guéres plus à l'égard de toute la terre, que l'embraſement d'une belle maiſon ou d'un palais à l'égard de Paris. Les guerres les plus ſanglantes ne font guéres plus de tort au genre humain en général, que les combats particuliers qui ſe font dans cette grande ville, au peuple qu'elle contient. La famine de tout un Etat eſt à l'égard de l'Univers, ce que la pauvreté d'une ſeule famille eſt à l'égard de toute une ville. Le Déluge de Deucalion, & d'Ogyge, &c. & tous les autres Déluges particuliers dont l'Antiquité fait mention, ne paroîtront pas plus conſiderables, regardez par rapport à toute la terre, que l'inondation d'un ruiſſeau l'eſt à l'égard d'une Province ou d'un Royaume.

II. D'ailleurs, qui ne sçait que depuis trois mille ans tous ces accidens n'ont pas manqué de survenir de tems en tems dans le monde ? Et cependant la terre n'a pas laissé de se peupler toûjours davantage, les hommes de se polir, les arts & les sciences d'acquerir de nouveaux degrez de lumiere & de perfection. Or si la societé à tant acquis depuis trois mille ans, malgré toutes les calamitez dont nous venons de parler ; pourquoi veut-on que ces accidens l'ayent empêchée de rien acquerir pendant toute une éternité qui auroit dû se passer jusqu'au commencement de ces trois mille années ?

III. Il faudroit qu'il fût survenu un déluge tel que nous concevons celui de Noé. Un déluge particulier n'étoit point capable de faire perdre par-tout les arts & les sciences, de rendre la terre deserte, de faire périr la mémoire des choses passées, & de réduire le genre humain à ce degré d'ignorance & de simplicité où nous le trouvons, si nous remontons un peu haut. Et si l'on prétend que ce déluge ait été universel, comment les hommes auront-ils pû s'en sauver ? Où [illegible] ce que le genre humain se sera conserv[illegible] ? Quelle force ou quelle adresse aura pû le [illegible] rentir d'une destruction entiere ? Et n'y ay[illegible]t point de Providence qui veille à sa conduit[illegible], point d'Arche bâtie par l'ordre du Ciel, point de précaution divine, point de miracle en sa faveur, comme on le veut ; comment se sera-t-il conservé dans les horreurs d'un si étrange accident ?

Il ne sert de rien non plus de montrer qu'il y a eu quelques arts qui se sont perdus, faisant place à des inventions plus nouvelles : & qu'ainsi nous ne devons point juger de la

nouveauté ou de l'antiquité de nôtre origine, par la nouveauté ou l'antiquité des arts qui fleurissent aujourd'hui.

Car on ne peut nier qu'il n'y ait quelques arts si necessaires aux hommes, qu'il est entierement impossible qu'ils viennent à se perdre, si ce n'est par la perte du genre humain. L'écriture, par exemple, qui est un moyen de parler aux absens, & de faire aller ses pensées là où l'on ne peut point aller soi-même, est certainement une invention qui ne se peut perdre, à moins que les hommes ne perdent la raison. On pourra peut-être avec le tems se servir d'autre chose que du papier pour écrire : mais quoi qu'il en soit, on écrira toûjours. Or quand dix mille siécles ne produiroient qu'un seul de ces arts qui ne se perdent point à cause de leur necessité, les hommes ne doivent-ils pas avoir déja trouvé les secrets les plus rares, & les arts les plus necessaires, il y a trois ou quatre mille ans ?

Car je compare l'état où il nous paroît que la societé étoit alors, à celui où elle est aujourd'hui à l'égard des sciences, des arts, de [illegible]oix, du commerce, & de tout ce qui [illegible] l'établissement de la societé. Ce n'est point par la vûë d'un seul art, mais par la consideration de tous les arts, de toutes les connoissances, de leurs progrès & de leurs accroissemens, ou plûtôt par les divers états de la societé, que l'on raisonne.

Ce seroit en verité un étrange prodige, que les hommes eussent été pendant une infinité de siécles, grossiers, barbares, sans politesse, sans loix, sans gouvernement, sans Physique, sans Morale, & sans Astronomie, ne sçachant lire ni écrire : ayant toûjours

toûjours vû les Astres sur leurs têtes sans les observer, & sans connoître ni les étoiles ni les éclipses ; ayant toûjours été malades sans avoir découvert les premiers élemens de la Médecine, & toûjours raisonné sans connoître ni la vertu des plantes, ni celle des eaux minerales, ni la peinture, ni l'architecture, ni le commerce, ni la navigation, sans parler des moulins, de l'imprimerie, de la bousſole, qui nous donne le moyen de faire des voyages de long cours, de la poudre à canon, ni de tant d'autres inventions militaires, qui sont la production de ces derniers tems ; & que cependant quatre ou cinq mille ans eussent donné lieu à la découverte de cette multitude d'arts, de sciences, & de secrets admirables ; qu'une éternité eût été si sterile, & quatre ou cinq mille ans si feconds. Voila ce que les hommes qui ne sont pas entierement privez de la lumiere naturelle, ne se persuaderont point.

CHAPITRE X.

Qu'y ayant un Chef du genre humain, il faut qu'il y ait un Dieu.

ON a sans doute fait le plus difficile, lors qu'on a prouvé que le genre humain a un chef, au de-là duquel on ne sauroit remonter dans la suite des générations : & il est impossible de supposer un premier homme, sans voir d'abord qu'il a dû être créé par la puissance & par la sageſſe d'un Dieu.

C'est une pensée si absurde & si chimerique, que de dire avec quelques-uns, que l'homme a été formé du limon de l'Egypte

échauffé par les rayons du Soleil, ou avec quelques autres, qu'il est sorti de la mer ; qu'elle est à peine digne qu'on s'arrête un moment à la refuter.

Je ne dirai pas en effet, qu'il est inoüi qu'on ait vû sortir de cette source non-seulement des êtres comme nous, mais même des bêtes qui engendrent & qui soient engendrées : que si une telle production avoit lieu autrefois, elle pourroit avoir lieu maintenant, puisque le Nil, le limon de l'Egypte, & le Soleil ne s'en sont point allez : que comme un ouvrage aussi parfait que l'homme, n'en auroit pû sortir qu'après une infinité d'essais de commencemens imparfaits & d'ébauches défectueuses, si nous n'en voyons point sortir encore aujourd'hui des hommes parfaits, nous en verrions sortir quelque commencement d'hommes, quelques traits imparfaits de nôtre nature : ce qui est contraire à l'experience, qu'il seroit étonnant que le Nil, le limon de l'Egypte ou la mer eussent assez de sagesse pour connoître qu'il ne suffisoit pas qu'il y eût un homme, mais qu'il falloit un homme & une femme qui fussent l'un pour l'autre, étant formez avec une inclination mutuelle qui fait la propagation du genre humain.

Il me suffira de faire sur ce sujet deux reflexions, dont l'une détruira le fondement de cette spéculation, & l'autre établira la verité qui lui est opposée. La premiére est, que les incredules raisonnent sur une fausse hypothese, lors qu'il leur plaît de supposer, que les insectes qui sortent du limon de l'Egypte échauffé par les rayons du Soleil, n'ont point d'autre principe que la chaleur de cet Astre, & la corruption de

cette matiére qui en eſt échauffée. C'eſt ſuposer ce qui eſt en queſtion, & c'eſt ignorer que qui établit l'exiſtence de Dieu, établit une cauſe générale qui concourt avec les cauſes ſecondes, & qui a la principale part à tout ce que nous voyons, puis qu'il eſt impoſſible d'expliquer les moindres des inſectes, ſi l'on n'a recours à la Sageſſe ſouveraine qui concourt à leur production, & qui fait par ſon intelligence infinie cette ſurprenante varieté de reſſorts délicats qui les compoſent. Voilà qui peut ſervir de reponſe à leurs objections.

Mais voici qui établit la verité de nôtre principe : c'eſt que l'homme n'eſt pas moins admirable dans ſa petiteſſe, que l'Univers l'eſt dans ſa grandeur ; de ſorte que ſi la compoſition de l'Univers nous fait reconnoître une Intelligence ſouveraine, comme il n'en faut point douter, après ce qui a été dit, la compoſition de l'homme ne la marque pas moins. Comme donc en prouvant que le grand monde a commencé d'être, vous faites voir ſans peine qu'il a un Créateur, qui eſt Dieu : auſſi dès que vous avez montré qu'il y a un premier homme, vous faites voir ſans aucun effort, qu'il doit être l'ouvrage d'une Divinité. La choſe parle d'elle même : & quand il reſteroit encore quelque lieu de douter, il ne faut que conſiderer les merveilles de nôtre eſprit, pour être entierement raſſurez là-deſſus. C'eſt la troiſiéme ſource de nos preuves.

CHAPITRE XI.

Preuves de l'existence de Dieu, tirées de la consideration de nôtre ame.

MON dessein n'est point ici d'expliquer physiquement les fonctions & la maniere d'agir de nôtre esprit, ni aussi d'exagerer par de vaines rhetorications les merveilles d'un être qui semble parcourir la terre & les Cieux sans se mouvoir, & s'unir avec toutes choses, quoique lié à une petite portion de matiére, & relegué en quelque sorte dans un coin de l'Univers.

De toutes les réfléxions qu'on peut faire sur ce sujet, je choisirai celles qui marquent le plus sensiblement un dessein & une vûë dans la composition de l'homme. Il faut remarquer pour cet effet, que les actes de nôtre ame se réduisent à ces trois : les sentimens, les passions, & les raisonnemens.

Les sentimens qui appartiennent à la nature animale, & qui ne sont que les fonctions de ces cinq sens que Dieu nous a donnez comme cinq portes par lesquelles les objets entrent dans nôtre ame, étoient absolument necessaires pour interesser nôtre ame dans la santé & dans le bien être du corps. Il falloit avoir des yeux pour voir les précipices, de peur d'y tomber. Nous negligerions de prendre des remedes ou des précautions pour rétablir nôtre santé, si la langueur & le sentiment du mal ne nous montroient que nous l'avons perduë.

Mais il ne suffisoit pas que l'homme connût ce qui se passoit au dehors par le canal des sens ; il falloit encore qu'il conservât cet-

te connoissance, afin qu'elle le dirigeât dans sa conduite. Il a donc été necessaire qu'il eût une mémoire, qui est comme le réservoir de tous les objets qui sont entrez dans nôtre ame, & qui en font l'averſion ou le penchant.

On distingue fort bien deux sortes de passions. Les unes qui tendent vers le bien, comme le desir, l'esperance, l'amour, &c. les autres qui s'éloignent du mal, comme la haine, la crainte, le dégoût, &c. Les unes & les autres étoient absolument necessaires, puisque nous devons fuïr le mal, & chercher le bien, par le soin naturel que nous devons avoir de nous conserver : & il est nécessaire que nous nous conservions par la même raison qui fait que nous sommes.

Mais parce que ces passions peuvent être contraires les unes aux autres, & qu'il ne faut pas que cette guerre soit irréconciliable, il a fallu qu'il y eût un principe commun dans lequel elles convinssent toutes : & ce principe c'est l'amour de soi-même : c'est lui qui les fait naître, & c'est lui qui les fait mourir : & dans le combat des passions, l'ame se retire & se recuëille en elle-même, elle considére son plus grand interêt, & penche vers l'endroit qui se rapporte davantage à l'amour de soi-même.

Mais que seroit-ce des passions du cœur de l'homme, si elles n'avoient point de lumiere qui les adressât à leurs fins légitimes ? elles ne serviroient qu'à nous conduire au précipice avec plus de force & de vîtesse. Il a donc été nécessaire qu'il y eût en l'homme une sageſſe ou une intelligence pour diriger ses mouvemens ; & c'est cette sageſſe que nous reconnoissons pour le principe de tout

ce qu'il y a d'admirable dans les ouvrages de la societé, & à laquelle nous attribuons les arts & les sciences, dont l'invention produit des effets si surprenans.

Qu'y a-t-il de plus éloigné que le sable qui est sur le bord de la riviere, l'ardoise qui est cachée dans le sein d'une montagne, & des arbres qui sont crûs dans une forêt ? Cependant l'adresse des hommes a trouvé le moyen de franchir cette distance, & de faire de tant de parties dispersées, & qui sembloient avoir si peu de raport les unes avec les autres, un tout fort juste & fort régulier, qui fait le plaisir de la vûë, & une des plus grandes commoditez de la vie.

Qui croiroit qu'on pût tirer de la toison des brebis ces habits que nous portons ? qu'une herbe qui croît dans les champs, pût être changée en de la toile, & qu'il pût sortir de l'excrement d'un vers la plus belle de nos parures ? Cependant tout cela a été facile à l'adresse des hommes ; & si toutes ces choses n'ont pû être produites que par une intelligence, cette intelligence elle-même n'a-t-elle point un principe intelligent ? S'il faut de la sagesse pour produire l'effet, n'en faudra-t-il point pour avoir formé la cause ?

Mais ni les passions qui tendent naturellement au bien, & à la conservation de l'homme, ni la raison qui est destinée à diriger ces passions, ne suffisoient pas pour unir les hommes dans un corps de societé : après avoir donné à chacun ce qui lui étoit necessaire pour sa conservation particuliere, il falloit qu'ils eussent outre cela un penchant mutuel les uns pour les autres : il falloit encore produire divers liens qui les unissent entr'eux.

C'est à quoi la Nature a admirablement pourvû. Elle a produit, s'il m'est permis de parler ainsi, le germe de l'union de tous les hommes, en leur donnant une mutuelle bienveillance les uns pour les autres, une conscience & une Religion, dont nous ferons voir dans la suite que les principes se trouvent naturellement au-dedans de nous.

Car pour le principe d'Hoppes, qui prétend que c'est la crainte qui dispose les hommes à la societé, leur ayant fait bâtir premierement des habitations & des barrieres pour se défendre contre les bêtes sauvages, & ensuite des villes murées & des forteresses pour se garentir contre les efforts les uns des autres ; il seroit supportable, s'il étoit pris dans une moindre étenduë que celle que cet Auteur lui donne.

L'on ne peut douter, qu'en toutes les rencontres, la crainte de l'oppression & le desir de se conserver, ne disposent les hommes à chercher le secours les uns des autres. C'est ce qui paroît assez par les lignes & par les alliances que la politique recherche avec tant de soin. Mais on tombe dans l'égarement, dès qu'on veut pousser ce principe trop loin.

Il y a au-dedans de nous des causes d'union & d'intelligence beaucoup plus anciennes que celles-là : & il ne suffit pas d'avoir le cœur mal fait, il faut encore être privé de la lumiere naturelle, pour ne s'en point apercevoir.

Car afin qu'il y eût une societé réglée, il falloit qu'il y eût des familles distinctes dans le monde. Et pour former des familles, il falloit qu'il y eût quelque sympathie & quelque convenance entre l'homme & la fem-

me, qui n'eſt autre choſe que cette inclination naturelle qui leur fait ſentir qu'ils ſont l'un pour l'autre ; il falloit que les peres euſſent une tendreſſe particuliere pour leurs enfans, qui leur fît prendre le ſoin de leur nourriture & de leur éducation. Il étoit encore neceſſaire, qu'on eût une bienveillance particuliere pour ſes parens, afin que lorſque ces derniers viennent à perdre ceux qui les ont mis au monde, ou qu'ils ſe trouvent dans un âge ou dans un état, qui ne leur permet point de pourvoir à leur ſûreté, ou à leur nourriture, ils reçoivent ce ſecours de ceux qui leur ſont unis par la proximité du ſang.

Et qui ne ſçait par experience, que la Nature en gravant l'amour de ſoi-même en chacun de nous, y a mis un principe général qui engage neceſſairement les hommes à former un corps de ſocieté, & ſur-tout lors qu'il eſt dirigé par la Religion? Il eſt naturellement impoſſible de s'aimer ſoi-même, ſans aimer ſes parens, ſes amis, ſes bien-faicteurs : & il n'y a qu'un obſtacle étranger qui puiſſe corrompre en nous ces ſentimens. Nous aimons les autres à meſure qu'ils ſe raportent à nous. Nôtre bien-veillance croît avec le degré de la proximité qui nous lie avec eux, ſans qu'il y ait en cela rien que de légitime & d'innocent.

Cette bien-veillance que nous avons naturellement les uns pour les autres, produiroit un bon effet, lors qu'il s'agiroit des choſes indifferentes ; mais elle n'arêteroit jamais les effets de la cupidité : & dès qu'il s'agiroit de la poſſeſſion des avantages temporels, ou de la joüiſſance des plaiſirs, les hommes

hommes tomberoient dans les desordres d'une inévitable division, s'il n'y avoit point d'autres principes dans leur cœur.

C'est pourquoi il a été necessaire que les hommes eussent une loi naturelle, qui consiste en certaines maximes d'équité & de justice, dont nous connoissons la verité naturellement. Il falloit que ces principes nous fussent naturellement connus : que nous devons faire pour les autres ce que nous voudrions que les autres fissent pour nous : qu'il faut rendre à chacun ce qui lui apartient : qu'on ne doit faire tort à personne. Et parce qu'on ne feroit aucun scrupule de violer cette loi, si l'on n'étoit pas retenu par quelque espece de crainte ; il a été necessaire que nôtre cœur fût tellement disposé, qu'il ne pût s'empêcher de craindre & de trembler, après avoir violé ces maximes d'équité & de justice : & c'est ce que nous apellons les remords de la conscience, dont nous parlerons plus amplement dans la suite ; nous contentant de supposer ici cette verité, pour ne pas détruire l'enchaînement de nos principes, qui se prouvent sur-tout par leur subordination.

Ces remords ou ces craintes d'une conscience coupable, se dissiperoient bien-tôt, si nous n'avions en nous d'autres sentimens naturels qui les entretiennent & les soûtiennent.

Car si nous voulons un peu reflechir sur nous-mêmes, nous trouverons premiérement, que nôtre cœur ne peut être satisfait par tous les avantages de la terre, bien qu'il desire naturellement le bonheur : En second lieu, que les hommes portent naturellement leurs desirs au de-là du temps : & enfin, qu'ils reconnoissent communément l'existence d'un Dieu, & qu'ils sentent qu'ils

lui doivent de la crainte, de la reconnoissance & du respect, supposé qu'il existe.

Comme nous ne trouvons point de penchans inutiles dans l'homme, nous avons sujet de penser que le desir du bonheur ne l'est pas, & s'il ne l'est pas, qu'il peut être satisfait. Cependant, tout ce que nous voyons dans le monde, n'est point capable de nous rendre véritablement heureux, & l'expérience nous apprend, que nos desirs croissent avec les avantages temporels.

D'où vient que les biens temporels sont si peu capables de remplir nôtre cœur ? ou plûtôt, d'où vient qu'ils en augmentent le vuide en y entrant ?

Car s'il n'y a point de plus grand objet, ni qui soit plus digne de nos désirs, que les avantages du monde, nôtre cœur devroit s'en contenter : comme l'on voit que les animaux qui n'ont point de raison, se contentent des biens qui doivent faire leur partage. Comment la nature, qui est si sage & si reguliere dans toutes les autres choses, fait-elle une faute si grossiere dans celle-ci ? Comment après avoir mis dans le cœur de l'homme le desir du bonheur, lui donne-t-elle un cœur incapable de se satisfaire des seuls biens qui lui sont destinez ?

Le monde ne sçauroit remplir nôtre cœur : il faut donc, selon les loix de cette sagesse que nous remarquons dans toutes les parties de la Nature, qu'un plus grand objet le remplisse. Mais comment ce grand objet rempliroit-il le cœur de l'homme ? Comment pourroit-il être le but invisible & caché des desirs vagues de nôtre cœur ? Comment nôtre cœur auroit-il été formé avec une capacité infinie pour le recevoir, si ce

grand objet n'existoit, & s'il n'avoit fait lui-même les biens temporels, le cœur de l'homme & la disproportion qui est entr'eux, voulant se consacrer lui-même nôtre ame pour la remplir, & pour repondre par son excellence infinie à l'immensité de nos desirs?

En effet, ce n'est pas assez que la Nature nous fasse connoître par experience l'insuffisance des objets du monde à nous rendre heureux, elle nous inspire encore le desir d'une vie éternelle après nôtre mort, elle persuade les hommes de leur immortalité.

Il ne serviroit de rien de dire, que c'est le desir que les hommes ont eu de vivre éternellement après leur mort, qui leur a donné cette opinion, parce qu'il n'y a rien qu'on se persuade si facilement que ce qu'on desire. Car je raisonne par le desir, & non par la persuasion; & je demande pourquoi la Nature auroit mis dans l'homme un desir si inutile, ou plûtôt un desir qui est capable de lui ôter son repos, elle qu'on dit ne rien faire en vain, & dont la sagesse est si générale & si constante.

Mais elle va plus loin, & pour les addresser au véritable objet de leur bonheur, elle leur fait connoître l'existence d'un Dieu. Et quoique leurs passions obscurcissent cette connoissance, il est certain qu'elles ne peuvent l'anéantir tout-à-fait, comme on l'a déjà vû.

Quand on ne voudroit point reconnoître, que ces principes que nous venons de marquer, se trouvent dans tous les hommes du monde sans exception, il faut du moins qu'ils conviennent, que c'est ainsi que les hommes sont faits ordinairement, & que c'est ainsi qu'ils ont dû être faits; n'y ayant point de partie ni d'inclination en eux qui

ne soit placée avec une extrême sagesse : & si cela est, à quoi attribuerons-nous tous ces effets ?

Il ne s'agit plus de sçavoir, si l'on peut remarquer de la sagesse dans la composition de l'homme : on est obligé d'en convenir, ou de renoncer au bon sens. Mais on demande, si c'est à un principe aveugle & sans connoissance, tel que les incrédules se le figurent, ou bien à un principe intelligent & souverainement parfait, tel que nous le concevons, que l'on doit attribuer cette sagesse que l'on ne peut s'empêcher de reconnoître.

CHAPITRE XII.

Consideration de l'homme, & en quel sens on peut dire que les autres choses sont pour lui.

IL ne sera pas inutile, après avoir considéré le raport que les hommes ont les uns avec les autres, d'examiner celui qu'ils ont avec les autres parties de la Nature : parce qu'il paroît dur aux incrédules, de supposer que l'homme soit le chef-d'œuvre des créatures visibles, & que les autres choses se portent à son bien. Il n'y a rien qu'on ne puisse pour l'abaisser. On dit qu'il n'est qu'un point auprès de ces espaces immenses qui l'environnent ; & qu'il est le centre des infirmitez & des maladies, que son esprit est rempli d'erreurs & de préjugez ; que sa volonté est determinée au mal, & remplie de mauvaises habitudes : qui est le joüet des orages & des tempêtes, la proie des animaux qui ont plus de force que lui : que sa vie dépend d'un insecte & d'un vermisseau, qu'il est timide dans le danger, fragile dans

la tentation, foible dans les disgraces, & plus foible dans la prosperité; & qu'enfin, s'il a un peu plus de lumiere que les autres animaux, il est capable aussi de déréglemens plus monstrueux. Tout cela peut être vrai, sans que nous perdions rien de l'idée de nôtre excellence & de nôtre véritable grandeur.

Car I. C'est une erreur de mesurer le prix des choses corporelles, par leur petitesse ou par leur grandeur; puisque si cela étoit, un diamant seroit moins précieux que les autres corps. On peut néanmoins considerer en quelque sorte, l'étenduë d'une chose materielle, lorsqu'on la compare avec un être materiel: mais il y a de la simplicité à croire que la grandeur ou l'étenduë, puisse donner à une chose matérielle quelqu'avantage sur un esprit, dont la perfection consiste dans la connoissance, & non pas dans la grandeur.

II. Ceux qui craignent si fort l'anéantissement, sçavent qu'il y a comme un éloignement infini entre une chose morte & un être intelligent. Ils ne craignent point de perdre leur matiére, qui leur est assez, & qui n'est point détruite par la mort, mais ils craignent de n'être plus capables de sentiment ni de connoissance. C'est la perte de l'être raisonnable qui fait leur desespoir. Donnez telle perfection materielle que vous voudrez, aux Cieux & aux Etoiles: à moins que vous ne nous montriez qu'ils pensent, on vous fera voir que leur beauté & leur éclat, n'ont aucune proportion avec l'excellence d'un être qui se connoît & qui connoît les autres choses.

III. Cependant, si l'on considere de près

ce qui fait l'excellence des plus belles parties de l'Univers, nous trouverons qu'elles n'ont de prix à nôtre égard, qu'autant que nôtre ame y en attache ; que l'estime des hommes fait la plus grande dignité des métaux & des pierreries ; l'utilité ou le plaisir que l'homme en reçoit, le prix des plantes, des arbres & des fruits ; la vûë, tout ce que les corps celestes ont de brillant à nos yeux ; l'oüie, ce que le tonnerre a de terrible, ou ce que les voix & les instrumens ont de mélodieux, du moins à nôtre égard. De sorte que les sons, les odeurs, les couleurs, la lumiere, appartenant à nôtre ame, aussi-bien que l'opinion & la pensée, on peut dire que ce qu'il y a de plus beau & de plus magnifique dans la Nature à nôtre égard, sort en quelque sorte du fond de nôtre ame, & n'est point en quelque façon different de nous-mêmes.

IV. Au reste, lors qu'on dit que toutes choses se raportent à l'homme, on ne prétend pas préjudicier à la gloire des autres créatures intelligentes. Qui sçait, disent quelques-uns, s'il n'y a pas dans les Cieux, qui soit d'une beauté & d'une perfection si élevée au dessus de ce globe, des intelligences sans comparaison plus parfaites que les nôtres ; mais plûtôt, qui est-ce qui conteste cette verité ?

On ne doit point objecter contre la Religion, ce que la Religion même nous enseigne : & il ne faut pas aussi nous imposer, comme font ordinairement les incrédules, qui se croyent en droit de se railler de ces expressions, que l'homme est le Roi de l'Univers, ou que le monde a été fait pour l'homme.

Nous ne disons point que l'Univers soit

fait pour un seul homme, mais pour la societé de tous les hommes, pour cette multitude repanduë dans tous les tems & dans tous les lieux ; ni seulement pour les hommes miserables, mais encore pour les hommes glorifiez.

L'Univers n'est pas seulement pour les hommes ; il est aussi pour les autres intelligences que Dieu a produites. La nature ne subsiste pas seulement pour nourrir le corps de l'homme, bien que les pluyes, les saisons fertiles, & la fécondité de la terre paroissent visiblement se raporter à cette fin là : elle est encore pour Presenter à nôtre esprit des objets perpetuels d'estime & d'admiration, parce que ce qui est la nourriture au corps, cela même est la connoissance des merveilles de Dieu à nôtre ame.

Le monde ne nous fournit pas seulement des objets d'admiration, il nous met encore devant les yeux des objets de crainte, des objets de respect, des objets d'esperance : & il n'enferme point de créature dans son sein, qui ne nous demande quelqu'[illegible]mmage particulier, ou quelque mouve[illegible]nt de respect, ou quelque sentiment d[illegible] nôtre ame pour Dieu. Il faut qu'il y ait [illegible]jours de nouvelles merveilles à connoître [illegible]ns la Nature, de peur que nous ne nous [illegible]assions dans ces recherches qui glorifient [illegible]Auteur de l'Univers : la varieté tient nôtr[illegible] esprit en haleine. Ce que nous ne comprenons pas, nous disposé à admirer sans dégoût ce que nous connoissons : & l'ignorance de tant de merveilles incompréhensibles a ses usages, aussi-bien que la connoissance & le sentiment que nous en avons.

Enfin l'Univers est pour Dieu, & l'Univers est pour les créatures intelligentes : comme un tableau est pour l'original qu'il represente, & pour les personnes qui doivent le considerer. Toutes les beautez de l'Univers, sont des liens par lesquels Dieu attire nôtre cœur ; & tous les sentimens de nôtre ame, sont autant de liens qui attachent nôtre cœur, à lui, & c'est cette union de la créature intelligente avec son Dieu, que nous prétendons être le but & la fin de ses ouvrages.

Ce tableau devoit être grand & magnifique, & exposé à la vûë de chacun, pour être digne de Dieu qu'il nous represente, sans être disproportionné à la portée de l'homme à qui il le represente. Celui qui ne considerera point tous ces divers égards, ne comprendra rien dans cette matiere, & nous attribuera nécessairement des pensées que nous n'avons pas. Mais il est difficile aussi que celui qui voudra faire cette distinction, ne trouve rien que de grand & de raisonnable dans ce sentiment.

CHAPITRE XIII.

Où l'on fait voir la perfection de l'homme par la consideration de ses défauts.

L'HOMME a des défauts, je l'avoüe. Son esprit se trouve renfermé dans un fort petit espace : Il se voit borné de toutes parts, au milieu d'une étenduë sans bornes. Il se trouve obligé de suivre la condition d'une matiere qui lui est extrêmement inférieure en perfection. Il se sent miserable & pauvre, au milieu de la prospe-

rité & de l'abondance. Rien ne le remplit. Rien ne le satisfait. Il se dégoute de tout, & desire tout. Il veut toûjours connoître, & ne connoît rien à fond. Il admire, parce qu'il ignore. Il est curieux de sçavoir, parce qu'il ne sçait rien. Il n'est pas seulement le joüet des autres, il est en quelque façon le joüet de lui-même. Ses passions sont à son égard l'équité & la rectitude, & la verité ne se trouve que dans ce qui lui plaît. Ces défauts sont grands, & parce qu'ils sont grands, ils ne peuvent se trouver que dans un être excellent, & font voir mieux que toute autre chose, la perfection de l'homme. C'est ce qui est facile de concevoir, si l'on se considere soi-même avec un peu de reflexion.

Quelques grands que soient ces espaces qui m'environnent, je me trouve encore plus grand qu'eux. Mon corps qui est un atôme auprès du Soleil, est un Colosse auprès d'un ciron. Le Soleil, qui est un prodigieux Colosse à mon égard, est un atôme auprès de cette étenduë immense & de ces vastes Sphéres dont il est lui-même environné. La grandeur ou la petitesse de la matiére dépend donc des divers égards sous lesquels on se la represente, ou des diverses comparaisons que l'on en peut faire. C'est l'on ame qui fait cette comparaison. Mon me a donc quelque chose de plus noble & de plus grand, que ce qui m'avoit surpris dans cette grandeur, ou qui m'avoit passé dans cette petitesse.

Chaque chose tient son rang dans la Nature; mais l'homme, qui tient un rang dans le monde, & qui le sçait, est plus parfait que toutes les autres choses; & plus cet esprit se trouve renfermé dans un petit espace,

plus il est merveilleux ; puisque par un prodige particulier, il assemble quand il lui plaît, dans un atôme, la Terre & les Cieux, ce que nous voyons & ce que nous ne voyons pas des immenses espaces qui nous environnent ; qu'il parcourt toutes les parties de l'Univers sans se mouvoir, d'une maniere plus admirable & plus surprenante que s'il se mouvoit: qu'il assemble dans la simplicité d'un même sujet, le passé, le present & l'avenir, la vie & la mort, la lumiere & les ténébres, les élemens les plus contraires & les qualitez les plus incompatibles ; & qu'encore qu'il soit caché & enseveli dans un coin de l'Univers, il fait venir l'Univers chez lui, quand il lui plaît.

J'avouë qu'il est surprenant de voir une intelligence si vaste suivre les loix d'une matiere si bornée, & un être si noble épouser les interêts d'un corps qui ne paroît avoir rien de commun avec lui. Et à cet égard, il semble qu'on peut dire qu'il est plus surprenant de voir l'esprit de l'homme dépendant de la matiere, que de l'en voir séparé : & que nôtre vie a quelque chose de plus étonnant que nôtre mort. Car enfin, pénétrez tant qu'il vous plaira dans la connoissance du tempérament ; que la glande pineale soit le centre du mouvement des esprit animaux, ou que ce soit une autre partie du cerveau : il est impossible qu'il y ait aucune véritable proportion entre les mouvemens de cette glande ou de cette autre partie de nôtre cerveau, & les pensées de nôtre esprit ; & dix mille siécles de raisonnemens ne trouveront jamais cette convenance ou cette proportion.

Mais cette dépendance de la pensée qui naît à l'occasion d'un mouvement corporel, & cette dépendance du mouvement corporel qui naît à l'occasion de la pensée, sans qu'on puisse découvrir aucune proportion entre l'un & l'autre, n'est-ce pas une autre merveille qui doit nous surprendre infiniment ?

C'est à cette marque que je connois que mon esprit est créé. C'est-là le caractére & le sceau de sa dépendance ; & pour paroître libre de la production d'une intelligence souverainement libre, cet esprit a dû dépendre d'une matiere, qui est extrêmement au-dessous de lui.

Au reste, de toutes les choses que nous voyons, l'homme est la seule qui sent sa misere & son indigence ; elle est donc la plus parfaite. Il n'y a qu'un Etre plus noble & plus élevé que les autres, qui puisse être miserable, puis qu'il ne sçauroit l'être que par la connoissance.

D'ailleurs, ce n'est point la privation d'un bien qui fait l'indigence ; mais la privation du bien qui sembloit être dû. Cyrus, berger, ne se trouvoit pas miserable de n'être point assis sur le trône ; mais Cyrus se connoissant d'une extraction royale, n'est point satisfait s'il ne regne.

Qu'est-ce donc que l'homme, qui se trouve toûjours pauvre & miserable dans quelque degré de prosperité qu'il parvienne ? Il faut que ce soit un être dont l'excellence est disproportionnée à tout ce que nous voyons. Ainsi le sentiment de nôtre indigence est un des plus grands caractéres de nôtre grandeur.

J'avouë que nôtre esprit & nôtre cœur

sont également insatiables. L'un n'est jamais las de connoître, l'autre n'est jamais las de desirer. Mais ce qui fait leur déréglement en cela, marque leur perfection.

Le desir de connoître, marque à la verité, qu'un homme n'a pas toutes les connoissances, c'est-à-dire, qu'il n'est point infini; mais il fait voir qu'un homme peut croître toûjours, & qu'ainsi son excellence n'est point limitée à cet égard.

Il en est de même des desirs du cœur de l'homme, qui renaissent incessamment, & qui ne trouvent rien qui puisse les satisfaire. Ils font voir à la verité que l'homme n'a pas tout ce qu'il lui faut pour être heureux; mais il marquent en même-temps, que tous les avantages temporels sont incapables de le satisfaire, qu'il est plus grand que le monde & que tous les biens du monde, & qu'il ne faut pas moins qu'un objet infini pour le remplir.

L'admiration de l'esprit est plus merveilleuse que tout ce qu'il admire, & les desirs de l'homme sont quelque chose de plus noble que tout ce qu'il desire. L'infinie avidité de nos esprits nous répond, que nôtre excellence en quelque sens, n'a point de limites; & l'infinie avidité de nos cœurs, nous fait connoître que nous pouvons aspirer à un bonheur infini. Ce que nous ne connoissons point, nous humilie; ce que nous connoissons, nous satisfait; & ce que nous pouvons connoître, nous éleve en quelque sorte plus que ce que nous connoissons, & nous montre que nôtre ame ne demeurera pas toûjours dans l'abaissement où elle est, qu'elle ne sera pas toûjours occupée de ces petits interêts & de ces petits avantages qui

font son attachement, sans pouvoir faire véritablement sa satisfaction.

C'est un défaut à l'avare, de desirer toûjours de nouvelles richesses ; mais c'est une perfection, de ne se satisfaire pas de si peu de chose. Les mondains pèchent en ignorance & en aveuglement, mais ils ne pèchent point à parler véritablement, en interêt & en avidité. Ils sont coupables de desirer avec tant d'aveuglement, ce qui ne peut les satisfaire ; mais ils ne le sont point d'être insatiables, après la possession de ce qui ne doit point les contester.

On ne dira point ici ce que c'est qu'un être, qui par un privilege particulier a la gloire de representer l'Etre suprême, trouvant en soi quelques traits de cette connoissance & de cette sagesse qu'il est obligé d'attribuer à Dieu, d'un être qui doit recueillir la gloire qui émane de toutes les beautez créées, pour la raporter à leur Auteur. On ne representera point cet homme dans les actes de la vertu, réglant ses desirs par la temperance, renonçant à ses passions pour pratiquer les devoirs de la pieté, consacrant le present à ses devoirs, & s'assurant l'avenir par le bon usage du present, sacrifiant à Dieu ses mauvais desirs, renonçant à soi-même pour l'amour de celui qui lui a donné toutes choses, s'élevant au dessus du temps & du monde, par le mouvement sublime d'une esperance qui tend à des objets plus solides, que ni le monde ni le temps, & raportant toutes choses à la gloire de Dieu, comme à la plus grande & à la plus noble fin de ses pensées & de ses actions. Nous laissons-là toutes les vertus de l'homme, qui roulent sur des fondemens

conteſtez par les incrédules, & nous ne raiſonnons ici que par la conſideration de ſes défauts qui ſont avoüez de tout le monde, & particulierement de ceux contre leſquels nous diſputons.

Nous aurions maintenant à établir la verité de l'exiſtence de Dieu par les preuves que la Religion nous fournit ; mais comme elles ſont répanduës dans tout cet Ouvrage, & que l'ordre que nous nous ſommes preſcrit, nous engage à ne parler de la Religion qu'après avoir montré qu'il y a un Dieu, rien ne nous empêche de paſſer à la conſidération des objections qu'on fait contre ce grand principe.

CHAPITRE XIV.

Où l'on entre dans l'examen des principales difficultez que les Athées opoſent à la verité de l'exiſtence de Dieu.

I. LA premiére, qui eſt priſe de ce que nous ne voyons point Dieu, eſt ſans doute une des plus foibles. Car ſi nôtre eſprit même ne peut tomber ſous les ſens, comment la nature de Dieu ſeroit-elle viſible ?

II. On dit qu'il eſt impoſſible de comprendre ce que c'eſt que cet Etre ſuprême ; que quelque idée que l'on s'en faſſe, on eſt obligé de la corriger : qu'il y a autant d'idées qui repondent à ce nom de Dieu, qu'il y a de differens tours d'imagination.

On répond en diſtinguant deux idées que nous pouvons avoir de Dieu, l'une qui vient de l'imagination, & l'autre qui naît de la lumiere de l'entendement. Comme Dieu

n'eſt point un objet ſenſible, ni les ſens, ni l'imagination qui travaille ſur les mémoires des ſens, ne peuvent nous le repreſenter : mais comme l'eſprit s'éleve des objets connus aux objets inconnus par le raiſonnement, rien n'empêche qu'il ne nous fourniſſe une idée véritable, quoiqu'imparfaite, de la Divinité. Que l'idée que l'imagination nous donne de Dieu, & qui nous le repreſente comme quelque choſe de materiel, ſoit fauſſe, à la bonne heure : l'idée que la raiſon nous en fait voir, qui nous le repreſente comme un Etre ſage & ſouverainement parfait, peut être imparfaite, mais elle ne ſçauroit être fauſſe, puis qu'il eſt neceſſaire qu'il y ait une intelligence qui gouverne l'Univers. Auſſi peut-on dire que cette idée eſt à peu près la même dans tous les hommes, & qu'elle ne change point, bien qu'il n'y ait rien de conſtant, ni d'uniforme dans les idées, que l'imagination nous donne de Dieu.

III. Cependant les incrédules ne laiſſent pas de faire tous leurs efforts pour détruire cette idée que la raiſon nous fait voir de Dieu. Ils diſent qu'elle ne peut être que naturelle ou acquiſe, imprimée naturellement dans nôtre eſprit, ou venuë du dehors, & qu'il ne paroît pas qu'on puiſſe dire ni l'un ni l'autre. Car, diſent-ils, ſi elle étoit naturellement imprimée dans nôtre eſprit, il faudroit qu'elle fût auſſi ancienne que nous-mêmes, qu'elle prevînt tous nos raiſonnemens, qu'elle fût la premiere de nos idées, puiſque nous n'en connoiſſons point d'autre qui nous ſoit naturelle ; & il faudroit par conſéquent, que Dieu nous fût plûtôt connu que tous les autres objets : il faudroit

qu'elle devançât l'éducation, l'âge où l'on raisonne, & même toutes nos autres connoissances qui ne sont que le fruit du travail & de l'expérience. Ils prétendent montrer en second lieu, qu'elle n'est point acquise, parce que si elle l'étoit, elle ne pourroit l'être que par l'expérience, ou par le raisonnement, n'y ayant que ces deux voies d'acquerir les connoissances qui nous manquent. Or il ne paroît pas, que par l'expérience ou par le raisonnement, nous puissions avoir l'idée d'un Dieu qui est élevé au dessus de l'un & de l'autre.

Cette difficulté seroit considérable, si nous prétendions comprendre la nature de Dieu, ou pouvoir nous representer précisément ce que c'est que la Divinité; mais comme ce n'est point là nôtre prétention, & qu'il s'agit maintenant de sçavoir s'il y a un Dieu, & non ce que c'est que Dieu, ce raisonnement ne conclut pas mieux que celui-ci: Il n'y a aucune idée parmi celles qui sont entrées en moi par le canal des sens, ni parmi celles qui viennent de l'expérience, qui me representent l'Isle du Japon; telle qu'elle est en elle-même, & aussi véritablement que si je l'avois vûë. Donc cette Isle n'est point.

Lieux qui prétendent que l'idée de Dieu est naturellement imprimée dans l'esprit de tous les hommes, diront que comme c'est-là une idée spirituelle, elle demeure comme cachée & ensevelie, jusqu'à ce que les actes les plus purs de l'esprit, s'exercent avec liberté; & que comme l'on ne peut dire qu'une personne n'ait pas une raison, parce qu'il ne l'exerce pas toûjours; on raisonneroit mal de conclurre, que nous n'avons point

point l'idée de Dieu naturellement imprimée dans nos esprits, de ce que cette idée ne dévelope point en tout temps. Ils ajoûteront, que cette idée est semblable & uniforme dans tous les hommes du monde, en ce qu'elle a de spirituel & de naturel; mais qu'elle varie, en ce que les sens & l'imagination y ont ajoûté.

Ceux qui croïent que l'idée de Dieu est acquise, ne laisseront pas aussi de la croire naturelle, parce qu'ils supposent que l'esprit de l'homme, a une proportion si naturelle avec la premiere Verité, qu'il ne sçauroit la révoquer en doute, & qu'il est naturel à un homme qui raisonne sur tout ce qu'il voit, d'avoir l'idée d'un être sage & intelligent. Or, bien que l'idée que j'ai de la sagesse, soit originairement prise des actes de mon esprit, je la purifie, je l'entends, & je la corrige tellement par le raisonnement qu'elle convient à Dieu, & ne sçauroit convenir à aucun autre.

Au reste, l'on remarque cet ordre entre les choses qui sont capables de connoissance, que les plus nobles ne sont jamais connues à fond, par celles qui sont d'un ordre inférieur. Les enfans ne connoissent point à fond la prudence des personnes avancées en âge. Un Americain ne comprend point les grandeurs d'un Philosophe. Et si les bêtes raisonnoient, comme il y en a qui le prétendent, elles seroient bien éloignées de comprendre les desseins & les perfections des hommes, les ouvrages de la societé, les profondeurs de la politique, le secret des arts & des sciences. L'admiration ne convient qu'aux choses qu'on ne connoît pas à fond. Nous sommes obligés d'admirer la sagesse de Dieu,

& par conſequent nous ne la comprenons point.

IV. On ne prétend pas ſeulement que la nature de Dieu ſoit incompréhenſible : ce que nous avouërons volontiers : on ſoûtient que l'idée de cet Etre ſuprême enferme mille contradictions, & que par conſéquent elle ſe détruit elle-même. C'eſt ce que Vaninus, célébre Athée qui fut brûlé à Toulouſe, ſemble avoir voulu inſinuer dans un Ouvrage qu'il avoit publié en aparence pour combattre l'Athéïſme, & en effet pour répandre ſon venin avec plus de ſûreté, lors qu'il fait de la Divinité cette deſcription, qui eſt bonne ou mauvaiſe, ſelon le ſens qu'on lui donne, & l'uſage qu'on en fait. *Sui ipſius & principium & finis, utriuſque carens, neutrius egens, utriuſque parens atque author. Semper eſt ſine tempore, cui præteritum non abit nec ſubit futurum. Regnat ubique ſine loco, immobilis abſque ſtatu, pernix ſine motu, extra omnia omnis; intra omnia, ſed non includitur in ipſis; extra omnia, ſed non ab ipſis excluditur. Intimus hæc regit, extimus cræavit, bonus ſine qualitate, ſine quantitate magnus, totus ſine partibus immobilis, cùm cætera mutat, cujus velle potentia, cui opus voluntas, ſimplex eſt in quantitate, in potentia, ſed in actu omnia; imò ipſe purus primus, medius & ultimus actus. Denique eſt omnia ſuper omnia; extra omnia, intra omnia, præter omnia, ante omnia, & poſt omnia omnia.*

Vaninus in Amphytheatro Providentiæ divinæ. Exercit. 2.

Ces contradictions aparentes viennent de ces trois ſources ; de l'infinité de Dieu qui l'éleve au-deſſus de nos conceptions ; de la foibleſſe de nôtre eſprit, qui ne trouve rien en ſoi ni hors de ſoi, qui lui paroiſſe digne de repreſenter Dieu ; & enfin de la diſpropor-

tion qui eſt entre les idées corporelles dont l'imagination ſe ſert pour les décrire ; & ſa nature incompréhenſible qui ne peut être bien décrite. Ce n'eſt donc point-là une contradiction entre les attributs de Dieu, mais une diſproportion entre nôtre eſprit & la nature de l'Etre ſuprême, qui nous oblige à corriger toutes les images dont l'imagination ſe ſert pour la repréſenter, & cette diſproportion eſt ſi néceſſaire, que qui l'ôteroit, anéantiroit l'exiſtence de Dieu.

V. Mais ne ſemble-t-il pas que par la Divinité on pourroit entendre l'Univers même ? Car ſi nous croyons que le ſujet auquel nous donnons ce nom, eſt ſouverainement parfait, les Athées ſoûtiendront auſſi qu'il n'y a rien de plus parfait que le monde. Comme nous prétendons que nôtre Dieu eſt infini en tout ſens, & qu'il n'a point de limites, ſoit dans ſa durée, ſoit dans ſon étenduë, ſoit dans ſes perfections : on dira auſſi que l'Univers eſt éternel, infini en étenduë, & ſi achevé dans ſon harmonie & dans ſa perfection, qu'il eſt impoſſible de concevoir rien de plus régulier, n'y ayant point de qualité ni de perfections que cet Univers n'enferme, puis qu'il eſt l'univerſalité de toutes choſes.

On répond, que l'Univers porte trop viſiblement les caracteres d'un ouvrage, pour nous permettre de le regarder comme un ouvrier. C'eſt un tout qui ne s'eſt point fait de lui-même, puiſque ſes parties n'ont entr'elles qu'un raport arbitraire. Y ayant des Cieux, pourquoi falloit-il qu'il y eût une Terre ? Y ayant une lumiere, pourquoi falloit il qu'il y eût un œil ? Y ayant tant de choſes admirables, pourquoi falloit-il qu'il

y eût un esprit capable de les admirer ? Ce n'est point la necessité des choses qui l'a voulu, puisque ces choses n'ont aucun raport naturel les unes avec les autres, qu'elles peuvent être séparées, & qu'elles le sont même assez souvent. C'est une nécessité d'intelligence, puisque la raison nous dit que ces choses devoient être unies. Elles ont un raport de raison & de sagesse, que l'Univers ne peut point avoir connu, puisque l'Univers n'est que l'assemblage de ces choses qui se raportent les unes aux autres, tout insensibles qu'elles sont, comme cela a été déja prouvé.

Outre ces difficultez qui paroissent considérables, on nous fait quelques petites objections du même genre, ausquelles il faut répondre en peu de mots.

Vide Mersennum in Genesim.

On dit que s'il y avoit un Dieu, il faudroit qu'il exaucât les prieres des hommes; & que leurs prieres étant presque toûjours opposées, il ne peut les exaucer sans se contredire. On répond que Dieu n'exauce point toûjours, ni toute sorte de personnes, ni toute sorte de prieres. L'objection qui suposé le contraire, n'est d'aucune considération.

On dit encore que s'il y avoit un Dieu, il seroit le souverain bien; & que s'il étoit le souverain bien, il n'y auroit point de mal dans le monde, puisque le souverain bien exclud toute sorte de mal. Cette difficulté n'est qu'un galimatias qui se forme du concours de quelques idées scolastiques. Le souverain bien exclud toute sorte de mal en soi, & non pas hors de soi. Le mal peut être hors de Dieu, mais il ne sçauroit être en Dieu.

On objecte que s'il y a un Dieu, il y a

une connoissance infinie ; & s'il y a une connoissance infinie, qu'il connoît le dernier nombre ; & s'il connoît le dernier nombre, qu'il y a un dernier nombre. Or c'est une contradiction qu'il y ait un dernier nombre, parce que ce dernier nombre supposé, on peut lui ajoûter quelque chose, & qu'ainsi il sera le dernier nombre, & ne sera point le dernier nombre. On répond que Dieu connoît le dernier nombre, tel qu'il est, c'est-à-dire, impossible & contradictoire ; connoissant parfaitement quel nombre que ce soit, mais n'en connoissant point de dernier, parce qu'il n'y en a point de dernier.

Enfin, on objecte que s'il y a un Dieu, il gouverne les choses d'en bas ; & que s'il gouverne les choses d'en bas, il s'abaisse & conçoit des soins indignes de sa nature. On répond que Dieu ne s'abaisse pas davantage par les soins de sa providence, que le Soleil lors qu'il répand sa lumiere sur ces bas lieux.

CHAPITRE XV.

Suite des Objections des Athées.

COMME nous proposons l'économie des pensées & des passions, la subordination des mouvemens de nôtre cœur, la loi naturelle, la conscience & les penchans qui unissent les hommes en un corps de societé, comme des preuves de l'existence d'une Sagesse souveraine qui ait travaillé à la composition de l'homme ; les Athées au contraire tâchent d'établir leur sentiment par le desordre des passions & des pensées, & par les crimes que Dieu permet que les hommes commettent.

Vaninus in Amphytheatro Providentia.

Car, dit l'impie, s'il y a un Dieu, ou il ne peut empêcher le crime, & alors il manquera de puissance; ou il ne le veut point, & alors on le conçoit comme méchant. La premiere réflexion qu'il faut faire pour répondre à cette difficulté, est qu'il faut distinguer le pouvoir considéré comme absolu & souverain, de ce même pouvoir considéré comme temperé par la sagesse, la justice & les autres vertus. Si vous ne considérez que le pouvoir absolu d'un Monarque, il peut faire égorger la moitié de ses Sujets en un jour. Mais si vous considérez ce pouvoir comme temperé par sa bonté & par ses autres vertus, vous avoüerez qu'il ne le peut pas, & que c'est là une heureuse & loüable impuissance qui marque sa force, & qui naît de ses perfections. De sorte que pour sçavoir, non ce que Dieu, mais un simple Monarque peut empêcher ou permettre, il ne suffit pas de considérer son pouvoir, mais il faut encore l'envisager dans toute l'étenduë de ses relations, & connoître toutes ses autres vertus qui temperent son pouvoir. Comme bon, il peut une chose qu'il ne peut point comme juste; & comme juste, il en peut une autre qu'il ne peut point comme sage; & si vous ne connoissez à fond ses interêts, ses perfections, ses droits & ses vertus, vous ne pouvez pas décider ce qu'il peut permettre ou empêcher. Que si cela a lieu d'homme à homme, combien plus des hommes à Dieu?

Mais rien ne nous empêche de remarquer après cela, que même selon nos foibles idées, ce n'est point sans raison que Dieu permet les pechez. Je ne dirai point ici, que comme dans la Nature les monstres

servent à faire mieux connoître l'ordre, l'arrangement & l'économie des natures régulières : de même auſſi les deſordres du peché, ſervent à nous faire mieux connoître de quel prix & de quelle utilité ſont la raiſon, la conſcience & la Religion naturelle, qui ſont violées par les crimes. C'eſt une des moindres conſidérations qu'on puiſſe faire ſur ce ſujet, encore qu'elle ne ſoit pas ſans fondement.

On peut ajoûter à cela, que le peché donne occaſion à la plûpart des vertus de s'exercer & de paroître ; que la patience de ceux qui ſont oprimez, paroît par la violence de ceux qui oprimez ; que l'humilité ſeroit d'un moindre uſage, s'il n'y avoit un orgueil qu'elle doit vaincre ; que la temperance tire ſon prix de la difficulté qu'il y a à vaincre la convoitiſe ; que la juſtice n'auroit point d'emploi dans le monde ſans l'interêt & la cupidité ; & qu'enfin il y a une infinité de vertus qui naiſſent & ſe manifeſtent à l'occaſion des vices.

Il eſt certain d'ailleurs, que le peché donne occaſion de paroître à pluſieurs vertus de Dieu, qui ne ſeroient point découvertes ſans lui. Sans le peché, nous aurions ſentiellement ignoré ce que c'eſt que la miſericorde & la juſtice de Dieu, c'eſt-à-dire, que nous aurions ignoré ce qui le rend plus aimable & plus terrible à nos ames.

On peut dire que les pechez des hommes effacez par la miſericorde de Dieu, ou punis avec ſevérité par les loix de ſa juſtice inexorable, forment des motifs éternels d'amour & de crainte, & des motifs tels qu'ils étoient neceſſaires pour balancer le poids que les hommes ont pour les objets ſenſibles,

ou même pour retenir dans leur devoir d'autres créatures que nous ne connoissons pas. Car il faut penser que Dieu agit avec les hommes, comme avec des créatures qui raisonnent, & que par conséquent, il doit agir sur eux par des motifs ou par des objets qu'il leur propose, & non pas par une impression aveugle : & demander pourquoi les hommes se conduisent de cette maniere, c'est demander pourquoi ils sont hommes.

Certainement nous ne doutons point que comme la sagesse de Dieu est infinie, le plan de Dieu ne le soit aussi, & qu'à ce plan ne réponde une succession infinie d'objets qui s'unissent les uns avec les autres. Ce monde, cette vie, toute ce que nous avons vû ou apris de choses, soûtiennent une autre succession d'objets qui entrent dans le dessein de Dieu, & qui ne sont qu'un point auprès de cette éternelle succession d'objets qui roulent, pour ainsi dire, dans l'entendement divin. La sagesse de Dieu est si grande, qu'elle fait rouler sur un petit accident, sur un point comme sur un pivot inébranlable, les plus grands évenemens. Supoſons pour un moment, ce qui est en question, pour éclaircir la chose davantage. Une vapeur dans la tête de Pharaon, produit un songe qui cause l'élévation de Joseph & la venuë des enfans d'Israël, & donne lieu à tant d'illustres évenemens qui sont soûtenus sur ce songe comme sur un point. La délivrance du peuple d'Israël, sa prosperité, ses victoires & ses bénédictions entassées, dont le Ciel le favorise, se terminent enfin à la naissance de Jesus-Christ, qui paroît un assez petit évenement. Ce dernier évenement soûtient pourtant comme un pivot, la vocation des nations, l'établissement

l'établissement du regne de Dieu, l'anéantissement des idôles, & la conversion du monde, & les derniers objets qui rempliſſent nôtre ame & l'étonnent par leur grandeur, ne sont peut-être qu'un point qui soûtient une succession infinie d'objets & d'économies qui glorifieront éternellement Dieu.

Comme donc un homme qui auroit vécu du temps des enfans de Jacob, & qui étant le témoin de la vente, & de la prison du chaste & innocent Joseph, ne se fût étonné que Dieu permît ainsi que la vertu fût opprimée, que dans l'ignorance de ce que la sagesse de Dieu devoit operer par ce moyen; & comme ceux qui crurent en Jesus-Christ, & qui virent sa mort, n'en furent surpris, que parce qu'ils ne voyoient pas le grand bien que la misericorde de Dieu en devoit tirer; ainsi nous ne sommes surpris que Dieu permette le peché en general, que parce que nous ne connoissons qu'en partie & obscurément les biens que la sagesse de Dieu procurera par ce moyen.

On me permettra bien de me servir de ces exemples, puisque je ne les emploïe point, comme des preuves, mais comme des éclaircissemens qui ont un double usage, dont le premier consiste en ce qu'il paroît par-là, qu'il n'y a point de plus faux ni de plus mise[illegible]ble raisonnement que celui-ci : Je ne connois point à fond les vûës & la sagesse de la Divinité : donc cette Divinité n'existe point. Elle permet le mal; donc elle est méchante, parce que ce raisonnement ne peut conclurre, à moins que nôtre esprit ne soit d'une étenduë infinie, & qu'il ne s'attribuë le privilege de connoître toutes choses. Le second consiste, en ce que ces exemples nous mon-

rent que les difficultez génerales des Athées & les plus ſpecieuſes de leurs objections, ſe detruiſent inſenſiblement par les principes de la Religion, contre laquelle ils s'étoient d'abord ſoûlevés.

CHAPITRE XVI.

Où l'on fait divers paralelles des deux ſentimens, pour montrer l'extravagance des Athées.

VOILA quelles ſont les principales preuves qui établiſſent la verité de l'exiſtence de Dieu, & les principales objections qu'on opoſe, ou qu'il ſemble qu'on peut opoſer à ce grand principe. On peut faire cinq comparaiſons des deux ſentimens, qui confirment parfaitement la verité que nous avons déja prouvée, & qui conſiſtent, I. En ce que le ſentiment des Athées eſt ſingulier & extraordinaire, & que le nôtre a l'avantage du conſentement. II. En ce qu'il eſt de nôtre interêt & de l'interêt honnête & raiſonnable, de croire qu'il y a un Dieu: au lieu qu'il n'eſt ſeulement de l'interêt de la cupidité & des paſſions déréglées, de n'en reconnoître point. III. En ce que nôtre ſentiment a une infinité d'heureuſes ſuites, & que l'Atheïſme eſt ſujet à mille effroyables inconveniens. IV. En ce qu'il y a plus de ténebres & de difficultez dans l'opinion de ceux qui nient la Divinité, que dans le ſentiment de ceux qui la reçoivent. V. Et enfin il y a une infinité de raiſons qui nous perſuadent de cette premiere verité, ſans qu'il y en ait une ſeule qui puiſſe paſſer pour preuve, pour montrer le contraire.

Pour bien faire le premier de ces cinq pa-

ralelles, il suffit de remarquer qu'il y a cinq especes de consentement qui nous montrent l'existence de Dieu : le consentement des choses naturelles à nous representer la sagesse de leur Auteur ; nous en avons déja fait mention : le consentement de toutes les choses surnaturelles, s'il m'est permis de nommer ainsi l'accord de tous les évenemens, ou de tous les faits surnaturels & miraculeux à confirmer ce grand principe : le consentement des hommes qui ont vécu dans tous les siecles : le consentement de toutes les lumieres & de toutes les facultez de l'homme: & enfin le consentement général de toutes les sciences, qui se terminent à cette premiere & capitale verité, comme à leur centre commun.

S'il n'y avoit qu'une seule chose dans le monde qui nous fît connoître cette verité, on auroit moins de lieu de s'étonner qu'elle puisse être révoquée en doute : mais on a déja vû que toutes les parties de la Nature, nous la mettent devant les yeux d'un commun accord. Les Astres, la Terre, le Ciel, l'Eau, le Feu, les Vents, les Tourbillons, les Nuées, la Nuit, le Jour, la Lumiere, les Ténebres, les Plantes, les Animaux, les hommes & tant d'autres choses enchaînées, nonobstant leur éloignement, & rangées malgré leur dispersion, pour faire le grand & admirable Tout qui nous surprend: toutes ces choses nous montrent par leur grandeur, par leur varieté, par leur subordination, par le temperament de leurs qualitez, par leurs raports & leurs proportions admirables, & par cet ordre divin qui les lie, que le monde est l'ouvrage de cette Sagesse souveraine à laquelle nous donnons le nom de Dieu.

Je ne parlerai point ici de l'accord de toutes les choſes ſurnaturelles à nous faire connoître cette même verité, & de l'abſoluë néceſſité qu'il y aura à reconnoître l'exiſtence de Dieu, ſi de toutes les choſes ſurnaturelles dont on n'a jamais parlé, ſoit de celles qu'on raporte à la Religion, ſoit de celles qu'on attribuë à la Magie, il y en a une ſeule de véritable. Cette conſidération n'eſt point de ce lieu, puis qu'elle roule ſur des fondemens qui ne ſont pas encore établis.

Mais je dirai bien qu'on ne peut s'empêcher d'être frapé par la vûë du conſentement général des hommes, des vivans & des morts, des ſçavans & des ignorans, des heureux & des malheureux, des innocens & des criminels, ceux qui attendent une autre vie après la mort, & de ceux qui font profeſſion de ne rien eſperer après cette vie; des Sadducéens, qui ne craignent point un Jugement avenir, & que la crainte ne préoccupe point des Stoïciens, qui ont l'inſolence de ſe préférer à la Divinité, lors qu'ils s'applaudiſſent de leur ſageſſe, & qu'un reſpect ſuperſtitieux n'engage point dans l'erreur; des Epicuriens, qui attribuent à Dieu de ne ſe mêler point de nos affaires; des Païens, qui ſe repreſentent la Divinité vicieuſe & déréglée, & des Deïſtes même d'aujourd'hui, que le ſcrupule ne retient point.

Et ce conſentement eſt d'autant plus conſidérable en cette occaſion, que les hommes, loin de recevoir ce grand principe par préjugé, s'accordent à le recevoir contre tous leurs préjugez & contre tous les principes de leurs erreurs, comme on l'a déja fait voir.

Cette réfléxion nous conduit à penſer,

que c'eſt ici un conſentement de raiſon & de ſens commun, qui eſt d'un tel poids & d'une telle conſideration dans la vie civile, qu'il ſuffit pour nous faire recevoir un nombre preſque infini de veritez ſans examen, & pour nous faire traiter de fous & de viſionaires, ceux qui oſent le révoquer en doute. Jugez donc ce que c'eſt que l'accord de l'eſprit de tous les hommes, qui par leurs plus pures lumiéres & leurs plus communes notions, nous conduiſent à Dieu : & le conſentement général de leurs cœurs, qui par des penchans & des ſentimens naturels, nous font ſentir cette même verité, & l'union de leur eſprit & de leur cœur, qui s'accordent en cela, quoi qu'aſſez oposez en d'autres rencontres ; & l'accord de la raiſon & de la conſcience, de la nature & de l'éducation, qui s'uniſſent ſi parfaitement à cet égard.

Puiſque toutes nos facultez conviennent à recevoir cette grande & importante verité, on ne doit point douter que les ſciences ne nous conduiſent comme à leur centre commun. L'Anatomie ne peut nous faire voir de la ſimetrie, des uſages & une deſtination dans les parties de nôtre corps, ſans nous montrer par cela même, qu'il y a une Sageſſe qui les a arrangées, & leur a donné cette ſurprenante & merveilleuſe diſpoſition. La Chimie nous fait connoître mieux que tout autre ſcience, l'action de la matiére & les effets du mouvement qu'elle diverſifie par ſes operations & par ſes mêlanges. Mais comme en nous faiſant voir ce qui peut ſortir de la matiere de ſon mouvement, elle nous fait connoître aſſez diſtinctement que la penſée n'en ſortira jamais, & elle nous

mer dans la neceſſité de reconnoître un Dieu, Auteur des eſprits ou des actes ſpirituels. L'Aſtronomie ne peut enviſager l'ordre, l'éloignement, les proportions & les uſages de ces globes immenſes qui nous éclairent, ſans nous donner l'idée d'une Sageſſe ſouveraine qui les a ainſi diſpoſées. La Juriſprudence établit tous ſes axiômes ſur ces communes maximes d'équité & de juſtice, qui ſont dans l'eſprit de tous les hommes, & qui périſſent, ſi l'exiſtence de Dieu périt : puiſque n'ayant rien de plus noble en ce cas-là, que d'être la production du hazard, ou de venir d'une matiere aveugle, elles ne doivent plus embarraſſer les hommes par de vains ſcrupules. Si vous conſultez l'Hiſtoire, elle vous mettra devant les yeux les progrès des arts & des ſciences, la nouveauté du monde, le Deluge & la Création : principes qui ſont évidemment liez avec la verité de l'exiſtence de Dieu, & qui ne peuvent être révoquez en doute, ſans qu'on renonce à la plus sûre partie de l'Hiſtoire, & qu'on détruiſe la memoire des choſes paſſées. Si vous entrez dans les vûës de la Morale, elle vous donnera l'idée d'une probité & d'une vertu que vous êtes contraint d'aprouver lors même que vous êtes dans des diſpoſitions tout opoſées ; & qui n'eſt plus rien ſi l'on anéantit le grand & unique principe de nos devoirs qui eſt Dieu. Etudiez la Nature, & quelque ſyſtême que vous ſuiviez, elle vous conduira à la connoiſſance de ſon Auteur. La doctrine d'Ariſtote par la ſubordination des mouvemens qu'elle reconnoît dans la Nature, vous menera à un premier mobile. Deſcartes vous dira, que c'eſt par le libre choix d'une Intelligence ſouveraine,

que la matiére a preciſément ce mouvement, & cette quantité de mouvement, ſans laquelle les loix de la Mecanique, ſeroient inutiles, & la compoſition du monde impoſſible. Il reconnoîtra qu'il n'y a que la cauſe premiere qui puiſſe produire la penſée ou le principe qui penſe dans un corps organiſé : & c'eſt ſur la diſtinction des qualitez de l'eſprit, d'avec les qualitez de la matiere, qu'eſt fondée la doctrine des ſenſations. Suivez les vûës de Democrite & d'Epicure : leurs atômes, leur mouvement & les differentes déterminations de ce mouvement ſi juſte & ſi réglé, vous conduiront tout de même à la connoiſſance de Dieu.

Si donc il ſuffit du conſentement général des hommes qui jugent d'une verité ſans pouvoir être ſoupçonnez de préoccupation, pour la mettre hors de doute : jugez ce que c'eſt que le conſentement univerſel des hommes, ſoûtenu par les quatre autres eſpeces de conſentement que nous avons marquées, & nous perſuadent une même verité, malgré cinq autres eſpeces d'accord, qui ſont l'accord de nos ſens à n'apercevoir point cette Divinité, l'accord de l'imagination de tous les hommes à ne pouvoir la comprendre ni ſe la repreſenter, l'accord des préjugez contraires qui naiſſent de ces deux ſources, l'accord de toutes nos paſſions qui cherchent à ſe ſatisfaire, & l'accord de tous nos crimes qui nous rempliſſent de frayeur, juſqu'à ce que nous ſoyons aſſurez de leur impunité. C'eſt le premier pararelle qu'on peut faire des deux ſentimens. En voici d'autres.

CHAPITRE XVII.

Où l'on continuë de faire voir l'absurdité de l'Atheïsme, en le comparant au véritable sentiment.

IL est certain qu'un homme qui croit l'existence de Dieu, ne hazarde rien, ou peu de chose, s'il se trompe, pour m'exprimer avec l'incredulité ; & qu'un homme qui ne la croit point, hazarde infiniment, s'il est dans l'erreur : n'y ayant aucune proportion entre la volupté déréglée que la Religion nous fait perdre, & le salut éternel auquel l'Athéïsme nous fait renoncer, quand même les deux sentimens auroient une égale probabilité : ce qui est bien éloigné d'être.

Petit Livre intitulé : la Délicatesse.

On a objecté à Monsieur Paschal qui s'est attaché à donner du jour à cette pensée, qu'on ne se persuade pas toûjours ce qu'on desire ; ou que si l'on en vient là, on doit se défier d'une opinion qui naît de nos desirs ; & qu'ainsi il faut nous prouver l'existence de Dieu, & non pas nous faire voir qu'il est de nôtre interêt de la croire.

Ceux qui raisonnent ainsi, ne connoissent pas le véritable usage de cette pensée, qui est, non de convaincre l'esprit, mais d'ôter au cœur l'éloignement qu'il a pour cette verité, & de répondre à ces objections secrétes de l'amour propre : Mais si la Religion n'étoit point véritable ? Mais s'il n'y avoit point de Dieu ?

Et il ne faut point craindre que cet interêt délicat que nous trouvons à croire l'existence de Dieu, nous fasse illusion. Nous avons deux interêts differens, dont l'un nous trom-

pe toûjours, & l'autre ne nous trompe jamais, qui sont l'interêt de l'homme ou de la creature raisonnable, & l'interêt de la cupidité & des passions. Celui-ci trompe la raison, parce qu'il precede toutes les reflexions de l'esprit, mais il est impossible que l'autre trompe la raison, puisque c'est des plus pures lumieres de la raison, qu'il tire sa naissance. Ainsi un honnête homme trouve son interêt à être temperant, juste, charitable : interêt raisonnable qui ne trompa jamais personne, & dont aussi l'on n'a pas accoûtumé de se défier. Un vicieux au contraire, trouve de l'interêt à se venger, à se plonger dans la débauche, à se satisfaire par toute sorte de voies : mais c'est un interêt de cupidité, qui est en possession de tromper les hommes, & dont ils sçavent qu'il faut se donner de garde.

Comme donc il est évident que toutes nos passions ont un interêt commun à combattre l'existence de Dieu ; & qu'au contraire c'est l'interêt de nôtre raison & de tout ce qu'il y a d'opposé aux passions au dedans de nous, de recevoir cette verité : il s'ensuit qu'il y auroit de la folie à balancer un moment dans le choix de ces deux sentimens.

Cette verité paroîtra beaucoup mieux, si l'on considere en troisiéme lieu les effroyables inconveniens qui suivent l'Atheïsme. Si le sentiment des Athées a lieu, la vertu n'est qu'une chimere, qu'un arrangement d'atômes, qu'un nom ; la probité qu'un vain scrupule ; la bonne foi qu'une simplicité, ou une hypocrisie, toute confiance cesse entre les hommes. Car qui se fieroit à des hommes qui ne connoissant point de Dieu, ne reconnoissent point aussi de loi

plus sacrée que celle de leur interêt ? Si ce sentiment a lieu, la conscience n'est qu'un préjugé, la loi naturelle qu'une illusion, le droit qu'une erreur, la bien-veillance que les hommes ont les uns pour les autres, n'a plus de fondement ; les liens de la societé se détachent : la fidelité est ôtée : l'ami est tout prêt à trahir son ami ; le citoyen à livrer sa patrie, & le fils à assassiner son pere pour joüir de sa succession, dès qu'il en trouvera l'occasion, & que l'autorité ou le silence le mettront à couvert du bras séculier, qui seul est à craindre ; les droits les plus inviolables & les loix les plus sacrées, ne doivent plus être regardées que comme des songes & des visions.

Or j'avouë que je ne conçois rien de si ridicule, ni de si extravagant, que de s'imaginer que toutes les vertus, la bonne foi, la probité, la justice, l'humilité, la temperance, la fidelité, tous les liens de la societé, les loix les plus justes, les réglemens les plus équitables, les tribunaux les mieux établis, le bon usage de sa raison, l'empire sur ses passions, la sagesse, la conscience, la loi naturelle, tout ce enfin qui élève l'homme & le distingue des autres animaux ; que toutes ces choses, dis-je, soient du sein d'une erreur, qui seroit le sentiment que nous avons de l'existence de Dieu : & qu'au contraire le crime, la licence, l'injustice, la mauvaise foi, l'hypocrisie, le trouble de la societé : ce qui fait le renversement de l'Etat & des familles, le mauvais usage de sa raison, le dereglement, les passions & les vices les plus incontestables, & les plus grands desordres

naissent d'une verité, qui seroit le sentiment des Athées, si leur supposition insensée pouvoit avoir lieu.

Que si l'on refuse de comparer les inconveniens qui suivent ces deux sentimens, qu'on en compare les difficultez, nous y consentons. L'éternité & l'infinité sont les deux sources de celles que les incredules trouvent dans nôtre principe. Cependant les Athées eux-mêmes, sont contraints d'attribuer ces deux qualitez à la matiere. Car s'il n'y a point de principe qui ait borné l'étenduë, la raison veut qu'on la conçoive sans bornes, & quand on ne trouvera point l'infini en grandeur, il faudra du moins reconnoître l'infini en petitesse, prouvé par la Geometrie. On ne pourra aussi se dispenser d'attribuer l'éternité au monde, c'est-à-dire, ou à la matiere, ou à l'assemblage de toutes choses, ou aux atômes qui composent les corps; puisque n'ayant point de principe exterieur de leur existence, il faut qu'en eux-mêmes, ou du moins à l'égard des parties qui les composent, ils soient de toute éternité.

Quelle est donc l'extravagance de l'Athée, lors qu'il ne renonce aux lumiéres de son esprit & au consentement général des hommes, que pour tomber dans toutes les difficultez qu'il objecte au véritable sentiment?

Mais nous n'en disons pas assez, & ces difficultez sont plus grandes sans comparaison dans le sentiment des Athées, que dans le nôtre. Nous ne disons point que l'éternité de Dieu soit successive: Mais les Athées font successive la durée du monde. Or comme dans toute succession de durée, on peut compter par mois, années, siécles,

&c. il s'ensuit que si l'éternité est successive, elle enferme une infinité de siécles, & qu'une succession infinie de siécles, ne peut jamais être épuisée, ni écoulée, c'est-à-dire, qu'on n'en peut jamais voir la fin, parce qu'étant épuisée, elle ne sera plus infinie. D'où l'on conclud, que s'il y avoit une éternité successive, ou une succession infinie de siécles, que le monde subsistât, il seroit impossible qu'il fût parvenu jusqu'au jour d'aujourd'huy; puisque cela n'a pû se faire sans franchir une distance infinie; & qu'une distance infinie ne peut être franchie, parce qu'elle seroit infinie, & ne le seroit pas. Qui est-ce qui satisfera à cette difficulté qui absorbe nos pensées & nos conceptions?

On peut dire de même, que l'infini en grandeur & en petitesse, est sujet à de plus grandes difficultez que l'infini en perfection. Qui est-ce qui concevra la fin de l'étenduë ou le dernier terme de la division? Ou s'il faut reconnoître une étenduë sans bornes, & une divisibilité à l'infini? Qui est-ce qui sauvera les effroyables difficultez qui naissent de [illegible] principe? Si en separant, par exemple, le Globe que nous habitons des espaces immenses qui l'environnent, nous croyons que ces espaces demeurent encore infinis, il s'ensuit que je puis augmenter l'infini, puisque je puis ajoûter à ces espaces sans bornes, nôtre Globe que j'en avois separé par la pensée; & ainsi ce sera là un fini & un infini tout à la fois. Et si ces espaces que je separe de la terre, demeurent finis, il s'ensuit que deux finis, sçavoir la terre, & ces espaces joints ensemble, font un infini: ce qui n'est pas moins contraire à la raison.

Que répondra-t-on à ceux qui demandent s'il y a actuellement une infinité de parties dans une boule de cire ? Il est certain qu'elle est divisible à l'infini : & on le démontre si clairement dans la Geometrie, qu'il faudroit être un homme de l'autre monde, pour contester là-dessus. Que si elle est divisible à l'infini, elle est divisible en une infinité de parties : & si elle peut être divisée en une infinité de parties, il faut que ces parties ne soient pas une seule & même chose, puis qu'alors elles ne pourroient jamais être divisées : & si ce Globe peut être divisé en une infinité de parties, lesquelles bien que jointes, ne sont pas pourtant la même chose, il s'ensuit qu'il y a dans cette masse de cire, un nombre infini de parties qui sont actuellement distinctes, encore qu'elles ne soient point actuellement divisées. Cependant si vous grossissez cette masse de cire, en y ajoûtant de nouvelle matiere, vous augmentez très-certainement ce nombre de parties que vous aviez supposé infini, & auquel par consequent vous aviez dit qu'on ne pouvoit rien ajoûter : de sorte qu'un même nombre est infini, & ne l'est pas.

Ainsi laissant à part tous les mist[illegible]s de la Nature, qui exercent l'esprit des Phy[illegible]ens, le flux & le reflux de la mer ; la v[illegible] de l'aiman, le principe des méte[illegible]es, la production des plantes, la formation des animaux, &c. & tous les phénoménes que les hommes ne connoissent point, ou ne connoissent que très-imparfaitement, & sur lesquels l'esprit humain ne cesse de former des difficultez à l'infini : nous n'avons qu'à considerer les deux attributs de la matiere les plus vagues

& les plus généraux, pour faire voir que l'esprit humain est court & se trouve d'abord arrêté, environné d'abîmes & de difficultez impénétrables, lors qu'il veut raisonner sur tout ce qu'il voit.

Il est même évident, que dès qu'on a renoncé à la verité de l'existence de Dieu, on est arrêté non-seulement par ces difficultez qui sont communes à tous : mais par une infinité d'autres qui naissent immédiatement de l'Atheïsme. Tout devient énigme. Tout est paradoxe, ou plûtôt tout est renversé dans nos idées. La plus grande lumiere est pour nous la plus effroyable des obscuritez. La sagesse qui est dans l'Univers, nous confond mille fois plus que ne feroit le desordre. Ce que nous trouvons fait avec le plus de raison, nous fait perdre la nôtre, par maniere de dire, dès que nous ne reconnoissons point de Dieu ; parce que nous ne trouvons plus de principe auquel nous puissions raporter toutes ces merveilles.

N'est-ce donc pas le comble du déréglement & de la folie, de ne comprendre rien dans la Nature, & de vouloir tout comprendre dans la Religion, & de rejetter le sentiment général de tous les autres hommes, sous prétexte qu'on n'y comprend pas tout, lors qu'on embrasse un autre qui enferme un plus grand nombre de difficultez & des objets plus incomprehensibles ; de se plaindre qu'on ne connoît pas à fond les desseins ou les perfections d'un Etre qu'on supose infini en perfections & en sagesse, lors qu'on ne connoît rien dans les choses qui sont les plus proportionnées à l'homme, & qui paroissent au dessous de sa condition ; de fuïr les difficultez de nôtre sentiment, qui de-

viennent mille fois plus grandes dans celui des Athées, & qui même changent nos connoissances les moins suspectes en un embarras inexplicable & des ténébres profondes ? C'est en verité vouloir s'arracher les yeux, pour voir clair.

Nos raisons sont prises de tout ce que nous comprenons, & les raisons des Athées de tout ce qu'ils ne comprennent point. Nous avons autant de preuves de la verité de nôtre sentiment, qu'il y a de choses qui nous montrent quelques caractéres de sagesse. Les Athées au contraire n'ont point de raisons qui ne se réduisent à ces deux générales. Je ne vois point, je ne comprens point Dieu ; comme si cette disproportion nécessaire qui est entre leur esprit & l'Etre suprême, pouvoit former un légitime préjugé en leur faveur : comme si ce n'étoit pas là le caractére le plus essentiel d'une Divinité souverainement élevée. Recevez les raisons des Athées, elle vous engagent à revoquer en doute qu'il y ait une matiére, comme elles vous font douter de l'existence de Dieu. Supposez qu'il y a une matiere qui existe, vous avez répondu aux principales objections de ceux qui attaquent l'existence de Dieu.

CHAPITRE XVIII.

Où l'on conclud, en examinant s'il y a de véritables Athées.

IL n'est pas bien difficile, après tout ce qui a été dit, de décider la fameuse question, s'il y a de veritables Athées dans le monde, & s'il y en peut avoir.

On répond en un mot, qu'il y en a qui le sont par leur cœur ; mais qu'il n'y en sçauroit avoir, qui le soient par leur esprit. L'experience & la raison nous aprennent que nos passions embrassent avec avidité les objets & les sentimens qui les flattent. On ne s'étonnera donc pas qu'elles détournent la vûë de nôtre esprit, des preuves & des ouvrages de la Divinité, ou du moins des caracteres de grandeur & de sagesse qui paroissent ; ni qu'en suspendant les considerations de nôtre esprit, en rompant ses réflexions, lors qu'elles ne leur sont point favorables, & l'attachant fortement à tous les doutes qui les flatent, elles forment dans les hommes une habitude d'incredulité, qu'on peut appeller avec assez de fondement l'Atheïsme du cœur.

L'Athée nous montre bien lui-même, quel étoit le principe de son incredulité, lors qu'il fait quelquefois abjuration de son impieté dans l'abattement d'une grande maladie ; & l'on pourroit lui demander pourquoi il a changé de sentiment ? Si sa premiere opinion naissoit des lumieres de son esprit, il doit la conserver encore, puisque son esprit est même plus libre & plus dégagé des impressions étrangeres, qu'il n'étoit auparavant. Qu'est-ce donc qui l'oblige à changer de sentiment, si ce n'est pas le changement de son cœur ? C'est que la premiere opinion venoit des passions, & que le second sentiment naît des plus pures lumieres de l'esprit.

Et certainement il est glorieux à la verité de ce grand principe, qu'il n'y ait ou que de petits esprits corrompus par la vanité d'imiter les grands, & de faire une vaine ostentation

oſtentation d'une force qu'ils n'ont pas, ou des gens perdus de débauche & eſclaves de leurs paſſions, qui faſſent profeſſion de douter à cet égard. Cela nous fait voir, que c'eſt ſous le regne des paſſions fecondes en illuſions & en égaremens, & non pas ſous l'empire de la raiſon ſaine & droite, que ce monſtre a accoûtumé de naître.

Celui qui connoîtra la force des paſſions à nous ſéduire, ne trouvera rien d'étrange en cela, & ne ſera pas même ſurpris en voyant quelques-uns de ces miſerables dupes de leurs paſſions, conſerver leur incrédulité & leur obſtination juſqu'au tombeau. C'eſt que l'habitude de ſoûmettre leur eſprit aux déréglemens de leur cœur, s'eſt changée en eux comme en une ſeconde nature : C'eſt que l'impreſſion de ſes paſſions, eſt plus durable dans les uns que dans les autres. Une ame perpetuellement apliquée aux objets de la débauche ou de l'impieté, devient enfin comme incapable de faire aucun jugement droit & juſte. La nature eſt contrainte de ceder à l'habitude ; comme lors qu'un pere s'eſt tellement accoûtumé à haïr ſon fils, qu'il n'en peut plus revenir.

Celui qui conſidérera qu'une ſeule paſſion, ſçavoir l'orgueil, a pû anéantir en quelque ſorte toutes les connoiſſances de l'homme, en l'obligeant à douter de tout, ne s'étonnera point que toutes les paſſions enſemble obſcurciſſent quelquefois une ſeule connoiſſance, qui eſt celle de l'exiſtence de Dieu. D'ailleurs, les paſſions jettent aſſez ſouvent l'homme dans l'oubli de lui-même, pour être capables de le jetter quelquefois dans l'oubli de Dieu.

On trouve donc deux principes en l'hom-

me qui se combattent perpetuellement à cet égard. Il y a tant de lumiere dans l'esprit, qu'il ne paroît guéres possible que les passions du cœur, puissent l'éteindre entiérement ; & il y a tant de passions dereglées dans le cœur, qu'il est difficile que les plus belles lumiéres de l'esprit, n'en soient quelquefois offusquées. Mais ce qu'il y a d'avantageux, c'est que la lumiere vient du sens commun, qui est une source qui ne doit point être suspecte : au lieu que l'obscurcissement vient du cœur, qui est un principe dont nous avons raison de nous défier. De sorte que nous pouvons conclurre par ces paroles du Sage : *L'insensé a dit en son cœur, il n'y a point de Dieu.*

II. SECTION,

Où l'on établit la verité & la nécessité de la Religion, contre ceux qu'on nomme Deïstes.

CHAPITRE I.

Quatre principes qu'il faut prouver, opposez à quatre especes de Deïstes.

COMME nous voulons proceder avec ordre dans la preuve des premieres veritez de la Religion, nous ne ferons que tirer nos avantages du principe que nous venons d'établir, qui est la verité de l'existence de Dieu. Cette verité nous conduira d'abord aux autres, par une chaîne de consequences légitimes & naturelles.

Nous établirons premiérement l'idée de

Dieu, en supposant la verité de son existence. Nous prouverons en second lieu, la nécessité d'une Religion en général, par la simple idée de Dieu. La nécessité d'une Religion bien établie, nous conduira ensuite aux principes de la Religion naturelle. Enfin l'inutilité de la Religion naturelle, depuis que les hommes en ont abusé par un effet de leur corruption, nous conduira à la connoissance d'une révelation ajoûtée à celle de la nature, & qui repare les désordres du genre humain, que la corruption avoit produits.

Voilà les quatre degrez par lesquels nous devons conduire l'esprit du Lecteur dans cette Section. Nous y avons à combattre ceux qu'on nomme Deïstes, qui peuvent se partager en quatre ordres; ceux qui se font une idée bizarre de la Divinité; ceux qui ayant une idée de Dieu, qui avoit paru d'abord assez juste, lui attribuent de ne prendre aucune connoissance de ce qui se fait sur la terre, ceux qui tenant que Dieu se mêle des affaires des hommes, s'imaginent qu'il se plaît dans leurs superstitions & dans leurs égaremens; & enfin ceux qui reconnoissent que Dieu a donné aux hommes une Religion pour les conduire, mais qui en réduisent tous les principes aux sentimens naturels de l'homme, & qui prennent tout le reste pour fiction. On verra l'extravagance de ces quatre sortes d'incrédules, par l'opposition des quatre principes dont nous avons parlé.

CHAPITRE II.

Où l'on établit l'idée de Dieu : Que c'eſt un Etre neceſſaire ; & qui neceſſairement eſt unique.

LA premiere idée que nous devons avoir de cette Divinité dont nous avons prouvé l'exiſtence, c'eſt qu'elle eſt néceſſairement par elle-même. Cette idée eſt originale & fondamentale à l'égard de toutes les autres, & il eſt d'ailleurs bien facile de l'établir.

Car ou Dieu eſt eſſentiellement & par lui même, ou il a un principe de ſon exiſtence. S'il a un principe de ſon exiſtence, nous demandons encore de ce dernier, a-t-il un principe de ſon exiſtence, ou n'en a-t-il point ? S'il en a, il faut aller à l'infini dans cette gradation, ou s'arrêter à quelque être qui n'ait point été fait ; & c'eſt à celui-ci que nous donnons le nom de Dieu. S'il n'en a point, il faut donc reconnoître que Dieu exiſte néceſſairement & par lui-même. Il n'y a point de milieu, il faut reconnoître une ſubordination d'effets & de cauſes à l'infini ; ce que nous avons fait voir être contraire à la raiſon ; ou il faut reconnoître cette neceſſité d'être qui fait l'eſſence de Dieu.

Or de cette neceſſité d'exiſter, qui le fait être par lui-même ce qu'il eſt, coulent tous ſes autres attributs. Son indépendance en reſulte neceſſairement. Car ſi Dieu tire de lui-même tout ce qu'il poſſede de puiſſance, de gloire, & de perfection, comme il faut l'avoüer dès qu'on reconnoît qu'il eſt par lui-même, il s'enſuit qu'il ne dépend ni

dans son être, ni dans sa conservation, ni dans sa puissance & sa vertu d'aucune chose exterieure, ce qui suffit pour établir l'idée de son indépendance.

Son immutabilité en coule avec la même évidence. Car puisque Dieu n'a rien reçû ni rien emprunté, étant par lui-même tout ce qu'il est, il s'ensuit que toutes les révolutions de dehors, ne peuvent rien changer dans son essence.

L'infinité de Dieu en coule necessairement aussi, parce que si Dieu est par lui-même, il n'a point de principe de son existence; & s'il n'a point de principe de son existence, il n'y a rien qui ait borné ses perfections; & s'il n'y a rien qui ait borné ses perfections, la raison veut que nous le concevions sans bornes. En effet, il est certain qu'il n'y a pas plus de raison que cet être ait dix degrez de perfection, qu'il y en aura qu'il en ait cent, deux cens, & ainsi à l'infini. Lorsque nos qualitez coulent de la vertu des causes secondes qui nous communiquent ce que nous n'avons pas, il est necessaire que la mesure de ces qualitez, soit reglée par la mesure de la vertu qui est dans l'agent; mais lors qu'un être tire de soi-même ce qu'il a, & qu'il est essentiellement par soi-même ce qu'il est: qui est-ce qui auroit limité ses perfections?

L'éternité convient tout de même à un être qui existe par lui-même: puisque celui qui n'a rien reçû, ne sçauroit rien perdre.

Enfin l'unité, qui est de tous les attributs de Dieu, celui qui devroit être le plus connu, & qui a été autrefois le plus contesté, resulte encore évidemment de ce que Dieu est essentiellement & par lui-même, ou

plûtôt elle émane de tous les attributs de Dieu, qui sont fondez sur cette premiere idée d'un être qui existe necessairement.

Tous ceux qui ont eu des idées tant soit peu saines de la Divinité, l'ont reconnuë. Les Platons, les Socrates & tout ce qu'il y a eu de sain & d'éclairé parmi les anciens Philosophes, ont reconnu la verité de ce grand principe, malgré les impressions de l'éducation, & toutes les passions qui leur donnoient du penchant pour l'opinion du vulgaire. En effet, il est facile de s'apercevoir que cette multitude de faux Dieux, qu'on a adoré dans le Paganisme, a eu toutes ces causes differentes. La premiere, c'est que l'imagination des Payens, trouvant de la peine à ramasser tant de vertus éparses dans la Nature, pour les attribuer à un même sujet, a inventé pour sa commodité plusieurs Providences particulieres. La seconde, c'est que l'orgueil des hommes, leur ayant fait souhaiter d'être placez parmi les Dieux après leur mort, il a fallu multiplier les Apotheoses. La troisiéme, que chaque ville, chaque Etat, chaque profession a voulu avoir sa Divinité protectrice. La quatriéme, que les hommes charnels & grossiers, comme ils sont naturellement, se sont fait des idées si grossieres de leurs Dieux, qu'ils se les sont figurez mariez, de differens sexes & de differentes professions, comme les hommes. La cinquiéme, que les Poëtes, qui ont été apellez les Theologiens du peuple, ont tout deïfié pour plaire à l'imagination. La sixiéme, que les hommes voulant consacrer toutes leurs foiblesses, il s'est trouvé qu'ils avoient autant de Dieux que d'affections déréglées. La septiéme, que

les peuples étant en guerre les uns contre les autres, n'ont point voulu servir les mêmes Divinitez ; la Religion se sentant des divisions de la societé. La huitiéme, que les Payens n'ayant aucun point fixe de Revelation écrite, ont adopté de siecle en siecle, les revêries de divers Docteurs, qui ont fait plusieurs Dieux, à force de faire plusieurs peintures de la Divinité. La derniere enfin, que les hommes ont voulu avoir l'objet de leur adoration, present & devant leurs yeux, de sorte qu'en multipliant les images, ils ont insensiblement multiplié l'original.

Il est, dis-je, facile de s'apercevoir, que la multitude des Dieux est venuë de tous ces principes : mais cependant la veritable source de ce désordre, a été sans doute la négligence avec laquelle on a consideré la Divinité ; car tous les attributs de Dieu, qui émanent de sa necessité d'exister, nous persuadent son unité.

I. Son indépendance ne nous permet point de douter qu'il ne soit seul. En effet, s'il y avoit plusieurs Dieux, il faudroit qu'ils fussent tous égaux en puissance, que les uns dépendissent des autres. S'ils étoient égaux en puissance, ils dépendroient les uns des autres par cette égalité ; cela veut dire, que les uns ne pourroient rien faire sans le consentement des autres : ce qui seroit une espece de chaîne. Et s'ils dépendoient les uns des autres, ils ne seroient pas tous des Dieux ; puisque ce n'est qu'un être indépendant, qui peut porter ce nom.

II. Son immensité prouve encore son unité. Car s'il y avoit plusieurs Dieux, ils ne seroient point l'un dans l'autre. Chacun au-

ra son emploi & ses objets, ce qui détruit l'immensité.

III. Dieu ne peut être infini en perfection, & être divisé. Cela implique. Car s'il y a plusieurs Dieux, il faut nécessairement qu'ils ayent quelque chose de different les uns des autres, autrement ils ne seroient pas plusieurs Dieux. Que s'ils ont quelque chose de different, il faut qu'ils different en perfection ou en défaut. Ce n'est pas en défaut, puis qu'alors la Divinité ne sera plus infiniment parfaite. Ce n'est point en perfection, puis qu'alors l'un aura des perfections qui ne seront point dans l'autre, & qu'ainsi ce dernier ne sera pas tout parfait ou infini en perfection.

IV. Tout ce qui est multiplié, est par-là même très-imparfait. L'unité n'est point suffisante, il faut la multitude. Tout ce qui n'a pas besoin d'être multiplié, est au contraire souverainement parfait; c'est qu'alors on trouve toutes choses en une. Un Etat tombe en décadence, lors qu'il s'en fait de plusieurs un. Un Empire se rend plus parfait au contraire, lorsque de plusieurs il se forme un seul. Il faut plusieurs flambeaux pour nous éclairer; la multitude en marque l'imperfection. Il ne faut qu'un Soleil pour nous éclairer; l'unité de cet Astre en fait l'excellence. Comme donc le sens commun nous dit, ou qu'il n'y a point de Dieu, ou qu'il en faut concevoir l'idée la plus parfaite qu'il est possible, le sens commun nous persuade aussi de son unité. Ce seroit une chose étrange, qu'Alexandre le Grand se crût trop parfait pour avoir d'égal dans le monde, & dit hardiment qu'il n'y peut avoir deux Alexandres sur la terre, comme

me il n'y sçauroit avoir deux Soleils dans le Ciel, pendant qu'on donneroit à Dieu des égaux & des compagnons.

V. Mais enfin, ou Dieu existe necessairement, ou Dieu n'existe point necessairement. Si Dieu n'existe point necessairement, il faut qu'il ait un principe qui l'ait determiné à être, plûtôt qu'à n'être point, & ce n'est plus un Dieu. S'il existe necessairement, il est par lui-même ce qu'il est. S'il est par lui-même ce qu'il est, rien ne lui manque; car d'où viendroit le défaut? Si rien ne lui manque, il n'a pas besoin de compagnon. D'ailleurs, s'il est par lui-même, il a toutes les perfections, comme nous l'avons déja fait voir; & s'il a toutes les perfections, il ne sçauroit être multiplié. Plusieurs infinis se détruisent, parce que les qualitez de l'un seroient absolument les mêmes que celles des autres, qu'ainsi il n'y auroit point de difference, & qu'ils seroient plusieurs, & ne seroient pas plusieurs. Cette preuve même paroît decisive.

Mais c'est trop s'arrêter sur des principes, lesquels dans le siecle où nous vivons, ne sont guéres contestez. Passons aux autres attributs de Dieu, qui composent son idée, & particulierement à sa sageſſe, sa bonté, sa justice, qui ont un raport essentiel & necessaire avec la Religion.

CHAPITRE III.

Que la sageſſe, la justice & la bonté entrent necessairement dans l'idée de Dieu.

CETTE Divinité qui est par elle-même, qui est necessairement, & qui est une

comme nous venons de le prouver, n'eſt ni la matiere, ni un effet de la matiere. Elle n'eſt point la matiere même ; la matiere étant non ſeulement incapable de concevoir des projets & des deſſeins, tel qu'eſt celui de la production de l'Univers ; mais n'ayant pas même de ſoi l'exiſtence, le mouvement & la détermination de ce mouvement, comme on l'a déja vû. Elle n'eſt point l'effet de la matiere, par la même raiſon.

Il n'y a plus de raiſon à dire, comme quelques-uns, que Dieu n'eſt qu'une grande ame qui anime le monde, à peu près comme nôtre eſprit anime nôtre corps, faiſant croître les plantes ſur la terre, produiſant le ſentiment dans les bêtes, le raiſonnement dans les hommes, & des penſées ſans comparaiſon plus nobles dans les Cieux & dans les Aſtres, dont la matiere eſt plus deliée & plus ſubtile que celle des corps terreſtres.

C'eſt d'abord une aſſez plaiſante idée, que de s'imaginer qu'une même ame ſouffre & ſe divertit en même-tems ; qu'elle ſent de la douleur dans un homme qui expire dans les tourmens, & du plaiſir dans un homme qui ſe plonge dans la volupté ; qu'elle eſt affligée & mal-traitée dans une [illegible], & qu'elle afflige & mal-traite dans un [illegible] ame ; & qu'enfin la fureur de ceux qui [illegible]ſſinent, & les plaintes de ceux qui ſont opprimez, ſortent d'un même eſprit qui anime toutes choſes.

Toutes ces differences & ces contrarietez aparentes naiſſent, dira-t-on, de ce que cette ame eſt liée à diverſes parties de la matiere, qui par ſa varieté l'a determinée à cette diverſité de ſentimens, comme il ſemble qu'on puiſſe remarquer la même

chose dans nôtre composé. Mais cette union de l'esprit universel avec la matiere, pour dépendre de cette derniere, & agir conformément à ses loix, est une autre fiction beaucoup plus ridicule & plus chimérique que la premiére.

En effet, ou cette union est libre & volontaire, ou elle est nécessaire & forcée. Si elle est forcée ou simplement nécessaire; on conçoit Dieu comme un être malheureux qui ne sçauroit rompre sa chaîne : Et si cette union est libre & volontaire, on conçoit Dieu comme une intelligence bizare, qui se contraint pour n'agir que selon les loix d'une matiere aveugle & sans entendement.

Il nous importe peu néanmoins de refuter ces spéculations. Nous consentons que les incredules conservent cette belle imagination. Nous les laisserons d'autant plus volontiers dans ce préjugé, qu'en suivant leur principe même, il nous sera facile d'établir les nôtres; Car que Dieu ait un corps ou qu'il n'en ait point; qu'il soit l'ame du monde ou qu'il ne le soit pas; ils se trouvent dans la nécessité de reconnoître la sagesse, la bonté & la justice de D[illegible]; sans parler de sa puissance qui est le [illegible]s incontestable de ses attributs; & cela ne [illegible]s suffit?

Car l'on ne sçauroit penser que l'une de ces trois choses sur le sujet de ces vertus en général; qu'elles conviennent proprement & véritablement à Dieu, ou bien que Dieu a en soi certaines qualitez qui répondent à ces vertus, & qui font pour ainsi dire le même effet en lui que ces vertus font en nous, ou enfin que Dieu n'a point en soi

ces vertus, ni aucunes qualitez qui répondent à ces vertus.

Si la connoissance, la sagesse, la justice & la bonté conviennent proprement & veritablement à Dieu, il n'est plus nécessaire de contester là-dessus. Si Dieu a en soi des perfections qui répondent à ces vertus, nous avons droit de raisonner, comme s'il les possedoit proprement : Et si Dieu n'a en soi ni ces vertus, ni aucune perfection qui réponde à ces vertus, il s'ensuit qu'on détruit l'existence de Dieu. Car qu'est-ce qui nous persuadoit cette verité ? C'est cette Sagesse que nous voyons répanduë dans l'Univers, & dont nous trouvons en nous de si grands caractéres. Si donc vous anéantissez la sagesse de Dieu aussi-bien que sa bonté & justice, & si vous croyez même que Dieu n'a aucune perfection qui réponde à ces vertus, vous ne sçauriez vous empêcher de révoquer en doute son existence ; & par là on retombe dans l'Atheïsme, après avoir accordé qu'il y a un Dieu. C'est ce qui paroîtra mieux, si nous entrons dans le détail de ces veritez.

Bien qu'on soit obligé de reconnoître que la distance qui est entre Dieu & l'homme, est infinie, & qu'on puisse dire à cet égard qu'il n'y a point de proportion entre l'un & l'autre, on sera contraint d'avoüer qu'il y a pourtant quelque conformité entre certains attributs de Dieu & certaines qualitez de l'homme.

On supose comme une verité prouvée que Dieu existe ; il est certain que l'homme existe aussi. Dieu a imprimé le mouvement dans la matiére ; l'homme peut aussi l'agiter. L'homme connoît, & l'on ne peut

supposer l'existence de Dieu, sans lui attribuer la connoissance.

En effet, si le monde est disposé de la maniere que nous le voyons, sans le secours d'aucune intelligence, je ne vois point que l'on puisse éviter de prendre la matiere même pour l'Etre Souverain, ou de ne reconnoître point de Dieu.

Or l'on ne peut reconnoître que Dieu est un Etre intelligent, sans lui attribuer par cela même la bonté: Car puis qu'il nous accorde tant de biens, & qu'il ne nous en favorise point au hazard, ou par quelque necessité aveugle, mais qu'il fait très-bien ce qu'il fait en nous les accordant: que faut-il davantage pour former l'idée que nous avons de sa bonté?

Il faut, dira-t-on peut être, que non-seulement Dieu nous fasse du bien; que non-seulement il nous le fasse avec connoissance, mais qu'il nous aime en nous le faisant, ou qu'il nous le fasse parce qu'il nous aime. Cependant, comme la raison veut que nous ayons de Dieu l'idée la plus parfaite qu'il se pourra, il semble qu'on ne doive point lui attribuer de passion, ni par conséquent d'amour ni de haine.

Il n'est pas difficile de détruire cette difficulté, qui n'est en effet qu'un jeu de mots. Rien ne nous empêche d'attribuer à Dieu de l'amour, dans le même sens que nous lui atribuons de la connoissance. Les hommes connoissent par raisonnement, & aiment par passions, mais il ne s'ensuit pas qu'il en soit de même de Dieu. Car comme, encore que Dieu existe & que nous existions aussi, sa maniere d'exister, est infiniment plus noble que la nôtre: ainsi, bien

que Dieu aime & connoisse, & que nous ayons cette conformité avec lui, le sens commun nous dit que sa maniere de connoître & d'aimer, ou pour m'exprimer avec plus de justesse & de verité, sa pensée & son amour doivent être infiniment élevez au-dessus de nôtre amour & de nôtre connoissance.

Au reste, comme il est contradictoire de reconnoître un Dieu qui ne connoisse point, il ne l'est pas moins de reconnoître un Dieu qui n'aime rien. Car si l'on supose l'existence de Dieu, on ne peut s'empêcher de lui attribuer la joie & le bonheur, à moins qu'on ne prétende qu'il peut donner de la joie & de la satisfaction à ses créatures, sans en avoir en soi-même, ce qui seroit extravagant. Or il ne peut avoir de la joie & du bonheur, sans aimer cette joie & ce bonheur; ni aimer cette joie & ce bonheur, sans s'aimer lui-même qui en est le sujet. Ainsi celui qui conçoit un Dieu sans amour, conçoit un Dieu sans connoissance & sans sentiment, & celui qui conçoit un Dieu sans connoissance & sans sentiment, conçoit une Divinité chimérique, & un fantôme qui se détruit lui-même. Il est fâcheux qu'il faille prouver des choses si évidentes; mais puisque nous remontons aux premiers principes, il ne faut rien laisser sans preuve & sans examen, parce que quoi que tous les hommes ne soient ni capables, ni amateurs de cette espece de raisonnement, il y en a qui les goûtent & qui les desirent. Mais il ne faut point rompre l'enchaînure de nos conséquences.

C'est un principe dont personne n'est ja-

mais disconvenu, que celui qui s'aime soi-même, aime les choses qui lui appartiennent, ses enfans, ses ouvrages, & tout ce qui a quelque raport, & quelque convenance avec lui, par cela qu'il s'aime soi-même. D'où il est aisé de conclurre, que Dieu doit aimer nécessairement ses ouvrages lorsqu'il les considere sous cette idée, & qu'ils n'ont point de contrarieté avec lui.

Et il ne faut pas s'imaginer pour cela, que Dieu soit assujetti à ces communes foiblesses de l'orgueil & de l'amour propre que nous avons accoûtumé de blâmer dans les hommes. Ces derniers ont tort de n'aimer ou de n'estimer les choses, que selon la proximité ou la convenance qu'elles ont avec eux, puis qu'ils se mettent par-là en la place d'un Etre tout parfait, par raport auquel on mesure la bonté des choses. Mais comme Dieu est l'Etre suprême, le principe de tout ce qui est digne d'amour ou d'estime, s'il est vrai qu'il existe, comme on prétend avoir droit de le supposer, il faut bien qu'il aime les choses selon le raport qu'elles ont à lui. C'est lui qui est la veritable regle de leur bonté & de leur perfection.

Ainsi la raison & l'experience se joignent ici pour nous persuader. La raison nous montre que Dieu nous aime, parce que nous sommes son ouvrage, & même le chef-d'œuvre de ses ouvrages visibles & connus. L'experience nous aprend que nous possedons mille biens par la volonté de Dieu qui nous les donne, & qui sçait qu'il nous les donne. Nous pouvons donc, sans craindre de nous trop hâter, supposer déjà qu'il y a de la bonté en Dieu.

La justice de Dieu ne coule pas moins de sa connoissance, que sa bonté. Cela paroîtra, si l'on fait trois reflexions. La premiere est, que Dieu connoît les actions de ses créatures, & qu'il les connoît telles qu'elles sont. C'est ce qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître, dès que l'on a avoüé que Dieu est un être intelligent. La seconde, que Dieu ne peut connoître les actions des hommes, telles qu'elles sont, sans connoître le déréglement de ceux qui font un mauvais usage de leur raison; comme par exemple de ceux qui par leur impieté & par leurs blasphêmes, voudroient deshonorer la Divinité qu'ils reconnoissent; & qu'au contraire il voit de la droiture & de la justice dans la conduite de ceux qui tâchent d'obéir à la droite raison, & de s'acquiter de leur devoir, comme par exemple, en ceux qui reconnoissant les biens dont ils sont redevables à la Divinité, s'attachent à la pratique de la vertu, parce qu'ils croyent qu'elle est agréable à cette Souveraine Essence; & qu'ainsi il nous est permis de concevoir que Dieu aprouve la conduite des uns, & qu'il condamne la conduite des autres. La derniere reflexion qu'il faut faire là-dessus, est qu'il est absolument impossible de concevoir que Dieu aprouve la conduite des uns & condamne celle des autres, sans penser qu'il aimera mieux favoriser ceux-là que ceux-ci, & que leur voulant plus de bien, il leur en fera davantage, puisque cela dépend de lui, & qu'il n'a pas plus de peine à faire les choses qu'à les vouloir. On ne sçauroit détruire l'enchaînement de ces principes, à moins qu'on ne dise que Dieu n'a ni connoissance, ni volonté; c'est-à-dire, à moins qu'on en

faſſe un être aveugle & inſenſible ; qui ne penſe rien & ne veut rien, & il ſeroit inutile de reconnoître une telle Divinité. On n'a qu'à s'en tenir à la matiere, qui à ce compte, auroit tout ce qu'il faut pour être un Dieu.

Or comme les trois reflexions que nous venons de faire, forment aſſez diſtinctement l'idée de la juſtice Divine, qui doit mettre de la difference entre les méchans & les gens de bien, il paroît, ce me ſemble, avec aſſez de clarté, qu'il faut ou reconnoître la juſtice de Dieu, ou ôter à Dieu ce qui le fait être ce qu'il eſt, je veux dire la volonté & la connoiſſance, & retomber dans l'Athéïſme.

Quand donc la conſcience vient là-deſſus nous aprendre par ſes remords & par ſes inquiétudes, qu'il y a une juſtice Divine, nous ne faiſons que ſentir alors ce que la raiſon nous avoit fait connoître ; & l'union de la connoiſſance & du ſentiment qui s'accordent ſi parfaitement, doit nous tenir lieu de la plus claire & de la plus évidente de toutes les démonſtrations. Mais il n'eſt pas tems encore de s'étendre là deſſus.

Il nous ſuffit d'avoir prouvé, que l'idée de la connoiſſance, de la ſageſſe, de la bonté & de la juſtice de Dieu, eſt ſi néceſſairement & ſi eſſentiellement jointe à la verité de ſon exiſtence, qu'on ne peut établir l'une, ſans établir l'autre, ni révoquer l'une en doute, ſans douter de toutes les deux. Cela nous ſuffit pour montrer la néceſſité d'une Religion, qui eſt le ſecond principe que nous nous ſommes propoſez d'établir.

CHAPITRE IV.

Où l'on établit la néceſſité d'une Religion en général par l'idée de Dieu.

LA Religion, ſelon l'idée commune que nous en avons, eſt un commerce entre Dieu & l'homme, dans lequel Dieu ſe manifeſte aux hommes, & les hommes glorifient Dieu.

Or c'eſt une verité de fait que Dieu s'eſt révélé aux hommes, puiſque d'un côté ſa puiſſance, ſa ſageſſe, &c. ſe trouvent ſi bien marquées dans ſes ouvrages, qu'elles nous font connoître ſon exiſtence; & que de l'autre, il nous a donné un eſprit capable de les apercevoir.

C'eſt d'ailleurs un devoir naturel & indiſpenſable à l'égard de l'homme, de glorifier celui qui lui a fait tant de bien. Nous ne craindrons donc pas d'avancer d'abord, que la Religion en général eſt légitime & néceſſaire. Mais il ne faut point s'arrêter-là.

Les devoirs les plus communs & les plus généraux de la Religion ſe raportent à quatre qui ſont la loüange, l'action de graces, la confiance & la priere. On ne voit pas qu'il ſoit poſſible de reconnoître l'exiſtence de Dieu, & prétendre ſe diſpenſer de lui rendre ces quatre devoirs. Car s'il y a un Dieu, il eſt ſouverainement parfait; il nous a fait ce que nous ſommes, il nous a donné ce que nous avons: il peut encore nous faire du bien & ſupléer à nos beſoins; & par conſéquent nous lui devons nôtre admiration, nôtre confiance, nos prieres & nos actions de graces.

Mais si chacun de nous est obligé de s'acquiter en son particulier de ces devoirs, il n'est pas moins certain que nous sommes dans l'obligation de les pratiquer en public. Dieu est le Dieu de nous tous. Nous participons tous à ses faveurs. Il est donc juste que nous l'adorions en commun, & que la reconnoissance nous assemble, lorsque nous nous trouvons si bien assemblez dans les effets de sa bonté.

Or si nous nous acquitons de nôtre devoir, & d'un devoir que la droite raison nous enseigne avec tant de lumiere, lorsque nous tâchons de glorifier Dieu par les exercices publics de la Religion, il est impossible que Dieu ne connoisse qu'en cela nous agissons comme il faut, & s'il le connoît, on doit penser qu'il l'aprouve & qu'il le veut.

Si donc la Religion est d'un côté un devoir indispensable à l'égard de l'homme, & si de l'autre elle est nécessairement aprouvée de Dieu & conforme à sa volonté, comment pourroit-on nier qu'elle n'ait des fondemens solides, ou comment pourroit-on révoquer en doute sa nécessité ?

Il n'y a qu'un parti à prendre pour s'empêcher de tirer cette conséquence ; c'est de couper le nœud, de dire que Dieu n'aprouve & ne connoît rien, & d'anéantir ainsi son existence après l'avoir reconnuë.

CHAPITRE V.

Où l'on établit la verité de la Religion naturelle.

SI Dieu s'étoit contenté de se manifester dans ses ouvrages par les caracteres de

puissance & de sagesse qui y paroissent, on pourroit peut-être penser qu'il se seroit révélé par accident, & pensant à toute autre chose qu'à se faire connoître. S'il se fût contenté aussi de rendre l'homme capable de connoissance, on pourroit croire qu'il lui auroit donné la raison, pour un autre usage que pour être connu de lui. Mais lors qu'un Etre souverainement sage, & qui fait très-bien ce qu'il fait, se manifeste d'un côté dans ses ouvrages, & donne de l'autre à l'homme, un esprit capable de l'y reconnoître, lui presentant un tableau admirable de sa sagesse & de ses vertus, & lui donnant une intelligence qui ne peut s'empêcher d'en être frapée, & qui trouve en soi quelques traits de cette sagesse qu'elle voit répanduë au dehors; il est difficile de penser autre chose, sinon que l'Auteur de la Nature a voulu se faire connoître des hommes.

Mais non-seulement la Religion fait le devoir de l'homme, non-seulement elle est aprouvée de Dieu, non-seulement elle entre dans le dessein de cette sagesse qui se manifeste pour cet effet; mais on ne peut encore s'empêcher de reconnoître qu'elle fait en quelque sorte la destination de l'homme.

C'est ce que nous n'aurons pas de peine à comprendre, si nous nous souvenons que la nature de l'homme a quatre degrez de perfection; celui d'être vivant; celui d'animal, & celui de raisonnable. Or il nous paroît qu'aucun des trois premiers degrez de la nature de l'homme, ne peut enfermer sa derniere fin. Si l'homme étoit dans le monde simplement pour y être, il ne seroit pas nécessaire qu'il eût une vie. S'il étoit seulement dans le monde pour vivre, il ne seroit pas

néceſſaire qu'il eût du ſentiment. S'il n'étoit dans le monde que pour exercer les actions animales, il ſeroit inutile qu'il eût une raiſon.

A quoi donc eſt-ce que l'homme peut être deſtiné entant qu'homme, entant que raiſonnable ? (Car de dire que toutes les autres choſes dans le monde, aïent leur fin & leur deſtination, & faſſent même connoître par-là la ſageſſe de leur Auteur, & que l'homme ſeul en ſoit excepté ; c'eſt ce qui ne peut être raiſonnablement conçû.) Il eſt deſtiné ſans doute à faire un bon uſage de ſa raiſon. Il ſeroit abſurde de penſer que nous euſſions été faits raiſonnables pour une autre fin, que pour faire un bon uſage de nôtre raiſon.

Or il eſt certain que le bon uſage de nôtre raiſon, ne conſiſte pas à s'arrêter à des études vaines & ſteriles, telle qu'eſt l'étude de toutes les ſciences, qui ont pour derniere fin la ſpéculation, étant évident que les hommes ne ſont pas deſtinez à être Philoſophes.

Il n'y a point de doute que ce bon uſage de la raiſon, conſiſte encore moins à trouver les moïens d'opprimer l'innocence, de commettre impunément toute ſorte d'injuſtices, de ſatisfaire des paſſions déréglées ; & qu'il vaudroit mieux ne faire aucun uſage de ſon eſprit, que de le faire ſervir à un ſi méchant emploi ?

Que reſte-t-il donc, ſi ce n'eſt que la raiſon, dans ſon légitime uſage, nous ſerve à nous connoître nous-même, & à reconnoître les biens-faits dont nous ſommes redevables à Dieu ; à nous humilier par la conſideration de la dépendance qui nous met au deſſous de lui, & de l'empire qu'il a ſur

nous ; & à nous apliquer à lui témoigner nôtre reconnoissance, en vivant de la maniere que nous croyons qui lui est la plus agréable, c'est-à-dire, à régler nos passions, à ne faire tort à personne, & à ne nous en faire point à nous-mêmes par la débauche & par l'intemperance, qui sont tous des devoirs qui lui sont agréables ; par cela même que nous sommes son ouvrage, & qu'il veut nôtre bien & nôtre conservation ?

Or c'est la Religion qui regle nos affections par la justice & par la tempérance, & qui nous enseigne à connoître Dieu pour le glorifier. L'homme est donc né pour la Religion, & la Religion fait la destination de l'homme.

Ce qui nous confirme dans cette pensée, c'est qu'outre cette connoissance que Dieu nous donne de soi-même dans la nature, il a mis dans nôtre ame cette verité, ou ce qui revient à la même chose ; il a formé nôtre esprit dans une telle disposition, qu'il consent naturellement à cette verité : Il faut aimer ceux qui nous font du bien.

On ne peut douter que Dieu n'ait mis cette maxime dans nôtre ame, puisque nous le connoissons pour nôtre Auteur ; & il est évident qu'il ne peut l'y avoir mise, que pour nous obliger à aimer nos bien-faicteurs : de sorte qu'étant lui-même nôtre bien-faicteur, & dans un sens infiniment plus noble & plus véritable que tous les autres, puisque les hommes ne nous font du bien, que parce que Dieu veut qu'ils nous en fassent, on ne peut nier que Dieu n'aprouve & ne veüille nôtre reconnoissance.

J'avouë que ces premieres maximes d'équité & de justice, qui se trouvent naturelle-

ment gravées dans nôtre esprit, servent aussi à lier les hommes en un corps de societé; mais je soûtiens qu'elles tendent encore davantage à les unir dans l'exercice de la Religion, la nature leur faisant connoître qu'ils doivent plus à Dieu qu'à tout autre.

On a donc un très juste sujet de se mocquer de l'extravagance de ceux qui avoüent que les hommes sont faits pour la societé, & qui ne veulent pas demeurer d'accord qu'ils soient fait pour la Religion, les liens qui les attachent à Dieu, étant sans comparaison plus forts & plus naturels que ceux qui les unissent aux uns & aux autres. Car si c'est l'interêt qui unit les hommes, la raison nous dit que Dieu peut nous faire plus de bien que non pas ses créatures. Si c'est la reconnoissance, nous devons plus à Dieu qu'aux hommes. Si c'est la crainte, comme veut Hobbes, Dieu mérite d'être craint par dessus toutes choses. Si c'est l'amour, nous devons aimer Dieu plus que tout autre objet : & si c'est par tous ces liens ensemble que les hommes se trouvent disposez naturellement à la societé, qui ne voit que tous ces principes unis les disposent beaucoup mieux encore à la Religion.

De sorte que si l'on ne peut renoncer à la societé, sans passer à la condition des bêtes, on ne peut renoncer à la Religion, sans descendre beaucoup plus bas encore, & sans un déreglement plus monstrueux.

Il est donc vrai que la raison ne nous avoit point trompez, lors qu'elle nous avoit enseigné par la simple idée de Dieu, qu'il est nécessaire qu'il y ait une Religion. On peut dire que nous tentons en quelque sorte cette verité, puisque nous trouvons en nous

la Religion naturelle qui consiste dans la connoissance que la nature nous donne de Dieu, dans le sentiment des obligations que nous lui avons, dans ces principes d'équité & de justice que nous apellons communément loi naturelle, & en ce que nous ne sçaurions violer quelqu'un de ces principes, sans sentir naître les remords dans nôtre cœur, à moins qu'un obstacle étranger ne nous empêche.

Cette Religion naturelle a jusqu'ici ces deux avantages; le premier qu'elle est necessairement véritable. Il est vrai qu'il y a un Dieu, que nous devons de la reconnoissance à la Divinité, que nous sommes coupables si nous en manquons : qui sont tous les principes de cette Religion; Le second est, qu'elle est attachée à nôtre nature & que c'est Dieu qui l'y a attachée. Comme cette derniere verité est encore sujette à quelque doute, il ne sera pas hors de propos de l'expliquer davantage.

CHAPITRE VI.

Qu'il y a en nous des principes d'une Religion véritablement naturelle.

COMME la connoissance de Dieu est le fondement de la Religion naturelle, c'est par elle que nous devons commencer. Nous avons déja fait voir ailleurs que cette connoissance vient de la nature, non pas de l'éducation; & nous l'avons fait voir avec assez d'évidence, pour n'être point obligé de nous y arrêter davantage. Il reste seulement à sçavoir, comment la connoissance de l'existence de Dieu est naturelle, puisque nous l'acquerons

l'acquerons par le raisonnement.

On répond qu'elle est naturelle & acquise tout ensemble, & qu'il en est de cette connoissance, comme de la tendresse que les peres ont pour leurs enfans, qui est naturelle par l'aveu de tout le monde, & qui ne laisse pas d'être acquise, puis qu'elle n'étoit point avant la naissance de l'enfant.

Ainsi, comme c'est Dieu qui est le principe de la tendresse paternelle, parce que d'un côté il nous donne des enfans; & que de l'autre il a tellement formé nôtre cœur, que nous ne pouvons nous empêcher de les aimer, lorsque nous les avons: c'est Dieu aussi qui est le principe de la connoissance que nous avons de son existence, parce que d'un côté il a gravé les caractéres de sa sagesse dans cet Univers, & que de l'autre il a tellement formé nôtre esprit, qu'il ne peut s'empêcher de connoître l'existence de son Créateur à ces caractéres.

Que si l'on en voit quelques-uns qui révoquent en doute, ou paroissent révoquer en doute la premiere verité, on doit penser qu'ils sont dans la societé, ce que les monstres sont dans le monde. Après tout, n'y a-t-il pas aussi des personnes qui étouffent les sentimens de la nature? L'on sait qu'un Empereur Romain fit mourir sa mere, & l'on nous a parlé mille fois des meres qui ont fait mourir leurs enfans. Si les passions du cœur de l'homme, peuvent étouffer des sentimens si naturels, pourquoi s'étonneroit-on que ces mêmes passions obscurcissent la connoissance que nous avons, qu'il y a un Dieu?

La conscience qui enferme la loi naturelle, puis qu'elle agit sur ses principes, est

naturelle à l'homme dans le même sens que la connoissance de Dieu. Car de même que Dieu en nous donnant d'un côté un esprit capable de connoissance, & de l'autre se manifestant avec tant de lumiere dans l'Univers, nous a dans la necessité de le connoître : ainsi Dieu, en nous donnant d'un côté une raison qui ne peut s'empêcher d'aprouver certains devoirs & de nous les prescrire, & de l'autre un cœur qui ne peut s'empêcher de craindre, lorsque nous nous reprochons de ne les avoir pas remplis, nous met dans la disposition & dans la nécessité naturelle de concevoir les remords, lorsque nous faisons le mal.

La conscience donc, comme la connoissance de Dieu, est naturelle, non à la nature animale, mais à la nature raisonnable. Ce n'est point l'aveuglement & l'impetuosité de la matiere, mais c'est la lumiere & l'évidence de l'esprit qui la forme.

On comprendra mieux cette vérité, si l'on considere que les remords de la conscience, sont composez des jugemens de l'esprit & du sentiment du cœur. L'esprit, quoiqu'il fasse, ne peut s'empêcher de recevoir ces trois veritez ; qu'il y a certaines actions qui sont essentiellement & nécessairement criminelles : que le crime mérite d'être puni ; & que Dieu qui connoît sans doute les choses comme elles sont, ne peut que desaprouver les actions criminelles. C'est la nature qui nous fait faire ces trois jugemens ; & si nous nous trouvons coupables, & que nous nous en fassions l'aplication, c'est la nature aussi qui nous fait craindre.

Il est naturel à nôtre esprit de croire que

certaines actions sont criminelles, parce qu'il consent naturellement aux principes que violent ces actions. On ne peut douter qu'assassiner ses amis, tuer son propre pere, trahir ses bien-faicteurs, & blasphemer le nom de Dieu, ne soient des actions méchantes, parce qu'elles violent des devoirs naturellement si connus, que toute la violence des passions ne peut empêcher les hommes de les aprouver.

Il est naturel en second lieu à nôtre esprit de croire que le crime mérite d'être puni; puisque nous ne voyons jamais commettre de méchante action, de la nature de celle que nous avons marquée, que nous ne disions comme par un instinct naturel, & comme étant forcez à faire ce jugement : Cette action mérite d'être punie : la même lumiere qui nous fait desaprouver le crime, nous faisant juger que celui qui l'a commis, est digne de punition.

Enfin qui oseroit douter que Dieu ne connoisse les actions des hommes, s'il existe, comme le sens commun nous l'aprend; & qu'il ne les connoisse telles qu'elles sont, s'il les connoît; & qu'il ne desaprouve celles qui méritent de l'être, s'il les connoît telles qu'elles sont.

C'est donc une verité très-évidente & très-incontestable, que la premiere partie de nôtre conscience, s'il m'est permis de parler ainsi, qui consiste dans les jugemens sur lesquels les remords sont fondez, vient de nôtre nature, ou plûtôt de Dieu, qui en nous donnant nôtre raison, nous a mis dans la nécessité de former des jugemens.

Qu'est ce donc qu'on peut soupçonner qui vient de l'éducation? Est-ce le sentiment de

nôtre cœur, cette crainte & cette triſteſſe qui ſont la ſeconde partie du remord ? Nullement. Cette crainte & cette triſteſſe naiſſent infailliblement de ces trois jugemens de nôtre eſprit, & il n'eſt point libre de craindre, ou de ne craindre pas, lorſqu'on les a formez.

Enfin, comme ce n'eſt pas l'éducation, mais la nature des choſes, qui fait que l'injuſtice, l'ingratitude, la perfidie & le blaſphême ſont des crimes : c'eſt la nature, & non l'éducation, qui nous les fait conſidérer ſous cette idée. Comme ce n'eſt pas l'éducation, mais leur propre noirceur, qui les rend dignes de punition : c'eſt leur noirceur naturelle, & non l'éducation, qui nous fait dire qu'elles méritent d'être punies. Comme ce n'eſt pas l'éducation, mais le ſens commun & naturel, qui nous perſuade qu'il y a un Dieu, & que Dieu n'aprouve pas le crime que nous condamnons nous-mêmes, tout déréglez que nous ſommes : il nous ſera ſans doute permis de conclurre, que nous craignons naturellement la juſtice de Dieu, lorſque nous avons commis le mal, & que nos remords viennent de la nature, & non pas de l'éducation. Quand la raiſon ne le diroit pas, l'expérience nous le témoigneroit : & quand l'expérience ne nous le feroit pas connoître, la raiſon nous l'enſeigneroit. Qu'eſt-ce donc que l'union de l'expérience & de la raiſon.

J'avouë que la nature & l'éducation s'uniſſent à l'égard de la conſcience, auſſi bien qu'à l'égard de la connoiſſance de Dieu. On peut raiſonner de l'un, comme de l'autre : La nature nous dit que Dieu haït les crimes, & que ſa juſtice les punira. L'éducation ve-

nant là-dessus, persuade aux Païens qu'il y a dans les enfers trois Juges destinez à juger les hommes, & des vautours, des furies, &c. pour les punir. On ne peut renoncer à ce premier sentiment, parce qu'il est naturel : mais on se desabuse de cette derniere erreur, parce qu'elle vient de l'éducation. Tous les hommes n'ont pas les mêmes préjugez : mais ils ont tous une conscience qui les oblige à craindre, après qu'ils ont fait le mal. Ainsi l'on peut dire, que l'éducation change & détermine les mouvemens de la conscience, mais qu'elle n'en produit point le fond ; ou, pour m'expliquer en d'autres termes, que l'éducation est entée sur la nature à cet égard.

On trouve quelques vestiges de conscience dans tous les hommes, & même dans les plus sauvages & les plus barbares. Ceux qui ont les organes de la connoissance les plus bouchez, sont capables de quelque crainte, parce qu'ils se trouvent capables de quelque raisonnement : & cela paroît, en ce qu'ils prennent la fuite, après avoir fait une méchante action. Si leurs lumieres s'étendent, leur conscience s'étend aussi par manière de dire. Ils craignent d'abord simplement parce que l'action qu'ils ont commise, leur paroît méchante. Leur crainte s'augmente, s'ils viennent à connoître qu'il y a un Dieu qui est le Maître du monde, & leur Pere commun. Que si leur raison ne fait pas tout ce chemin, leur conscience ne le fait aussi. Comme ils ont un sens commun qui ne se déploye pas entierement, ils ont aussi les principes d'une conscience qui demeure comme ensevelie dans leur stupidité.

Certainement si l'on considére qu'il n'y a

que les enfans, les foux, ou ceux qui ne font aucun usage de leur raison par quelque jugement de Dieu, qu'il n'est pas tems encore de vouloir pénétrer ; qu'il n'y a, dis-je, que ces gens qu'on puisse soupçonner de ne point reconnoître la Religion naturelle, on ne pourra se dispenser de croire que celle-ci suit la nature raisonnable, qu'elle convient aux hommes entant qu'ils sont hommes, & que l'exercice de cette Religion, dépend essentiellement de l'exercice du sens commun.

Enfin les hommes les plus barbares ont une raison, bien qu'ils n'en fassent pas grand usage ; un cœur, bien qu'ils n'y pensent pas ; un sentiment qui les porte à aimer ceux qui leur font du bien ; une lumiere naturelle, qui leur dit qu'ils sont coupables, lors qu'ils les ont maltraitez : & d'ailleurs la révelation de la Nature est tellement devant leurs yeux, qu'ils ne peuvent tirer la moindre consequence de tout ce qu'ils voyent, ni connoître les autres choses, ni se connoître eux-mêmes, ni regarder le Ciel ou la Terre : ni ouvrir les yeux, par maniere de dire, & les porter sur le monde avec quelque réfléxion, sans se dire que tout cela ne s'est point fait de lui-même. Car cette pensée ne vient point de quelque spéculation de Philosophie. Elle naît de la premiere idée des choses, & de la plus pure & plus commune lumiere du sens commun : de sorte que tout homme l'a nécessairement, ou l'aura, dès qu'il fera usage de sa raison.

Concluons donc que tous les hommes ont les principes de la Religion naturelle, qui se dévélopent en eux à mesure qu'ils vivent en hommes.

CHAPITRE VII.

Où l'on établit la nécessité d'une Révelation ajoûtée à celle de la Nature.

MAIS ne nous hâtons pas. Voyons un peu ce qui se passe dans l'homme, & examinons s'il n'y a point des principes contraires à ceux que nous venons de marquer.

L'experience nous aprend, que nos desirs nous portent avec plus d'ardeur aux choses défenduës, *Nitimur in vetitum semper, cupimusque negata* : & non simplement aux choses défenduës par les autres, mais encore aux choses défenduës par nôtre propre raison. C'est ce que le *Video meliora, proboque, deteriora sequor* de Medée, nous fait assez comprendre. Il y a donc une espece d'opposition entre la raison de l'homme, agissant par ces maximes d'équité & de justice, qui naturellement gravées dans son esprit, le portent au bien, & les penchans déréglez de sa nature, qui le portent & l'entraînent, par maniere de dire, vers ce qu'on nous fait regarder comme un mal : c'est-à-dire, qu'il y a un combat entre la loi naturelle & nos passions que les Païens mêmes ont reconnu. Si la loi est legitime, les principes qui nous font désobéïr à cette loi, ne sçauroient l'être : & si ces principes sont légitimes ; il est impossible que la loi le soit.

Il faut prendre parti dans cette espece de contestation qui est entre l'homme & l'homme. Les uns seront pour ce que nous apellons la cupidité, & à quoi ils donneront, s'il le faut, un autre nom. Ils diront qu'il est naturel de s'aimer plus que les autres ;

de s'enrichir ou de se faire valoir à leurs dépens ; de s'établir sur leurs ruines ; d'aimer la volupté, quelque criminelle qu'on la conçoive ; de sacrifier ses ennemis à ses ressentimens, & d'employer toutes sortes de voies pour parvenir aux dignitez & à la grandeur.

Les autres seront pour la loi naturelle, & soûtiendront qu'il est d'une obligation naturelle de faire pour les autres, ce que nous voudrions que les autres fissent pour nous ; d'être juste & équitable, en rendant à chacun ce qui lui apartient : de conserver les droits de la société : de ne faire tort à personne, d'aimer ses bienfaicteurs : & d'avoir compassion des malheureux.

Qui est-ce qui sera le juge dans cette dispute ? Ce sera l'homme lui-même. Car puisqu'il pratique les devoirs de la loi naturelle avec satisfaction, & qu'il ne s'abandonne aux mouvemens de la cupidité qu'à regret, il s'ensuit que la premiére est plus digne de l'homme que la seconde, ou, puisqu'il se blâme d'avoir suivi les vûës de la cupidité, & qu'il s'aplaudit au contraire d'avoir obéï [illegible] que nous apellons la loi naturelle, il est [illegible]ir que c'est cette derniere, & non l'autre, qui fait sa véritable destination. Cette décision du cœur, qui consent à la loi naturelle malgré lui, est la plus forte & la moins suspecte qui fût jamais.

Car on ne peut nier qu'il n'y ait en nous des passions qui nous empêchent de suivre nôtre raison, lorsque nous croyons qu'elle juge avec le plus de droiture & de verité. Or comme ce seroit une effroyable extravagance, de soûtenir qu'il n'est pas d'une obligation naturelle de suivre sa raison, puisque nous

nous sommes des êtres raisonnables : il s'ensuit que l'excès & le déréglement est dans nos passions.

J'avouë que je ne comprens point comment on pourroit ébranler la certitude de ce principe. Cependant ce principe si clair, si évident, si inconteſtable, nous conduit à la connoissance d'une révélation ajoûtée à la Nature, en nous donnant lieu de faire les quatre réfléxions suivantes.

La premiére est, que nous devons demeurer d'accord, que l'homme, qui au lieu de soûmettre sa cupidité à sa raison, soûmet sa raison à sa cupidité, est nécessairement déréglé & corrompu ; qu'il l'est par sa faute, comme ses remords ne nous l'apprennent que trop ; & que Dieu n'a aucune part à cette corruption : étant impossible que Dieu soit l'Auteur de la loi naturelle, & des principes qui la violent, sans être contraire à lui-même, sans démentir sa propre sagesse, & cette conduite générale qu'il tient à l'égard de toutes les autres parties de l'Univers. De sorte que s'il y a une révélation qui nous enseigne distinctement toutes ces véritez, nous ne pourrons nous empêcher de la regarder comme véritable & conforme à celle de la Nature, par cela même qu'elle nous aura révélé un principe si grand & si nécessairement véritable, & qui étoit néanmoins si caché.

II. On ne peut convenir que les hommes sont méchans & corrompus, sans penser qu'ils doivent craindre les jugemens de Dieu, selon les avertissemens de la conscience. Car s'il est vrai, que le langage de la conscience est naturel, comme nous l'avons déja vû, il ne l'est pas moins, qu'il ne sçauroit nous

tromper ; & s'il ne peut nous tromper, que ſes menaces auront leur effet, & que Dieu doit punir les méchans. Mais où eſt-ce qu'il les punit ? Dans cette vie même ? J'avouë que la peine y ſuit aſſez ſouvent le crime, mais cela n'arrive pas toûjours. On y a vû mille fois la vertu opprimée, & le vice triomphant, les innocens envelopez dans la même miſere avec les coupables, les tirans pourvoir à leur sûreté à force de crimes, & s'acquerir l'impunité en ſe mettant au-deſſus des loix. Si les méchans ne devoient être punis que dans cette vie, il ſemble qu'il n'y auroit rien de mieux fondé que la plainte de Brutus, lors qu'il s'écria en mourant, que la vertu qu'il avoit ſi religieuſement ſervie, n'étoit qu'un fantôme. Mais ſi la vertu n'eſt qu'un fantôme, la conſcience nous trompe, lors qu'elle nous aſſure que nous ne perdrons rien en la mettant en pratique ; les remords ne nous font craindre que des chimeres ; Dieu qui nous met dans la néceſſité naturelle de les concevoir, eſt un principe d'erreur ; la loi naturelle nous fait illuſion ; & il n'eſt pas véritable que nous devions ſuivre ces maximes d'équité & de juſtice qui nous rendroient les victimes de la violence & de la tirannie des autres, ſans aucun retour. Au contraire, il faudroit reconnoître que la cupidité ſeroit préférable à la raiſon ; que la corruption triompheroit de la Religion naturelle : qu'on feroit bien de ne pas répondre à ſa deſtination : qu'on ſeroit malheureux par ce que Dieu auroit mis de droit & de juſte au dedans de nous, & heureux par ce qui violeroit la loi naturelle : conſéquences abſurdes & extravagantes, qu'on ne peut éviter, à moins qu'on établiſ-

se la necessité d'un jugement avenir, qui seul rend le langage de la conscience véritable, l'observation de la loi naturelle utile, l'acquiescement à la droite raison legitime, & qui empêche que les hommes ne puissent se mocquer de Dieu, & que leur corruption ne triomphe pour toûjours des desseins de sa sagesse. Supposez la nécessité de ce Jugement, vous serez bien-tôt obligé d'avoir recours à une Révelation ajoûtée à celle de la Nature, qui suplée aux obscuritez de cette derniere.

III. C'est à quoi nous conduit encore l'inutilité de la Religion naturelle, depuis que les hommes en ont abusé par leur corruption. A quoi sert la Révelation naturelle, si les hommes n'en font aucun usage, ou s'ils n'en font qu'un usage pernicieux.

La raison doit nous inspirer de la reconnoissance pour cette Divinité qu'elle nous fait reconnoître. Cependant elle porte les hommes à l'impieté par le mauvais usage que nous voulons bien en faire. En se laissant aller à une criminelle négligence, ils ne s'étudient ni à connoître, ni à servir leur Créateur, & il se forme en sa place des fantômes qui favorisent leurs passions. C'est de ces deux sources, de cette négligence mal-trueuse, & de ce penchant déreglé à se flatter soi-même, qu'est venu le Paganisme, qui n'est autre chose qu'une corruption générale de la Religion naturelle.

Dieu avoit manifesté sa gloire dans le Soleil & dans les autres Astres : c'est la Révélation de la Nature : & les hommes, au lieu de l'adorer à la presence de ces ouvrages de sa puissance, terminent leur culte à ces ouvrages mêmes : c'est l'abus qu'ils font de cette Révélation. Dieu fait croître des plan-

tes, & produit des animaux pour la nourriture des hommes : & les hommes adorent dans les mouvemens d'une dévotion insensée, ces plantes & ces animaux.

C'est peu qu'adorer des bœufs, encenser des crocodiles & des serpens, ils ne changent pas seulement les bêtes en Dieux, ils changent aussi les Dieux en bêtes ; ils leur attribuent l'inceste, l'yvrognerie, l'adultere, la sodomie ; ils attachent même une Divinité à chaque vice ; ils bâtissent des autels à toutes leurs passions ; ils adorent l'yvrognerie sous le nom de Bacchus, & l'impudicité sous celui de Venus. Mercure est le Dieu des larrons, Mome celui de la médisance, &c.

La conscience suit ordinairement l'idée qu'on a de la Divinité qu'on adore, & l'on ne se défend pas à soi-même des actions qu'on attribuë à l'objet de sa dévotion. On peut donc s'imaginer quelle étoit la conscience des hommes, lors qu'ils avoient des idées si monstrueuses de la Divinité ; & combien l'on faisoit peu de scrupule de l'adultere & de la rebellion, lorsque l'on concevoit Jupiter même le plus grand des Dieux, comme un adultere & comme un grand rebelle ?

Vide Terent. in Eunuch.

La Religion naturelle n'est pas seulement devenuë inutile, mais encore pernicieuse, par le mauvais usage que les hommes en ont fait. Il vaudroit beaucoup mieux qu'ils n'adorassent rien, qu'adorer des créatures ; & n'avoir point de conscience, qu'avoir cette conscience aveugle & superstitieuse, qui faisoit commettre à tant de peuples de nouveaux crimes, pour expier leurs crimes passez, les obligeant à sacrifier leurs enfans à

de fausses Divinitez.

Ce desordre est général. Ce n'est pas trois ou quatre personnes, ni même trois ou quatre nations, qui sont coupables d'un si monstrueux déréglement, nous trouvons le Paganisme répandu dans tout l'Univers.

Le sens commun nous dit, que quand un moyen cesse d'être propre à la fin pour laquelle nous l'avions destiné, nous devons faire de deux choses l'une, ou l'abandonner tout-à-fait, ou le rendre meilleur en le changeant. Lors donc que les hommes naturellement destinez à faire un bon usage de leur raison, en font un si pernicieux, & se rendent si contraires à leur destination naturelle, que pouvons-nous penser de cette Divinité dont la sagesse ne peut être trompée, sinon que ne voulant point perdre entierement le genre humain, comme cela paroît par le suport qu'elle a pour nous, & par les biens qu'elle continuë de nous faire, elle doit changer les hommes, & rétablir en eux la Religion, & que sa sagesse n'a permis ce desordre, que pour le réparer très avantageusement, & pour avoir lieu de se glorifier d'une maniere plus excellente?

Que si après cela nous voulons nous donner la liberté de raisonner sur les moyens de rétablir ces desordres, nos lumieres, toutes foibles qu'elles sont, suffiront pour nous aprendre, que Dieu ne pouvoit pas réformer le cœur & les inclinations des hommes, en les changeant par une impression aveugle, & en agissant sur eux comme sur des troncs & sur des pierres; puis qu'il devoit agir d'une maniere conforme à leur naturel, qui est d'être raisonnable.

D'ailleurs, les lumieres de la Religion naturelle, ne suffisoient point, pour produire cet effet, tant elles étoient elles-mêmes ensevelies dans la corruption. C'est en vain que la Religion de la nature, enseignoit aux hommes qu'ils devoient obéïr à leur raison; si cette raison elle-même se laissoit corrompre par l'interêt, & prononçoit toûjours en faveur des passions. La loi naturelle avoit beau leur aprendre qu'il falloit rendre à chacun le sien, si leur corruption se joüant de la loi naturelle, leur persuadoit que ce qui ne leur apartenoit pas, leur apartenoit veritablement.

Quelle autre voie y avoit-il donc, pour réformer les hommes, que celle de soûtenir les principes de la Religion naturelle, & de les fortifier contre le desordre des passions, par une seconde révelation qui nous révelât des objets plus grands que ceux de nos passions, & qui par-là en diminuât cet excès qui fait nos erreurs & nos illusions?

Mais sans entrer dans cette discussion, vous n'avez qu'à rapeler toutes les raisons qui vous ont persuadé que la Religion naturelle étoit nécessaire, & elles vous convaincront que son rétablissement ne l'est pas moins: puisque la même nécessité qu'il y avoit que les hommes eussent une Religion, subsiste, lorsque cette Religion est devenuë inutile par le déreglement des hommes.

On ne peut nier que ces raisons n'ayent de la vrai-semblance, étant toutes tirées de la nature des choses, & ayant une proportion fort exacte avec les principes du sens commun.

IV. Que seroit-ce donc, si l'experience

venant au secours du raisonnement, nous découvroit plus clairement encore ce grand principe ? Elle ne sçauroit nous tromper. Car puisque nous connoissons ce que c'est que la Religion naturelle, & que nous avons vû ce que c'est que le Paganisme, ou la corruption de cette Religion, il nous sera bien facile de connoître en quoi consiste son rétablissement, & nous ne nous méprendrons point dans le discernement de ces vrais caractéres.

Il faudra que cette révelation ajoûtée à la premiere, ôte toutes ces idées folles & extravagantes que les hommes s'étoient faites de la Divinité ; & qu'au lieu de regler l'idée de Dieu par les dispositions de leur cœur, elle leur apprenne à regler les dispositions de leur cœur par l'idée d'un Dieu, qu'il faudra concevoir par conséquent saint, juste, tout parfait, qu'elle oblige les hommes à mortifier ces desirs qui les seduisent, & à réprimer ces passions qui leur font violer les droits les plus sacrez ; qu'elle prescrive l'équité & la justice, comme des devoirs indispensables ; qu'elle ôte non-seulement les mauvaises passions, mais encore leur racine, en défendant la convoitise ; qu'elle unisse étroitement les hommes entr[illegible]x, & les hommes avec Dieu.

Certainement il faudra que nous ayons une étrange haine pour la verité, si trouvant une Révelation qui ait tous ces caractéres, nous ne demeurons d'accord qu'elle tend à rétablir la Religion naturelle, & qu'elle a un même principe que celle-ci. Je sçai qu'il y aura deux parties de nous-mêmes qui ne feront pas bien d'accord sur ce sujet. La raison avec ses plus pures lumieres, ave[illegible]

maximes d'équité & de justice, avec la connoissance naturelle de Dieu, avec les plus légitimes mouvemens de la conscience, nous portera à reconnoître cette Révélation malgré la cupidité. La cupidité avec ses passions, voudra démentir la raison : & alors il faudra voir si nous aimons mieux nous en raporter à la raison, qui ne nous trompe jamais, à moins qu'elle ne soit séduite par la cupidité : ou à la cupidité, qui trompe toûjours nôtre raison par elle-même : à ces maximes d'équité & de justice qui ne nous ont jamais fait faire de faute, ou à l'interêt qui nous en fait faire tous les jours : aux mouvemens d'une conscience qui nous empêcheroit de commettre le mal, si elle étoit cruë : ou à des passions qui sont la cause de la plûpart des malheurs qui nous arrivent, même dans le commerce de la vie civile, &c. Enfin il faudra voir, si nous voulons être des monstres, en soûmettant les lumieres de nôtre raison aux passions : ou si nous aimons mieux être des hommes, en soûmettant nos passions aux lumieres de nôtre raison. Il faudra dans la suite satisfaire aux difficultez des Deïstes.

CHAPITRE VIII.

Où l'on établit qu'il y a une distinction nécessaire & naturelle entre le bien & le mal moral.

AVANT que de répondre aux Deïstes, il faut convaincre ceux qui s'opiniâtrent à soûtenir qu'il n'y a aucune distinction naturelle entre le bien & le mal ; que ce sont là des vains noms, & qui ne font impression sur les esprits que par la force de l'édu-

cation & des préjugez.

Si cela est, il faut avoüer qu'il n'y a point de devoir, & que les hommes les plus scelerats, ne doivent faire que ce qu'ils font: ce qui est déja une affreuse conséquence. Car que les violences, les adulteres, les assassinats, les parricides, les sacrileges, le meurtre de son pere & de ses enfans, l'impieté & les blasphêmes contre un Dieu qu'on reconnoît, ne soient point contraires à nôtre devoir, c'est une proposition contre laquelle la lumiere naturelle se soûleve d'abord.

C'est un préjugé de l'éducation, dira quelqu'un, qui nous fait regarder ces actions comme des crimes. Non, ce n'est point un préjugé de l'éducation simplement; cette notion est fondée sur divers principes inviolables qui apartiennent à la nature.

I. Elle est établie sur le consentement des hommes, de tous les tems & de tous les lieux qui s'accordent dans le jugement qu'ils font de ces actions que nous venons de marquer. Or il est vrai, & nous l'avons déja fait voir ci-dessus, que tous les hommes conviennent dans les principes de la nature, mais jamais dans les principes de l'éducation; à moins que cette éducation ne soit elle-même entée sur la nature.

II. Cette notion est fondée sur l'ordre naturel de la societé. Je ne veux que ces deux principes évidens & incontestables pour le faire voir. Le premier, que les hommes sont plus faits naturellement pour la societé que ne sont les bêtes. Le second, qu'étant plus faits pour la societé que les bêtes, ils doivent plus se conduire par raison, & ne se pas confondre avec elles, combien moins

descendre plus bas par des déréglemens monstrueux. Car si tout cela est véritable, il est clair qu'il y a un devoir à nôtre égard, & par consequent une vertu qui consiste à s'acquiter de ce devoir.

III. Elle est établie sur l'obligation naturelle dans laquelle nous sommes d'obéïr à nôtre raison. Car il est vrai qu'avant l'éducation, nous avons une lumiere naturelle, qui nous sert même à apercevoir les principes de la premiere, & sans laquelle nous sommes incapables de toute instruction. Il est certain aussi, que cette lumiere naturelle que nous apellons la raison, nous dit & nous conseille toûjours quelque chose. Ou donc nous devons obéïr à cette raison, ou nous ne le devons pas. Si nous ne le devons pas; cette raison nous est inutile, & nous devenons même par-là incapables d'éducation & de discipline; la nature s'est trompée en nous la donnant, & il nous faut renoncer au nom & à la définition de l'homme. Si nous devons obéïr à cette raison; Il y a donc un devoir, une premiere loi qui consiste à suivre sa raison: & s'il y a un devoir, il est bon de s'en acquiter: & il y a du mal à ne s'en acquiter point; & par consequent encore, il y a une distinction naturelle entre le bien & le mal, plus ancienne que l'éducation, le fondement de toute discipline, & le principe de toute instruction.

IV. Ce principe qui établit de la difference entre le bien & le mal moral, est établi sur le bon ou mauvais usage que les hommes font nécessairement de leur raison. Ils n'en sçauroient faire tous un bon usage, ni tous un mauvais, puis qu'ils en font un usage tout contraire. Les uns se servent de

leur raison pour satisfaire leurs passions aux dépens des autres. Les autres se servent de leurs lumieres pour rendre aux autres ce qui leur apartient, aux dépens de leurs passions. Ces deux usages de la raison, sont diamétralement opposez. Et par conséquent, si l'un est bon, il faut nécessairement que l'autre soit mauvais : & alors le bon est préferable au mauvais, qui en doute ? Que si nous devons faire un bon usage de nôtre raison, voilà un devoir : s'il y a un devoir, il y a de la vertu à s'en acquiter, du déreglement à ne s'en acquiter pas. Voilà donc nôtre distinction entre le bien & le mal moral, qui coule évidemment des principes de la nature.

V. Mais pour montrer plus particulierement cette verité, il faut faire ici l'anatomie de la loi naturelle, s'il m'est permis de parler ainsi. Elle consiste I. En ce que nous nous aimons nous-mêmes. II. En ce que nous avons une raison capable de nous conduire. III. Et enfin, en ce que nous nous servons de cette raison pour conduire cet amour de nous-mêmes, qui de soi est aveugle & ignorant.

Tout cela est naturel. Il est naturel de s'aimer soi-même, naturel d'avoir une raison, & naturel de régler l'amour de soi-même, puisque même l'on ne peut sentir ni joie, ni satisfaction, sans aimer ce soi-même qui en est le sujet ; ni sentir la misere & l'affliction, sans haïr cette affliction & cette misere, en vûë de soi-même qui la sent ; ce qui est nécessairement joint à l'amour de soi-même.

Il est naturel d'avoir une raison, qui consent naturellement à la verité de certains principes qui sont la régle de l'évidence. &

de la certitude de toutes nos connoissances. De là vient que nous l'apellons la lumiere naturelle.

Enfin il est naturel aussi d'obéïr à cette raison ; & la force de cette loi est fondée sur les principes de l'amour de nous-mêmes. Car puisque nous aimons, nous desirons nôtre bien & nôtre conservation : & puisque nous desirons nôtre bien & nôtre conservation, nous sommes bien-aises de trouver une lumiere qui nous puisse conduire à l'un & à l'autre. Cette lumiere est nôtre raison. Nous desirons donc d'être raisonnables, par le même principe qui nous fait desirer nôtre bien & nôtre conservation. Ainsi cette premiere loi qui nous oblige à suivre nôtre raison, tire sa premiére force & ses premiers motifs de l'amour de nous-mêmes, qui est de tous les principes le plus naturel, comme il est le plus legitime & le plus innocent, lors qu'il est bien dirigé.

Que si nous examinons après cela tous les principes de la loi naturelle, nous trouverons qu'elle est composée des plus sures maximes de la raison, & des sentimens les plus innocens de l'amour de nous-mêmes.

Cette loi naturelle est composée principalement de quatre régles, la régle de la temperance, la régle de l'affection naturelle, la régle de la justice, & la régle de la connoissance. Chacune de ces régles est composée de ce qu'il y a de plus pur dans la lumiere naturelle, & de plus légitime dans l'amour de soi-même.

La premiére peut être exprimée dans ces quatre maximes : Nous devons préférer un grand bien à un petit bien : Nous devons souffrir un petit mal, pour en éviter un plus

grand : Nous devons perdre un petit bien, pour éviter un grand mal : Nous devons souffrir un petit mal, pour parvenir à la possession d'un grand bien. C'est ici la régle de la sobrieté, de la temperance, de la patience, & de toutes les vertus qui nous engagent à souffrir, ou à abandonner quelque chose dans la vuë de quelque bien. Il ne faut point de grands raisonnemens, pour montrer que nous trouvons dans cette régle, ce qu'il y a de plus naturel dans l'amour de nous-mêmes, & de plus incontestable dans les maximes du sens commun. Il y a là quelque chose de plus ancien que l'éducation : & par un instinct naturel, nous ne nous faisons des reproches, lorsque nous manquons à ces devoirs naturels. Nous nous accuserons de volupté, si nous avons préferé le plaisir de l'intemperance au bien réel & solide de nôtre conservation : de lâcheté, si nous n'avons pû endurer un petit mal, comme des soins, de la peine & de la fatigue, pour prévenir un plus grand mal, qui sera, par exemple, la ruïne de nôtre famille, ou la perte de nôtre patrie; d'un aveugle & sordide interêt, si nous ne [illegible]onnons pas une petite partie de nôtre [illegible]n, pour empêcher la perte de nôtre honn[illegible], de nôtre vie, &c. & d'une honteuse mol[illegible]e si nous faisons difficulté de nous incom[illegible]oder un peu pour obtenir un bien très-considerable, lorsque nous le pouvons légitimement posseder. Dans ces sortes de transgressions de la loi naturelle, nous sommes comptables de nous-mêmes à nous-mêmes. Il y a donc ici une maxime, ou une régle naturelle & fondée sur les principes de la raison & de l'amour de nous-mêmes : &

cette loi n'eſt violée que par des mouvemens violens & impetueux, qui viennent d'ailleurs, qui corrompent la nature, qui nous empêchent d'obéïr à cette loi, & qui ſont contraires à la raiſon & à l'amour de nous-mêmes : & ſont ce qu'on apelle le peché originel.

La ſeconde régle, qui eſt celle de l'affection naturelle, eſt fondée ſur ce principe : Nous devons aimer ce qui nous apartient, ou qui ſe raportent à nous. Il eſt compoſé de ce principe de l'amour de nous-mêmes : Puiſque nous nous aimons, nous devons aimer les choſes qui nous apartiennent ; & de ce principe de nôtre raiſon : Les hommes ſont nos prochains ; ils portent nôtre image, & nous ſommes unis avec eux. Sans l'amour de nous-mêmes, la connoiſſance de cette proximité, ne ſeroit pas un motif d'affection. Sans la raiſon, cette diſpoſition où nous ſommes d'aimer ce qui nous apartient, nous ſeroit inutile, puiſque nous ne connoîtrions point que les hommes ſont nos prochains. Comme donc la raiſon & l'amour de nous-mêmes apartiennent à la nature, on ne peut douter que ce ne ſoit ici un principe naturel.

La troiſiéme régle, qui eſt celle de la juſtice, eſt compriſe dans cette maxime. Nous devons faire pour les autres ce que nous voudrions que les autres fiſſent pour nous. Nous voyons encore là la raiſon & l'amour de nous-mêmes : la force de cette loi, n'étant pas ſeulement dans la lumiere de l'eſprit qui l'aprouve, mais encore dans les motifs de l'amour de nous-mêmes, qui la confirme par un retour ſur ſoi. Tout cela eſt naturel : qui le niera ?

La quatriéme, qui eſt la régle de la reconnoiſſance, peut être ainſi exprimée : Nous devons aimer ceux qui nous font du bien. On trouve ici un retour de l'amour de nous-mêmes, qui veut du bien à ceux dont il ſe ſent obligé : & une maxime de la raiſon, qui aprouve ce ſentiment, & qui nous fait regarder comme coupables, tous ceux qui ne l'ont pas. Cette régle, auſſi-bien que les precedentes, coule donc évidemment des principes de la nature.

Toutes ces régles du bien, forment ce que nous apellons la loi naturelle : mais cette loi doit être encore ſoutenuë par des motifs naturels, qui ſont ceux de la conſcience. La connoiſſance naturelle que nous avons de la ſageſſe, de la bonté & de la juſtice de Dieu, s'unit merveilleuſement avec ces maximes d'équité & de juſtice. Nous ne reprochons pas ſeulement comme des déreglemens, tous les mouvemens qui nous font tranſgreſſer cette loi naturelle, mais nous craignons néceſſairement la juſtice de Dieu après cette action, comme nous l'avons déja fait voir en parlant de la conſcience.

Comme donc les trahiſons, les meurtres, les blaſphêmes, les parricides, &c. violent directement cette loi naturelle, & choquent directement les mouvemens de la conſcience, il s'enſuit que ces actions ſont naturellement atroces, & ont une énormité qui ne vient pas ſeulement des préjugez de l'éducation, & qu'au contraire les préjugez de l'éducation, qui ſont égaux, uniformes, & les mêmes à cet égard dans tous les hommes qui ſont & qui ont été, ſont plûtôt fondez ſur cette atrocité naturelle qui naît de la

contrarieté que ces actions ont avec des maximes & des sentimens qui sortent du fond de la nature, & qui sont même si propres & si essentiels à l'homme, que qui les anéantiroit, détruiroit entierement la nature humaine.

Enfin, il est naturel à l'homme de se conduire par ces quatre régles qui composent la loi naturelle, il est contre la nature de les violer. S'il doit obéïr à cette loi, comme la nature l'enseigne, il fait mal en la transgressant, & la distinction qui est entre ce mal & ce bien, ne sçauroit être plus essentielle & plus naturelle.

CHAPITRE IX.

Où l'on examine les difficultez des Deïstes.

NOus commencerons, en répondant à la plus commune de leurs objections. On sçait, disent-ils, que les préjugez de la coûtume & de l'éducation, peuvent nous tromper, en nous faisant regarder comme des misteres sacrez, des imaginations monstrueuses. La peur qu'on nous fait des jugemens de Dieu, nous empêche de former des doutes raisonnables sur la Religion. Nous demeurons dans la superstition, par la crainte d'être incrédules.

On répond, que les incrédules sont tout-à-fait inexcusables, lors qu'ils craignent les préjugez de la pieté, & qu'ils n'aprehendent point ceux du libertinage. Je ne nie pas véritablement, qu'il n'y ait une infinité de personnes qui croyent par les engagemens de la naissance, de l'éducation & de la coûtume, plûtôt que par la réflexion qu'ils ont faite

faite sur les caracteres de Divinité qui sont dans la Religion ; mais aussi doit-on avoüer, qu'il y a une infinité d'incredules qui ne doutent que par l'envie de s'élever au dessus des autres, en ne croyant rien de ce que le vulgaire croit ; par le peu de soin qu'ils ont de s'instruire ; par le commerce qu'ils ont avec des débauchez, ce qui fait une éducation toute contraire à la premiere ; sur-tout par l'envie qu'ils ont de satisfaire toutes leurs passions.

Mais je n'en dis pas assez, lorsque je soûtiens qu'ils ont leurs préjugez comme nous ; étant certain qu'ils en ont un plus grand nombre & de plus dangereux. Ils en ont un plus grand nombre, parce que toutes les passions en forment à leur avantage. Ils en ont de plus dangereux, parce qu'il est mille fois plus facile de revenir des fausses opinions qu'on a reçûës par l'impression de la naissance & de l'éducation, telles que sont celles qu'on nous soupçonne d'avoir, que de celles dont on est préoccupé par toutes les passions du cœur, telles que sont celles que nous attribuons aux incredules.

Ainsi la coûtume & les sens, plus forts que la coûtume ni l'éducation, nous ayant persuadé dans nôtre enfance, que les étoiles ne sont pas plus grandes que des flambeaux, nous nous sommes facilement desabusez en raisonnant sur ce sujet : mais on ne voit point de présomptueux, qui soit revenu de la bonne opinion qu'il avoit conçûë de soi-même, parceque ce dernier préjugé vient de l'orgueil & de l'amour propre.

Or les incrédules ont à craindre les préjugez du cœur, puisque, comme nous venons de le remarquer, toutes leurs passions

trouvent leur compte dans leur sentiment ; au lieu que nous avons seulement à apprehender les préjugez de la naissance ; de la coûtume & de l'éducation. Il s'ensuit donc qu'ils ont à craindre beaucoup plus que nous.

Certainement il faudroit être bien aveugle, pour craindre que les principes d'éducation, ou les objets que la Religion nous fait entrevoir, fussent plus capables de surprendre nôtre crédulité, & d'imposer à nôtre esprit, que l'idée de la volupté presente, le sentiment réel & vif des plaisirs que nous goûtons, des objets qui entrent comme en foule dans nôtre ame par le canal des sens, la fougue & l'impetuosité de ces passions, qui sont si évidemment des principes d'erreur & d'illusion dans la vie civile, qu'il suffit de faire voir qu'un homme est passionné, pour lui ôter toute créance.

Que si l'on n'ajoûte jamais de foi aux paroles d'un vindicatif qui veut justifier l'excès de son ressentiment, ou d'un présomptueux qui se loüe lui-même, ou même d'un pere qui excuse les fautes de son fils, encore que ce soit là une affection bien innocente : encore moins doit-on croire ceux qui nient les principes de la Religion, que toutes les passions nous fournissent des préjugez contr'elle, parce qu'elle tend à réprimer toutes nos passions.

Mais bien qu'à examiner les principes de nos faux préjugez, il y ait mille fois plus d'aparence qu'ils se trompent, qu'il n'y en a que nous nous trompons : nous suposerons, si l'on veut, que cela est égal, & nous leur demanderons seulement des précautions égales, pour s'empêcher de tomber dans l'er-

reur. Nous leur offrons de ne recevoir aucun principe que par raiſon : & nous leur demandons auſſi qu'ils ne doutent qu'avec raiſon. Nous ne ferons aucun effort pour nous perſuader la verité des principes de la Religion, ſi leur évidence ne nous y oblige : qu'ils ne réſiſtent pas auſſi à leur évidence, ſi elle les convainc. On n'exige que cela d'eux ; & l'on promet de remplir exactement cette condition. On peut voir même facilement qu'on a ſuivi cette méthode dans le commencement de cet Ouvrage, & que le préjugé n'a point de part aux véritez que nous avons prouvées. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous a perſuadé qu'il y avoit un Dieu : la raiſon ne peut s'empêcher de tirer cette conſéquence de tout ce que nous voyons. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous perſuade que Dieu eſt un Etre ſage & intelligent : la raiſon ne reconnoît point de Dieu, & elle retombe dans l'Atheiſme, s'il faut qu'elle le croye privé d'intelligence & de ſageſſe. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous fait croire que Dieu ſçait ce qui ſe paſſe ſur la terre : la raiſon nous dit que Dieu n'eſt point un Etre intelligent, ou qu'il connoît les actions de ſes créatures. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous perſuade que Dieu aprouve la pieté de ceux qui lui rendent leurs hommages, & leurs actions de graces, & qu'au contraire il condamne l'impieté de ceux qui le mépriſent & qui l'outragent : la raiſon nous dit, que s'il eſt néceſſaire que Dieu connoiſſe les actions des hommes, il ne l'eſt pas moins qu'il les connoiſſe telles qu'elles ſont, & qu'il les aprouve ou ne les aprouve pas, ſelon qu'elles méritent de l'être. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous perſuade que Dieu

aime ce qu'il aprouve, & qu'il haït ce qu'il desaprouve : la raison ne nous permet pas de douter que Dieu haïsse tout ce qu'il connoît digne de haine, en le desaprouvant, & qu'il n'aime ce qu'il connoît digne d'être aimé en l'aprouvant. Ce n'est pas le préjugé qui nous fait croire que Dieu doit aimer plus les gens de bien, que les méchans ; la raison nous en a déja persuadez, en nous convainquant des verités précedentes. Ce n'est pas le préjugé qui nous fait voir, que si Dieu aime davantage les gens de bien que les méchans, il faut nécessairement qu'il fasse plus de bien à ceux-là, qu'à ceux-ci : la raison nous dit qu'on fait plus de bien, à mesure qu'on aime davantage, ce qui est particulierement vrai d'un Etre souverainement libre & tout-puissant. Ce n'est pas le préjugé qui nous fait croire que Dieu ne feroit pas plus de bien aux bons, qu'aux méchans ; s'il n'y avoit rien à esperer après cette vie ; & que souvent la vertu est miserable & opprimée dans ce monde : la raison, ou plûtôt nos sens, nôtre vûë, l'experience, nous apprennent cette verité. Ce n'est donc pas le préjugé ; mais la raison qui nous convainc de la necessité & de la verité de cette Religion où nous trouvons l'exercice de la justice Divine ; & qui nous enseigne que Dieu doit rendre un jour à chacun selon ses œuvres.

Ceux qui révoquent en doute la revelation, nient le Jugement avenir. Ceux qui nient le Jugement avenir, sont obligez de nier que Dieu favorise davantage les gens de bien, que les méchans, puis qu'à leur compte, les méchans auront la meilleure part de ses biens. Ceux qui nient que Dieu ai-

me davantage les gens de bien, que les méchans, seront contraints de dire qu'il aprouve également la vie des uns & celle des autres, le bien & le mal, le vice & la vertu. Ceux qui soûtiennent que Dieu aprouve également le bien & le mal, mettent de l'imperfection en Dieu, & ne peuvent se sauver qu'en se retractant, & en disant que Dieu ne connoît ni l'un ni l'autre. Ceux qui nient que Dieu connoisse les actions des hommes, nient que Dieu soit cette Intelligence qui a composé l'homme, & qui le conserve avec les autres ouvrages de l'Univers. Ceux qui nient que Dieu soit cette Intelligence, nient que Dieu soit. Ecartez-vous un peu de ces principes : vous voilà dans l'égarement & dans les ténébres. Tenez-vous-en au contraire aux veritez de la Religion, rien ne vous sera plus facile que de sauver le bon sens & la raison.

Mais ne peut-on point former des doutes sur ces véritez, toutes évidentes qu'elles sont ? Et quelle indissoluble que paroisse leur union, n'y auroit-il pas moyen de renverser ce Système ? Voïons, faisons des efforts en faveur des incredules, & n'oublions rien, s'il se peut, de ce qui peut leur être avantageux. La verité ne sera que plus forte, lorsque nous lui aurons opposé tout ce qu'on peut dire de plus spécieux contr'elle.

CHAPITRE X.

Où l'on continuë de satisfaire aux difficultez des Deïstes.

IL semble qu'on peut détruire l'enchaînement des veritez précedentes, en commen-

çant par ébranler la certitude de la premiére, & en disant qu'à la verité Dieu pourroit connoître les actions des hommes, s'il le vouloit ; mais qu'étant souverainement libre, il ne pense qu'à ce qu'il veut, & qu'ainsi il peut détourner volontairement les yeux de dessus la conduite des hommes.

Je ne dirai pas, pour répondre à cette objection, que Dieu ne pouvant s'empêcher de se connoître lui-même, voit nécessairement les êtres qui sont sortis de lui ; & qu'en regardant sa bonté, il ne se peut qu'il ne voye en même temps les objets en faveur desquels sa bonté s'est déployée.

Je ne dirai pas, que l'ignorance & l'inadvertance sont deux défauts dont un entendement infini ne peut être capable, & qu'il est absolument nécessaire que l'entendement de Dieu soit infini, puisque n'ayant aucun principe de son existence, il n'y a point de cause qui l'ait borné ; & qu'il n'y a pas plus de raison qu'il ait ce degré de perfection, que cet autre, & cet autre encore à l'infini.

Je ne dirai pas même, que Dieu n'ayant ni haine ni indifference pour ses ouvrages, comme nous l'avons déja montré, il faut être tout-à-fait chimérique, pour croire qu'il en détourne les yeux à dessein.

Toutes ces considerations sont assurément bien solides ; mais nous avons à dire quelque chose de plus fort encore. C'est que quand Dieu détourneroit les yeux, pour ne point voir de quelle maniere le vice & la vertu sont partagés sur la terre, il est impossible qu'il ne l'ait prévû en formant l'Univers. Il a vû qu'il enchaînoit toutes choses d'une telle sorte, que les hommes

qui seroient les plus méchans, s'ils venoient à se corrompre, auroient la meilleure part de ses biens; & que l'injustice & la violence en obtiendroient plus que la moderation & l'innocence. Comment n'auroit-il pas vû une chose si visible? & si Dieu l'a prévûë, il est incontestable qu'il a dû, ou l'empêcher, ou prendre des mesures pour corriger un jour ce desordre. Enfin, s'il l'a prévû, c'est tout comme s'il le voyoit, & il est inutile après cela d'avoir recours à cette grossiere fiction, que Dieu détourne les yeux de dessus ses ouvrages.

Il semble qu'on peut objecter contre la seconde verité de nôtre Sistême, que Dieu aprouve également toutes les actions des hommes, parce qu'elles sont égales dans leur principe; c'est-à-dire, que l'homme de bien agiroit comme le méchant, & le méchant comme l'homme de bien; s'ils se trouvoient dans les mêmes circonstances.

On répond premiérement, que ce raisonnement prouve trop, puis qu'il tend à montrer que les hommes ne peuvent jamais être dignes de blâmes. Ils n'ont qu'à voler, trahir, assassiner, & dire après cela, que les circonstances de leur vie, les mettent dans cette nécessité; & qu'ils sont déterminez par les objets qu'ils voyent, par les occasions qui se presentent, & par l'éducation qu'ils ont euë. Ils seront heureux, si avec cette défaite, ils peuvent satisfaire leurs parties, & desarmer le bras séculier. Mais comment leurs Juges se payeroient-ils de cette raison, puisque leur propre cœur ne s'en paye pas, les remords qu'ils sentent après avoir commis le crime, étant des preuves certaines non seulement qu'ils sont coupa-

bles, mais qu'ils le sont à leur propre jugement.

Véritablement, s'il s'agissoit ici des serpens, des tigres & des bêtes sauvages, qui aussi-tôt qu'elles sont nées, exercent le penchant qu'elles ont à nuire aux autres animaux, il faudroit chercher dans la sagesse du Créateur, les raisons de cette inclination, parce que les bêtes l'exercent, sans sçavoir ce qu'elles font, n'ayant point de loi qui le leur défende.

Je dis bien davantage, ces animaux obéïssent aux ordres de leur Créateur, par les embûches qu'ils tendent aux autres, puis qu'ils suivent les loix de leur instinct. Mais il n'en est pas de même de l'homme, Dieu a gravé dans son cœur, des principes d'amour pour son prochain, de fidelité & de reconnoissance pour ses bien-faicteurs; & néanmoins il opprime le prochain, & il ose blasphémer le nom de Dieu.

C'est cette contrarieté & cette opposition, qu'on ne peut soupçonner qui vienne de Dieu, parce qu'il n'est pas possible que celui qui nous a fait tant de bien, soit le principe de nôtre ingratitude; que celui qui a gravé la loi naturelle dans nôtre ame, fasse naître de obéïssance à cette loi, & qu'il soit en même-temps l'Auteur de nos crimes & de nos remords.

Que s'il faut raporter à Dieu le déréglement qui paroît dans les actions des hommes, il faudra penser que lors qu'un homme blasphême, c'est Dieu lui-même qui est le principe de cette impieté. De sorte, que comme on dit fort bien que Dieu nous nourrit, lors qu'il donne les alimens qui produisent cet effet; que Dieu nous éclaire, lorsque

que les Astres répandent sur nous la lumiere qu'il a mise en eux : il faudra dire, à suivre ces imaginations extravagantes, que c'est Dieu qui se maudit & qui blasphême son propre Nom par la bouche des impies; ce qui ne peut être entendu sans horreur. Si ceux contre qui nous disputons, ne rejettent point, aussi-bien que nous, une semblable pensée, nous ne prétendons pas nous amuser à raisonner contr'eux; & s'ils l'éloignent, comme nous n'en doutons pas, il faut qu'ils avoüent que Dieu n'est pas la cause de l'impieté & des blasphêmes des hommes. Mais si ce n'est pas à Dieu qu'il faut les raporter, il faut s'en prendre aux hommes eux-mêmes; il faut nécessairement qu'ils se soient corrompus par leur propre faute, & qu'ils soient coupables tout seuls des actions énormes qu'ils commettent. La plus fiere incrédulité ne pourra s'empêcher de tirer cette conséquence, à moins qu'elle n'anéantisse l'existence de Dieu, qui est le principe inébranlable que nous supposons solidement établi, sans lequel tout tombe; mais qu'il suffit aussi pour soûtenir tout dans le grand Système de la Religion.

Car pour les objets & les circonstances, c'est une erreur puerile de les charger du blâme de nos déreglemens; puisque de quelque maniere qu'on explique la part que toutes ces choses ont à nos actions, c'est une verité inconteſtable & connuë de tout le monde, qu'elles ne forcent point nôtre ame, & ne sçauroient contraindre nôtre volonté. Et il n'est point vrai aussi, que l'homme de bien agisse comme le méchant, lors qu'il se trouve dans les mêmes circonstances. L'un est orgueilleux, & l'autre hum-

ble dans la prosperité ; l'un ferme, l'autre impatient dans la misere, &c.

Ainsi les incredules se trouvent pressez entre deux veritez infiniment évidentes ; l'une, que certaines actions que les hommes commettent, sont méchantes ; c'est ce que la raison, leur propre cœur, le consentement des hommes à les blâmer & à les punir, la loi naturelle, & les remords de la conscience, nous persuadent, sans que nous en puissions douter : l'autre, que des actions méchantes ne doivent point être attribuées comme à leur principe, à ce même Dieu qui les desaprouve & les défend dans le fond de nôtre ame, par les lumieres & les sentimens contraires qu'il y a mis. Que les incredules s'agittent tant qu'il leur plaira, ils ne se défendront jamais contre l'évidence invincible de cette démonstration.

Mais, dit-on, vous souciez-vous d'une mouche ou d'un ver ? Vous croiriez faire tort à un grand Monarque, si vous pensiez que rempli de ses vastes desseins, il attachât incessamment les yeux sur une troupe de fourmis, pour considérer leur travail, pour veiller à leur conservation, & pour prendre garde qu'elles ne fassent point de tort les unes aux autres. Et Dieu n'est-il pas infiniment plus élevé au dessus de nous, qu'un Monarque ne l'est au dessus des fourmis ?

Oüi sans doute, & l'objection n'est spécieuse qu'en ce qu'elle supose cette grande verité : mais dans le reste qui fait le principal, elle n'a rien que de foible, & qui ne serve même à établir nos principes. En effet Dieu est nôtre Créateur : mais le Monarque ne l'est point des fourmis. Dieu ne peut être conçû que comme souverainement

bon & juſte ; l'on conçoit même que ces vertus ſont partie de ſa gloire ; au lieu que l'on conſidere plus ſouvent le pouvoir & l'autorité d'un Roi, que toute autre choſe. Un Monarque n'ayant qu'un eſprit borné, & ne pouvant s'apliquer par conſequent qu'à un certain nombre d'objets, ne peut donner ſon attachement aux uns ſans negliger les autres ; de ſorte qu'il eſt blâmé lors qu'il s'aplique à de petites choſes, parce qu'on ſupoſe que cela le diſtrait des grandes. Mais il en eſt autrement de Dieu, à qui le ſoin qu'il prend des hommes, ne ſçauroit cauſer de diſtraction ; puiſque ſa connoiſſance & ſa puiſſance ſont infinies. Un Roi n'a point formé ces fourmis à ſon image ; & l'on ne peut nier que Dieu n'ait mis quelques traits de ſon eſſence au dedans de nous, puiſque nous trouvons en nous quelque eſpece de connoiſſance, de ſageſſe, de juſtice, &c. & qu'on ne peut reconnoître l'exiſtence de Dieu, ſans lui attribuer toutes ces vertus. Un Monarque n'a point fait des promeſſes ni des menaces aux fourmis, dont on veut bien preſſer la comparaiſon ; au lieu que Dieu en fait aux hommes par la voie de la conſcience. Ces fourmis, dont on parle, n'ont pas elles-mêmes une religion qui faſſe leur fin & leur deſtination naturelle, rendant leurs adorations au Monarque, jurant par ſon nom, s'aſſurant ſur ſa protection, l'invoquant dans leurs beſoins, & ayant été formées à cela par leur Auteur : au lieu que l'on a verifié tout cela des hommes. Un Monarque ne peut point éclairer ces fourmis d'un regard, & les punir, ou leur faire du bien par un ſimple mouvement de ſa volonté ; au lieu que

Dieu peut tout cela à vôtre égard. Les fourmis ne sont point de la juriſdiction de ce Roi, ni dans l'étenduë de ſon Empire, parce que ce Roi n'eſt pas maître de la Nature ; au lieu que Dieu qui eſt le maître des fourmis, doit l'être des hommes à beaucoup plus forte raiſon, étant le Monarque univerſel qui gouverne toutes choſes, & le ſouverain Moteur par lequel toutes choſes ſubſiſtent. Enfin, un Monarque n'eſt pas preſent en tous lieux pour agir par-tout, au lieu qu'on ne peut ſe diſpenſer d'attribuer l'immenſité à Dieu.

Ce qu'il y a de deſavantageux à l'incredulité, c'eſt que quand même cette comparaiſon qui eſt le fort prétendu des impies, ſeroit auſſi juſte & veritable, qu'elle eſt fauſſe & défectueuſe, la conſequence qu'on en tire, ſeroit très-certainement déraiſonnable.

Car puiſqu'on ne peut reconnoître l'exiſtence d'un Dieu, ſans lui attribuer d'agir ſur la matiére, qui eſt encore plus éloignée de ſes perfections infinies, que nous ne le ſommes, & d'adreſſer les moindres choſes de la Nature à leur fin, comment oſeroit-on nier qu'il ne faſſe cela même à l'égard des hommes, & que par conſéquent il ne les dirige & ne les conduiſe à leur fin naturelle, qui eſt la Religion, comme nous l'avons déja trouvé ?

La baſſeſſe de l'homme, rend le commerce que Dieu a avec nous, merveilleux, mais non pas incroyable. Le Soleil peut éclairer les plus bas lieux de la terre, ſans s'abaiſſer. Dieu agit ſur les plus petits corps & ſur les moindres des inſectes, qu'il produit & qu'il conſerve, ſans rien perdre de ſa grandeur & de ſa Majeſté. Au contraire, la petiteſſe du

ſujet, fait paroître l'excellence de l'ouvrier. Rien ne découvre mieux la puiſſance de Dieu, que de voir qu'il met un atôme en état de meſurer l'étenduë des Cieux : qu'il fait dépendre les merveilles d'un eſprit qui ſe connoît, & qui connoît les autres choſes, d'un peu d'argile façonnée & miſe en couleur. Rien ne marque mieux l'étenduë de ſa ſageſſe, que de voir qu'il prévoit ſes actions avant qu'elles ſoient faites ; qu'il dirige les plus pernicieuſes, & fait ſortir le bien du fond même des mauvaiſes intentions. Rien ne fait paroître davantage ſa juſtice, que cette inſpection générale qui lui fait condamner le crime avant qu'il ſoit conçû, qui le rend le Juge univerſel de tous les hommes, & de toutes les penſées & de tous les mouvemens des hommes : de ſorte qu'il n'y a ni tenebres, ni diſſimulation, ni prétextes, qui dérobent le moindre crime à cette ſouveraine eſſence, qui ſouffre tout, pour punir tout, & pour le diriger à de bonnes fins. Ainſi, bien loin que la petiteſſe des ſujets, ſur leſquels les vertus de Dieu s'exercent, les abaiſſe & ſur ôte quelque choſe, la raiſon nous fait voir qu'elle en emprunte un nouvel éclat.

Mais peut-être que Dieu fait comme ces politiques Legiſlateurs, qui promettent de faux biens à ceux qui obéïront à leurs loix, pour les porter à remplir des devoirs véritables, & qui ne font aucune difficulté de tromper la multitude pour ſon bien. Cette penſée eſt ſi indigne de Dieu, de qui la raiſon veut que nous ayons l'idée la plus parfaite qu'il ſe pourra, que nous pourrions bien nous diſpenſer de la réfuter. Les Legiſlateurs humains, n'ont fait de fauſſes pro-

messes, que parce qu'ils n'étoient point en état de donner des biens veritables. Mais il n'en est pas de même de Dieu, qui ne peut s'empêcher d'être fidéle & véritable, & qui ne sçauroit être hors d'état de tenir ce qu'il promet, comme les hommes le font si souvent. D'ailleurs, où sont les Legislateurs équitables qui établissent une societé, n'observent aucune régle de justice, & mettent les choses en tel état, que ceux-là obtiennent plus de bien & de prosperité, qui violent leurs loix avec plus de licence ? Or c'est là ce qu'on pourroit dire de la Divinité, si elle avoit enchaîné les principes des choses, comme nous le voyons, sans qu'il y eût un dernier Jugement à attendre ; puisqu'on n'auroit qu'à violer sa Loi sans scrupule, pour être plus heureux, & qu'on n'auroit qu'à suivre les mouvemens de la Loi naturelle, pour être plus miserable.

Non, répondront les incredules, cela ne va pas ainsi. Dieu punit & récompense dès cette vie même. Il a attaché les remords au crime, afin qu'ils en fissent toute la punition. Il a aussi attaché la satisfaction qui naît du bon témoignage qu'on se rend à soi-même aux bonnes actions, afin que la vertu ne demeure point sans recompense. Mais que les grands scelerats seroient heureux à ce compte ! Qu'il seroit avantageux de porter le vice dans l'excès ! Qu'on auroit tort de ne pas faire violence à son cœur, & de ne pas étouffer les sentimens de sa conscience ! Car quand on en seroit venu à ce point, on seroit sans juge & sans bourreau, étant sans remords ; on se seroit mis à couvert de la peine, à force de crime ; on demeureroit impuni en devenant plus méchant,

& l'on tromperoit la sageſſe & la juſtice de Dieu par l'excès de ſa corruption. Quelle ſeroit la couronne de la vertu, qui conſiſteroit dans une erreur, je veux dire dans la perſuaſion que Dieu nous fera du bien, encore qu'il ne doive pas nous en faire? Quelle ſeroit la punition du crime qui conſiſteroit en une erreur, je veux dire dans la perſuaſion qu'il nous punira, ſi nous faiſons le mal, encore qu'il ne doive point nous punir? Qui ne voit qu'on ne peut recevoir ces idées, ſans anéantir la juſtice & l'exiſtence de Dieu?

Mais, dit-on en dernier lieu, ſupoſez qu'un enfant ſoit nourri dans un deſert, alaité par quelque bête, comme on le feint de Romulus, ou nourri par quelqu'autre voie extraordinaire, ſans aucun ſecours humain; car il eſt permis de faire des ſupoſitions: & dites-nous ſi vous croyez que cet enfant devenu homme, connoiſſe Dieu, ou qu'il ait une Religion?

On peut répondre à cette queſtion par une autre, & en demandant ſi cet homme ne ſera point en effet ſociable, encore qu'il n'ait jamais d'homme avec qui il pût entrer en ſocieté? N'eſt-il pas vrai qu'il ſera naturellement dans la diſpoſition d'aimer ſes ſemblables, s'il en voit; de chercher ſa famille, s'il en a: de ſçavoir quelque gré à ſes bienfaicteurs, s'il arrive qu'on lui faſſe du bien? Que ſi toutes ces diſpoſitions ſont cachées dans ſon cœur par le défaut d'objets; & s'il eſt vrai que toutes ces diſpoſitions lui ſont pourtant naturelles, & qu'elles paroîtront dès que ſa ſolitude ceſſera: on peut dire cela même, & en beaucoup plus forts termes, des principes de la Religion natu-

relle. Il n'aura point de syndereſe, parce qu'il n'aura pas occaſion de faire mal à perſonne. Les maximes de juſtice, qui ſeront dans ſon cœur, n'auront point d'exercice, n'ayant point d'objets. Peut-être même qu'il demeurera enſeveli dans une létargie d'eſprit, qui lui permettra à peine de faire réflexion ſur ce qu'il voit. Mais toûjours eſt-il certain qu'il aura une Religion dès que le ſens commun s'exercera en lui; qu'il lui ſera naturel de croire, que tout ce qu'il voit, ne s'eſt pas fait de lui-même: qu'il ſera capable de Religion, dans le même ſens qu'il eſt capable de ſocieté, c'eſt-à-dire, par une diſpoſition naturelle; que le germe de la Religion eſt dans ſon cœur, auſſi-bien que le germe de ſa ſocieté; que comme la politique travailleroit en vain, pour réünir les hommes ſous les loix du gouvernement civil, ſi les hommes n'étoient nés pour la ſocieté; auſſi l'on feroit de vains efforts pour leur enſeigner des Religions, s'ils n'y étoient naturellement diſpoſez par les principes de la Religion naturelle. La nature nous fournit les liens qui nous attachent les uns aux autres. Elle nous fait voir par experience, que nous ne pouvons nous paſſer d'eux. La nature nous fournit auſſi les liens qui nous attachent à Dieu. Elle nous fait connoître par un inſtinct du ſens commun, que nous ne pouvons nous paſſer de lui. La diverſité des gouvernemens civils, n'empêche point l'uniformité des penchans qui nous diſpoſent à la ſocieté & à l'union. La diverſité des Religions, ne détruit point auſſi l'uniformité des principes qui nous diſpoſent à la Religion. Les paſſions diverſifient la Religion; elles diverſifient auſſi la ſocieté.

Le plus mauvais gouvernement supose néanmoins l'union des hommes, comme une condition, sans laquelle il ne peut subsister. La superstition supose aussi la Religion naturelle, sans laquelle il est impossible qu'elle subsiste, parce que comme le mauvais gouvernement n'est qu'une union ou une societé mal dirigée, la superstition n'est aussi que la Religion naturelle mal tournée, & se portant à de faux objets. Considerations qui sont, à mon avis, assez propres à détruire non-seulement la difficulté que nous avons marquée, mais encore plusieurs autres.

III. SECTION,

Où l'on établit la verité de la Religion Judaïque.

CHAPITRE I.

Recherche de cette Revelation ajoûtée à celle de la Nature, dont on a entrevû la nécessité.

SI nous ne jettons les yeux que sur les Nations qui ont surpassé les autres en gloire & en prosperité, & que nous veüillions bien remonter dans les siécles passez, nous ne trouverons rien dans le monde, qui n'afflige nôtre esprit, & qui ne confonde nôtre raison. Nous trouvons que les Grecs les plus polis & les plus civilisez, qui soient parmi tous les peuples de la terre, bâtissent des Autels à l'envie & à la discorde; que les Egyptiens qui se vantent d'avoir communiqué leurs lumieres à la Grece, cher-

chent l'objet de leur culte, parmi les herbes qui croissent dans leurs jardins ; & que les Romains adorent la fiévre, & qu'ils encensent aux Divinitez qu'ils ont menées en triomphe.

Ce desordre est général. Toutes les Nations qui tiennent quelque rang dans le monde, conçoivent la Divinité divisée & multipliée en cent vertus ou providences particulieres, corporelle, bornée, produite, foible, miserable, ambitieuse & deshonorée de mille vices : ce qui est sans doute le comble de l'extravagance.

Nous trouvons néanmoins au milieu de cette multitude, quelques hommes à qui l'on donne le nom de Philosophes, qui se moquent des grossieres imaginations du vulgaire ; & de ces derniers, les uns ne sçavent ce qu'ils doivent croire, & sont tentez de douter de toutes choses, par le peu de certitude qu'ils trouvent dans leurs spéculations, les autres faisant un meilleur usage de leurs lumieres, viennent à reconnoître qu'il n'y a qu'un Dieu qui a fait tout & qui gouverne tout. Encore ceux-ci ne laissent-ils pas de mêler des imaginations monstrueuses à cette idée de l'unité, & de la parfaite souveraineté de Dieu, qui est le premier & plus évident de tous les principes ; & l'on en voit si peu qui puissent persister dans une connoissance pure & saine de la Divinité, qu'ils ne font point de nombre ; car pour le général, il est enseveli dans une superstition déplorable.

Mais lorsque nous ne voyons dans le monde qu'ignorance, superstition, mystéres impurs, imbecilité dans les peuples, imposture dans les Pontifes, incertitude dans

les Philosophes, des hommes qu'on deïfie après la mort ; des bêtes qu'on érige en Divinitez ; des Divinitez dont on fait des bêtes ; le crime changé en devoir, & les principes de la Religion naturelle servant à flâter l'orgueil, ou à nourrir l'impieté des hommes, nous trouvons dans un coin de la terre obscur & inconnu, un peuple de Sages & de Philosophes, s'il m'est permis de parler ainsi, qui ont de plus beaux sentimens de la Divinité, que Socrate & que Platon, & qui portent l'idée de la vertu, beaucoup plus loin que les Stoïciens ne l'ont jamais portée.

Les Juifs se representent la Divinité comme un Etre éternel, infini, un & simple, tout parfait, tout-puissant, souverainement saint & heureux, indépendant de lui-même, & duquel toutes choses dépendent. Ils lui rendent leurs hommages ; ils lui attribuent tout le bien qu'ils reçoivent, ils prennent sa loi pour régle de leur conduite ; ils font profession de lui soûmettre leur esprit & leur volonté, & de ne renoncer à leurs mauvais desirs pour l'amour de lui. Que sera-ce que cela ? Est-ce que les Juifs sont plus polis que les autres peuples ? Nullement, ils sont beaucoup plus grossiers que tous les autres égards. Est-ce qu'ils sont exempts des passions qui font le penchant ordinaire qu'on a pour la superstition ? Mais si cela est, à quoi attribuerons-nous cette merveille, la plus grande qui puisse être conçûë ? Dira-t-on que les Juifs étoient descendus d'Abraham, qui acquit la connoissance du vrai Dieu par la consideration de la Nature ? Les Ismaëlites & les Iduméens se vantent du même avantage. Croira-t-on que c'est par

hazard, que les Patriarches ont acquis la connoissance du vrai Dieu ? Ce seroit-là un hazard bien injurieux, bien constant & bien sage. D'ailleurs, la difficulté n'est pas tant à sçavoir comment les Juifs ont acquis la connoissance du vrai Dieu, qu'à nous dire comment cette connoissance a pû se conserver au milieu d'eux, pendant plusieurs milliers d'années, sans que le temps qui change tout, les révolutions de leur Etat, l'exemple des Nations voisines, l'autorité de ces Peuples auxquels ils obéïssoient des temps en temps, & les passions de leur cœur, plus puissantes que tous ces principes, & plus capables de changer la Religion en superstition, ayent pû éteindre la connoissance du vrai Dieu ; au milieu d'eux.

Est-ce donc que cette Nation si mepriſée des autres, seroit la dépositaire de cette revelation que nous cherchons ; Elle le prétend ainsi : Mais il faut voir ce qui en est, & pour cela nous devons examiner. I. Si cette revelation qu'elle nous montre, a des caractéres de verité & de divinité, qui nous persuadent qu'elle vient de Dieu ? I I. Si, supposé qu'elle ait Dieu pour son principe, nous ne pouvons pas nous assurer, & même sans autre examen, qu'elle ne peut jamais être une source d'erreur & d'illusion pour nous ; & que Dieu qui l'a donnée, est interessé à la conserver par sa Providence ? I I I. Si les moyens dont la Sageſſe divine s'est servie pour nous conserver cette revelation, sont d'une telle nature, qu'il soit entierement impossible qu'elle ait été alterée essentiellement, ou qu'elle se soit perduë ? I V. Si l'incredulité ne peut point concevoir sur ce sujet, des soupçons qui meritent d'être considerez ?

On eſpere que la verité recevra un grand jour de ces quatre eſpeces d'examen, dans leſquels nous allons entrer.

CHAPITRE II.

Que la revelation Judaïque a des caracteres de Divinité, qui frapent d'abord la vuë.

LA revelation des Juifs, ne peut être humaine ou divine, ſans que les Livres qui la contiennent, ayent un caractere divin ou humain. C'eſt par cette recherche qu'il faut commencer; & pour le faire avec ſuccès, on remarquera d'abord qu'on ne peut aſſigner que cinq eſpeces de docteurs qui ayent enſeigné quelque choſe aux hommes. Il y a les docteurs de la volupté, s'il m'eſt permis de parler ainſi, qui ſe ſont fait une étude de flatter la luxure & la ſenſualité des hommes; tels qu'étoient les Poëtes Grecs & Latins, à qui l'on eſt redevable de tant de fables & de fictions agréables. Il y a les docteurs de lorgueil, tels que ſont ceux qui entretiennent la vanité des hommes, ſoit en les repreſentant plus grands & plus parfaits qu'ils ne ſont, ſoit en les excitant à ſacrifier tout à la gloire, ſoit en leur enſeignant l'uſage de certaines vertus qui ne ſont qu'un orgueil tourné & mis en œuvre d'une certaine maniere. Il y a des docteurs de curioſité, qui ſont ces contemplatifs qui s'attachent aux ſciences ſpeculatives, & qui ne connoiſſent que pour connoître. Il y a des docteurs aſſez néceſſaires à la ſocieté, qui ſont ceux qui ont étudié l'art de gouverner les peuples, & qui l'ont enſeigné aux autres: ce ſont les docteurs de la Poli-

tique. Enfin il y en a, & même parmi les Payens, qui se sont élevez plus haut encore, & qui ont enseigné la pratique de la vertu : ce sont les docteurs de la Morale.

Mais il faut remarquer deux caracteres qui sont essentiels à cette derniere espece de Docteurs ; La premiere est, que si ce n'est pas dans les choses mêmes qu'ils disent que paroissent leurs foiblesses & leurs passions, c'est toûjours dans la maniere dont ils s'expriment. Les ouvrages de Senéque, sont remplis d'un très-grand nombre de beaux préceptes & de maximes de vertu ; mais l'on peut s'appercevoir que cet homme n'a le plus souvent pensé qu'à se faire honneur en écrivant ; & quand il n'y auroit que son étude à donner un tour fin & agréable à ses pensées, & cette affectation éternelle de bel esprit, cela suffiroit pour le faire connoître. Platon ayant des idées de la Divinité, plus justes & plus saines que le vulgaire, à se découvrir ses sentimens, & ne s'en ouvre qu'à ses amis, ausquels il aprend que quand ses lettres feront mention de plusieurs Dieux, c'est qu'il se moque ; mais lorsqu'il parle de Dieu, il parle serieusement. Socrate allant à la mort, ignore s'il va vers le bien ou vers le mal, tant il est chancelant dans ses opinions. Et à peine peut-on lire une page de l'Auteur le plus sage & le plus épuré qui fût jamais, sans y voir quelques marques de foiblesse ou d'affectation.

Mais voici un autre défaut qui est ordinaire à ceux qui ont écrit de la Morale avec plus de sublimité ; c'est qu'ils ne tendent qu'à élever le sage, ou tout au plus la vertu.

Comme toutes les Divinitez que les Payens connoissoient, étoient vicieuses & dé-

reglées, ceux qui ont eu le plus de bon sens parmi eux, ont bien senti qu'ils ne pouvoient pas tirer de fort puissans motifs de vertu, de la consideration de ces Dieux plus méchans que les hommes.

Ils ont donc été contraints d'avoir recours aux attraits & à la beauté de la vertu même; & ne pouvant la faire aimer pour l'amour de ces Divinitez vicieuses dont on leur avoit parlé, ils ont tâché de la faire aimer & respecter pour elle-même.

Mais ils se sont grossierement trompez en cela, puisque la vertu ne sera qu'un corps mort, si on lui ôte le raport essentiel qu'elle a avec la Divinité; & que les hommes qui se vantent d'aimer la vertu pour la vertu même, ne font que se rendre coupables d'une belle idolatrie.

C'est une extravagance, que de mépriser les richesses pour les mépriser, se priver du plaisir seulement pour s'en priver, ou s'exposer aux dangers seulement pour s'y exposer. La vertu consiste à faire ces éforts sur soi-même, lors qu'on le doit, lors qu'on y est obligé: de sorte que Dieu étant le grand principe de tous nos devoirs & de toutes nos obligations, la véritable vertu ne peut bien être conçûë sans un raport avec Dieu.

Il n'est pas bien difficile de s'apercevoir que les Livres qui contiennent la Revelation des Juifs, sont tout-à-fait éloignez d'avoir aucun de ces caracteres. On ne dira point qu'ils nourrissent la volupté & la luxure des hommes, ni qu'ils flattent leur orgueil, ni qu'ils satisfassent à la vaine curiosité des Sçavans, en révélant quelque principe inconnu dans les sciences, ni qu'ils donnent des regles aux Princes & aux Rois du monde, pour regner avec gloire.

Car bien qu'il y ait des loix politiques parmi celles qui sont contenuës dans les Livres de Moïse, on sçait qu'elles ne sont que les premieres & plus justes déterminations de la loi naturelle, qu'elles ne font qu'un point auprès du corps de leur révelation, & qu'elles tendent à glorifier par la politique, la Divinité qui étoit le souverain Magistrat dans la Republique d'Israël; au lieu que les loix humaines tendent à établir le repos & la gloire de l'état par la Religion.

Enfin la Révelation des Juifs, ne fait point de la vertu un vain fantôme, une Divinité aimable pour elle-même. Elle ne veut point qu'on imite ces superbes Stoïciens, qui au lieu d'aimer la vertu pour l'amour de la Divinité, ne l'aimoient que pour avoir occasion de se préferer aux Dieux par la possession de la vertu, en faisant une haute profession de croire que le Sage étoit au dessus de Jupiter.

Mais on s'exprimeroit foiblement, si l'on se contentoit de dire, que les Livres qui contiennent la révélation des Juifs, n'ont pas ce caractere. On ne peut s'empêcher de reconnoître qu'ils ont le caractere opposé. Au lieu de flatter la volupté, on l'y détruit, on la coupe dans sa racine, aussi-bien que l'injustice, l'interêt & les autres passions, en défendant de convoiter. Au lieu d'y flatter nôtre orgueil, on l'y détruit par l'idée distincte qu'on nous y donne de nôtre misere & de nôtre corruption, opposées à la majesté & à la bonté de Dieu, qui sont sans doute de tous les objets, les plus capables d'humilier les esprits superbes. Au lieu de nourrir la vaine curiosité de ces Sçavans, qui ne connoissent que pour connoître, nous y aprenons que cette science n'est que vanité & que rongement

rongement d'esprit. Au lieu des rafinemens de la Politique, nous y trouvons une aimable simplicité de mœurs, qui est proposée en exemple, & recommandée par-tout, aussi contraire à l'habilité des hommes du siécle, que la lumiere l'est aux ténébres. Enfin au lieu de nous faire aimer la vertu pour l'amour d'elle-même, ou par des motifs pris de la gloire qui se trouve à la pratiquer, voici des Docteurs qui montant plus haut, nous font aimer la vertu pour l'amour de Dieu : caractére remarquable, qui les distingue de tous les autres Docteurs.

En verité, l'on ne peut considerer, sans quelque espece d'indignation, que des gens qui ont le goût si fin & si délicat pour connoître le génie de chaque chose, & pour juger du caractére de chaque Auteur particulier, lors qu'il s'agit des Lettres humaines, tombent dans une ignorance & dans une stupidité volontaire, lors qu'il s'agit d'appercevoir ces caractéres qui distinguent sensiblement l'Ecriture des Juifs, de tous les Livres humains ; & sur-tout cette pieté incomparable, si constante, si semblable à elle-même, qui parle toûjours de Dieu, & qui ne parle que de Dieu ; qui regarde comme perdu, tout ce qui s'éloigne de Dieu, & qui prend tous les motifs, de ses exhortations de Dieu ; qui nous enseigne que tout vient de Dieu, & que nous devons tout raporter à Dieu, nos corps, nos ames, nos paroles, nos actions, nos biens, nôtre tems, nôtre vie : cette révelation n'étant qu'un amas d'exemples, de préceptes & d'exhortations, qui tendent tous à nous obliger de glorifier nôtre Dieu, en vivant bien pour l'amour de lui.

On ne voit point d'affectation ni de foiblesse, dans la maniere dont ces Livres sont écrits, non plus que dans les choses qu'ils contiennent. Vous ne remarquez point que ces Auteurs se piquent de faire paroître de l'esprit ou de l'érudition : qualité qui semble presque essentielle à tous les autres. Ils ne se donnent pas de la peine pour plaire à leur Lecteur, & ils paroissent infiniment éloignez d'écrire pour la gloire.

Ce caractére est constant & perpetuel, non dans un seul Livre de l'Écriture des Juifs, mais dans tous les Livres qui composent le Vieux Testament ; & lors qu'un Auteur humain a de la peine à cacher ses passions, ou à s'empêcher de se découvrir dans le plus petit Livre qu'il compose, on voit ici une longue suite d'Auteurs, qui ayant vécu en de très-differens siécles, écrivent non pas un seul Livre, mais plusieurs Livres, où non-seulement vous ne trouvez aucune trace de foiblesses & des passions humaines ; mais où vous voyez regner l'esprit de la douceur, de la pieté, du desintéressement, & d'une aimable & vertueuse simplicité, qui montre bien que le cœur de ces Ecrivains admirables, a été échauffé d'un autre feu que de celui des passions humaines, & éclairé d'une autre lumiere que de celle qui se mêle avec ces passions. Ils disent tout avec autorité, sans rien craindre, & comme en étant parfaitement assurez. Ils ne paroissent animez que du dessein de glorifier Dieu. Vit-on jamais un plus beaux caractére ?

Non-seulement leur maniere de parler & d'écrire, n'est point comme celles des hommes du siécle, affectée, recherchée, pleine de subtilité & de rafinement, ou accom-

pagnée de timidité & de doutes, roulant toutes sur le tour, l'expression, l'arrangement des pensées, la disposition adroite & ingénieuse des choses, mais ils s'expriment avec une simplicité qui est proportionnée à la portée de tous les hommes.

Comme c'est de Dieu, qu'ils parlent, il faut qu'ils disent des choses sublimes & magnifiques : mais comme c'est à des hommes & à toute sorte d'hommes qu'ils parlent, il a été nécessaire que leur langage fût simple & naïf. Les idées qu'ils nous donnent de Dieu, sont si grandes, que tout est bas & rampant auprès de ces divines descriptions ; & si l'on en doutoit, on auroit qu'à comparer le Livre de Job, les révélations d'Isaïe, ou les Pseaumes de David, avec tout ce que les esprits les plus élevez du Paganisme, ont pensé de la Divinité : mais en même temps il faut avoüer, que jamais Auteurs ne s'expliquerent d'une maniere si simple & si populaire. Certainement, si ces Docteurs étoient comme les autres, ils s'exprimeroient plus noblement, ayant assez d'esprit pour penser des choses si grandes ; ou ils penseroient bassement, n'ayant pas assez d'esprit pour s'exprimer d'une maniere plus élevée.

CHAPITRE III.

Où l'on continuë d'examiner les caractéres de Divinité qui sont dans la Révélation Judaïque.

NON-seulement on voit un caractére fort extraordinaire & fort surprenant dans l'Ecriture des Juifs, mais on y trouve les doutes de la raison, éclaircis, & les m...

vemens de la conscience satisfaits ; & si la raison & la conscience viennent de Dieu, on aura de la peine à concevoir que la révélation des Juifs, puisse avoir un autre principe.

L'ame de l'homme se plaint qu'on lui enseigne mille choses peu nécessaires. Elle connoît les régles de l'Eloquence, les maximes de la Politique & de la Jurisprudence, & les loix de la guerre. Elle n'ignore pas les beaux arts. Elle a pénétré dans les secrets des sciences, si elle ne connoît pas toutes ces choses à fond, elle en a une connoissance suffisante & assez proportionnée à son état. Mais elle ignore tout ce qui la regarde. Elle ne sçait ni d'où elle vient, ni où elle va, ni qui l'a mise dans ce monde, ni pour quelle fin elle y est, ni quelle est l'origine de ce monde qu'elle habite. Elle trouve en elle-même des contrarietez incompréhensibles, un cœur rebelle à ses loix, une loi qui combat les penchans du cœur. Qui l'éclairera dans ces effroyables obscuritez ? Tous les Docteurs qu'elle consulte, augmentent ses doutes par la maniere douteuse & timide dont ils s'expliquent, par les contradictions dans lesquelles ils tombent, ou par l'extravagance de leur Philosophie. Qu'elle consulte à la révélation des Juifs, elle sera satisfaite.

La raison ne sçauroit se persuader qu'il y ait une éternité, ou, comme veulent quelques-uns, un nombre presque infini de siécles, que la societé des hommes subsiste. La nouveauté des arts & des sciences, nous montre la fausseté de ces opinions. La révélation des Juifs, vous enseignera la même chose.

La raison a beau étudier le mouvement de

ſa matiere, elle ne conçoit point & ne concevra jamais que le mouvement puiſſe produire la penſée, ou que la penſée puiſſe ſortir du mouvement. Elle nous conduit à croire, que ce qui penſe en nous, eſt different de ce qui eſt materiel, que ce qui penſe n'ayant aucune partie, ne ſçauroit être diſſous: & que n'étant point d'une nature à être diſſous, il eſt immortel ou incorruptible en ſoi. Liſez la révélation Judaïque, elle vous enſeignera que l'ame & le corps ont une ſource & une durée fort differente; que l'un a été pris de la terre, au lieu que l'autre eſt venu de Dieu; & qu'auſſi l'un retourne à Dieu qui l'avoit donné, pendant que l'autre ſe réſout en la terre qui eſt ſon élement.

Nôtre raiſon & nôtre conſcience nous enſeignent que nous ſommes méchans & corrompus; que Dieu n'eſt point l'auteur de cette malice qui viole la loi naturelle. Conſultez l'Ecriture des Juifs; elle vous aprendra plus diſtinctement toutes ces veritez.

La nature nous avoit apris qu'il y a un Dieu; que Dieu eſt juſte, bon & ſage; qu'il y a une Religion; que la Religion naturelle a Dieu pour ſon principe; que cette Religion eſt devenuë inutile, les hommes s'étant corrompus & abandonnez à leurs propres égaremens; que ſi Dieu a voulu ſe conſerver quelques adorateurs dans le monde, il a dû ſe faire connoître une ſeconde fois, & ajoûter une révélation à celle de la Nature. Et qu'eſt-ce que l'Ecriture des Juifs, ſi ce n'eſt une excellente confirmation de toutes ces veritez.

La raiſon s'aperçoit de ſes propres égaremens, lorſqu'elle voit dans le Paganiſme l'abus prodigieux qu'elle a fait de ſes lumie-

res. La révélation Judaïque corrige ces fausses idées, & cela par l'aveu des Socrates & des Platons qui avoient puisé dans les Livres des Juifs, ce qu'il y avoit de meilleur & de plus sain dans leur Philosophie, comme les Antiquaires l'ont tant de fois montré.

Il est certain que la nature, j'entends la nature raisonnable, nous porte à nous aimer nous-même, à aimer le prochain, & à aimer Dieu. Celui qui a un cœur, doit sentir toutes ces veritez. La corruption avoit mis le déreglement dans l'ame des hommes, à ces trois égards. Ils s'aimoient mal, c'est-à-dire, par raport à de faux biens. Ils aimoient mal le prochain, ne s'unissant avec lui que par interêt, par politique, ou par crainte. Ils n'aimoient point Dieu, puisqu'ils ne le connoissoient point par malice, ou que le connoissant, ils ne vouloient point le glorifier. Considérez la révélation Judaïque: elle remedie à tous ces desordres. Elle nous aprend à nous aimer comme il faut, puisqu'elle regle les desirs & les prétentions de l'amour propre, par la justice & par la temperance. Elle condamne les mauvais principes de l'union que nous avions avec les autres, comme l'injustice, l'interêt, &c. & elle nous oblige à nous attacher à eux par la charité, qui est le lien le pus solide de la societé humaine. Enfin elle nous commande d'aimer Dieu par dessus toutes choses, de tout nôtre cœur, de toutes nos forces, & de tout nôtre entendement; & par-là elle établit solidement le principe general de nos devoirs, coupe la racine à tous les vices, & produit l'ame de toutes les vertus.

Chaque chose a sa fin & son centre. Le centre où aboutissent toutes les vûës de la

politique, c'eſt le bien & la proſperité de l'Etat. Le centre où aboutiſſent toutes les paſſions humaines, c'eſt le plaiſir qui ſe diverſifie en une infinité de manieres. Le centre où aboutiſſoit la Theologie des Païens, étoit de flatter l'homme, en lui montrant des Divinitez faites comme lui. Mais le centre où aboutiſſent toutes les idées, tous les exemples, tous les préceptes, toutes les hiſtoires, toutes les exhortations contenuës dans l'Ecriture des Juifs, c'eſt la veritable pieté & la gloire de Dieu.

Or ce qui montre mieux que c'eſt un caractére inconteſtable de ſa verité, c'eſt qu'il ſe trouve que la fin de l'homme, eſt la même que celle de la Religion Judaïque, & la fin de la Religion Judaïque, la même que celle de l'homme.

Cet homme ne peut être fait que pour ſatisfaire ſa cupidité dans le monde, ou pour s'acquiter de ſes devoirs. Il n'eſt point deſtiné à ſatisfaire ſa cupidité, puiſque celle-ci s'attache à deux objets généraux, qui ne répondent ni l'un ni l'autre, à ſa deſtination. Ces deux objets ſont les plaiſirs & la gloire. Le premier eſt double. Il y a le plaiſir des ſens, & le plaiſir de l'eſprit. Bien loin que l'homme ait été fait pour goûter le plaiſir des ſens, on peut dire que le plaiſir des ſens ſe raporte lui-même à la conſervation de l'homme : étant évident que Dieu n'a attaché le plaiſir au manger & au boire, qu'afin que nous réïterions l'uſage des alimens qui nous pourriſſent ; & que l'autre eſpece de plaiſir ſenſuel, ſe raporte à la propagation du genre-humain. Pour le plaiſir de l'eſprit, c'eſt une eſpece d'encouragement : la ſatisfaction qu'une bonne action nous inſpire.

nous aimant à pratiquer constamment la même vertu, comme chacun le conçoit sans peine.

L'amour naturel de l'estime, a été mis dans nôtre cœur, pour nous empêcher de nous associer avec les bêtes, & pour nous porter aux actions loüables, & personne ne dira qu'il enferme la derniere fin de l'homme ; la nature elle-même, qui nous aprend à cacher le desir que nous avons d'être estimez, nous faisant assez connoître que nous sommes destinez à autre chose.

Cependant le plaisir & la gloire sont les deux biens généraux, qui sont l'esprit & le sel de tous les autres, par raport au cœur des hommes, ou plûtôt qui font ce que nous apellons dans l'idée confuse, *le monde* : étant certain que les objets de la terre, ne paroissent sous la forme de biens, qu'autant qu'ils sont agréables ou glorieux, ou qu'ils font le fondement de la gloire & du plaisir, tels que sont la vie & la santé.

D'où il est aisé de conclurre, que le monde qui fait le but de la cupidité, ne fait pas celui de l'homme ; ou si vous voulez, que la cupidité n'est qu'un déréglement de nôtre [illegible]e, qui met la fin où il faloit mettre le [illegible]oyen, & le moyen où il faloit mettre la [illegible]n.

Les hommes se ravalent avec trop d'in[illegible] dignité, lorsqu'ils ne voyent point que le monde est pour eux, sans qu'ils soient eux-mêmes pour le monde, & qu'ils ne doivent point faire leur centre & leur derniere fin, de ce qui tend uniquement à les reveiller, ou à les conserver, tels que sont le plaisir & la gloire.

Cependant ce désordre étoit devenu général,

néral. Les Stoïciens eux-mêmes, qui faisoient profession de s'élever au-dessus des autres par la sublimité de leur Morale, alloient d'autant plus finement à l'estime & à la consideration, que c'étoit par le mépris même de l'estime & de la consideration, qu'ils y alloient. Que si l'on considere le desintéressement d'un Caton, qui sacrifioit tous ses plaisirs au bien de sa patrie, jusqu'à laisser croître sa barbe, marcher toûjours pieds nuds, manger debout, & ne vouloir point coucher dans un lit, aussi-tôt qu'il vit la Republique troublée par les guerres de Cesar & de Pompée: on trouvera d'abord quelque chose de beau & d'heroïque dans cet exemple. Mais considerez à qui c'est que cet homme donnoit ses soins & ses inquietudes, vous verrez que c'est à un corps d'injustes & de tyrans, qui tendoient à s'élever sur les ruines des autres nations. Qu'importe donc de tendre soi-même au plaisir & à la gloire comme à sa derniere fin, ou de donner tous ses soins à un corps de personnes qui ne tendent à autre chose.

Il est donc vrai que les hommes s'étoient fait une derniere fin qui n'étoit point leur derniere fin. Jamais Livre ne les avoit [illegible] assez veritablement à cet égard. Jamais Docteur n'avoit entrepris de corriger ce desordre. Jamais les hommes n'avoient bien conçû qu'il falût aller plus avant. Ils croyoient qu'il falloit tout donner à leur interêt. Ceux qui s'élevoient un peu davantage, faisoient profession de raporter tout au bien de l'Etat: l'amour de la patrie étoit le grand principe qu'ils affectoient de suivre, encore qu'il ne fût ordinairement qu'un chemin plus sûr & plus couvert, que l'amo[illegible]

propre prenoit pour aller à la consideration, à la gloire & aux dignitez. Quelques-uns ayant voulu s'élever jusqu'à aimer la vertu pour elle-même, en ont fait l'idôle de leur orgüeil.

L'Ecriture des Juifs, seule entre toutes les Ecritures qui eussent jamais paru, s'élevant en effet au-dessus des passions, nous enseigne que tout doit se raporter à la gloire de Dieu; que la Politique doit être soûmise à la Religion, & non la Religion à la Politique: que la vertu se raporte à la Divinité, & non la Divinité à la vertu; que la fin de chaque homme est celle de la societé, & la fin de la societé celle de chaque homme, qui consiste à glorifier son Auteur.

Qu'on philosophe tant qu'on voudra sur la derniere fin des hommes, on sera contraint d'entrer dans l'un ou dans l'autre de ces deux sentimens: qu'on les a formez sans dessein, qu'ils n'ont point de destination, ce qui détruit la sagesse du Créateur, & anéantir par conséquent la verité de son existence, fondée sur l'idée de sa sagesse: ou que l'homme, sa vie, sa santé, les alimens qui entretiennent sa santé & sa vie, & le plaisir qui est attaché à ces alimens, l'amour de soi-même, le desir de l'estime, tout ce qui nous excite à la vertu avec la vertu elle-même, se raportent à la gloire de celui qui est le principe de tous nos devoirs, comme l'Auteur de nôtre être, & que nous ne devons cesser de glorifier, parce qu'il ne cesse de nous faire du bien.

On n'a qu'à se souvenir ici de tout ce qui a été dit sur le sujet de la Religion naturelle: & l'on ne pourra se dispenser de regarder la révélation des Juifs comme son rétablisse-

ment, comme l'on eſt forcé de demeurer d'accord que le Paganiſme en eſt la corruption.

Cependant, comme il n'eſt pas poſſible que Dieu ſe révéle, ſans qu'il frape l'eſprit des hommes par des merveilles qui caracteriſent ſa révelation : ces premiéres marques de Divinité que nous avons marquées, ſont ſoûtenuës par des miracles & des propheties, qui étant des ouvrages ſurnaturels, ſervent à nous faire connoître que celui qui ſe manifeſte, eſt le Maître de la Nature. Les miracles ſont des faits conteſtez, & il n'eſt pas tems encore de les mettre en vûë : mais les propheties ſont des preuves ſenſibles & parlantes, qui ne ſçauroient nous tromper, puiſque leur évidence dépend de leur accompliſſement, d'un accompliſſement qui doit nous être connu.

CHAPITRE IV.

Où l'on continuë d'examiner les caracteres de Divinité, qui ſont dans la Revelation Judaïque par la conſideration des Propheties.

TOUTE l'Ecriture des Juifs n'eſt, pour ainſi dire, qu'un tiſſu de Prophe[illegible]. Noë maudiſſant Cham, pere de Canaan, prédit ce qui arrivera aux deſcendans de ce dernier. Jacob mourant, prévoit la maniere dont ſes enfans ſeront partagez dans la terre de Canaan, & quelle ſera la condition de chaque Tribu. Moïſe annonce l'idolatrie & la ſuperſtition, à laquelle le peuple d'Iſraël devoit s'abandonner après ſa mort. Iſaïe prédit la venuë & la proſperité de Cyrus, cent

ans avant la naissance de celui-ci. Il y a divers Prophêtes qui marquent la prochaine arrivée des Babyloniens, & la servitude du peuple de Dieu. Jeremie prédit qu'elle ne durera que 70. années. Daniel marque la derniere & effroyable ruine de Jerusalem par les armées Romaines, & divers autres événemens qui ne sont gueres moins remarquables. Et tous les Prophêtes, sans exception depuis Moïse jusqu'à Malachie, annoncent la vocation des Payens, & prédisent cet évenement accompagné de circonstances tout-à-fait remarquables.

Nous nous engagerions dans une longueur infinie, si nous voulions maintenant examiner tous ces Oracles à part. Il suffit de choisir deux ou trois Propheties bien circonstanciées, qui nous feront juger du caractere des autres, si nous les examinons avec soin. Daniel nous les fournira telles que nous les souhaitons.

Le songe de Nabuchodonosor est assez connu, & peu de gens ignorent l'interpretation que Daniel lui en donna. *Toi*, dit-il, *és le Roi des Rois, d'autant que le Dieu des Cieux t'a donné Royaume, puissance, force & gloire. Et après toi s'élevera un autre Royaume moindre que le tien : puis un autre Royaume d'airain qui dominera sur toute la terre. Et le quatriéme Royaume sera comme du fer, parce que le fer brise toutes choses, & en vient à bout, & comme le fer brise toutes choses, ainsi ce Royaume brisera tout. Quant à ce que tu as vû les pieds & les orteils être en partie de terre à potier, en partie de fer : c'est que le Royaume sera divisé, & il y aura en lui de la force de fer, parce que tu as vû le fer mêlé avec la terre à potier. Et ce que les orteils des pieds étoient en partie de fer, & en partie*

de terre : c'eſt que ce Royaume ſera en partie fort, & en partie frêlé. Mais ce que tu as vû le fer mêlé avec la terre à potier, c'eſt qu'ils ſe mêleront par ſemence humaine ; mais ils ne ſe joindront point l'un avec l'autre, comme le fer ne peut ſe mêler avec la terre. Et au tems de ces Rois, le Dieu des Cieux ſuſcitera un Royaume, lequel ne ſera jamais diſſipé ; mais il briſera & conſumera tous ces Royaumes-là, & il ſera établi éternellement. Et d'autant que tu as vû qu'une pierre de la montagne a été coupée ſans main, le grand Dieu a fait connoître au Roi ce qui arrivera ci-après, & le ſonge eſt veritable, & ſon interpretation certaine.

Il n'eſt pas bien difficile de s'apercevoir que cet Oracle met devant les yeux les quatre grandes Monarchies qui ont affligé le peuple de Dieu, depuis le Deluge juſqu'à Jeſus-Chriſt, à la venuë duquel elles ont pris fin ; qui ſont l'Empire des Aſſyriens, celui des Medes, celui des Perſes, & celui des Grecs : que le fer repreſentant la quatriéme Monarchie, nous repreſente la force prodigieuſe de l'Empire des Grecs, lequel preſqu'en un inſtant briſa toutes les autres puiſſances : que le mêlange du fer & de la terre repreſentant la diviſion de cet Empire, nous fait aſſez connoître ce qui arriva, lorſ[illegible] après la mort d'Alexandre, les Grands ay[illegible] partagé ſes conquêtes, il ſe forma diver[illegible] Dominations moins puiſſantes que la premiére, & que les divers mariages par leſquels les Rois d'Egypte s'unirent avec ceux de Syrie, ſans pourtant que cette union fût jamais ni ſolide ni durable, repondent aſſez bien à la terre de la ſtatuë, qui ne peut s'unir avec le fer : & nous verrons dans la ſuite que la pierre qui fut coupée ſans mains d'une montagne, & qui briſa la ſtatuë, enfe[illegible]

sous une image misterieuse, une prophetie qui a eu son accomplissement.

Nous pouvons joindre au songe de Nabuchodonosor, une vision qu'eut Daniel lui-même, qu'il décrit en ces termes. *J'élevai mes yeux, & regardai, & voici un belier se tenoit auprès du fleuve, & il avoit deux cornes : & les deux cornes étoient hautes, dont l'une étoit plus haute que l'autre ; & la plus haute s'avançoit en derriere. Je vis ce belier heurtant de ses cornes contre l'Occident, & contre le Septentrion, & contre le Midi : & aucune bête ne pouvoit subsister devant lui, & il n'y avoit personne qui lui pût rien ôter, & il faisoit selon sa volonté, & il se faisoit grand. Et comme j'y prenois garde, voici un bouc d'entre les chevres venoit d'Occident, sur le dessus de toute la terre, & ne touchoit point à la terre. Et ce bouc avoit une corne qui paroissoit entre ses yeux : & il vint jusqu'au belier qui avoit deux cornes, lequel j'avois vû qui se tenoit auprès du fleuve, & il courut contre lui en la fureur de sa force. Je le vis s'aprocher du belier, & il s'enfelonna contre lui, & il heurta le belier, & brisa ses deux cornes : & il n'y avoit aucune force au belier pour tenir bon contre lui : & quand il l'eut jetté par terre, il le foula : & nul ne pouvoit delivrer le belier de sa puissance. Alors le bouc d'entre les chevres devint fort grand : & si-tôt qu'il fut devenu puissant sa grande corne fut rompuë, & au lieu de celle-là il en crût quatre aparentes vers les quatre vents des Cieux, & de l'une d'elles sortit une autre petite corne qui s'agrandit contre le Midi, & contre l'Orient, & contre le païs de Noblesse : & elle s'agrandit jusqu'à l'armée des Cieux & des étoiles, & les foula. Et un certain tems lui fut donné contre le sacrifice continuel par infidelité, & il jetta la verité par terre, & il fit des exploits, & prospera.* C'est là la vision ; & voici l'inter-

prétation qui lui en fut donnée.

Le belier que tu as vû ayant deux cornes, ce sont les Rois des Medes & des Perses : & ce bouc velu, c'est le Roi de Javan : & la grande corne qui est entre ses yeux, est le premier Roi : & ce quelle s'est rompuë, & que quatre cornes sont survenuës au lieu de celle-là, ce sont quatre Royaumes lesquels s'établiront d'une nation, mais non pas selon la forme de l'autre : & en la fin de leur regne, quand le nombre des déloyaux sera accompli, il s'élevera un Roi felon de face, & entendu en subtilitez, & sa force sera renforcée, non pas néanmoins par sa force, & il détruira à merveilles, & il prosperera, & il fera de grands exploits, & il detruira les puissances & le peuple des Saints. Et même comme il l'aura entendu, & qu'il aura fait avancer la tromperie en sa main, il se magnifiera en son cœur, & il en gâtera plusieurs par prosperité. Il resistera contre le Seigneur des Seigneurs : mais il sera brisé sans main. Il ne se peut rien de plus circonstancié que cette Prophetie, & il ne se peut rien aussi de plus exactement acompli.

Car il est vrai qu'après la Monarchie des Assyriens, s'éleva celle des Medes & des Perses, qui tantôt sont considerez comme formant deux divers Empires, & tantôt comme n'en faisant qu'un seul, dont ces deux peuples étoient comme les deux cornes *l'une étoit plus haute que l'autre* ; parce que les Perses furent plus puissans que les Medes. *La plus haute corne s'avançoit en arriere*, parce que l'empire des Perses s'étendit vers l'Orient & vers les lieux opposez à celui où étoit Daniel, lorsqu'il eût cette vision. *Ce belier heurtoit de ses cornes contre l'Occident, le Septentrion & le Midi.* C'est-à-dire, que les Perses avoient des guerres continuelles avec

Grecs qui étoient du côté d'Occident ; avec les Scythes qui habitoient vers le Septentrion, & avec les Egyptiens qui occupoient le Midi : ce qui ne peut être ignoré par tous ceux qui ont quelque connoissance de l'Histoire. *Aucune bête ne pouvoit subsister devant le belier.* C'est qu'il n'y avoit point de peuple qui pût résister à la puissance des Perses. *Ce belier faisoit sa volonté, & se faisoit grand.* Cela veut dire, que l'Empire des Perses s'augmentoit chaque jour, lorsque les Macedoniens arrêterent le cours de ses prosperitez. La Monarchie des Macedoniens, nous est representée dans cette Prophetie, *comme un bouc venant d'Occident*, parce que la Grece étoit à l'Occident de la Perse où allerent les Macedoniens. *Il paroissoit sur le dessus de toute la terre.* C'est que les Macedoniens s'avançant pour combattre Darius, se rendoient les maîtres de toutes les Provinces qui étoient à leur droite & à leur gauche. Il est dit que *ce bouc ne touchoit point la terre.* Cela marque la rapidité de ses conquêtes. *Il avoit une corne qui paroissoit entre ses yeux, & cette corne étoit le premier Roy de cette grande Monarchie*, suivant l'explication qui en fut donnée à Daniel. Chacun conçoit sans peine, que ce ne peut être qu'Alexandre le Grand. *Le bouc courut contre le belier, & brisa ses deux cornes.* Cela signifie les batailles que les Macedoniens gagnerent en si peu de tems contre les Perses, dont ils renverserent l'empire. *Et nul ne pouvoit delivrer le belier de sa Puissance.* Cela nous marque les efforts inutiles qu'on fit pour resister aux armes des Macedoniens. *Alors le bouc d'entre les chévres, devint fort grand.* L'Empire des Macedoniens s'accrut extrêmement, ce qu'après la mort de Darius ils eurent

vaincu Potus, & subjugué les Indiens. *Mais si-tôt qu'il fut devenu grand, sa grande corne fut rompuë.* L'armée des Macedoniens ne fut pas plûtôt de retour de l'expedition des Indes, qu'Alexandre la Grand mourut. *De cette corne, il en crût quatre aparentes vers les quatre vents des Cieux.* Les successeurs d'Alexandre ayant fait entr'eux le partage de ses conquêtes, qu'ils usurperent d'abord sous le titre de Gouvernemens, il se diviserent, & par leur division ils établirent quatre Monarchies principales, qui furent celle d'Egypte vers le Midi, sous les Ptolomées, celle de Thrace, du Pont, de la Capadoce & de l'Asie Mineure, sous Lisimacus & ses successeurs vers le Nord; celle de Syrie à l'Orient, sous les Seleucides; & enfin celle de Macedoine, sous des Rois de diverses familles vers l'Occident. Il y eut à la verité d'autres petits Etats qui se formerent de l'Empire d'Alexandre: Mais il n'y eut que ces quatre Royaumes qui furent bien considerables: ce qui répond à cette expression. *Il en crût quatre aparentes, & de l'une d'elles sortit une autre petite corne qui s'aggrandit contre Midi, & contre Orient, & contre le pays de Noblesse.* Antiochus surnommé l'Illustre, sorti des Rois de Syrie ou de Seleucides, qui tenoient un de ces quatre Royaumes, s'agrandit par les guerres qu'il eut avec les Egyptiens qui étoient vers le Midi, avec les Parthes qui étoient à l'Orient de la Syrie, & avec la Judée, qui est apellée dans l'Ecriture le païs de la Noblesse, Jeremie 3. Ezechiel 20. *Il s'agrandit jusqu'à l'armée des Cieux, & jetta bas quelques-uns de l'armée & des étoiles, & les foula, & certain tems lui fut donné contre le sacrifice continuel par infidelité, & jetta la verité par terre, & fit de*

exploits, & prospera. Il ne faut que lire l'Histoire des Machabées, pour voir que tout cela s'accomplit fort exactement en la personne d'Antiochus l'illustre : ou si l'on veut, il ne faut que considerer l'interpretation qui en est donnée à Daniel, & qui paroît plûtôt historique que prophetique. Le tems du regne d'Antioche, y est décrit, en ces termes. *Et à la fin de leur regne, quand le nombre des déloyaux sera accompli, s'élevera un Roi*, &c. Car il est vrai que la Monarchie des Seleucides fut bien-tôt après, détruite par les Romains. Son naturel est décrit dans cette prophetie, tel qu'il nous est representé par Tite-Live Polype, &c. *Il sera furieux de visage, & entendu en subtilitez.* Il est prédit qu'il fera la guerre aux Juifs, & qu'il les oprimera, lorsque l'Oracle ajoûte, *il détruira les puissances & le peuple des Saints.* Ses succès & ses avantages acquis par la ruse & par la fraude, nous y sont encore representez. *Et même*, est-il dit, *comme il l'aura entendu, & qu'il aura fait avancer la tromperie en sa main, il se magnifiera en son cœur, & il en gâtera plusieurs par prosperité.* Sa mort enfin & le genre de sa mort rapportez dans le Livre des Machabées, s'y trouvent assez bien marquez dans ces dernieres paroles : *Il resistera contre le Seigneur des Seigneurs : mais il sera brisé sans main.*

Celui qui ne sera pas satisfait de toutes ces propheties, n'a qu'à lire celle qui est contenuë au chap. du Livre de Daniel. Sa longueur nous empêche de la raporter. Là il trouvera la naissance de la Monarchie des Grecs, sa décadence par la mort d'Alexandre, la naissance des quatre grandes Monarchies qui se formerent du débris de celle-là, les guerres qui furent ensuite entre les Pto-

lomées & les Seleucides, leurs tréves, leurs accords, leurs mariages, leurs progrès, leurs défaites, leurs alliances, les efforts d'Antiochus contre le peuple Saint, & enfin la ruine des successeurs d'Alexandre, & la fin des Empires qui avoient affligé le peuple de Dieu. On n'a qu'à comparer cette Prophetie de Daniel avec Tite-Live, Justin, Polype, &c. & l'on verra si le Prophéte ne mérite pas aussi-bien qu'eux la qualité d'Historien.

Il n'est point nécessaire qu'on s'arrête ici à des minuties de critiques : nous raisonnons par le gros de la Prophetie, qu'on ne peut douter qui ne soit claire & exactement accomplie. C'est aux incrédules à dire ce qu'ils en pensent.

Porphyre parlera pour tous. Il soutient que le Livre de Daniel, est supposé, & que les Propheties qui y sont contenuës, ont été composées après l'événement. Il les a trouvées si claires, qu'il n'a pas cru qu'elles pussent lui laisser d'autre défaite que celle là qui se détruit d'elle-même, & qui ne seroit pas digne qu'on s'y arrêtât, si l'on voyoit que les incrédules eussent quelque chose de meilleur à dire.

Car qui ne voit que ce n'est-là qu'un soupçon, qui vient uniquement de l'envie qu'on a que ce ne soient pas là de veritables Propheties ? A-t-on jamais douté parmi les Juifs, de l'autorité du Livre de Daniel ? S'est-on jamais plaint de cette supposition ? Et comment Josephe raporte-t-il que le Souverain Sacrificateur des Juifs fit voir à Alexandre le Grand, les Propheties de Daniel qui lui promettoient l'Empire ? Ou comment ce Monarque traitera-t-il les Juifs avec

tant d'humanité à cette consideration, si ces Propheties ne sont point de cette datte-là. Le moyen que toutes les differentes Sectes qui partagerent les Juifs depuis le siécle d'Alexandre le Grand, eussent consenti à la supposition de ce Livre.

Mais qui ne voit, que supposé ou non, ce Livre est inconteſtablement prophetique, puisque ces deux veritez sont infiniment évidentes : la premiere, que le Livre de Daniel subsistoit avant la venuë de Jesus-Christ, la seconde, que les plus remarquables Propheties de Daniel, ont eu leur accompliſſement ou vers ce tems-là, ou quelque-tems après, & que la derniere désolation de Jerusalem, par exemple, produite par les aigles abominables, ou par les aigles Romaines, & citée par Jesus-Christ, ne sçauroit avoir été ajoûtée après l'évenement, comme cela sera prouvé avec plus d'étenduë dans la suite.

Que les incrédules s'agitent, tant qu'ils voudront, qu'ils inventent tout ce qu'il leur plaira : ils seront obligez de penser que ces Propheties qu'on leur fait voir en si grand nombre, dans l'Ecriture des Juifs, ont été ajoûtées après l'événement, ou qu'elles sont l'effet du hazard, ou qu'elles partent d'un autre esprit que de l'Esprit de Dieu : & cependant il faut qu'ils renoncent à toutes les lumieres du sens commun, s'ils veulent conserver aucun de ces trois soupçons.

Il leur sera impoſſible sans doute, pour peu qu'ils se piquent d'être raisonnables, de penser que des Propheties aussi suivies, en si grand nombre, si circonstanciées, si extraordinaires & si exactement accomplies, soient la production du hazard. Ils seront

contraint de reconnoître qu'elles sont plus anciennes que l'événement, & la seule Prophetie de la vocation des Payens, repetée dans presque toutes les pages de cette Ecriture, leur arrachera cet aveu, malgré qu'ils en ayent : & on leur fera voir, que si ces Propheties ont un principe surnaturel, elles ne viennent ni de l'esprit malin, ni d'aucune autre source que de l'Esprit de Dieu, lors qu'on unira ces Propheties avec les autres caracteres de Divinité que l'on trouve dans cette revelation, avec cette sublimité dans la doctrine, cette simplicité de stile, cette candeur des mœurs, cette bonne foi si sensible, ce desintéressement dans la fin, cette sainteté dans la Morale, cette proportion avec la Religion naturelle, cet esprit de pieté, ce sel de vertu qui l'assaisonne par tout, & ce je ne sçai quoi de divin qu'on ne peut dire, & qu'une bonne ame sent mieux quelle ne l'exprime. En verité, il faudroit un monstrueux renversement d'esprit, pour attribuer une telle revelation à l'esprit de tenebres. Mais si ce n'est pas cela qu'ils disent, que diront-ils donc ?

CHAPITRE V.

Que supposé que nous trouvions des caracteres de Divinité dans la Revelation Judaïque, nous pouvons de cela même assûrer qu'elle n'est pas essentiellement corrompuë.

LA Revelation des Juifs étant divine, nous devons d'abord nous assurer que la Providence veille à ce que les hommes ne la corrompent par leur malice : puisque Dieu est engagé par sa propre bonté & par sa propre sagesse, à la conservation de ses ouvrages.

Il y auroit de l'extravagance & de l'impieté à avoir moins de confiance en Dieu dans la Religion, que dans la Nature. Comme donc nous ne craignons point que la bonté de Dieu se démente, en permettant que les moissons qui germent cette année, ne produisent que du poison, encore qu'il ne falût pour cela qu'une configuration de parties, differente de l'ordinaire : nous ne craindrons pas aussi que sa Sageſſe permette jamais qu'une revelation destinée à nous procurer la vie, serve à nous donner la mort.

Ceux qui n'ont ni assez de lumiere, ni assez de loisir pour examiner dans le détail, quels sont les moyens que la Sageſſe divine a employez pour nous conserver cette revelation pure & incorruptible, doivent se consoler, & se raſſurer entierement par cette consideration.

Il est certain même, que c'est-là une disposition fondamentale, sans laquelle nous ne sommes capables, ni de foi, ni de Religion. Ce ne seroit jamais fait ; si pour croire il falloit entrer dans toutes ces longues discussions que demande la curiosité des hommes, ou la défiance des incrédules. Il suffit premierement d'apercevoir des caracteres de Divinité dans l'Ecriture : ce qui arrivera infailliblement par la seule lecture de ce Livre admirable, à moins qu'on ne s'aveugle soi-même par l'effort de ses passions : & en second lieu, de s'assurer que Dieu est trop bon, pour vouloir nous tromper par la fausseté des choses qu'il nous réveleroit ; & trop sage, pour permettre que la revelation souffre quelque changement essentiel.

Car comme c'est manquer de respect en-

vers Dieu, que de douter de la verité de ce qu'il dit, encore que nôtre raiſon ne le comprenne pas tout-à-fait : c'eſt l'offenſer auſſi, que de ſe défier de la pureté de ſa revelation, encore que nous ne ſçachions pas toutes les voies que ſa Sageſſe a employées pour nous la conſerver entiere ; la confiance en ſa ſageſſe & en ſa bonté, n'étant pas moins legitime que celle que nous avons en ſa verité, & faiſant une partie conſiderable du ſacrifice que la foi lui preſente.

Il eſt donc vrai que lors qu'on a reconnu l'Ecriture des Juifs pour divine, on ne ſçauroit plus trouver de retranchement, pour perſeverer dans ſes doutes. Qu'on feigne tant qu'on voudra, qu'elle a été rétablie par Eſdras : cela ne fait rien. Car quand elle l'auroit été, il faudroit qu'elle l'eût été par l'ordre de Dieu & par l'inſpiration du ſaint Eſprit. Un ſimple homme n'a point mis dans l'Ecriture des Juifs, tous ces caracteres de divinité que j'y aperçois. Eſdras éclairé des ſeules lumieres de la Nature, n'a pû prédire ſi exactement une infinité de choſes qui ſont arrivées après lui. On verra dans la ſuite, le peu de fondement qu'il y a dans cette fiction.

Cependant telle eſt la merveille de la Sageſſe Divine, que ce qui avoit donné lieu aux doutes des incredules, ſert à les diſſiper ; & que ſans aller plus loin, leurs difficultez ſervent à raſſurer nôtre foi.

La diverſité du ſtile, objectée par quelques-uns, nous fait voir que ces Livres admirables n'ont pas été écrits par un ſeul homme, & que ce n'eſt point Eſdras qui en eſt l'Auteur. Les petites varietez de Chronologie, ou plûtôt ces aparences de varieté que nous

laiſſons aux Interpretes à concilier, nous raſſurent du moins contre le ſoupçon que nous pourrions avoir que ces Ecrivains ſe ſoient copiez les uns les autres. Les repetitions y ſont d'un uſage merveilleux ; etant abſolument neceſſaire que les veritez eſſentielles & importantes, ſoient repetées, afin qu'on n'en puiſſe prétexter l'ignorance, ni corrompre la verité. La ſimplicité du ſtile, répond au deſſein que la Sageſſe Divine a eu de rendre cette revelation proportionnée à la portée de tout le monde. Les tranſpoſitions, les parentéſes, & tout ce qui ſemble dans l'Ecriture, contraire aux loix de la politeſſe, nous marquent un caractere élevé au-deſſus de l'affectation, & des vains ornemens d'une éloquence qui eſt toûjours ſuſpecte d'interêt ou de vanité. Les diverſes leçons, les termes ſinonimes, la varieté des ponctuations, réveillent & attachent l'eſprit des hommes, lequel, ſans ces petites difficultez, conſidereroit avec autant de ſens froid & d'indifference, les merveilles de la ſeconde révelation auſquelles il ſeroit trop accoûtumé, que nous conſiderons celle de la premiere. Outre que ces ſortes d'accidens, ne peuvent s'éviter, à moins que d'un miracle conſtant & perpetuel, qui n'eſt point dans l'ordre de la Providence, & n'y ſçauroit être, parce qu'il ceſſeroit d'être un miracle, s'il ſubſiſtoit toûjours. D'ailleurs, comme il a fallu qu'il y eût des difficultez dans les miſtéres, pour exercer nôtre eſprit & pour le ſoûmettre : il a été néceſſaire auſſi que la revelation des Juifs, parût ſujette aux accidens qui arrivent aux autres Livres, pour exercer la foi encore à cet égard, & donner lieu à la confiance que nous devons avoir en la Sageſſe

Sageſſe divine. Les incredules qui aiment à vetiller là-deſſus, feroient bien mieux de conſiderer, ſi ces difficultez mêmes n'entrent point dans le plan de la Religion, & ne font point partie du conſeil de Dieu. Car pour nous, nous les regardons comme des ombres neceſſaires à la beauté du tableau, & nous n'avons pas de peine à leur trouver des uſages qui en découvrent & la raiſon, & la neceſſité. Nous pourrions nous arrêter ici. Il ſuffiroit d'avoir remarqué des caractéres de Divinité dans la Revelation Judaïque; & tout au plus on ne pourroit exiger de nous avec juſtice, que d'inſiſter un peu plus longtemps ſur l'examen de ces marques que nous avons déja touchées, & de mettre en vûë celles qui nous reſtent à découvrir. Mais il faut porter plus loin la complaiſance que nous voulons bien avoir pour les incrédules; & quoique nous n'y ſoyons pas obligez, leur faire voir que les moyens dont la Providence divine s'eſt ſervie pour conſerver ſa revelation, ne pouvoient être plus propres, ni plus efficaces; que la merveille de la Sageſſe de Dieu éclaire ſur tout, en ce que ſans miracle elle a rendu la corruption de l'Ecriture des Juifs, entierement impoſſible.

CHAPITRE VI.

Où l'on examine les voies dont la ſageſſe de Dieu s'eſt ſervie, pour conſerver la revelation des Juifs, pure & invariable.

ON comprendra diſtinctement, que la Providence divine a pourvû par des moyens admirables à la conſervation des Livres dont il s'agit, ſi l'on fait toutes ce

réfléxions. I. Que ceux entre les mains desquels nous les trouvons, sont des Juifs, nation de tout tems si zelée à conserver ce qu'elle regarde comme la revelation qui lui a été donnée de Dieu, qu'elle s'expose volontiers au feu, plûtôt que de rien perdre de cet attachement. II. Que les cœurs des Juifs ont été toûjours attachez à ces Livres, comme à une Ecriture qui enferme les droits & leurs privileges, qui contient les titres qu'ils avoient de posseder la terre de Canaan, & qui fonde tous les avantages qu'ils prétendent avoir sur les autres nations. III. Que Dieu avoit établi des Levites, pour être les gardiens de ces Livres. IV. Que le peuple de son côté devoit les lire, s'en entretenir incessamment, & en entendre solemnellement la lecture de sept en sept ans : ce qui détruit le soupçon qu'on pourroit avoir que les Lévites lui pussent imposer, à cet égard. V. Que Moyse avoit engagé toutes les personnes, qui recevroient ces Livres, à ne souffrir pas qu'on les changeât, en disant expressément, *Tu n'ajoûteras à cette Loi, & n'en diminueras.* VI. Que Dieu n'avoit pas seulement établi des gens pour garder les Livres Sacrez, mais qu'il choisit même un lieu assuré pour cela : la Loi ayant été mise premiérement dans le Tabernacle, par le commandement de Dieu, & ensuite dans le Temple que Salomon bâtit. VII. Que la Providence a permis qu'il y eût toûjours des divisions parmi les Juifs, division entre les Princes, division entre les Tributs, division entre des Sectes differentes : ou qu'ils fussent soûmis à des nations étrangeres qui les maltraitoient : ce qui ne leur auroit jamais laissé la liberté ni les mo-

yens de changer l'Ecriture, quand même ils en auroient eû l'intention. VIII. Que les captivitez des Israëlites, n'ont pas été assez longues, ni même assez universelles, pour avoir fait oublier aux Juifs les choses qui étoient contenuës dans leur Loi. IX. Que ces choses mêmes étant écrites en quelque sorte dans des monumens exterieurs & sensibles, puisque les ceremonies qui se pratiquoient communément parmi les Juifs, étoient destinées à leur mettre devant les yeux la plûpart des choses qui étoient contenuës dans leur Ecriture; on ne peut supposer que la substance de cette Ecriture ait pû se perdre. X. Que l'Ecriture des Juifs est d'une telle nature, que si elle a été corrompuë dans l'essentiel, c'est-à-dire, dans les Propheties, & dans les faits miraculeux qu'elle raporte, il faut qu'elle ait été entierement supposée, parce que n'étant qu'un tissu de Propheties & de faits miraculeux, il faut qu'elle ne soit toute entiere qu'une invention, si les propheties & les faits miraculeux qu'elle raporte, sont des fictions, & que d'ailleurs il y a de l'extravagance à dire que toute l'Ecriture des Juifs soit supposée, comme cela paroîtra dans la suite.

Cependant comme l'amas de plusieurs raisons, dont chacune en particulier n'auroit pas de force, seroit foible lui-même & de peu d'utilité, nous prétendons examiner l'une après l'autre toutes ces considerations qui rendent sûre la revelation des Juifs à nôtre égard.

Je regarde donc d'abord au caractére de ces personnes, à qui l'on prétend que les Oracles de Dieu ont été confiez. Je considere que depuis la venuë de Jesus-Christ,

Juifs ont plusieurs fois souffert le martire pour leur Ecriture. Ils l'ont porté dans tous lieux où ils sont allez, & ils l'ont gardé avec une fidelité si inviolable, qu'il auroit été impossible à qui que ce soit, de la corrompre, sans être d'abord convaincu d'imposture par ces témoins. On doit même extrêmement remarquer, que les Juifs ont été fideles à ne corrompre point les passages qui servent aux Chrétiens, & qui les rendent eux-mêmes infâmes par toute la terre, en établissant la vocation de celui que leurs Peres ont crucifié : Quelle raison auroit-on d'avoir une autre pensée des Juifs qui ont vécu depuis Moyse jusqu'à J. C. Ou plûtôt, quelle extravagance n'y auroit-il pas à croire que les Juifs dispersez, errans, sans chef, sans conducteurs, sans Prophêtes, sans distinction de Tribus, & sans presque se connoître eux-mêmes, conservent exactement la Loi de Moyse, & qu'une nation recüeillie en un seul païs, partagée en douze Tribus, ayant sans cesse ce Livre devant les yeux, s'entretenant tous les les jours des choses qui y sont contenuës, conspire dans le dessein de corrompre entierement cette Ecriture, ou de la recevoir corrompuë ?

Si croira qu'avant la venuë de J. C. il y ait eu une suite d'Ecrivains qui se soient vantez faussement d'avoir l'esprit prophetique ; & que depuis J. C. jusqu'à nous, il ne se trouve personne parmi ce peuple, qui ait osé prendre la qualité de Prophête ?

Pour consoler les Juifs d'une captivité qui ne doit durer que 70. ans, il paroît plusieurs hommes, qui se disant envoyez de Dieu, prédisent la délivrance des Juifs : & depuis la derniere ruine de Jerusalem, il ne

se trouve pas même parmi eux une Prophetie qu'ils reçoivent, qui les console dans cette grande dispersion dont ils ignorent la cause, & qui leur prédise leur rétablissement. Cela est un peu surprenant, & je ne sçai si les incrédules y ont bien pensé.

Mais quand on ne sçauroit point jusqu'où va le zele que les Juifs témoignent pour la conservation de leur Ecriture, il seroit facile de se l'imaginer, en considerant qu'ils tiennent en quelque sorte à cette Ecriture par tous les penchans de leur ame. Les Juifs se mettent infiniment au-dessus de tous les autres peuples du monde; & ils croyent trouver les fondemens de cette preference dans leur Ecriture. Il regardent la terre de Canaan comme leur apartenant de droit, & ils n'ont que l'Ecriture pour voir leur titre. Les Juifs pratiquent avec soin & exactitude, plusieurs ceremonies qui n'ont de fondement qu'en leur revelation. Si cette Ecriture n'est plus, ils n'ont plus de privileges ni de prétentions, & il faut qu'ils se regardent eux-mêmes comme les derniers des hommes, ayant laissé perdre les Oracles de Dieu, qui leur avoient été confiez.

On peut bien en effet révoquer en doute la divinité de leur revelation: mais on ne sçauroit nier que leur sentiment n'ait toûjours été, que cette revelation est divine. Une maison qui a de beaux privileges, a le soin de conserver les papiers qui les contiennent. Une Ville conserve ses regiſtres publics avec fidelité. Une Province est trop jalouse de ses droits & de ses coûtumes, pour souffrir qu'on y change rien. Que dirons-nous donc de l'attachement que les Juifs ont dû avoir pour les Livres qui contiennent leur revela-

tion ? Car ce n'eſt pas ici une famille, ni une Ville, ni une Province, c'eſt comme une grande nation, qui eſt attachée, non par de petites conſiderations, mais par les plus grands interêts de l'Etat & de la Religion. Cette Ecriture ne contient pas ſeulement leurs privileges, ou leur Loi, ou l'objet de leurs eſpérances : elle renferme toutes ces choſes enſemble, & la Providence divine a voulu qu'ils fuſſent engagez à la conſervation de ce Livre, par tout ce qui peut toucher leur cœur.

Mais ce n'eſt pas encore aſſez que les Juifs ſe trouvent portez par tous les ſentimens de leur cœur, à empêcher qu'on ne corrompe cette Ecriture : Dieu leur donne encore ſes ordres exprès là-deſſus, comme nous l'avons déja vû. Sur quoi il faut que l'incredulité s'imagine de deux choſes l'une, que cette défenſe de rien ajoûter à la Loi de Dieu, qui ſe lit au quatriéme chap. du Deuteronome, étoit effectivement dans le Livre qui fut compoſé par Moyſe ; ou bien qu'elle y a été ajoûtée par quelque impoſteur. Je ne croi point qu'on diſe le dernier, n'y ayant rien de ſi abſurde, que de penſer d'un homme qui veut ajoûter à l'Ecriture, s'aviſe lui-même d'y mettre ces paroles, *Tu n'ajoûteras ni ne diminueras des paroles que l'Eternel t'aura commandé de faire.* Que ſi c'eſt Moyſe effectivement qui a mis cette défenſe dans la Loi qu'il donnoit de la part de Dieu, il eſt évident qu'il a pourvû par cela même à ce qu'on n'alterât point du moins les Livres qui contiennent la Loi de Dieu, & qui ſeuls ſont plus que ſuffiſans pour prouver la verité de la Religion Judaïque, ſi l'on a prouvé une fois qu'ils n'ont pas été corrompus.

Mais ce n'eſt pas là la ſeule précaution dont la ſageſſe de Dieu ſe ſert pour cela : il choiſit encore toute une Tribu pour faire le Service divin, & pour garder & expliquer la Loi qui preſcrivoit ce Service. On pourroit peut-être entrer en quelque défiance de ces Levites, ſi la ſageſſe de Dieu leur commettant le ſoin des Livres ſacrez, en eût interdit la lecture au peuple. Mais il en eſt tout autrement.

Dieu veut que le peuple ſoit inſtruit dans ſa Loi ; que les peres s'en entretiennent avec leurs enfans ; que la Loi ſoit lûë ſolemnellement de ſept en ſept ans, devant toute l'aſſemblée d'Iſraël ; que les Levites l'expliquent au peuple ſans y rien ajoûter. Je ſçai bien que les hommes ont ſouvent mêlé leurs imaginations particulieres avec la doctrine qu'ils expliquoient ; mais je ſçai auſſi que les Docteurs particuliers, qui étoient parmi les Juifs, n'oſant rien ajoûter à la Parole écrite, à cauſe de la défenſe expreſſe de Dieu, du reſpect profond qu'on avoit pour les Livres ſacrez, & par la crainte du peuple, qui n'y auroit jamais conſenti, faiſoient paſſer leurs fantaiſies ſous le titre de traditions ou d'explications de la Loi, dont il y avoit quatre eſpeces : la premiére, qu'on donnoit ſous le nom de Moïſe : la ſeconde, qu'on attribuoit à Rabbin Akiba ; la troiſiéme à Abda, ou à Juda ; & la quatriéme aux Aſmonéens. Les Adverſaires des Juifs les ont bien accuſez de s'être trop attachez aux traditions de leurs Docteurs : mais on ne voit point qu'on les ait accuſez jamais d'avoir corrompu leur Ecriture. Jeſus Chriſt & les Apôtres ne leur ont jamais fait ce reproche-là : & il paroît même qu'on n'a pas eu ſujet de le leur faire ;

Epiphan. tom. 2. p. 14.

étant évident que leurs traditions ne sont venuës que de ce qu'ils avoient envie de debiter leurs imaginations, & qu'ils n'ont pourtant jamais osé ajoûter au texte de l'Ecriture.

Mais quand par un accident que la raison humaine ne scauroit prévoir, l'Ecriture se seroit peu à peu corrompuë entre les mains du peuple & des Levites; toûjours est-il évident que l'Exemplaire de la Loi, que Dieu avoit fait mettre premiérement dans le Tabernacle, & qui se conserva ensuite dans le Temple où l'Arche fut mise, seroit demeuré parfait & entier. Ou si l'on supose au contraire, que les Lévites eussent corrompu cet Exemplaire, entrant secrettement dans le Lieu très-saint, où la Loi étoit conservée, & où il n'y avoit que le Souverain Sacrificateur qui pût entrer une fois l'an: le peuple entre les mains duquel cette Loi étoit depuis longtemps, & qui de pere en fils, la sçavoit par cœur, se seroit oposé à cette supoſition.

Mais en quel temps pourroit-on soupçonner que cela fût arrivé; puis qu'on ne trouve point de temps exempt de misere ou de division, dans l'Histoire des Juifs? Je ne parle pas de celui qu'ils passerent sous des Juges; parce que ce fut un temps d'opression & d'adversité, qui leur faisoit penser à toute autre chose qu'à inventer des fables pour s'en faire honneur, dans des siecles assez voisins de ceux de Moyse & de Josue; c'est-à-dire, dans un temps où l'on auroit pû facilement les convaincre d'imposture, & où étant soûmis à des nations étrangeres, ils devoient sur tout éviter de les choquer par des recits fabuleux & desavantageux à ces nations. Que si nous passons du tems des Juges à celui des Rois, nous verrons la division naître

naître entre Saül & David, entre David & son fils Absalon, entre Roboam à qui il ne reste en partage que deux Tribus, & Jeroboam qui commande aux dix autres. Certainement, si comme il y a peut-être des impies qui le soupçonnent, c'étoit Salomon qui avoit changé la Loi de Dieu, ou qui y eût ajoûté diverses fables pendant le cours de tant de prosperitez qui accompagnerent son regne: Jeroboam, dont le grand interêt étoit d'éloigner le cœur & les affections du peuple de la race de Salomon, n'auroit jamais manqué de découvrir aux Israëlites toutes les impostures de ce Prince. Celui qui dressa des Veaux en Dan & en Bethel, pour empêcher le peuple d'aller adorer à Jerusalem, n'auroit pas eu du respect pour les fictions de Salomon. Il se passa ensuite plusieurs siecles, pendant lesquels les dix Tribus furent entierement opposées d'interêt temporel & de politique, aux deux Tribus qui étoient demeurées au gouvernement de la posterité de David. Leurs Rois se faisoient incessamment la guerre: & lorsque les uns étoient menez en captivité, les autres subsistoient dans leur état. Après le retour de la captivité de Babylone, les Juifs eurent pour ennemis & pour concurrens les Samaritains, qui n'auroient pas manqué de leur reprocher qu'ils avoient corrompu l'Ecriture, si cela eût été veritable. Il se forma ensuite des Sectes parmi les Juifs, telles qu'étoient celles des Sadducéens, des Pharisiens, des Esseniens, des Hemerobâtistes, lesquelles étant ennemies mortelles, particulierement celle des Sadducéens & celle des Pharisiens, ne pouvoient pas mieux s'accorder pour corrompre l'Ecriture, q

les Sectes des Chrétiens à alterer celle du Nouveau Testament.

Il y a même ceci de particulier dans la Loi de Moyse, qu'elle a été de tout temps écrite & portraite, par maniere de dire, dans la pratique & dans le culte exterieur des Juifs. Je ne repeterai pas ici, que les Livres de Moyse leur enseignent qu'ils sont les plus favorisés du Ciel, & qu'ils en ont une marque, en ce que seuls d'entre les hommes, ils adorent le vrai Dieu : mais je remarquerai, que ces Livres leur enseignent que Dieu a traité alliance avec eux, & que la Circonsion leur aprend la même chose. Moyse leur dit, que Dieu créa le monde en six jours, & qu'au septiéme il se reposa. Le septiéme jour, la septiéme année & la septiéme semaine d'années, leur enseignent la même chose ; ce triple Sabat n'ayant été établi que pour faire commémoration du jour auquel Dieu cessa de produire les nouvelles especes des choses.

L'Ecriture aprend aux Juifs, que Dieu mit à mort, par la main de l'Ange destructeur, tous les les premiers nés des Egyptiens, mais qu'il épargna les premiers nés d'Israël. C'est ce que deux ceremonies representoient sensiblement aux Juifs ; celle de l'Agneau Pascal, & celle de la consecration des premiers nés que l'on rachetoit, en offrant à Dieu, une bête en leur place, sans parler de la consécration des Levites, qui avoit la même fin. Moyse enseigne aux Israëlites, que Dieu leur avoit donné la Loi sur le mont Sinaï. La fête de la Pentecôte, qui n'avoit été instituée que pour faire commémoration de cet événement, leur represente cela même. Comment peut-on abolir ou changer

entierement une Ecriture, qui n'eſt pas ſeulement gravée dans l'airain, mais qui ſe trouve encore écrite dans la pratique du culte des Juifs ? Comment des événemens dont on fait commemoration par des monumens ſi ſenſibles, pourroient-ils être fabuleux. Un homme a-t-il pû faire accroire à tout un peuple, qu'il faloit pratiquer certaines ceremonies, pour repreſenter des événemens dont on n'auroit eu aucune connoiſſance ?

Mais on demande, ſi l'on prétend que l'Ecriture des Juifs, ait été changée à l'égard de certaines choſes de peu d'importance, ou bien qu'elle ait été corrompuë en des choſes eſſentielles, ou enfin qu'elle ait été ſupoſée toute entiere ? Car il faut néceſſairement dire quelqu'une de ces trois choſes, ou avoüer qu'elle n'a point été changée du tout. Si l'on ſe réduit à croire que ces Levites ont été changez en des choſes de peu d'importance, on ne peut ſe diſpenſer de reconnoître, que tant de miracles & de propheties qu'ils enferment, & qui en ſont l'eſſentiel, ſont véritables, & qu'ainſi la Religion Judaïque eſt divine, qui eſt tout ce que nous demandons maintenant. Que ces Livres ſoient tout entierement ſupoſez, c'eſt ce qu'aucun incredule ne diroit, du moins n'ai-je jamais oüi parler d'aucun impie qui fût dans ce ſentiment. Ils avoüent tous qu'il y a un Moïſe, & que ce Moïſe a donné une Loi. Ils ne nient pas qu'il n'y ait eu parmi les Juifs, des hommes à qui l'on donnoit le nom de Prophêtes, & dont les Ecrits ont été reçûs avec la veneration qu'on a pour les choſes ſacrées. Ils n'ont garde de s'imaginer qu'un homme ait for-

dans son cerveau, tous les Livres de Moïse & des Prophêtes ; car outre la difference du stile qui paroît entre ces Livres, cette supposition n'est pas moins chimerique, que si l'on disoit qu'un homme vient de faire une Histoire de France, composée de faits inconnus, d'évenemens dont on n'entendit jamais parler ; remplie même de noms qu'on ne connoît point, marquant certaines loix comme anciennes & communément reçûës, dont on n'auroit jamais oüi parler, citant des Auteurs comme des Prophêtes envoyez de Dieu, dont les noms mêmes seroient barbares ; & n'étant d'ailleurs qu'un tissu de miracles & de prodiges inoüis, & qu'on supposât que cette Histoire seroit reçûë sans aucune contradiction, comme un Livre divin.

Que si l'on a recours à dire, que l'Ecriture des Juifs n'a pas été entierement supposée, mais qu'elle a été changée en certains endroits importans, qu'elle a été corrompuë essentiellement, qui est le seul parti que les incredules peuvent prendre ; on leur fera voir distinctement, que si elle a été corrompuë de cette maniere, elle a été toute supposée. En effet, que reste-t-il dans l'Ecriture des Juifs, si vous en ôtez les prophéties, les faits miraculeux, & toutes les choses qui s'y raportent ? Car c'est ce que nous apellons ici l'essentiel de cette Ecriture. La Loi prend pour motif de l'obéïssance qu'elle exige, la délivrance d'Israël hors de l'Egypte, qui étoit un amas de faits miraculeux. Toutes les exhortations sont prises des grandes merveilles que Dieu avoit operées en faveur de son Israël. La plûpart des cérémonies qui sont prescrites dans la Loi, doivent faire commémoration

de quelque fait éclatant & extraordinaire. Les Livres des Prophêtes, ne contiennent que des prédictions. Que reste-t il donc, si vous ôtez les Propheties & les faits miraculeux avec les choses qui s'y raportent ? Rien absolument. Ainsi il est visible, que prétendre que l'Ecriture des Juifs, ait été changée essentiellement, c'est-à-dire, dans tous les endroits qui en montroient la Divinité, s'ils étoient véritables, c'est dire qu'elle a été entierement supposée.

Unissez maintenant toutes ces circonstances differentes, le tems le lieu, les personnes, les interêts, la division des Tribus, la concurrence des personnes, le culte & la pratique des Juifs, les précautions du Legislateur, les répetitions, l'éducation, les commémorations, le caractére des choses, & l'enchaînement des faits & des événemens ; & vous vous trouverez excellemment confirmé par-là dans la soûmission que vous devez à la Providence, indépendemment même de cet examen.

Mais il faut écouter ce que les incredules opposent à nos principes. Spinosa a compilé quelques difficultez sur le sujet des Livres de Moïse, ausquelles nous satisferons sans détruire l'enchaînement de nos principes.

CHAPITRE VII.

Où l'on répond aux objections que Spinosa fait contre les Livres de Moïse.

IL commence par nous raporter quelques conjectures d'Aben-Ezra, qu'il adopte, parce qu'elles sont favorables à son impieté. Ce Rabin, de quelque maniere

couvre son dessein, prétend prouver par six raisons, que Moïse n'est pas l'Auteur de cinq Livres qui portent son nom.

I. Il prétend que ce n'est point Moïse qui a composé la Préface du Deuteronome, parce qu'elle commence ainsi : *Ce sont ici les paroles que Moïse prononça au de-là du Jourdain*, parce que comme Moïse ne passa jamais le Jourdain, il ne se trouva jamais dans un lieu où il pût parler de la sorte. Mais il ne faut pas être fort sçavant en Hebreu, pour sçavoir que le terme qui est employé dans l'original, signifie indifferemment *deçà* ou *de-là*, selon qu'il est appliqué, & que nôtre Version a traduit *deçà le Jourdain*. Il falloit voir, que nôtre Interprete se trompe, & non pas supposer avec tant de confiance, ce qui est en question.

II. Il fait entendre que le Livre de la Loi avoit été écrit dans le seul circuit d'un Autel, lequel, au raport des Rabins, n'étoit fait que de douze pierres : d'où il s'ensuit, que le Livre de Moïse avoit beaucoup moins d'étenduë que le Pentateuque. On voit assez la haine que cet Auteur avoit pour la verité. Il fonde son raisonnement sur une imagination ridicule des Rabins, qui est que cet Autel dont il s'agit ici, n'étoit composé que de douze pierres. Sommes-nous obligez de recevoir des rêveries ? Mais enfin, qu'il y eût douze, ou qu'il n'y en eût pas douze, cet Auteur n'y sçauroit trouver son compte. Car s'il n'y en avoit que douze, comment Josué peut-il écrire toute la Loi de Moïse, qui comprenoit le Décalogue avec les Ordonnances morales, judicielles & ceremonielles qu'il a laissées aux Juifs ? Que s'il y avoit un plus grand nombre de pierres, qui

empêche que Josué n'y ait fait graver le Deuteronome, qui a toûjours porté d'une façon particuliere le nom de la Loi de Moyse, comme on le verra dans la suite ?

III. Il produit des passages de la Genese, où il est dit qu'Abraham passa au pays de Canaan, & qu'alors le Cananéen étoit au pays ; ce que l'Historien n'a sans doute dit, que parce que de son temps il n'y avoit plus de Cananéens en ce pays-là, & par conséquent cet Historien ne peut être Moïse.

Aben-Ezra qui avoit fait objection, nous fournit la réponse. *Il y a apparence*, dit-il, *que Canaan s'empara du pays de Canaan, lors qu'il y avoit un autre maître.* De sorte qu'à suivre cette explication, le sens du passage reviendroit à celui-ci : *Or le Cananéen étoit desiors dans le pays ; il s'en étoit déja rendu le maître, lors qu'Abraham y arriva.* Mais l'Auteur que nous refutons, n'a point voulu s'y arrêter. Il prétend qu'avant que les enfans de Canaan, occupassent ce pays, il n'y avoit aucuns habitans ; & il supose, sans le prouver, que cela paroît par ce qui en est écrit dans la Genese. Mais il se trompe sans doute, & dans le principe qu'il établit, & dans la conséquence qu'il en tire. Car premierement, la Genese dit bien que Canaan fut le pere des Jebusséens, des Amorréens &c. Que les familles des Cananéens se sont ensuite éparses ; que les limites des Cananéens sont depuis Guerard jusqu'en Gaza ; mais c'est tout. Cela empêche-t-il que quelques-uns des enfans de Cuz, qui furent d'abord puissans en la terre, & qui regnerent sous Nemrod petit fils de Noé, n'ayent été dépossedez par les enfans de Canaan, quelque tems avant l'arrivée d'Abraham en ce pays

Il se trompe aussi dans la conséquence qu'il en tire ; car soit qu'il y eût eu une autre Nation dans ce païs ; soit qu'il n'y en eût point eu, il est certain que les enfans de Canaan, n'y avoient pas toûjours été. Les enfans de Noé, s'étoient repandus peu à peu, les familles s'étoient multipliées, & s'avançant par degrez sur la terre, les enfans de Canaan avoient déja occupé il y avoit long-tems (si l'on veut) ce païs, lors qu'Abraham y arriva. Le Lecteur qui pouvoit ignorer cette Chronologie, est averti par Moïse, que les Cananéens étoient dès le tems d'Abraham au païs. Qu'y a-t-il là de si difficile ? Mais afin qu'on ne s'imagine pas que nous voulons tourner la chose à nôtre avantage, il faut comparer les deux vûës, pour sçavoir laquelle est la plus raisonnable.

Esdras écrivant dans un siécle où il n'y avoit point d'enfant qui ne sçût que les Cananéens avoient été depossedez par les Israëlites, enfans d'Israël fils d'Abraham, croit qu'il est nécessaire d'avertir le Lecteur, qu'au tems d'Abraham, les Cananéens étoient encore dans le païs, c'est-à-dire, qu'au tems d'Abraham, ils n'avoient pas encore été chassez par les Israëlites, enfans de Jacob fils d'Abraham. Voilà la pensée de ces grands hommes.

Moïse écrivant dans un tems où il étoit nécessaire d'avertir les Israëlites, que leurs Peres avoient conversé parmi les Cananéens, dit que lors qu'Abraham arriva dans ce païs, il le trouva habité déja par les Cananéens ; que les Cananéens y étoient dessors, ou qu'alors les Cananéens étoient au païs. C'est-là nôtre explication. On n'a qu'à les comparer toutes deux, & choisir celle qui paroît la plus raisonnable, nous nous en ra-

portons à l'équité du Lecteur.

IV. Il prétend que la montagne de Moria porte ce nom, & est apellée dans la Genese, *la montagne de l'Eternel y verra*, ou *pourverra*, par anticipation ; ce nom ne lui ayant été donné, que parce que le Temple y fut bâti long-tems après. Tout cela est faux. Voici l'histoire, Abraham allant à la Montagne que Dieu lui avoit marquée, répondit à son fils Isaac, qui lui disoit : *Mon pere, où est la victime ? Mon fils, Dieu y pourverra.* Dieu y pourvût en effet, en lui faisant voir un belier qu'il égorgea en la place de son fils Abraham : on apelle pour cette raison, cette montagne, *Moria*, nom qui signifie, *Dieu y pourverra.* Cette parole passa en proverbe depuis, parmi les Israëlites, qui avoient accoûtumé de dire, *A la mentagne de l'Eternel il sera pourvû.* C'est ce qu'on trouve distinctement dans la Genese. Le reste n'est que chimere & fausseté.

V. Il prétend que ces paroles ne sont que de Moïse : *Il ne demeura de la defaite des Geans, que le seul Og Roy de Balan. Voici son lit, qui est un lit de fer, est le même qui se trouve en Rabbath des enfans de Hammon, dont la longueur est de neuf coudées.* On prétend que cette parentése est d'un homme qui raporte des choses qui sont fort anciennes. Mais sur quel fondement le prétend-on ? Est-ce qu'on ne pouvoit pas garder le lit d'Og, du temps de Moïse ? Est-ce que Moïse ne peut pas faire souvenir les Israëlites de la défaite de ce Roy, en leur disant que son lit est à Rabbath ? Ou, est-ce que le lit de ce Roy, ne pouvoit pas avoir été transporté à Rabbath ? J'ignore où peut être la difficulté.

Je ne comprens point non plus qu'il y ait dans celle-ci : *Et Jaïr fils de Manassé, [illegible]*

toute la contrée d'Argob jusqu'à la frontiere des Geburites & des Mahachatites, & apella tout ce païs-là avec Baan de son nom, les villages de Jair jusqu'à ce jourd'huy. On prétend que Moyse n'a pû s'exprimer de la sorte, & que cette façon de parler, *jusqu'à ce jourd'huy*, ne convient point à l'état d'un Historien qui vient de voir arriver les choses dont il parle. Mais l'on se trompe, si l'on s'imagine que cette façon de parler, marque dans l'Ecriture, une fort grande distance de tems. Saint Mathieu s'en sert pour marquer des choses qui s'étoient passées, non-seulement de son temps : mais même depuis qu'il étoit Apôtre. *Ce champ*, dit-il, *a été apellé jusqu'à ce jourd'huy, le champ du sang. Et ce discours*, dit il en un autre endroit, *a été divulgué entre les Juifs jusqu'à ce jour.* Moyse n'est-il pas representé dans le Deuteronome ; disant au peuple d'Israël : *Les eaux de la mer rouge, ont couvert leurs faces, lorsqu'ils vous poursuivoient ; & l'Eternel les a détruits jusqu'à ce jourd'huy.* Cette derniere objection est du nombre de celles que cet Auteur nous fait comme de son chef, & ausquelles il sera bon de répondre avec quelque exactitude.

CHAPITRE VIII.

Où l'on continuë d'examiner les objections de Spinosa, sur les Livres de Moyse.

CELLE qui prend de ce que celui qui a composé le Pentateuque, non-seulement parle de Moyse à la troisiéme personne, mais en rend plusieurs grands témoignages ; comme par exemple, que Dieu parloit à Moyse ; qu'il lui parloit face à face ; que

Moïse étoit le plus débonnaire de tous les hommes ; que Moïse se mit en grande colere contre les Capitaines de l'armée, que Moïse étoit un homme divin ; que Moïse, serviteur de Dieu, mourut ; qu'il n'y eut jamais de Prophête en Israël, comme Moïse : cette objection, dis-je, est digne de reflexion.

On peut juger des autres objections de cet Auteur, par celle-ci, laquelle étant la plus considerable de toutes, n'est pourtant qu'un composé de mauvaise foi, dignorance, d'inconsideration, & de manque de jugement. Nous ne prétendons pas lui dire des injures, mais nommer simplement les choses par leur nom, & si nous avions d'autres termes, nous les employerions.

La mauvaise foi s'y découvre, en ce qu'il joint le recit de la mort de Moïse, & l'élogе qui l'acompagne, aux autres témoignages que l'on pourroit prétendre que Moïse se soit rendus. Pourquoi dissimuler ce qu'on a tant de fois répondu à cela ? Qui est-ce qui nie que Josué ajoûtant son Livre à ceux de Moïse, par l'ordre de Dieu, n'ait pû inserer sur la fin du Pentateuque, la mort de ce grand Legislateur ? L'Auteur que nous réfutons, bien loin de faire deux preuves de ce témoignage, en le répetant, devoit n'en parler point du tout, ou détruire la réponse commune & ordinaire que l'on fait à cette difficulté.

Son ignorance paroît, en ce qu'il s'imagine que dans le stile de l'Ecriture, Moïse homme de Dieu, & Moïse un homme divin, un homme excellent & admirable, sont des expressions équivalentes. Cependant ce terme, *homme de Dieu*, signifie Prophête de

la langue sainte : témoin cette question & cette réponse marquée au 13. Chapitre du premier Livre des Rois ? *Es-tu l'homme de Dieu, qui es venu de Juda. Et il lui repondit : C'est moi.* De sorte que Moyse, homme de Dieu, & Moyse Prophête, sont des expressions qui ne signifient qu'une même chose.

Il manque de jugement dans le choix des témoignages qu'il prétend que Moyse se soit rendus ; car il met dans ce nombre, que Dieu parloit à Moyse face à face. Des gens qui regardent Moyse, comme un homme qui a concilié du credit à ses loix, en faisant accroire que Dieu les lui reveloit immédiatement, ne sont-ils pas bien raisonnables de mettre au nombre des témoignages que Moyse n'a pû rendre de lui même, qu'il parloit à Dieu face à face ? Que dirons-nous de celui-ci ? *Et Moyse se mit fort en colere contre les Capitaines de l'armée, chefs de milliers*, &c. sans doute que la colere de Moyse contre les Capitaines d'Israël, est justement placée entre ces grands témoignages, qu'on prétend que Moyse n'auroit pû se rendre sans blesser la modestie.

Enfin il est aisé de voir son inconsidération. Car a-t-il bien fait réflexion sur ce qu'Esdras parle de lui-même à la troisiéme personne, & se rend un témoignage avantageux en ces termes : *Esdras monta de Babilone. Or il étoit Scribe, bien exercé en la loi de Moïse, &c.* sans qu'on puisse conclurre de là, ni que l'on ait jamais conclu qu'Esdras n'est point l'Auteur de ce Livre ?

Si cet homme vouloit agir dans les régles du bon sens, il devoit considérer. I. Que Moyse dit la verité dans le témoignage qu'il

rend de son humilité ou de sa debonnaireté.

Il devoit considérer. II. Que quand on n'a point d'orgueil, on n'a pas besoin de cette modestie, qui fait qu'on se garde avec un soin extrême de dire du bien de soi-même, qu'il n'y a que la connoissance que les hommes ont de leur vanité & de leur foiblesse, qui les oblige à prendre ces délicates précautions ; & qu'il y a deux sortes de gens qui disent le bien qui est en eux ; ceux qui ont une vanité si excessive, qu'ils ne sçauroient lui commander ; & ceux qui en ont si peu, qu'ils ne prennent aucun soin de la couvrir. Moïse étoit sans doute dans cette derniere disposition.

Car il faut remarquer III. Qu'il ne se loüe qu'une seule fois, & cela dans un lieu où il est nécessaire pour la gloire de Dieu qu'il le fasse. Il s'agissoit de justifier la conduite de Dieu qui avoit couvert Marie de lepre, & qui avoit paru irrité contre Aaron. Pouvoit-il donc dissimuler que Marie & Aaron s'étoient revoltez contre leur frere ? Et n'étoit-ce pas là le lieu de representer l'innocence & la debonnaireté de Moïse, pour montrer le crime de Marie & d'Aaron ? Comment sans cela pouvoit-il faire voir la justice d'un châtiment si connu ?

IV. Enfin cet Auteur auroit remarqué le même caractére dans tous les Auteurs Sacrez, pour peu qu'il eût voulu y penser. Saint Paul confesse qu'il est le premier des pecheurs qui a persecuté l'Eglise du Seigneur ; néanmoins il ne fait aucune difficulté de parler de l'excellence de ses révélations, & d'élever la gloire de son Apostolat, lorsque cela est nécessaire pour l'interêt du regne de Dieu. Saint Jean fait comprendre qu'il s'enfuit avec les autres Apôtres, lorsqu'on prit son Di[illegible]

Maître : cependant il nous fait entendre qu'il étoit le Disciple que Jesus aimoit : il se represente comme son favori, s'il est permis de parler de la sorte. Il en est de même de Moïse qui avoüe ses défauts, & qui parle de sa debonnaireté.

Or cette sincerité qui paroît toûjours égale, qui ne dissimule ni le bien, ni le mal, mais qui demeurant invariable, donne toûjours gloire Dieu & à la verité, est un caractére sensible de Divinité, que Dieu a voulu qui fût dans ses Ecritures, pour convaincre les hommes de leur verité. Il donne lieu à l'esprit humain de faire ce raisonnement : Si ces Ecrivains étoient de mondains politiques, & qu'ils n'avoüassent leurs défauts que par artifice, ils se garderoient bien de se loüer ouvertement ; & si c'étoit des mondains grossiers & ignorans, qui marquassent leurs bonnes qualitez pour se faire honneur, selon le penchant ordinaire des hommes, ils n'auroient garde d'avoüer leurs défauts avec tant d'ingenuitez. Cette sincerité également exempte d'hipocrisie & d'affectation, fait donc voir qu'ils n'agissoient pas en mondains.

Mais enfin, quelle est la pretention de cet Auteur ? Il veut que ce ne soit pas Moïse, mais un homme fort zelé pour Moïse, qui a écrit le Pentateuque. Certes, si cela est, il n'y a point de doute que cet Auteur se donnera bien de garde d'attacher aucune sorte de blâme à la memoire de ce grand Legislateur. Cependant il raporte les défauts de Moïse, & si l'on compte bien les endroits où il le loüe, & ceux où il le blâme, on trouvera, que pour une fois qu'il dit que Moïse étoit le plus debonnaire des hommes,

il marque ou répete les défauts de Moïse, en plus de dix endroits.

Etoit-il bien nécessaire que cet Auteur si zelé pour Moïse, fît mention du meurtre de Moïse, qui tua un Egyptien, & le couvrit de sable ; des doutes de Moïse, & du refus qu'il fit d'aller vers Pharaon ; de sa négligence à circoncire son fils, & de son murmure au desert de Tsin ? Si ces faits sont fabuleux, comment les a-t-on inventez au desavantage de Moïse, & comment des gens qui avoient une si grande passion pour sa memoire, lui attribuent-ils des défauts chimeriques ? Et s'ils sont veritables, la connoissance n'en peut venir que de Moïse, puisqu'il étoit seul, lors, par exemple, qu'il douta en Horeb, &c. Il faut donc que ce soit Moïse qui les ait laissez par écrit ; & si cela est, pourquoi douterons-nous qu'il n'ait composé les Livres où nous trouvons tous ces faits avec tant de circonstances particulieres, qu'un autre n'auroit ni osé, ni voulu inventer ? ou qu'ils n'ayent été composez par son ordre, ce qui revient à la même chose. Que peut-on avoir ôté de ces Livres, lors qu'on y laisse des choses qui semblent diminuer la gloire de ce grand Legislateur ? Et que peut-on y avoir ajoûté en sa faveur, lors qu'on y trouve un seul témoignage qui est rendu à sa vertu, pour plusieurs passages qui font mention de ses défauts ? Si l'Auteur que nous refutons, avoit pris la peine de considérer toutes ces choses, il auroit vû qu'il n'y a pas jusqu'à son objection qui ne nous serve.

Mais, dit cet Auteur, il y a des lieux qui sont remarquez dans ce Livre, d'un autre que celui qu'ils avoient du tems de Moïse

Tel est ce passage, *Abraham poursuivit ses ennemis jusqu'à Dan* : nom qui ne fut donné à cette Ville que long-tems après Moïse. Mais est-on bien assuré qu'il n'y avoit pas un autre lieu qui s'apelloit Dan ?

Sa quatriéme objection est prise, de ce que les Histoires s'étendent quelquefois au-de-là de la vie de Moïse. C'est ce qu'il croit prouver par deux exemples, l'un pris de l'Exode, où il est dit, que *les enfans d'Israël mangerent la manne l'espace de quarante ans, jusqu'à ce qu'ils fussent venus au pays habité & aux confins de Canaan* : l'autre pris de la Genese, où il est dit ; *Ce sont ici les Rois qui ont regné au pays d'Edom, avant qu'aucun Roy ait regné sur les enfans d'Israël.*

On répond au premier, que si Moïse fit tomber la manne, il n'est pas fort étrange qu'il ait prévû qu'elle cesseroit dès que les enfans d'Israël seroient entrez dans la terre promise : de sorte qu'étant déja sur les limites de Canaan, lors qu'il écrivoit, il ne faut pas s'étonner s'il s'exprime à cet égard avec tant de certitude.

CHAPITRE IX.

On continuë à satisfaire aux difficultez qu'on fait sur les Livres de Moïse.

IL est bon de répondre à quelques objections que nous fait un sçavant Ecrivain de ce tems, auquel nous rendons volontiers la justice qui lui est dûë, bien qu'il ne paroisse pas content de nous.

Un Auteur, dit-il, *qui a cru mal-à-propos avec Mr Huet, que pour prouver la verité de la Religion Judaique, il faloit supposer que les Livres de*

de Moïse, tels que nous les avons, sont veritablement de lui, emprunte d'Aben-Ezra une réponse à ce raisonnement. Il soûtient que le sens de ce passage, revient à celui-ci : Or le Cananéen étoit desiors dans le pays. Il s'en étoit déja rendu le maître, lors qu'Abraham y arriva, &c.

Ni cet Auteur, à qui l'on fait dire ce qu'on veut, n'a cru mal-à-propos, ni il n'a cru avec Mr. Huet, ni il n'a cru absolument qu'il fût nécessaire pour prouver la verité de la Religion Judaïque, de supposer que les Livres de Moïse, tels que nous les avons, sont veritablement de lui. Il y a une grande difference entre croire que ces Livres sont de Moïse, en l'état où ils sont, & croire qu'on ne puisse prouver la verité de la Religion Judaïque, qu'en supposant que ces Livres en l'état où ils sont, sont veritablement de Moïse. On a défendu le premier : mais on n'a jamais cru le second. On a bien jugé qu'il étoit nécessaire pour établir la Religion Judaïque, de montrer que l'Ecriture de Moïse, n'avoit pû être essentiellement corrompuë, ou que les faits qu'elle contient, sont venus jusqu'à nous, comme l'on s'en explique en propres termes : mais on ne s'est pas imaginé que l'addition de trois ou quatre parentéses, ni de quelques noms propres qui ont pû être ajoûtez pour l'éclaircissement, ou quelque génealogie inserée par les mêmes Auteurs Sacrez qui ont reçû le Saint-Esprit pour composer le reste de cette Ecriture ; ou même de plus grands changemens qui ne touchent point à l'essentiel, puissent raisonnablement nous faire douter d'une Religion fondée sur tant de faits si liez les uns aux autres, confirmez dans plusieurs monumens differens, & qu'il auroit été impossible

d'inventer ni de supoſer contre la notorieté publique : & l'on eſpere que ceux qui liront avec quelque équité toutes les réflexions que l'on fait là-deſſus, y trouveront une évidence qui vaut une demonſtration.

Au fond, Dieu étant le Souverain Magiſtrat dans la République des Hebreux, tout ce qui s'y faiſoit par ſon ordre, doit lui être néceſſairement raporté : les loix que les Iſraëlites reçoivent, ſont ſes loix, le gouvernement de cette République, eſt ſon gouvernement, & l'Ecriture qu'ils ont entre les mains, ſon Ecriture. Les Livres de Moyſe ſont les Livres de Dieu, parce qu'ils ſont écrits par l'ordre de Dieu, Dieu ayant ordonné expreſſément à Moyſe, d'écrire au Livre l'hiſtoire d'Amalek, comme les autres événemens conſidérables qui arrivoient au peuple Juif. Ils étoient auſſi écrits par la direction de ſa Providence, ou par l'inſpiration de ſon eſprit : celui qui avoit mis ſon eſprit dans les perſonnes qui travailloient aux ornemens du Temple, ne manquant pas de le donner aux Prophêtes qu'il ſuſcitoit extraordinairement, ſoit pour gouverner le peuple en ſon nom, ſoit pour l'inſtruire de ſa part, ſoit pour dicter ſes loix, ſoit pour conſerver la mémoire de tant d'illuſtres événemens.

Pour mieux comprendre cette verité, ſupoſons que Moyſe n'ait pas écrit les Livres qu'on lui attribuë, mais qu'il les ait fait écrire par quelqu'autre à qui il en a donné l'ordre, & qu'il les ait aprouvés, après qu'ils ont été écrits, & qu'il ait voulu qu'ils fuſſent reçûs comme s'il les avoit écrits lui-même : vous n'aurez point de peine à comprendre premiérement, que ces Livres ſont

plûtôt les Livres de Moïse que les Livres de son Secretaire, sur-tout si vous supposez que c'est Moïse qui en a fourni les mémoires, qui a corrigé l'Ecrit, ou dirigé l'Ecrivain, pour l'empêcher de rien mettre que de vrai. En second lieu, vous comprenez facilement, que Moïse peut y ajoûter quelques parentèses, ou substituer des noms connus à des noms inconnus, sans rien ôter à l'autorité de cette Ecriture. En troisiéme lieu, vous demeurez d'accord qu'il n'est pas même nécessaire de sçavoir le nom de celui qui a écrit ces Livres, sous l'autorité de Moïse & par son ordre; ou que si cela est nécessaire, ce n'est que pour connoître la datte de ces Ouvrages. En quatriéme lieu, vous comprenez que Moïse a pû se servir d'un ou de plusieurs Ecrivains, selon qu'il lui aura plû, pour achever cette Histoire, & ordonner aux derniers, d'inserer la mort des autres sur la fin de leur Histoire, sans qu'on puisse prendre cela pour un véritable changement.

Nous n'avons qu'à mettre à present Dieu en la place de Moïse, & Moïse & les autres Prophêtes, qui sont venus après lui en la place de ces Ecrivains ou Secretaires, écrivant sous Moïse ou par son ordre, & nous trouverons la verité dans cette supposition. L'Ecriture des Juifs, est l'ecriture de Dieu. Moïse, & les autres Prophêtes, ne sont que des Secretaires qui écrivent par son ordre & par son esprit. Il n'est pas nécessaire que l'on connoisse le nom des Ecrivains ou Secretaires qui les ont écrits; ou si cela est nécessaire, ce n'est que pour connoître en quel tems ils ont été écrits, ou pour des raisons pareilles, mais non pas leur donner quelque autorité qu'ils tirent de ces Auteurs subalternes.

Comme c'eſt là l'Ecriture de Dieu, les hommes n'y peuvent rien changer ſans une témerité impie & ſacrilege : mais Dieu y peut changer lui-même : & ces mêmes Ecrivains à qui il a donné ſon Eſprit pour continuer cet Ouvrage, y peuvent inſerer ou des parentéſes, ou des liaiſons, ou des Généalogies, que le Saint Eſprit leur fait juger néceſſaires pour le tems auquel ils écrivent. Nous ne diſons pas que cela arrive : mais nous ſoûtenons que quand cela arriveroit, il n'en faudroit pas être fort ſurpris. Ces petits changemens qu'on nous objecte, ne ſont donc d'aucune conſideration, quand même ils ſeroient inconteſtables, lors qu'on ſupoſe que ces Livres ont été écrits les uns après les autres, pour faire un corps de révelation ; qu'ils ont été écrits par l'ordre de Dieu, par des hommes qui avoient ſon Eſprit.

D'ailleurs nous reconnoiſſons qu'il n'eſt pas impoſſible que ces petites additions ne ſe ſoient coulées inſenſiblement de la marge dans le texte, comme cela ſe vérifie des autres Livres. Par exemple, il y avoit peut-être dans le texte du ch. 14. de la Geneſe, *Et il les pourſuit juſqu'à Laïs* ou *Lezem* ; on aura mis à la marge *Dan*, pour expliquer ce nom propre qui étoit devenu intelligible : les Ecrivains dans la ſuite trouvant ces deux noms, les auront joints de cette maniere, *juſqu'à Lezem qui eſt Dan* ; & peu à peu on aura ôté *Lezem*, & retenu *Dan*. Je ne diſpoint que cela ſoit arrivé de la ſorte : mais je dis que quand cela ſeroit arrivé, il n'en faudroit pas être ſurpris. Car premierement, il ne faut pas alleguer ici la Providence, qui doit veiller à ce qu'il ne ſe glisse point de changemens dans ſon Ecriture. Cela eſt vrai

des changemens essentiels, mais non pas de ces petits changemens qui ne meritent pas même de porter ce nom. D'ailleurs, pour éviter ces petites révolutions grammaticales, il faudroit que Dieu fît un miracle constant & perpetuel, pour inspirer & remplir d'un esprit prophetique, non-seulement ceux qui ont composé ces Livres : mais encore tous ceux qui les ont copiez & écrits dans tous les siécles. Or un miracle constant & perpetuel, est impossible, parce qu'outre qu'il est hors des voies de la sagesse de Dieu, & qu'il changeroit la foi en vûë s'il arrivoit, & que même il deviendroit inutile s'il étoit continuel, car alors il seroit tout aussi aisé à Dieu de se révéler par des révélations continuelles & immédiates, & sans le secours d'aucune Ecriture : d'ailleurs un miracle perpetuel, enferme une espece de contradiction, parce qu'un miracle est une interruption des loix de la Nature, & qu'une si longue & si ordinaire interruption se changeroit elle-même en une loi naturelle.

Après tout cela, on nous fera, comme je crois, la justice de croire, que nous ne faisons point dépendre la verité de la Religion Judaïque, de ces petits changemens qu'on croit reconnoître dans les Ecrits de Moyse; que ce n'est point la necessité de défendre nôtre cause, mais le desir de dire ce que nous pensons, & que nous croyons véritable, qui nous fait être d'un autre sentiment que ceux qui nous attaquent sur ce sujet.

*Mais il n'a pas pris garde, que dans ces deux passages, la particule Hebraïque, qui marque le tems, ne signifie qu'*alors. *Pour dire en Hebreu* desors, *il faut dire* Meaz *ou* Minaz, *& non pas* Az, *comme il y a dans les deux endroits.*

Pardonnez-moi, on y a pris garde ; mais on a cru que *Meaz* ou *Minaz* se prenoit quelquefois dans la même signification que *Az*, selon le sujet dont il est parlé, & les autres circonstances du discours. Cet Auteur lui-même n'a pas pris garde, qu'on ne raisonne pas ici par la force de la particule Hebraïque, reglant le sens de ce passage, mais par la force du sens de ce passage, déterminant la signification de la particule Hebraïque. Car lorsque nous voyons ces deux propositions se suivre dans un discours : *Abraham arriva en ce pays-là, alors le Cananéen étoit au pays* ; il me semble qu'il est naturel d'interpreter ainsi ces propositions : *Le Cananéen étoit au pays lors qu'Abraham y arriva*, ou si vous voulez, *dès ce tems-là* : & qu'ainsi *Az* & *Meaz* ont ici, par la force du sens, même signification. Mais il faut l'entendre raportant nos paroles.

Le même Auteur soûtient ainsi sa pensée, c'est qu'il se peut faire que les Cananéens ayant été dépossedez de ce pays-là, par quelques-uns des enfans de Cuz, qui furent d'abord puissans en la terre, & qui regnerent sous Nemrod petit fils de Noé. Il a voulu dire que Nemrod étoit fils du petit fils de Noé. Mais cela n'est rien. La plus grande faute qu'il fait, c'est qu'il nie que la Genese dise, que les Cananéens furent les premiers qui occuperent la Palestine. On voit le contraire dans les versets 18. & 19. du ch. 10. où l'Auteur Sacré nous aprend, que les familles des Cananéens, dans la dispersion du genre humain, se mirent en possession de ce pays-là, après avoir remarqué que les enfans de Nemrod, fils de Cuz, possederent la Mesopotamie & l'Assyrie.

Je n'ai point du tout besoin, pour soûtenir ma pensée, de supposer qu'il y ait eu dans ce pays une autre nation qui ait été dépossedée par les Cananéens. Car soit que cela soit,

soit que celà ne soit pas, il est également vrai que les enfans de Canaan, n'y avoient pas toûjours été: & cela suffit pour avoir donné lieu à Moyse de remarquer fort à propos, que lors qu'Abraham arriva dans ces quartiers-là, Cananéen étoit dans le pays; ce qui signifie naturellement qu'il y étoit déja établi. Il a raison de remarquer, que Nemrod étoit fils du petit fils de Noé, qui étoit Cuz: mais il ne devoit pas ignorer, qu'on dit fils de Manassé; & que je peux de même dire fils ou petit fils de Noé, pour dire un de ses descendans. Que s'il veut qu'on parle dans la rigueur, j'avouë qu'au lieu de petit fils de Noé, j'ai dû écrire fils du petit fils de Noé: mais c'est toute la faute que j'ai faite. Car j'ai eu très-juste raison de nier que la Genese dise que les Cananéens furent les premiers qui occuperent la Palestine; & je ne nie qu'on voye le contraire dans les vers. 18. & 19. du ch. 10. de la Genese, citez par cet Auteur. Vôici ces deux vers. avec ceux qui précedent immédiatement. *Mais Canaan engendra Sidon son premier né, & Het, & Jebusi, & Amorri, & Gigarsi, & Heni, & Archi, & Sini, & Arvadi, & Samari, & Hamathi, dont après se sont éparses les familles des Cananéens, & les limites desdits Cananéens, furent depuis Sidon quand tu vas vers Guerard, jusqu'en Gaza, en tirant vers Sodome & Gomorre, Adama & Tseboim, jusqu'à Laza.* Je trouve là deux choses qui ne font rien à nôtre question. La premiere est la Genealogie des Cananéens. La seconde est une description Geographique du pays que les Cananéens possederent, & de ses limites. La premiere de ces deux choses est inutile à nôtre question. Car il ne s'agit pas ici de sçavoir d'où sont sorties ces famil-

les des Cananéens. La seconde ne l'est pas moins. On ne demande pas ici, quelles étoient les limites du pays que les Cananéens possederent, mais en quel tems ils commencerent à le posseder. On dit qu'il n'est pas impossible que les familles des Cananéens commençant à se répandre sur la terre, ayent trouvé quelques autres familles, descendant de Mestaïm ou de Cuz, qu'elles furent obligées de posseder ; & l'on a eu raison de soûtenir que l'Auteur de la Genese, ne dit rien qui détruise cette pensée ; parce qu'encore qu'il marque l'établissement des Cananéens au païs dont il donne la description, il ne particularise rien, & ne dit ni le tems, ni la maniere de cet établissement. Il ne seroit pas impossible que Nemrod, lequel selon quelques-uns fut le premier, qui sous le pretexte de la chasse, assembla des gens, les arma, & s'en servit ensuite pour s'assujettir les autres peuples, s'étant saisi du plus beau & du meilleur pays qu'il trouvoit devant lui, & les ayant contraint de lui ceder la place, ce que l'Ecriture entend aparemment, lors qu'elle dit, *qu'il devint puissant en la terre* ; il n'est, dis-je, pas impossible qu'il se soit étendu jusqu'au pays de Canaan, &c.

Mais ce n'est rien que cela, & il n'est pas nécessaire de perdre du tems à détruire une supposition que j'abandonnerai moi-même de bon cœur, si l'on veut. C'est une chose que j'avois dite en passant, & que j'avois dite avec raison, comme je viens de le prouver. Mais je consens qu'elle ait été mal avancée ; que fait cela pour détruire le fort de mon raisonnement, qui est fondé, non sur ce qu'il

qu'il y avoit eu dans ce païs une autre nation avant que les Cananéens s'y établissent, mais sur ce que les Cananéens n'y avoient pas toûjours été ? C'est ce que j'avois assez clairement exprimé, comme cet Auteur l'avouë en continuant de raporter ainsi mes paroles.

Mais il ajoûte, que soit qu'il y eût eu une autre nation dans le pays, soit qu'il n'y en eût point eu, il est certain que les enfans de Canaan n'y avoient pas toûjours été. Les Enfans de Noé s'étoient répandus peu à peu, continuë-t'il, les familles s'étoient multipliées, & s'avançant par degrez sur la terre, les enfans de Canaan avoient déja occupé il y avoit long tems (si l'on veut) ce pays, lors qu'Abraham y arriva. Le Lecteur, qui pouvoit ignorer cette Chronologie, est averti par Moyse, que les Cananéens étoient dès le tems d'Abraham dans le pays. Mais l'Auteur supose ici sans raison, que Moyse ne l'avoit pas dit, au lieu qu'il l'a exprimé très-distinctement dans le passage du Chapitre dixiéme que l'on a cité.

Je ne supose rien sans raison. Car y ayant à considerer deux choses sur le sujet des Cananéens, leur établissement dans le pays dont nous parlons, & le tems de cet établissement, nous convenons que le premier est exprimé très-distinctement au ch. 10. de la Genese ; mais nous soûtenons que le second ne l'est point du tout, & c'est de ce dernier dont il s'agissoit.

Un autre nous diroit peut-être ici, que l'ordre du recit de l'Historien nous fait comprendre l'ordre des événemens. Mais l'Auteur que nous refutons, est trop habile pour dire cela. On le redresseroit facilement, en lui faisant remarquer que le chapitre 10. de la Genese, nous parle de l'établissement des Ca-

néens au pays dont il s'agit ici, & que ce n'est que le chapitre 11. qui fait mention de la dispersion des hommes & de la confusion des langues, quoiqu'il soit incontestable que cette dispersion, qui vient la seconde dans l'ordre du recit, a été la premiere dans l'ordre de l'événement; & que les Cananéens n'ont possedé le pays où ils se sont habituez en dernier lieu, qu'après que les familles eurent été dispersées & le langage des hommes confondu à Babel.

On pourroit nous faire une objection, que cet Auteur ne nous fait pas, & nous dire qu'il n'y a pas d'aparence que l'Auteur de la Genese, ait remarqué que le Cananéen étoit établi en ce pays-là dès le tems d'Abraham, parce que cela s'en alloit sans dire. Cela s'en alloit sans dire? Pas tant qu'on pourroit se l'imaginer. Il est certain qu'Abraham a vécu quarante ans avant la dispersion; & il est vrai que ce n'est qu'après la dispersion, que les Cananéens s'établirent dans ce pays-là. Leur établissement ne s'est donc fait que du tems d'Abraham, & il étoit encore nouveau lors qu'Abraham arriva en ce pays-là.

Au reste, soit que l'on considere ces paroles, *Le Cananéen étoit alors dans le pays*, par raport aux versets qui précedent, soit qu'on les regarde par raport aux versets qui suivent, soit qu'on s'arrête uniquement au verset d'où elles ont été prises, il n'y a rien de si facile que de confirmer l'exposition que nous en avons donnée, & de la confirmer d'une maniere qui satisfera tous les esprits raisonnables. Car pour ce qui regarde le premier, il est dit dans les versets precedens, qu'Abraham étant âgé de 75. ans, sortit de Charan, &

qu'il arriva avec Saraï sa femme & Lot son neveu, dans la terre que Dieu leur avoit marquée. L'Historien remarque, que lors qu'Abraham y arriva, le Cananéen étoit au pays. Il me semble que cette Chronologie n'est pas ridicule, & qu'il n'y avoit pas si long-tems que les Cananéens étoient dans ce pays-là, que l'Historien ne pût judicieusement remarquer qu'ils y étoient établis lors qu'Abraham y arriva.

A l'égard des versets qui suivent, il est dit que le Seigneur apparut à Abraham, & qu'il lui dit, *je donnerai cette terre à ta postérité.* Dieu promet à ce Patriarche une terre qui est déja possedée par d'autres habitans. Voilà de quoi exercer sa foi. Abraham croit néanmoins ce que Dieu lui dit, & bâtit un autel au Seigneur qui lui est aparu. Ces circonstances que l'Historien raporte dans les vers. qui suivent immédiatement, nous font voir que ce n'est pas sans raison qu'il a fait cette remarque, *Or le Cananéen étoit alors au pays*, & que cette remarque sert très-bien à nous faire connoître & la nature de la promesse de Dieu, & la grandeur de la foi d'Abraham.

Mais arrêtons-nous au verset d'où ces paroles ont été tirées, & dont elles font partie : c'est le verset 6. Le voici ; *Et Abraham passa outre en la terre jusqu'au lieu de Sichem, savoir jusqu'en la plaine de Moré. Or le Cananéen étoit alors dans le pays* : ou bien, *Et le Cananéen étoit alors dans le pays.* Abraham sort du lieu de son parentage pour s'en aller en une terre que Dieu a montrée, & qu'il espere posseder. Quand il y arrive, il la trouve possedée par d'autres habitans. Cela l'oblige à penetrer plus avant dans le pays, pour

voir s'il ne la trouvera point vuide d'habitans dans des endroits plus éloignez. *Il passa outre en la terre jusqu'au lieu de Sichem, jusqu'en la plaine de Moré, & il trouve encore le Cananéen dans ce pays.* Cela le rebuteroit sans doute, si Dieu ne lui aparoissoit, & ne lui confirmoit la promesse qui lui a déja été faite.

Toutes ces considérations prises de ce qui précede, de ce qui suit les paroles que nous examinons, & du verset même dont elles sont prises, confirment merveilleusement l'exposition que nous en avions donnée : & il me semble qu'il faudroit manquer de lumiere, ou d'attention, ou de sincerité, pour n'en demeurer pas d'accord. Mais continuons de répondre à nôtre Auteur.

Enfin il dit (il raporte mes paroles) *que dans un siecle où il n'y avoit point d'enfant qui ne sçût que les Cananéens avoient été dépossedez par les Israëlites, enfans d'Israël fils d'Abraham, il n'étoit pas nécessaire d'avertir le Lecteur, qu'au tems d'Abraham les Cananéens étoient encore dans le pays. Mais ne faut-il pas instruire des choses les plus connuës de nôtre tems, la posterité, qui les ignoroit, si l'on se contentoit de ne remarquer que des choses peu connuës. D'ailleurs n'arrive-t-il pas souvent qu'en parlant, on ajoûte des éclaircissemens qui ne sont point nécessaires, & sans lesquels les enfans même entendroient ce qu'on dit ? L'Ecriture n'est-elle pas toute pleine d'exemples de cette maniere de parler ? On en raportera qu'un qui se trouve au* Deut. 11. 30. *où Moïse parle ainsi à Israël des monts de Guerizim & de Hebal. Ne sont-ils pas, dit-il, au de-là du Jourdain, à côté du chemin tirant vers le soleil couchant, au pays des Cananéens qui habitent la campagne, vis-à-vis de Guilgal [illegible] des plaines de Mamré ? Qu'étoit-il besoin de dire que c'est au pays des Cananéens ? Qui le pourroit ignorer en en-*

tendant le reste des paroles de Moïse.

Cet Auteur veut bien qu'on lui dise d'abord que l'exemple qu'il cite, n'est pas fort heureusement trouvé. Il n'y a dans les paroles de Moïse, rien que de fort necessaire. *Qu'étoit-il besoin de dire que c'est au pays des Cananéens?* Mais qu'est-il nécessaire plûtôt que vous tronquiez le passage en le raportant? Car Moïse ne dit pas que ces monts sont au pays des Cananéens simplement, mais au pays des Cananéens qui habitent la Campagne, ou dans certaines plaines du pays de Canaan: ce qui est très-different. Car ces monts pouvoient être au pays des Cananéens en général, & n'être pas au pays de ces Cananéens qui habitent la Campagne. *Qui le pourroit ignorer*, ajoûte-t-on, *en entendant le reste des paroles de Moïse?*

Tout le monde pouvoit l'ignorer, & particulierement ceux à qui Moïse adressoit son discours, qui pouvoient ne pas sçavoir la carte de ce pays-là, & ignorer les uns ce que c'étoit que ce chemin tirant vers le soleil couchant, les autres ce que c'étoit que Guilgal, les autres ce que c'étoit que les plaines de Moré, les autres ce que c'étoit que le pays des Cananéens qui habitent la campagne: ce qui oblige Moyse à se servir de tous ces termes differens pour se faire mieux entendre, & pour être compris également de tous.

Les raisons ne lui réüssiront pas mieux que les exemples. *No faut-il pas instruire*, dit-il, *des choses les plus connuës de nôtre tems, la posterité, qui les ignoroit, si l'on se contentoit de ne remarquer que les choses les plus connuës?* A son compte [illegible] l'Auteur de la Genese a dû instruire la poster[illegible] que du tems d'Abra[illegible]

les Cananéens étoient encore dans leur pays, & qu'ils n'en avoient pas encore été chassez par les Israëlites. Bel avertissement pour la posterité ! Avertissement important, & sans lequel la posterité auroit été dans une ignorance profonde de l'Histoire Judaïque !

Mais n'arrive-t-il pas souvent qu'en parlant, on ajoûte des éclaircissemens qui ne sont point necessaires, &c. Je répons qu'il y a des éclaircissemens qui ne paroissent pas nécessaires, & qui ne laissent pas de l'être en effet ; parce que s'ils ne sont pas nécessaires à l'égard des sçavans, ils le sont à l'égard des ignorans, l'Ecriture ayant été faite aussi-bien pour les uns que pour les autres ; & que s'ils ne sont nécessaires dans un tems, ils le seront dans un autre ; & qu'enfin s'ils ne sont pas nécessaires pour des usages de politesse, d'élegance ou d'éloquence humaine, ils le sont pour des usages ou de foi, ou de pieté, ou d'édification, ou d'instruction simple & populaire.

Je consens donc qu'on dise tant qu'on voudra, qu'il y a dans les Livres sacrez des éclaircissemens qui nous paroissent inutiles, à nous qui avons l'esprit trop borné pour comprendre toutes les vûës du Saint Esprit, dont la sagesse est diverse en toutes manieres ; mais je ne crois pas qu'on doive les croire tout-à-fait inutiles pour cela ; & si c'a été la pensée de l'Auteur, il s'est assurément trompé.

Mais enfin, pour couper court à toutes ces petites défaites, je pose un principe qui ne peut être raisonnablement contesté, qui est, qu'il y a des éclaircissemens qui à force d'être inutiles, seroient ou ridicules ou extravagans. Ainsi, si un homme s'aviſoit de re-

marquer, que lorſque nos premiers parens étoient dans le jardin d'Eden, les Cananéens ne s'étoient pas encore établis dans le pays de Sydon, &c. il paſſeroit pour un innocent, ou pour un inſenſé. Sa remarque n'auroit rien de faux ni de mauvais ; mais elle ſeroit ridicule, & même extravagante, à force qu'elle ſeroit inutile, & que ſon inutilité ſeroit ſenſible & ſauteroit aux yeux.

Le principe étant certain, il ne faut que voir l'application qu'on en peut faire ; & ſi cette remarque, *Les Cananéens étoient encore alors dans le pays*, équivalente à celle-ci, *ils n'avoient pas encore été exterminez, comme ils le furent enſuite par les Iſraëlites*, n'eſt pas une de ces remarques qui ſeroit abſurde & ridicule, à force d'être inutile.

Je voudrois bien ſçavoir ce qu'on diroit d'un Hiſtorien, qui faiſant l'Hiſtoire Romaine & commençant par Enée, diroit que lorſque celui-ci aborda dans l'Italie, ou ſi l'on veut, lorſque long-tems après, Rhea Sylvia fut trouvée groſſe, les Romains ne s'étoient pas encore rendus maîtres des autres peuples.

Que ſi l'on veut des exemples tirez de l'Ecriture Sainte, je voudrois que l'on me dît, ſi l'on ne riroit point de la naïveté d'un homme qui diroit que lors qu'Abraham alla en Egypte, il pénétra juſqu'au pays de Goſſen, & que les Egyptiens étoient encore dans le pays, entendant que ce pays n'étoit pas encore habité par les Iſraëlites, comme il le fut du depuis. Supoſons, ſi l'on veut, pour rendre l'exemple plus juſte, que les Egyptiens firent place aux Iſraëlites, & ſe retirerent pour laiſſer habiter les Iſraëlites, du tems de Joſeph.

Que si cette remarque seroit absurde, parcequ'elle seroit d'une inutilité ridicule & choquante, je ne vois point que l'on puisse éviter de faire le même jugement de celle-ci, *Or le Cananéen étoit alors au pays*, si elle signifie, il y étoit encore, & n'en avoit point été chassé par les Israëlites. Car encore une fois, n'est-ce pas-là une belle remarque, que du tems d'Abraham, les Cananéens étoient encore dans le païs, n'ayant point encore été chassez par les Israëlites descendus d'Abraham de la maniere que chacun sçait? Il n'y avoit guéres plus de vingt-cinq ou trente ans que les Cananéens s'étoient établis dans ce pays, lors qu'Abraham y arriva, comme il est aisé de le justifier, en supposant qu'Abraham, a vécu quarante ans avant que la dispersion arrivât; & depuis Abraham jusqu'à ce que les Cananéens soient exterminez, il se passe plus de quatre cens ans. Cela étant, je demande lequel est le plus naturel, ou de penser que l'Historien par ces paroles, *Le Cananéen étoit alors au pays*, a voulu dire qu'il y étoit déja établi lors qu'Abraham y arriva; établissement nouveau, & qui venoit d'arriver; ou de croire que sa pensée a été que le Cananéen, du tems d'Abraham, n'avoit pas encore été chassé & exterminé, comme il le fut quatre cens ans après, par la posterité d'Abraham?

De la consideration de ce passage, cet Auteur passe à celle de cet endroit du quatorziéme Chapitre de la Genese, où il est dit qu'*Abraham poursuivit ses ennemis jusqu'à Dan*. Et voici comment il répond à ce que nous avions dit là-dessus: *Mais est-on bien assuré qu'il n'y avoit point un autre [illegible] qui s'apelloit Dan* (C'étoit mes paroles) *On n'en a pas*

de démonstration ; mais quand on voit qu'Abraham, après avoir atteint ses ennemis à Dan, les poursuit & les mène battant jusqu'à Damas, on ne peut presque pas douter qu'il ne s'agisse de la Ville que les Israëlites appellerent Dan, parce que cette Ville se trouve sur le chemin. S'il est permis de doubler ainsi les villes & les hommes ; plûtôt que d'abandonner un Sentiment qui n'est appuyé sur aucune raison solide, on ne pourra juger du tems d'aucun Historien, par les noms qu'on trouvera dans son Histoire.

Il y a bien des défauts dans ce raisonnement. Premierement, l'Auteur devoit sçavoir qu'on ne double point ici les Villes, parce qu'on ne croit point que ce Dan où Abraham, atteignit ses ennemis, fût une Ville. En second lieu, qu'il n'y avoit rien de si fréquent dans l'Orient, que de trouver plusieurs Villes de même nom. Il y avoit plusieurs Ninives, plusieurs Antioches, &c. Pour un troisiéme, qu'un homme qui affirme, doit avoir des raisons pour affirmer ; mais qu'afin qu'un homme doute & tienne son jugement suspendu, il suffit qu'on ne lui donne pas de suffisantes raisons de ce qu'on veut lui faire recevoir. Il s'agit d'un temps éloigné, & dont je n'ai pas des idées si distinctes que de ce que je vois. Je ne suis pas assuré qu'il n'y eût un autre lieu qui s'appelloit Dan ; cela suffit, non pour m'obliger à affirmer qu'il y avoit deux lieux qui portoient ce nom, mais pour me tenir en suspens, & me faire voir que je ne dois pas prononcer décisivement la-dessus. Mais l'Auteur qui a de la connoissance, ne devoit pas dissimuler les raisons qu'on a de croire qu'il y avoit un autre Dan. C'est, je pense, un fait qu'on ne conteste point, que le Jor-

dain portoit le nom de Jordain du tems de Moyſe ; & l'on ſçait que le Jordain tiroit ſon nom de deux ruiſſeaux qui ſe joignoient pour le former, dont l'un s'apelloit *Jor*, & l'autre *Dan*. Il eſt certain encore que ce dernier Dan étoit auſſi bien que l'autre ſur le chemin de Damas. Et cela fait voir qu'on s'eſt un peu trop hâté de blâmer une ſuſpenſion auſſi raiſonnable que celle que nous avons fait paroître.

Le même Auteur pourſuivant ces preuves, en prend une du Chapitre 35. *Et Iſraël partit, & tendit ſes tabernacles au-delà de Migdal-Heder, c'eſt-à-dire, de la tour du bétail.* Il dit qu'on apelloit ainſi une tour qui étoit ſur une des portes de Jeruſalem, qu'on apelloit *la porte du bétail*, Mich. 4. 8. Nehem. 3. 1. de ſorte qu'on ne peut pas attribuer ces paroles à Moyſe, du tems de qui les tours de Jeruſalem n'étoient pas encore bâties.

Mais qui a dit à cet Auteur, que cette tour du bétail, n'exiſtoit point du tems de Moyſe ? Qui lui a dit qu'elle étoit ſur une des portes de Jeruſalem ? Qui lui a dit que cette tour ne fût bâtie qu'avec la ville de Jeruſalem ? Qu'eſt-il néceſſaire de confondre la porte du bétail avec la tour du bétail ? Qui nous empêchera de croire que la tour du bétail, étant dès le tems de Moyſe, on bâtit enſuite une des portes de Jeruſalem auprès de cette tour, & que cette tour donna ſon nom à cette porte ? Jacob & Laban bâtiſſent une Monjoye, pour être une borne que l'un & l'autre s'engagent de ne point paſſer ; pourquoi ſera-t-il impoſſible que d'autres euſſent anciennement bâti une tour comme une borne, que le bétail ou les troupeaux ne devoient point paſſer ? Les paſ-

sages ci-dessus marquez, ne nous rendent pas plus sçavans à cet égard.

Mais voici une preuve qu'il prétend être beaucoup plus forte ; elle est prise de ces paroles du 36. de la Genese : *Et ce sont ici les Rois qui ont regné au pays d'Edom, avant qu'aucun Roy regnât sur les enfans d'Israël.* On dit qu'il paroît par ces paroles & par le nombre des générations des enfans d'Edom, lesquelles sont en beaucoup plus grand nombre que celles qui se trouvent depuis Jacob frere d'Edom jusqu'à Moyse, que c'est un Ecrivain moins ancien, qui a écrit cela.

Je ne sçai si nôtre Auteur a bien suputé, ou si c'est que nous suputons mal ; mais il est vrai que nous ne trouvons point que le nombre des générations d'Edom, surpasse celui des générations des Enfans de Jacob jusqu'à Moyse ; & c'est à mon avis, se commettre un peu, que d'avancer de pareils faits sans les avoir bien examinez. Ce qui l'a trompé apparemment, c'est que ne lisant pas avec trop d'attention le Chapitre 36. de la Genese, il a confondu la Généalogie des enfans d'Esaü avec celle des enfans de Seir Horien, & peut-être l'une & l'autre avec la succession des Rois d'Edom, ce qui fait un fort grand nombre de noms propres ; mais pour la Généalogie d'Esaü, telle qu'elle est marquée dans cet endroit de la Genese, la voici. Esaü eut trois femmes. De la premiére il eut Eliphas, de la seconde Rahuel, de la troisiéme Jehu, Shelom & Coré. Les enfans d'Eliphas premier né d'Esaü, furent Theman, Omar, Sepho, Gatham, Cenes, & Hamalek, qu'il eut d'une concubine. Les enfans de Rahuel second fils d'Esaü, Nahath, Zara, Samma, Meza. Les en-

fans de Jehu : Seham & Coré, qui sont trois fils qu'Esaü eut de sa troisiéme femme, ne sont compris dans cette Généalogie. Voilà ce grand nombre de générations d'Edom, sur lequel cet Auteur se récrie, & qui croit surpasser celui des générations des enfans de Jacob jusqu'à Moyse. Il pensera mieux, s'il lui plaît, une autre fois.

Au reste, bien loin qu'il faille tirer un argument, pour montrer que ce n'est point Moyse qui a écrit le Livre de la Genese, de ce que le nombre des générations d'Esaü, est trop grand dans cette généalogie des descendans d'Esaü, je ne sçai si l'on ne doit point tirer une consequence opposée de ce que le nombre de ces générations y est si petit. Ce qu'il y a de plus vrai-semblable sur ce sujet, c'est que Moyse a voulu seulement toucher en passant ces choses, afin que les Israëlites connussent les limites des enfans d'Esaü, & qu'ils s'abstinssent de les troubler dans leur partage.

Cependant c'est le sentiment de Maimonides, que ces Rois qui avoient regné en Edom, étoient d'une autre Nation que celle des Iduméens. Et si cette pensée étoit veritable, il seroit assez facile d'entendre ici celle de Moyse. Il voudroit dire, que les Iduméens condamnez à l'esclavage par le testament prophetique d'Isaac, avoient déja servi à sept ou huit Rois étrangers, avant que les Israëlites eussent vû regner aucun Roi sur eux ; ce que Moyse a pû dire de son tems sans se tromper. Mais peu de tems après la mort de Moyse, ils servirent à des Rois étrangers, tels qu'étoient le méchant Roi Chusa, auquel les enfans d'Israël servirent huit ans ; Eglon Roi des Moabites, auquel

les enfans d'Israël servirent dix-huit ans ; Jabin Roi de Canaan qui regna en Hor ; qui asservit le peuple pendant ving-ans, ayant pour Chef de ses armées Sisarra, &c.

Les Sçavans donnent une autre explication à ces paroles. Ils disent que ce n'est pas une chose fort extraordinaire parmi les Orientaux, de donner le nom de Roi à celui qui a la souveraine autorité dans un Etat, que Procope en fait une maxime plus generale, & remarque que les Nations étrangeres en general, ont accoûtumé de donner à leurs Chefs, le nom des Rois. Ils disent que dans l'endroit de la Genese où Abraham est appellé *un Prince de Dieu*, les septante ont traduit βασιλεὺς παρὰ Θεοῦ, *un Roi qui vient de Dieu* ; & qu'enfin il y a plusieurs endroits de l'Ecriture, où le nom de Roi est donné à un Juge ou Chef du peuple. On en peut donner divers exemples ; mais voici les principaux. Le premier se trouve au Chapitre 33. du Deuteronome, Verset 5. où il est dit que Moyse fut *un Roi juste*, ou *dans la droiture Chi-iscuron Melech*. Le second se lit au Ch. 17. du Livre des Juges, où il est remarqué (c'étoit après la mort de Samson) qu'il n'y avoit point de Roi en Israël, & que la Tribu de Dan de son chef, se chercha & se procura un païs où elle s'établit, parce qu'elle n'avoit pas encore eu de portion avec les autres Tribus ; ce qui évidemment ne signifie autre chose, sinon que depuis la mort de Samson il n'y avoit aucun Chef de toutes les Tribus, tels qu'étoient ceux qui sont apellez Juges, pour diriger cette action de la Tribu de Dan, & mener les autres Tribus à leur secours, pour les établir dans la terre qu'ils cherchoient, comme Moyse

voit ordonné, en défendant que les Tribus de Ruben & Gad, s'établissent de-là le Jordain, jusqu'à ce qu'ils eussent aidé leurs freres à conquerir des portions pour eux. C'est de quoi l'on peut à peine douter, lorsque l'on considere cet autre passage du Chap. 21. des Juges, Vers. 25. où il est dit à l'occasion de la desolation des Benjamites, que les autres Tribus avoient exterminez pour punir le crime d'un Particulier, & dont elles s'étoient ensuite repenties : *En ce tems-là il n'y avoit point de Roy en Israël : mais chacun faisoit ce que bon lui sembloit* ; c'est-à-dire, qu'il n'y avoit point de Chef absolu sur les Tribus, qui par son autorité les empêchât de se faire la guerre, & qui prescrivît à chacun son devoir. Enfin le dernier passage que nous produirons, est celui du 9. Chap. des Juges, Vers. 6. où il est dit que les hommes de Sichem, établirent Abimelek pour leur Roi, l'expression de l'original étant qu'ils le firent regner, & l'établirent Roi ; ce qui pourtant veut dire qu'ils l'établirent Juge. Et certainement ce n'est pas sans raison, que ces souverains Magistrats ou Chefs du peuple, que l'Ecriture apelle des Juges, *Sophthim*, & qui se trouvent parmi les autres Nations, étant apellez chez les Grecs, si je ne me trompe, Δικασαὶ ; chez les Tiriens *Suffetes* : chez les Romains, *Dictatoires* ; chez les anciens Romains, *Interreges* ; & que Josephe nomme fort bien ἡγεμάνες αὐτοκράτορες ; que ces souverains Magistrats, dis-je, ou Chefs du peuple, s'apellent des Rois, puisque s'ils n'en avoient ni la pompe ni l'équipage, ils en avoient du moins tout le pouvoir & toute l'autorité. Ils agissoient en Souverains, & avoient la puissance du glaive independem-

Vide Festura.

nent même du Sanhedrin, comme cela paroît par l'exemple de Gedeon, & qui de son autorité privée, fait mourir les hommes de Soccoth & les habitans de Phanuel; & par l'exemple de Jephté, qui fit mourir un si grand nombre d'Ephaïmites, Jug. 12. 6.

Après ces remarques, il me semble qu'on peut entendre du regne des Juges, aussi-bien que de celui des Rois proprement ainsi nommez, ces paroles de la Genese, *avant qu'aucun Roi regnât en Israël*, c'est-à dire jusqu'à Moyse, qui est le premier qui a été le chef du peuple. Avant lui, chaque famille avoit eu son Chef, qui étoit le premier né, ayant droit de commandement sur ses freres, & même le droit de la Sacrificature; ensuite chaque Tribu eut son Chef. Mais Moyse est le premier qui a été le Chef de toutes les Tribus, & qui a été établi comme Roi en Israël, sous l'autorité de Dieu qui en étoit le premier Monarque. Ainsi ces paroles, *avant qu'aucun Roi regnât en Israël*, seroient équivalentes à celles-ci, *avant qu'il y eût aucun Juge, ou Souverain Magistrat, ou Chef de tout le peuple.*

Toutes les difficultez qu'on peut faire contre cette exposition, ne nous semblent pas trop considerables. Dira-t-on que les Juges ne portent point le nom de Rois dans l'Ecriture; Nous avons prouvé le contraire. Prétendra-t-on que le terme de regner, ne se dit que des Rois proprement dits, *avant qu'aucun Roi régnât*, &c; Nous avons produit un passage du neuviéme Chapitre des Juges, *v. 6.* qui dit, non-seulement que les Israëlites établirent Roi Abimelek, mais encore qu'ils le firent régner sur eux. Car c'est ce qu'emporte cette expression de l'original

Va-ileku, *Vaimeliku*. On dira peut-être, qu'il ne se peut pas qu'une si longue suite de Rois, ayent regné en Edom, depuis Esaü jusqu'à Moyse, ou jusqu'au tems que Moyse fut établi chef du peuple d'Israël. Mais on le dira mal. En effet, les Rois qui regnerent en Edom successivement, sont Bela, Jobab, Husan, Adad, Semla, Saül, Balanam, Adar, tous venus de pays differens: ce qui fonde la pensée de Maimonides, qui prétend qu'ils étoient étrangers à l'égard des fils d'Edom.

Mais quoi qu'il en soit, ce ne sont là que huit personnes qui ont regné les uns après les autres en Edom. Le temps qui s'est passé depuis que les enfans d'Esaü dépossederent les enfans de Hor, & gagnerent sur eux le pays de Seyr, qui est le tems auquel ils commencerent à être en assez grand nombre, sera, si l'on veut, de deux cens trente ou quarante ans. La supposition n'est pas étrange, puisque depuis Abraham jusqu'à la sortie des enfans d'Israël sous Moyse, l'Ecriture elle-même compte quatre cens ans. Or je demande si dans l'espace de deux cens trente ou quarante ans, il n'y peut point avoir eu huit Rois en Edom; Qu'on lise bien l'Histoire, & qu'on voye l'état du monde, & l'on trouvera qu'il n'y a guéres d'exemple dans aucun Royaume, ni dans aucun Empire de la terre, où deux cens trente ans n'ayent vû couler plus de huit regnes. Ce qui pourroit faire quelque difficulté, ce qu'il est aussi fait mention des Ducs d'Edom. Mais je répons que ces Ducs sont de deux sortes, les uns qui ont été avant les Rois, lesquels n'étoient que les chefs de leurs familles: tels étoient le Duc Theman, le

le Duc Sepho, le Duc Cenés, le Duc Coré, &c. Car s'ils avoient été des Ducs ou des Souverains proprement dits, ils n'auroient pû l'être tous, puis qu'ils étoient freres, mais il y en auroit eu un qui commandant aux autres, auroit porté la qualité de Duc. Les autres sont ceux qui suivirent les Rois, & ce sont ceux dont Moyse parle dans son Cantique, lors qu'il dit : *Alors seront épouvantez les Princes d'Edom.* Vous voyez qu'ils étoient plusieurs qui régnoient à la fois, & qu'ainsi l'Auteur de la Genese, a pû faire le catalogue des Ducs d'Edom au pluriel ; c'est à-dire des Ducs qui commandoient en Edom, de son tems. Car y ayant eu plusieurs Princes ou Ducs en Edom, du tems même de Moyse, Moyse lui-même a dû nous en faire un catalogue plus nombreux, s'il est vrai qu'il ait voulu décrire la succession des Ducs, comme celle des Rois. Que si l'on supose que c'est un homme qui a vécu après David, qui a écrit le Livre de la Genese, il est incomprehensible qu'il mette un si petit nombre de Ducs dans son catalogue, lorsque ces Ducs ont dû être en si grand nombre seulement depuis Moyse jusqu'à David.

Pour donc bien déveloper tout ce[illegible], il faut distinguer trois sortes de gouvernemens dans la maison d'Edom ; un gouvernement Paternel, Royal & Ducal. La premiere autorité est celle des peres ou Patriarches sur leurs enfans. Ils sont apellez Ducs par l'Auteur de la Genese. La seconde fut celle des Rois, qui réünissoient toutes les familles sous le gouvernement d'un seul homm[illegible] étoit apellé Roi ; & l'Auteu[illegible] de la Genese [illegible] assez exactement la [illegible] *Chr. [illegible] 1.*

cession de ces Rois. La derniere est celle des Ducs. Car après la mort d'Adad le dernier de ces Rois, les Iduméens obéirent à des Princes ou des Ducs, qui étoient plusieurs à la fois, comme cela paroît, & par le Cantique de Moyse, que nous avons déja cité, & par plusieurs autres passages de l'Ecriture. L'Auteur de la Genese, ne se propose point de marquer tous les Ducs, sans exception, qui ont regné en Edom, & qui ont succedé les uns aux autres. Car le Catalogue seroit assurément plus nombreux qu'il n'est; & sur tout s'il étoit vrai que ce fût Esdras, ou quelqu'autre qui eût vécu depuis que le Temple fut bâti, qui fût l'Auteur de la Genese.

Au reste, comme Moyse a non-seulement prédit, que les enfans d'Israël voudroient avoir un Roy, mais même qu'il a donné des préceptes assez étendus sur ce sujet, nous ne voyons point qu'il y eût un fort grand inconvenient à dire, que c'est des Rois d'Israël, proprement ainsi nommez, que Moyse parle, lorsqu'il dit: *Ce sont ici les Roys qui ont regné en Edom, avant qu'aucun Roy régnât en Israël.*

Je ne sçai en quel rang nous devons mettre quelques preuves qui sont particulieres à cet Auteur, mais qui sont si peu considerables, que l'Auteur lui-même consent qu'on ne les regarde que comme des soupçons. Par exemple, il ne veut point que ce soit Moyse qui ait écrit ces paroles de la Genese, Chap. 2. *Et l'or de ce pays-là est bon. Là aussi se trouve le bdellion & la pierre d'onix.* Il n'y a pas d'aparence, dit-il, que Moyse qui ne s'étoit jamais fort éloigné de l'Egypte eût tant de connoissance d'un pays assez

éloigné, dans un temps où les voyages étoient fort rares & fort difficiles; & il y en a encore moins, que Dieu lui ait revelé qu'il y avoit de l'or dans ces païs-là, & que l'or de ce pays-là, étoit bon. Cet Auteur s'écriera ici qu'on n'a point de goût pour les preuves de critique. Il aura raison, si toutes ses preuves ressemblent à celle-là. Qui a jamais oüi parler qu'il fallût avoir une connoissance particuliere d'un pays, pour sçavoir que ce pays produit de l'or, & que cet or est bon? C'est la premiere chose que l'on sçait. Le commerce étoit ouvert entre le pays de Canaan ou la Palestine, & l'Egypte du tems de Joseph, qui fut mené en Egypte par des marchands Ismaëlites. Il devoit l'être mieux encore du tems de Moyse. Et s'il passoit des hommes de la Palestine en Egypte du tems des Patriarches, n'y-a-t-il pas bien de quoi s'étonner qu'on ait vû en Egypte, de l'or d'Avila, ou qu'on l'ait connu, ou qu'on en ait oüi parler, ou que Moyse ait trouvé cela dans les memoires de ses Peres? & ne craint-on pas de se commettre par de si petites remarques?

Et le commencement de son regne, fut Babel Erec, &c. *De ce Pays-là il sortit en Assyrie & bâtit Ninive*, &c. On dit que cette exactitude à décrire la fondation des villes de Mesopotamie & d'Assyrie, sent le stile d'un Auteur qui avoit été en ce pays-là. Et moi je dis que ce stile est d'un homme qui fait l'Histoire du monde, & nous apprend l'origine des Villes & des Nations, les plus connuës & les plus importantes; ce qui est le dessein de tout le Livre de la Genese. Mais cet Auteur croit-il répondre à une question qu'on va lui faire? Croit-il que Moyse

quand il écrivoit (il croit que Moyſe a écrit quelque choſe du Pentateuque) ait écrit ſur des mémoires, ou ſans mémoires. S'il dit que c'eſt ſans mémoires, il ſe contredit lui-même, & il ne faut que lire ſon Livre pour s'en apercevoir. S'il croit que Moyſe a écrit ſur quelques mémoires, on lui demande pourquoi il ne veut point que Moyſe ait pû parler de l'or d'Avila, & des Villes de la Meſopotamie, ſans y avoir jamais été? & pourquoi eſt-il neceſſaire là-deſſus que nous croyons que celui qui a écrit cela, avoit paſſé l'Euphrate, puiſque Moyſe ne l'ayant pas paſſé, il écrivoit peut-être ſur les mémoires des gens qui l'avoient paſſé? Mais ce n'eſt pas là de quoi je me plains le plus; je trouve bien plus étrange cet autre raiſonnement qu'il nous va faire ſur le ſujet de la ville de Ninive.

Car enfin, tout eſt ici incertain. On connoît à peine quel eſt le veritable nom de cette Ville? Les uns la nomment Ninus, les autres Neneve, les autres Ninive. On ignore le lieu où elle étoit bâtie. Les uns veulent qu'elle l'ait été auprès de l'Euphrate. Les autres auprès du Tigre. De ces derniers encore, les uns l'ont placée à l'Orient du Tigre, & les autres à ſon Occident; les uns au deſſus, & les autres au deſſous d'une autre riviere nommée Lycus. Il y en a d'autres qui prétendent qu'il y a eu deux Villes de Ninive, l'une dans la Comagéne, l'autre dans l'Aſſyrie; l'une auprès de l'Euphrate, l'autre de-là le Tigre. On n'eſt pas trop certain du temps que cette grande Ville fut ruinée. Les autres veulent qu'elle l'ait été par les Medes, les autres par les Chaldéens, & d'autres, qu'elle l'a été par les uns &

par les autres ; c'eſt-à-dire, deux fois ; & qu'Aſſuerus & Nabuchodonoſor l'ont tour à tour deſolée. Ce qui eſt conſiderable, c'eſt qu'Herode lui-même, dont l'Auteur fait tant de cas, ne ſçait ce qu'il dit lorſqu'il parle de Ninive. Car tantôt il dit que l'Euphrate paſſe par le milieu de Ninive, Liv. 1. Chap. 185. & tantôt il dit que Ninive eſt ſituée ſur l'Euphrate, Chap. 193. & dans un autre endroit, il dit que le Tigre paſſe au travers de Ninive. Suidas écrit que Semiramis, Reine des Aſſyriens, changea le nom de Ninive en celui de Babylone, & preſque tous les autres Hiſtoriens diſent le contraire. Preſque tout ce que nous connoiſſons d'Antiquaires, ont pris ce qu'ils diſent de Ninus, de Cteſias, ou d'Herodote. Cteſias eſt un Auteur très-fabuleux, on en demeure d'accord : mais Herodote ne l'eſt pas moins. Voilà pas de ſûrs garans de ce qu'on peut croire, ou ne croire pas là-deſſus ? Je paſſe plus avant ; la critique de Bochart touchant les noms qui ſont contenus dans le 10. de la Geneſe, toute docte qu'elle eſt, ne roule que ſur des fondemens très-incertains, comme ſur l'affinité du ſon des termes, ſur ce que les Auteurs du ſiécle, ont écrit ſur l'étimologie des noms, ſur la combinaiſon de ces mêmes noms qui ſe trouvent citez enſemble ; & ſur de pareilles choſes, qui ſouvent font naître des conjectures fort veritables & fort heureuſes, mais qui ſans difficulté n'ont pas aſſez de certitude ni d'évidence pour former des difficultez raiſonnables. L'auteur voit bien qu'on ne peut aſſeoir aucun jugement bien aſſuré ſur des principes [illegible] & ſi incertains ; & qu'ſans qu'on entre dans l'examen gartic[illegible]

de sa nouvelle Critique à cet égard, ce qui nous meneroit trop loin, il suffit de lui faire remarquer qu'il n'y a que de l'incertitude dans les principes sur lesquels il raisonne.

Il cite après cela le Vers. 14. du Chap. 37. où il dit que *Jacob envoya Joseph, de la vallée d'Hebron à Sichem.* Il remarque que pendant que les Cananéens furent maîtres du pays, on apella cette Ville *Kiriath-Arbé*; mais qu'elle changea de nom lors qu'elle fut à Caleb, & s'apella *Hebron*, du nom de son petit-fils.

Mais de toutes les preuves critiques, celles qui se prennent des noms, sont plus suspectes. Qui ne sçait en effet qu'il y a plusieurs personnes & plusieurs lieux dans l'Ecriture, qui portent un même nom, & qu'ainsi il est très facile de se méprendre par ces noms équivoques; Ainsi il y a deux Gedeons, l'un de la Tribu de Benjamin, dont il est parlé au Livre des Nombres: l'autre de la Tribu de Manassé qui délivra & jugea Israël. Il y a deux Dans, l'un Ville, & l'autre Riviere: deux Eglons, l'un Ville, dont il est parlé au Chapitre 10. de Josué; l'autre un Roi des Moabites, dont il est parlé au 3. des Juges: deux Zarés, l'un de la Tribu de Simeon, l'autre de la Tribu de Juda. Il y a de même deux Hebrons, l'un fils de Caat, & petit-fils de Levi, Chef de la famille des Hebronites; l'autre qui est un des descendans de Caleb. Cela fait voir déja, qu'il n'est pas sûr de tirer trop de consequence des noms propres qui se trouvent dans l'Ecriture.

Il faut remarquer en second lieu, que l'Auteur supose sans le prouver, qu'Hebron petit fils de Caleb, donna son nom à Kiriath-

Arbé. Il seroit bon qu'on n'avançât point de pareilles choses, sans en aporter de bonnes preuves. Car le premier Chapitre du Livre des Chroniques, d'où l'Auteur semble l'avoir pris, ne dit rien moins que cela. D'ailleurs il est parlé dans l'Ecriture, d'une valée d'Hebron, d'une montagne d'Hebron, d'une Ville apellée Hebron; & il est remarqué qu'au tems de Josué, le Roi d'Hebron fut du nombre des Rois vaincus par les Israëlites. Qui sçait si le païs n'a pas donné le nom à la Ville qui s'apelloit Kiriath-Arbé, & qui commença à se nommer Hebron, du nom de la contrée qui étoit connuë du tems de Moyse?

Au fond, quand il seroit vrai que Josué, qui reçut ordre de Dieu de continuer l'Histoire Sainte, comme l'Ecriture nous l'aprend; ou les Prophêtes qui sont venus après Josué, auroient substitué des noms propres, connus à des noms qui ne s'entendoient plus, je nie qu'ils eussent changé l'Ecriture pour cela, & qu'on en pût tirer la moindre conséquence contre la certitude de la Revelation? Mais puisque l'on peut soûtenir avec probabilité, que cela même ne s'est point fait, & qu'il paroît d'ailleurs par ce nombre innombrable de noms propres qui se lisent dans la Genese, qui ne sont point connus parmi nous, & qui ne l'étoient pas même du tems d'Esdras, puisque les Prophêtes employent des noms qui sont bien plus connus que ceux de la Genese, pour exprimer les lieux dont ils parlent, je crois que si l'on vouloit s'en donner la peine, & que cela fût bien nécessaire, on pourroit tirer de là une preuve toute opposée au but de cet Auteur.

La difficulté qu'on prend des villages de Jaïr, seroit considerable si l'Ecriture ne nous parloit de deux Jaïr qu'il faut bien distinguer, l'un fils de Segub petit fils d'Esron, & de Macchir fils de Manassé par sa grandmere ; d'où vient qu'il est nommé petit fils de Manassé dans l'Ecriture, I. Paral. 2. 22. Deut. 3. 14. & III. Rois, 4. 13. Nomb. 32. 41. Ce Jaïr fut fils de Segub, frere de Caleb. Mais il y a un autre Jaïr qui fut Juge en Israël, qui vécut trois ou quatre cens ans après l'autre, Jug. 10. 3. Il est vrai que ce dernier Juge avoit trente fils qui habitérent trente villes, qu'on nommoit Avoth Jaïr, comme on nomme aussi quelques villes de Galaad, du nom du premier Jaïr, & cela n'est pas fort étonnant : mais il ne se peut pas que le premier Jaïr ait été Juge en Israël, dans le tems marqué au Livre des Juges, à moins qu'on ne lui accorde une vie semblable à celle des Patriarches de l'ancien monde, ce qui ne s'accorderoit point avec ce que l'Ecriture dit, que toute cette generation qui avoit connu Josué, mourut ; que les Israëlites pécherent, & furent asservis à des Nations étrangeres, & qu'ensuite Dieu leur suscita des Juges. Josué vécut fort longtems, car il mourut âgé de cent dix ans. Tous ceux qui avoient connu Josué, moururent. Les Israëlites pécherent, & furent long-tems asservis Dieu suscita des Juges. Jaïr n'est ni le premier, ni le second de ces Juges. Otoniel procure aux Israëlites un repos de quarante ans. Eglon les asservit dix-huit ans. Aod tuë Eglon, & procure aux Israëlites un repos de quatre-vingts ans. Ils sont assujettis ensuite par Jabin, Debora les délivre. Les enfans d'Israël pechent encore.

Dieu

Dieu les livre aux Madianites. Gedeon les délivre. Gedeon meurt. Abimelek son fils lui succede. Celui-ci meurt, & Thola juge après lui Israël vingt-trois ans. Après lui succeda Jaïr Galaadite, & juge Israël vingt-deux ans.

Pour sa remarque de *Prophète* & *Voyant*, elle est à mon avis, très-peu de chose. On peut dire, pour répondre à l'objection qu'il en tire, qu'il y a eu un tems en Israël où c'étoit un usage assez commun de dire, *Allons consulter le Voyant* (*Roé*) *de l'Eternel*, & un tems où il étoit plus ordinaire de nommer ce Voyant du nom de *Nabi*: mais c'est tout ce qu'il y a de veritable en cela. Car comme je ne crois pas que l'Auteur voulût nous contester que les Prophètes n'ayent été nommez *les Voyans de l'Eternel*, parmi les Israëlites jusqu'à Esdras, & même de son tems, bien qu'ils fussent appellez plus ordinairement du nom de Prophètes, je ne nie pas aussi qu'il n'y ait eu un tems en Israël où l'usage ordinaire vouloit qu'on les nommât plûtôt des Voyans que des Prophètes, dans le stile ordinaire & familier; & c'est tout ce qu'on peut recueillir du passage qu'on cite sur ce sujet.

CHAPITRE X.

Méthode pour prouver la verité de la Religion Judaïque, nonobstant les fausses subtilitez des incrédules.

IL faudroit avoir d'étranges dispositions à l'incredulité, pour trouver dans ces objections de critique que nous fait Spinosa, ou que d'autres peuvent nous faire, de quoi

douter un moment des fondemens de la Revelation. Car quoi ! deux ou trois parantefes que vous trouverez dans les Livres de Moïſe, qu'on veut à toute force qui ne ſoient pas de Moïſe, & qui par cela même qu'elles paroiſſent hors d'œuvre, ne feroient rien contre nous, empêchent-elles que les Prophêtes n'ayent prédit la vocation des Payens avec ſes circonſtances, que Moïſe & Jeſus-Chriſt ne ſe donnent du jour l'un à l'autre : & que les fondemens de la Religion, ne ſoient ſi liez avec les lumieres du ſens commun, qu'il faut renoncer à la qualité d'homme, pour en douter ?

Mais pour me renfermer dans le ſujet que je traite maintenant, eſt-il poſſible qu'on ne voye pas, que la verité de la Religion Judaïque, priſe à part, a des fondemens que de ſi petites obſervations ne ſont pas capables d'ébranler ?

En effet, ſans la regarder de tous ſes côtez comme de celui de la Morale, de la connoiſſance du vrai Dieu, de ſa proportion avec la Religion naturelle, de ſes admirables raports avec l'Evangile, de ſes propheties, du caractere de pieté & de deſintereſſement qui paroît dans ſa doctrine, de l'avantage ſi grand & ſi ſenſible qu'elle avoit ſur toutes les autres Religions ; il eſt aiſé d'en faire connoître la Divinité, d'une maniere qui perſuadera les gens de bon ſens.

Il ne faut pour cet effet qu'établir bien diſtinctement ces trois veritez capitales. I. Que Moïſe a écrit, ou a fait écrire les faits eſſentiels qui ſont contenus dans le Pentateuque. II. Que Moïſe les ayant laiſſez par écrit, il faut néceſſairement qu'ils ſoient vrais. III. Qu'étant vrais ils prouvent

malgré tous les efforts de l'impieté, la divinité de la Religion Judaïque.

De ces trois principes, le premier est le plus difficile à prouver. Car j'établirai clairement, que si Moyse a écrit ces miracles éclatans qui nous sont raportez dans l'Ecriture du Pentateuque, il n'a pû les écrire contre la verité & contre la connoissance publique qu'on en avoit ; ce qui ne recevra plus de difficulté, lorsqu'on aura consideré les circonstances de ces faits.

Je ferai voir avec la même facilité, que si tous ces miracles sont vrais, il faut que Dieu, Auteur de ces loix de la Nature, qui ont été interrompuës par ces miracles, se soit manifesté à Israël.

Ainsi ce à quoi nous devons premiérement & principalement nous attacher, c'est à faire voir que les choses essentielles qui composent la matiere du Pentateuque, ces faits illustres & éclatans, dans lesquels la main de Dieu paroît si visiblement, sont des faits que l'on n'a point inventez, mais dont Moïse nous a conservé la mémoire dans des monumens certains.

En effet, il est constant que ces faits se trouvent écrits. I. Dans la Loi de Moïse. II. Dans les autres Livres du Pentateuque. III. Dans les Ecrits de tous les Prophêtes. IV. Dans le cœur & dans le souvenir des Israëlites, qui devoient s'en entretenir continuellement, & qui ne pouvoient pas n'en point conserver quelque souvenir, par les mesures que Moyse avoit prises pour cela. V. Dans la pratique & dans le culte des Juifs, dont les ceremonies representoient ces [illegible] événemens : Et il est vrai. V. Que tous ces [illegible] ont une telle liaison

la conservation de la Republique des Juifs, & avec son établissement, qu'ils se trouvent encore peints dans leur Etat, par maniere de dire. On verra dans la suite la certitude de tous ces divers monumens qui nous ont conservé la Revelation des Juifs.

CHAPITRE XI.

Premier monument de la Revelation Judaïque : Qu'il y a toûjours eu parmi les Juifs une Loi de Moïse, qui contenoit la substance de leur Religion.

LEs incredules eux-mêmes sont contraints d'avoüer qu'il y a eu une Ecriture de Moyse. Spinosa prétend que Moyse écrivit deux Livres, le Livre de l'Alliance, qui contenoit que les loix qui sont décrites depuis le 22. Vers. du 20. de l'Exode, jusqu'au 24. Chap. du même Livre, & qu'il composa en Horeb, lorsque Dieu traita alliance avec le peuple d'Israël, au pied du mont-Sinaï. Le second, qu'il composa longtemps après, lorsque l'alliance fut renouvellée ; & que Moyse écrivit ces loix avec plus d'étenduë dans un Livre où il insera cet autre petit Livre de l'Alliance, cette derniere Ecriture ayant été ensuite nommée le Livre de la Loi.

On peut juger par le caractére de cet Auteur, que s'il avoit pû s'empêcher de nous accorder ce principe, il l'auroit fait. Mais comment auroit-il pû nier qu'il n'y ait eu parmi les Juifs un Livre de la Loi, & que ce Livre n'ait été écrit par Moyse, puisque c'est-là la tradition constante & universelle des Juifs, puisque tous les Prophêtes par-

lent inceſſamment de cette Loi, & que ce n'eſt qu'à cette Loi qu'on peut raporter l'établiſſement de la Religion Judaïque avec toutes ces cérémonies ? Certes s'il eſt vrai que Moyſe ait été le Legiſlateur des Juifs, il eſt vrai qu'il y avoit une Loi de Moyſe, qui comprenoit les ordonnances de ce grand homme ; de ſorte que comme l'on ne peut douter raiſonnablement du premier de ces deux principes, il faut que l'autre ſoit néceſſairement véritable.

Mais on eſt peut-être en peine de ſçavoir quel eſt ce Livre qui a porté le nom de la Loi de Dieu parmi les Juifs ? Il paroît par les premieres paroles du Deuteronome, que c'eſt-là le Livre de la Loi ; car voici quel en eſt le commencement : *Moyſe donc commença à déclarer cette Loi au-deça du Jourdain, au pays de Moab, diſant*, &c. Enſuite, après avoir marqué les Loix que Dieu leur donnoit, & après avoir raporté les bien-faits de Dieu, qui devoient être les motifs de l'obéïſſance des Iſraëlites, ce qui dure juſqu'au Chap. 31. il eſt ajoûté : *Or Moyſe écrivit cette Loi, & la donna aux Sacrificateurs*, &c. Et peu après : *Alors tu liras cette Loi ici, eux l'oyant, &c. afin qu'ils craignent l'Eternel vôtre Dieu & prennent garde à faire toutes les paroles de cette Loi ici*, &c.

Cette conſideration donne un jour à ce qui eſt raporté au Chap. 8. de Nehemie, ſçavoir qu'on aſſembla tout le peuple d'Iſraël ; qu'Eſdras Lévite aporta les Livres de la Loi, & y lut en la place qui étoit devant la porte des eaux, depuis le jour venu juſqu'à midy. Il ne faut point douter qu'on ne lût toute la Loi, ſelon le commande-[illegible] de Moyſe, qui ordonnoit de lire [illegible] te la Loi [illegible] l'aſſemblée d'Iſraël, [illegible]

ans en sept ans. Or j'avouë que la moitié d'une journée, ne suffisoit pas pour lire tout le Pentateuque, & pour l'expliquer au peuple, comme il est dit que les Lévites exposoient la Loi de Moyse au peuple, & il est vrai aussi, qu'à rétraindre la Loi au Decalogue avec les malédictions contre les transgresseurs, ou même aux ordonnances qui sont contenuës, depuis le 22. Verset du 20. Chap. de l'Exode jusqu'au Chap. 24. il y avoit dans la moitié d'une journée, beaucoup plus de tems qu'il en falloit : ce qui nous confirme dans la pensée qu'on ne lut que le Deuteronome, & que c'est le Deuteronome, qui portoit d'une façon particuliere le nom de la Loi de Moyse.

Quoi qu'il en soit, il est du moins certain que cette Loi étoit au tems d'Esdras & avant Esdras. Elle étoit avant Esdras, puisque long-tems auparavant, Jeremie, Habacuc, Baruc, Ezechiel, avoient prophetisé la rüine de Jerusalem, & la captivité du peuple, comme un effet du mépris que les Juifs avoient fait de la Loi de Dieu ; que pendant la captivité, Daniel, Mardochée, les trois enfans Hebreux, avoient attaché leur cœur à la Loi de Moyse, & s'exposoient à toute sorte de dangers, pour vivre conformément à cette régle ; ce qui même ne pourroit avoir été inventé que sur ce fondement veritable ; qu'il y avoit alors une Loi de Moyse : & qu'enfin, lorsque Zorobabel eut ramené les Juifs de Babylone, ils offrirent des sacrifices conformément à la Loi de Moyse. C'est Esdras qui le raporte en ces termes, au Chap. 3. de son Livre.

tirent l'Autel du Dieu d'Israël, [illegible] offrir holocaustes, ainsi qu'il est [illegible] la Loi de

Moyse homme de Dieu, &c. *Et ils offrirent sur lui des holocaustes à l'Eternel, à sçavoir les holocaustes du matin & du soir. Ils celebrerent aussi la fête solemnelle des Tabernacles, ainsi qu'il est écrit*, &c. *& après cela l'holocauste continuel, & des nouvelles Lunes, & de toutes les fêtes solemnelles de l'Eternel*, &c.

Sur cela il est naturel de faire ces trois remarques. La premiére, qu'on n'a jamais douté, du moins que l'on sçache, que ce Livre ne soit d'Esdras. La seconde, qu'Esdras parle du premier rétablissement des Juifs sous Zorobabel, qui étoit arrivé long-tems avant l'arrivée d'Esdras même à Jerusalem. Car Zorobabel ramene les Juifs. Ils bâtissent un Autel dès qu'ils sont arrivez, sur lequel ils sacrifient conformément à la Loi de Moïse. Il commencent à bâtir le Temple. L'ouvrage est interrompu pendant plusieurs années. Les Prophêtes Aggée & Zacharie, encouragent le peuple par leurs propheties. On obtient la permission d'achever de rebâtir le Temple. On acheve cet ouvrage, & ensuite Esdras arrive de Babylone, menant avec lui quelques-uns des enfans d'Israël, des Sacrificateurs, des Levites, &c. En troisiéme lieu, il faut considerer qu'Esdras n'auroit pû dire avec la moindre ombre de raison & de vrai-semblance, que les Juifs ramenez par Zorobabel, avoient sacrifié conformément à la Loi de Moïse homme de Dieu, s'il n'y eût eu avant Esdras une Loi de Moïse connuë de tout le monde; ce qui détruit entierement le soupçon qu'on pourroit avoir, que la Loi s'étant perduë, & n'étant pas dans le souvenir des Israëlites, Esdras leur en ait donné une toute nouvelle, en la place de celle de Moïse.

Il y a un peu plus de sujet de se défier du tems du Roi Josias, pendant lequel il est raporté au II. Livre des Rois, chap. 23. que le peuple étant tombé dans une telle idolatrie, qu'il sacrifioit à toute l'armée des Cieux, le Souverain Sacrificateur Hamalkija trouva le Livre de la Loi dans le Temple; qu'il en donna avis au Roi Josias, & que ce Livre de la Loi fut la regle sur laquelle on réforma le peuple & la Religion.

L'incredulité qui ne cherche que des sujets de défiance, croit sans doute en avoir trouvé ici une belle occasion. Mais elle se trompe. Le Tabernacle ayant été destiné à garder le Livre de la Loi, & ensuite le Temple servant à cela même, il n'est pas étrange que la Loi s'y soit trouvée long-tems après. L'Historien n'est pas suspect en cela, puisqu'il nous fait comprendre que le peuple étoit enseveli dans une si profonde superstition, qu'on fut obligé de chercher dans le Temple pour y trouver le Livre de la Loi, ou du moins pour être assuré qu'il n'avoit pas été corrompu, & que c'étoit-là la veritable Loi de Moyse. Il ne faut donc pas douter que ce Livre ne fût trouvé à côté de l'Arche, où Dieu avoit commandé qu'il fût mis. Et là dessus il me semble qu'il est assez naturel de penser, que Josias avoit fait supposer ce Livre, il y auroit fait mettre quelque Prophetie qui lui auroit été favorable en son particulier: que si la supposition étoit venuë de Hamalkija seul, ce dernier y auroit inseré quelque Prophetie, par le moyen de laquelle il se seroit mis en credit, & auroit tenu le même rang que Moïse; que si ce Livre avoit été supposé du tems de Josias, pour détruire l'idolatrie qui re-

gnoit parmi le peuple, les successeurs de Josias qui rétablirent la superstition & l'idolatrie, n'auroient jamais manqué de découvrir la supposition de ce Livre. Voilà des raisons probables qui nous portent à croire, que c'est de bonne foi que le Souverain Sacrificateur Halmakija avoit trouvé la Loi de Moïse dans le Temple.

Mais ces incrédules demandent quelque chose de démonstratif, & je crois qu'il faut les satisfaire. Je leur demande donc, comment Halmakija, ou celui qui composa en ce tems là le Livre de la Loi, pouvoit deviner que Dieu susciteroit une nation contre les Juifs, qu'ils seroient dispersez parmi les peuples; qu'on les feroit idolatrer pendant leur captivité; que leurs villes seroient rasées: qu'ils seroient contraints de manger le fruit de leur ventre: mais qu'ils se convertiroient à Dieu, & qu'alors Dieu rameneroit les captifs d'Israël, qui les rassembleroit d'entre les peuples? Car toutes ces choses sont clairement prédites dans le Deuteronome, & nous lisons que Nehemie y avoit eu égard dans la priere qu'il adressa à Dieu, en Babylone. Comment auroit-on prevû du tems de Josias, ce qui n'arriva que du tems de ses successeurs.

Peut-être que cette question embarrassera les incrédules: cependant ce n'est pas-là ce qu'il y a de plus convaincant contr'eux. Il est certain que les Juifs avoient une Loi de Moyse avant le régne de Josias, puisque David dans ses Pseaumes, ne parle que de la Loi de l'Eternel. Et si vous avez peur qu'on ait changé la matiere, on vous fera voir dans les [illegible] des Prophêtes qui avoient

précedé Josias, & dans les Ecrits des Prophêtes qui avoient prophetisé dans le Royaume d'Israël, separé de celui de Juda, long-tems avant le regne de Josias; on fera voir, dis-je, dans les Ecrits de ces Prophêtes, tous les faits essentiels qui sont contenus dans le Livre du Deuteronome, preuve convaincante & démonstrative, que Josias n'a pû supposer l'essentiel de ces Livres. Mais il est tems de passer à la consideration du Pentateuque en general.

CHAPITRE XII.

Second monument de la Revelation Judaïque : Que le Pentateuque subsistoit nécessairement avant Esdras ; & que celui-ci n'a pû supposer une nouvelle Ecriture composée de faux événemens.

ON ne doutera point que le Livre de la Genese, ne subsistât, du moins à l'égard de sa matiere, avant la captivité des Juifs en Babylone, si l'on considere que les choses essentielles, qui sont la matiere de ce Livre, & quelquefois jusqu'aux moindres circonstances, sont marquées comme des choses qui ne pouvoient être ignorées de personne. Tous parlent de la Création comme Moyse. Ils disent que l'Eternel a présidé sur le déluge. *Car ceci me sera comme les eaux de Noé : c'est que j'ai juré que les eaux de Noé, ne passeront plus sur la terre, ainsi* &c. C'est Isaïe qui parle de la sorte. Le même Prophête vous aprendra l'élection d'Abraham, chap. 51. Les crimes de Sodome, chap. 1. Jeremie marque la subversion de Sodome, chap. 50. Le Psalmiste vous parlera de [illegible]hisedec, Pseaume [illegible]. Osée vous dira,

que dès le ventre, Jacob supplanta son frere, & qu'il fut ensuite le plus fort luttant avec l'Ange qui l'avoit trouvé en Bethel, chap. 12, 4. 5. La Sapience fait mention de la statuë de sel, chap. 10, 7. Le Psalmiste nous aprend que Joseph fut vendu, Pseaume 105, 17. L'idée de la Circoncision, regne tellement dans les Ecrits des Prophêtes, qu'ils répresentent la corruption sous l'idée du prépuce, & ne parlent que de circoncire le cœur. Enfin on voit que les Prophêtes ont accommodé leur stile, & leur maniere de concevoir les choses, aux circonstances qui sont marquées dans la Genese. Voyez comment ils parlent du souffle de Dieu, &c.

Ainsi le Psalmiste distingue les eaux superieures, des eaux inferieures : distinction qui ne se trouve que dans le premier chapitre de la Genese, & qui a fait de tous tems assez de peines aux Interpretes.

Il est donc vrai que cette Ecriture dont nous parlons, subsistoit avant que les Prophêtes s'élevassent, & par consequent avant les Ezechiels, les Jeremies, les Isaïes, les Salomons, & les Davids, qui font de continuelles allusions aux choses qui y sont contenuës, & des allusions si naturelles, si peu étudiées, & en des circonstances si singulieres, que l'on comprend facilement qu'ils avoient été élevez dans cette connoissance.

En établissant que les faits contenus dans le Pentateuque, n'ont point été supposez, nous avons montré que les fondemens de la Religion Judaïque, sont véritables. Neanmoins, par surabondance de droit, nous examinerons [illegible] deux questions. La premiére est, si Moyse a écrit [illegible] fait écrire (car c'est [illegible]

même chose) le Pentateuque. La seconde, si Esdras n'en a point changé la forme.

Personne ne doute que Moyse n'eût l'invention d'écrire, puis qu'il écrivit les paroles de l'alliance en Horeb, selon l'aveu de tout le monde, & qu'il presenta aux Israëlites, le Décalogue gravé dans des tables de pierre.

Il écrivit d'autres Livres que celui de la Loi, selon ce qui est dit dans l'Exode, chapitre 17, 14. où il est raporté que Dieu lui commanda d'écrire l'histoire d'Amalec. Il n'est pas nécessaire de disputer là-dessus; Spinosa l'avoüe. *Mais*, dit-il, *il n'est point parlé en cet endroit du Livre dans lequel cette Histoire d'Amalec fut écrite. Outre*, ajoûte-t-il, *qu'il est fait mention au chapitre 21. du Livre des Nombres, d'un Livre qui portoit pour titre*, le Livre des Guerres de Dieu, *& qu'il y a aparence que cette guerre contre Amalec, y étoit décrite.*

Or l'imagination seroit belle, de penser que Moyse eût fait un Livre pour décrire avec exactitude les campemens des Israëlites, tel que devoit être ce Livre des Guerres de Dieu, comme il paroît par ce qui en est cité, & comme l'Auteur du Traité *Theologico politicus* le reconnoît, & que néanmoins Moyse ne se fût pas avisé de faire l'histoire de la sortie des enfans d'Israël hors du pais d'Egypte, & d'expliquer ses loix avec quelque étenduë.

Mais il ne faut qu'examiner tous ces Livres qui composent le Pentateuque, pour s'assurer que c'est Moyse qui en est l'Auteur. Le Livre de la Genese, ne semble être composé que pour encourager les Israëlites à entrer dans la possession d'une terre que Dieu avoit solemnellement promise aux Patriar-

ches. Il l'avoit juré à Abraham, à Isaac & à Jacob ; & la malediction prophetique de Noé sur Cham, pere de Canaan, ne semble être raportée que dans cette vûë.

Pour l'Exode ou l'histoire de la sortie des Enfans d'Israël hors de l'Egypte, il est indubitable qu'elle a été écrite par Moyse. Car comment auroit-il manqué à faire une histoire vraye ou fausse, d'un événement qui l'a rendu si illustre : Quelle aparence qu'il donnât aux Israëlites, l'histoire d'une guerre qui n'étoit qu'une petite dépendance de leur délivrance hors de l'Egypte, & qu'il n'écrivît point l'histoire de ce grand événement ? Comment auroit-il suprimé une histoire qui donnoit du jour à ses ordonnances & à ses cérémonies, & sans laquelle il ne seroit pas facile d'entendre ces premiers mots du Decalogue : *Ecoute, Israël, je suis l'Eternel ton Dieu, qui t'ai retiré hors du pays d'Egypte, de la maison de servitude* ? Que si Moyse dans le Deuteronome, chapitre 6. fait paroître le soin qu'il a de conserver la mémoire de la sortie des enfans d'Israël hors d'Egypte, en parlant ainsi : *Quand ton enfant t'interrogera ci-après, disant, Que veulent dire ces témoignages, ces droits & ces loix que l'Eternel nôtre Dieu vous a commandez ? Alors tu diras, Nous avons été esclaves en Egypte, & l'Eternel nous a retirez d'Egypte par main forte*, &c. Si Moyse, dis-je, a pris un grand soin de conserver la mémoire de ces choses, comment n'en auroit-il pas écrit l'histoire ? Quelle aparence qu'il avertisse les Israëlites dans sa Loi, de se souvenir de ce qui arriva à Dathan & Abiron, & qu'il n'écrive point l'histoire de cet événement avec un peu plus d'étenduë ? Comment la division des Tribus & la

paration des Levites consacrez au service de Dieu, étant le fondement de cet Etat, aura-t-il oublié d'écrire, ou de faire écrire leurs généalogies, comme elles se trouvent écrites au Livre des Nombres ; puisque cette distinction ne pouvoit subsister, si les généalogies venoient à se confondre ? Comment les Livre de la Loi, ou le Deuteronome, ne disant presque rien du Tabernacle, des habits sacerdotaux, des diverses especes des sacrifices, & de cent autres choses qui entroient dans le culte des Juifs, ne les auroit-on point redigées par écrit dans quelqu'autre Livre ? Comment, dis-je, Moyse n'auroit-il rien déterminé là-dessus ? Et comment néanmoins auroit-on dit constamment, que Moyse avoit exactement marqué ces choses ? Enfin, comment cet homme si habile & sage, n'auroit-il daigné écrire ou faire écrire des événemens dont il trouvoit bon de laisser tant de mémoriaux sensibles.

Mais si les incredules nous permettent de raisonner par le passage que l'Auteur du Traité *Theologico-politicus*, cite lui-même, ce different va bien-tôt être terminé. Nous aprenons du 17. de l'Exode, que Josué defit entierement Amalec, & qu'alors l'Eternel dit à Moyse, *Ecris ceci pour memoire au Livre, & fais entendre à Josué, que j'effacerai entierement la memoire d'Amalec, de dessous les Cieux.*

Sur quoi il faut remarquer, qu'il n'a point simplement dit, *Tu feras une histoire de cette défaite d'Amalec* ; mais bien, *Tu écriras ceci pour mémoire au Livre.* Ce qui montre qu'il y avoit un Livre, où Moyse, par l'ordre de Dieu même, écrivoit ce qui auroit été considerable au peuple. Et par consequent il ne

faut pas douter que ce Livre ne comprît l'hiſtoire de la ſortie des Iſraëlites hors du païs d'Egypte, & qu'ainſi Moyſe n'ait écrit ou l'Exode, ou quelque Livre qui répondoit à l'Exode.

CHAPITRE XIII.

Où l'on examine ſi Eſdras n'a point changé la forme de l'Ecriture.

DANS le deſſein de m'éclaircir ſur ce ſujet, je conſidere d'abord Eſdras, les circonſtances exterieures, comme le tems auquel il vivoit, & les perſonnes avec leſquelles il converſoit, le Pentateuque qu'on prétend qu'il a compoſé; & portant plus loin ma vûë, je cherche ſi les ennemis non-ſeulement d'Eſdras, mais de la nation en géneral, comme les Samaritains, ne pourront point me fournir quelque jour là-deſſus, & je trouve que la lumiere ſort de tous ces divers côtez.

Il eſt certain que quelque ſoin que je prenne, je ne ſçaurois découvrir l'interêt qui auroit pû engager Eſdras dans ce deſſein. Il pourroit ſembler d'abord, qu'il auroit pû ſe propoſer la gloire de ſa Religion, en inventant pluſieurs miracles qui la font paroître divine. Mais on n'aura plus cette penſée, ſi l'on conſidere que les faits miraculeux qui ſont contenus dans le Pentateuque avec les circonſtances de ces faits, étoient ſi connus, ont été tellement répetez par les Prophêtes, avoient une connexion ſi eſſentielle avec la Loi de Moyſe, étoient tellement gravez dans la Republique des Juifs, & ſi profondément empraints dans leur ſouvenir, qu'il

eſt tout-à-fait chimerique de s'imaginer qu'on les ait ſupoſez. Cette verité a été déja prouvée, & elle doit l'être encore plus particulierement dans la ſuite.

Il ne revenoit point d'autre bien à Eſdras de cet Ouvrage, que le danger d'être regardé comme un corrupteur ſacrilege de l'Ecriture Sainte. Car l'on ſçait la delicateſſe des hommes à cet égard, & je dis des moins dévots, qui veulent bien deſobéïr à l'Ecriture, mais qui ne ſouffriront point qu'on la change: & l'on n'ignore pas, que le ſcrupule des Juifs à cet égard, eſt toûjours allé juſqu'à la ſuperſtition.

Ce n'eſt pas en faveur des Levites, qu'il auroit compoſé une nouvelle Ecriture, puiſque les Levites n'eurent point d'autres privileges après Eſdras, qu'avant Eſdras; l'Hiſtoire de Nehemie & les Ecrits des Prophêtes ne nous permettant pas de douter qu'il n'y eût des Levites avant ce tems-là; que les Levites n'euſſent la dîme des biens des Iſraëlites avant la captivité; ce que les genealogies des Sacrificateurs, conſervées dans les familles avec tant d'exactitude, cette Tribu privée d'heritages dans la terre ſainte, & cent autres choſes, nous confirment parfaitement.

Si Eſdras ſe fût engagé dans ce deſſein pour la gloire de ſa nation, il auroit ſuprimé dix murmures célebres des Iſraëlites, & n'auroit pas marqué avec tant de ſoin l'endurciſſement prodigieux de ce peuple.

Si le zéle qu'il avoit pour Moyſe, l'eût fait agir, il ſe ſeroit diſpenſé de nous repreſenter Moyſe meurtrier, incredule & déſobéïſſant à la Loi de Dieu.

S'il eût eu deſſein d'[illegible] la mémoire de

de ses Peres, en supposant quelques circonstances qu'il croyoit leur être glorieuses, il en eût supprimé d'autres qui ne le sont pas. Car il n'est pas fort glorieux aux Lévites, que Levi leur Chef, se soit noirci par une perfidie avec Ruben, qui se soit couvert du sang des Sichemites, & que cette action lui ait attiré la malediction de Jacob, contenuë dans le 49. chapitre de la Genese. Il n'est pas avantageux aux dix Patriarches, d'avoir vendu Joseph aux Israëlites, d'avoir adoré le Veau d'or, &c. Il paroît que non-seulement aucun de ces interêts, n'a fait agir Esdras, mais qu'il auroit même choqué presque tous ces interêts, s'il étoit l'Auteur du Pentateuque. Cependant il ne faut pas se déterminer là-dessus : allons plus loin.

Il est certain que si un homme entreprenoit aujourd'hui, de réparer le Nouveau Testament, ou de composer de nouveau, les Ecrits des Apôtres, il ne réüssiroit jamais dans son dessein, à moins qu'il ne fît les mêmes miracles que les Apôtres firent autrefois. On doit penser la même chose d'Esdras. Quand les Juifs qui retournerent avec lui de Babylone, auroient eu assez de confiance en lui pour le lui permettre, ceux qui étoient demeurez dans la terre de Canaan, pour habiter les ruines de Jerusalem, n'y auroient pas facilement consenti.

D'ailleurs, il y a de l'aparence qu'Esdras auroit usé de moins de severité envers les Juifs qui avoient pris des femmes étrangeres, & qui furent obligez de les renvoyer avec les enfans qu'ils avoient eus d'elles : car il ne s'étoit pas soucié de ménager le peuple, comme il auroit eu quelques égards pour les Sacrificateurs, dont il

voit briguer, pour ainsi dire, le consentement. Et néanmoins il fit le même traitement au peuple, & à un très-grand nombre d'enfans de Sacrificateurs, dont les noms sont raportez sur la fin de son Livre.

Mais quand cette foule de Sacrificateurs qui se trouvoient interessez dans cette reformation d'Esdras, lui auroit permis de donner une autre forme à l'Ecriture, il est du moins évident qu'Esdras n'auroit pû cacher son dessein, ni à ces Sacrificateurs, ni même au peuple des Juifs. Car, puis qu'il y en avoit d'entr'eux qui pleuroient en voyant le second Temple, parce qu'ils se souvenoient d'avoir vû la magnificence du premier : on doit penser que la longueur de leur captivité, ne leur avoit pas fait perdre les idées de leur Ecriture, & qu'ils n'étoient pas si ignorans dans cette Loi qu'ils avoient avant qu'Esdras revînt de Babylone, qu'Esdras pût leur en faire accroire facilement à cet égard.

Esdras ne pouvant donc réparer l'Ecriture, sans que le peuple & que ses ennemis le sçûssent, il auroit dû prendre quelque prétexte spécieux ; comme, que Dieu le lui avoit ainsi ordonné ; que l'Ecriture s'étoit corrompuë, &c. & loin de cacher son dessein, il l'auroit dit lui-même ; il l'auroit écrit. Cependant, quand nous lisons son Livre, nous n'y voyons rien d'aprochant. Tout nous éloigne au contraire de cette pensée. On nous y fait comprendre, que les Juifs qui avoient été ramenez par Zorobabel, avoient la Loi ; qu'Esdras s'apliquoit seulement à l'entendre ; qu'il l'expliqua au peuple. Et afin qu'on ne s'imagine pas qu'Esdras & Nehemie l'avoient changée de concert, en y mettant ce qu'ils avoient voulu ; on

trouvera que Nehemie fit une seconde réformation depuis celle qu'Esdras avoit faite, qu'il raporte lui même en ces termes, sur la fin de son Livre. *Je les tançai, je les blâmai, j'en battis quelques-uns, & leur ôtai le poil*, &c. *Or il y avoit même un des enfans de Jojadab fils d'Eliaseib grand Sacrificateur, lequel je chassai pour ce sujet-là d'auprès de moi*, &c. Il est aisé de juger si Esdras & Nehemie auroient pû changer ou réformer l'Ecriture, sans que ces Sacrificateurs qu'ils avoient maltraitez, s'en aperçûssent, & qu'ils en prissent occasion de se vanger, en les accablant sous les plus beaux prétextes du monde. Cependant nôtre dessein n'est pas de nous arrêter à ces raisons, toutes probables qu'elles sont.

Il faut considerer en troisiéme lieu, le Pentateuque. Nous pouvons faire voir qu'Esdras ne l'a pas composé, par deux raisons, l'une de fait, & l'autre de droit, & toutes deux très-solides.

La raison de fait, est que la phrase & la maniere d'écrire d'Esdras, est fort differente de la phrase & de la maniere d'écrire que l'on remarque dans le Pentateuque.

La seconde preuve, que j'ai apellé une preuve de droit, est qu'on ne peut rien changer dans des Livres Historiques, si ce n'est les faits, les circonstances, les expressions, le tour, ou l'ordre; & que cependant les faits sont tous plus anciens qu'Esdras, puisqu'ils se trouvent marquez dans les Prophétes. Les circonstances de ces faits, n'ont pû être supposées pour la même raison. La phrase & le tour ne sont point d'Esdras. A l'égard du tour, je ne suppose pas qu'on accuse Esdras d'avoir employé [illegible] de son esprit, [illegible]

donner un tour plus fin & plus agréable aux penſées de Moïſe. Enfin, je trouve que l'ordre n'a pas été changé, & je le prouve par les principes même de Spinoſa. Car, ſi les hiſtoires qui ſont contenuës dans la Bible, ſont écrites ſans ordre, & ſont mal dirigées, comme cet ennemi de la Religion le prétend : comment peut-on dire qu'Eſdras en a changé la forme, ou qu'il a pris le ſoin de donner de l'ordre à des matieres entaſſées.

Mais c'eſt peu que de prouver nos principes, il faut tirer avantage des objections qu'on nous fait, & montrer que rien n'eſt plus contraire à nos adverſaires, que ce qu'ils diſent contre nous. Tous les paſſages véritablement difficiles & conſiderables qu'ils produiſent, peuvent ſe reduire à quatre ou cinq ; il y en a deux dans la Geneſe, & deux ou trois dans le Deuteronome.

Le 20. chap. de la Geneſe, ſemble devoir faire bien de la peine. Il y eſt raporté que Sara, qui devoit être alors âgée de plus de quatre-vingt ans, parut ſi belle aux yeux d'Abimelec, que ce Prince voulut la prendre pour ſa femme.

Il eſt certain auſſi qu'il y a quelque difficulté dans ce paſſage du 36. chap. de la Geneſe, que nous avons déja conſideré en paſſant. *Ce ſont ici les Rois qui ont regné au pays d'Edom, avant qu'aucun Roi regnât ſur Iſraël. Belah donc fils de Behor, regna en Edom, &c. Et Belah, mourut, & Joab fils de*, &c.

Enfin on remarque que le diſcours de Moïſe, qui eſt contenu dans le Deuteronome, eſt coupé par quelques parenteſes qui en rompent le fil, & ſans leſquelles tout ce diſcours ſeroit parfaitement bien ſuivi. Il doit principalement mettre de ce nombre, celle

qui eſt contenuë dans les verſets 10. 11. & 12. du 2. chap. de ce Livre. Voici le paſſage tout entier, car il importe de le raporter dans toute ſon étenduë.

Verſ. 9. *Alors l'Eternel me dit, ne traitez point les Moabites en ennemis, & ne vous attachez point à eux en bataille : car je ne te donnerai rien de leur pays en heritage, parce que j'ai donné Har en heritage aux enfans de Lot.*

10. *Les Emins y habitoient auparavant, qui étoient un peuple grand, & en grand nombre, & hauts de ſtature, comme les Hanakins : mais les Moabites les apelloient Emins.*

11. *Et de fait ils ont été reputez pour Rephaïmes, comme les Hanakins ; mais les Moabites les apelloient Emins.*

12. *Auſſi les Horriens demeuroient auparavant en Sehir : mais les enfans d'Eſaü les en dépoſſederent, & les détruiſirent ; & y habiterent au lieu d'eux, ainſi qu'a fait Iſraël du païs de ſon heritage que l'Eternel lui a donné.*

13. *Mais maintenant levez-vous, & paſſez le torrent de Zered. Et nous paſsâmes le torrent de Zered.*

Il paroît que cette parentheſe a été ajoûtée, premierement parce que le ſens ſe ſuit parfaitement ſans elle : car on paſſe fort naturellement du verſet 9. au verſet 13. de cette maniere.

9. *Lors l'Eternel me dit, Ne traitez point les Moabites en ennemis, & ne vous attachez point à les combattre*, &c.

13. *Mais levez-vous maintenant, & paſſez le torrent*, &c.

En ſecond lieu, elle paroît ajoûtée ; parce qu'elle ſemble ne pouvoir convenir à Moyſe qui parle : & que ces mots, *Ainſi qu'a fait Iſraël du païs de ſon heritage que l'Eternel lui a donné*, ſemblent les [illegible] d'un homme qui

voyoit les Iſraëlites établis déja au païs de Canaan.

D'ailleurs elle paroît ajoûtée, parce qu'il ſemble qu'il y ait de l'abſurdité à faire de cette eſpece de parentheſes longues & embarraſſées, en parlant comme faiſoit Moyſe alors.

Il y en a deux ou trois autres de même nature, quoique moins difficiles à expliquer que celle-ci, telles que ſont celle qui eſt contenuë dans les verſets 20. 21. 22. & 23. du même chapitre, & qui ſemble auſſi couper le fil du diſcours ; & celle qui eſt contenuë au 9. verſet du chapitre troiſiéme.

Il y a long tems que j'admire en ceci l'aveuglement de quelques incredules, qui prennent occaſion de ces petites difficultez, de dire que ce n'eſt point Moyſe, ou quelqu'un qui écrivoit du tems & par l'ordre de Moyſe, qui a compoſé les Livres du Pentateuque. Car ſi, comme ils le pretendent, ces parentheſes ne s'uniſſent pas bien avec le reſte du Livre, ne faut-il pas avoir perdu la raiſon, pour prétendre juger par ces parentheſes, de l'Auteur de cette Ecriture ?

Mais du moins ſemble-t-il qu'on peut inferer de-là, qu'Eſdras, ou quelque autre, a revû cette Ecriture, & qu'il y a inſeré ces parentheſes. Cela eſt encore évidemment faux. Car ou Eſdras auroit eu deſſein de faire paſſer ces parentheſes, pour les paroles de Moyſe, ou il auroit ſeulement voulu qu'elles ſerviſſent d'explication & de lumiere, pour mieux entendre le ſens de Moyſe. Il n'a ſans doute pas eu le deſſein de faire accroire que ces parentheſes fiſſent partie [illegible] diſcours de Moyſe. Il auroit [illegible] vagué, s'il eut ſi mal choiſi [illegible] endroits qu'il vouloit

supposer. Quoi ! il auroit choisi ces paroles : *Ainsi qu'a fait Israël du païs de son heritage, que l'Eternel lui a donné* (entendant par cet heritage le pays de Canaan) *avant qu'aucun Roi régnât en Israël*, pour les attribuer faussement à un homme qui avoit écrit avant qu'Israël chassât ses ennemis hors du pays de son heritage, & avant qu'on parlât de Roi en Israël.

Que si Esdras avoit seulement ajoûté ces paroles par voie d'explication, sans vouloir les faire passer pour les paroles de Moyse, il se seroit bien donné de garde d'en faire des parentheses, de les inserer dans le texte sacré, de les unir par de particules avec les paroles de Moyse. Car enfin ce ne sont pas ici des liaisons, par lesquelles Esdras donne de la suite & de l'ordre au discours de Moyse ; mais ce sont des parentheses qui détruisent plûtôt l'ordre, & qui font perdre la suite du discours de Moyse. Or il y auroit de l'extravagance à penser qu'Esdras, ou quelqu'autre, n'ayant nullement en vûë de les faire passer pour les paroles de Moyse, mais les ajoûtant par voie de commentaire & d'explication, les eût pourtant inserées dans le texte : car ç'auroit été vouloir & ne vouloir pas les faire passer pour les paroles de ce Legislateur ; & la seule pensée qu'on pourroit avoir, seroit que la note auroit passée insensiblement de la marge dans le texte, par le défaut des Ecrivains : ce qui n'empêcheroit point que cette Ecriture ne fût de Moyse, & ne dût être considerée sur ce pied là.

Que reste-t-il donc après tout cela ? Car enfin il paroît que ces parentheses ont été inserées, & il [illegible] bien que quelqu'un ait fait une chose que l'on reconnoît qui a été faite,

Nous répondons, que nous ne trouverons rien dans les passages que nous avons marquez, qui nous détermine necessairement à reconnoître qu'ils ont été inserez dans les Livres de Moyse.

Car pour commencer par celui du 20. chapitre de la Genese, qui doute que Dieu n'ait pû redonner à Sara, sa premiere beauté, lors qu'elle étoit avancée en âge? & qui ne voit que sans aucune multiplication de miracles, Dieu a fait venir le lait dans son sein, & le teint sur son visage, par un même moyen; puisque ce teint vif qu'ont les jeunes personnes, ne vient que de l'abondance des esprits qui se répandent sur le visage; & qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître, que Dieu mit une nouvelle vigueur; & forma de nouveaux esprits dans le corps de Sara, pour la rendre capable de concevoir Isaac?

Il faut dire la même chose d'Abraham: & l'on n'en doutera pas, si l'on se souvient d'un côté, qu'une des raisons qui empêchoit Sara d'ajoûter foi à la promesse qui lui avoit été faite, étoit qu'Abraham étoit vieux: & de l'autre, qu'Abraham eut des enfans de Kétura, plus de quarante ans après la naissance d'Isaac, & qu'il vécut jusqu'à l'âge de cent soixante & dix ans: ce qui ne peut venir que d'une augmentation miraculeuse & extraordinaire de ses forces.

Pour le passage du 36. chapitre de la Genese, on peut y former deux difficultez. Car I. il semble que tous les Rois dont il y est fait mention, n'avoient pû regner depuis Esaü jusqu'à Moyse, & qu'ainsi ce n'est point Moyse qui a écrit cela. Mais on se trompe: le tems de la Succession de ces Rois, ne sauroit aller à plus de deux cens, ou deux

de

cens cinquante ans, & par conséquent tous ces Rois pouvoient avoir regné en Edom avant Moyse, outre qu'ils peuvent avoir regné en même-tems. II. On trouve de la difficulté dans ces mots, *Avant qu'aucun Roi eût regné* ou *regnât en Israël.* Mais qui empêche que Moyse qui prévoyoit que les Israëlites s'établiroient un jour des Rois, & qui donne même des preceptes là-dessus, ne se serve de cette façon de parler? Qu'y a-t-il là de difficile, à prendre même la chose dans la plus grande rigueur? Est-ce que Moyse n'auroit pû se servir de cette façon de parler, toute semblable: *Voilà quels ont été les Conducteurs du peuple d'Israël avant qu'il possédât la terre promise?*

Pour les parentheses qui semblent couper le discours de Moyse, contenu dans le Deuteronome, on pourroit répondre en general, qu'elles n'étoient point dans le discours que Moyse prononça; mais que Moyse lui-même les insera dans son discours, lors qu'il l'écrivit, parce que ces parentheses servent parfaitement à faire entendre les lieux où les choses dont il parle, s'étoient passées, & les nations avec qui les Israëlites avoient quelque relation: qui est une des fins que Moyse s'est visiblement proposée dans tout le Livre du Deuteronome, ne cessant de specifier les lieux & les nations dont il parle.

On repondroit en particulier à l'objection prise de la parenthese, qui est contenuë dans les versets 10. 11. & 12. que ces paroles, *Ainsi qu'a fait Israël du pays de son heritage que l'Eternel lui a donné*, ne doivent s'entendre que du païs que les Israëlites avoient déja conquis au-delà du Jourdain, du tems de Moyse. Et [illegible] en veut un juste comme

taire, on a qu'à lire le chapitre 3. du Deuteronome, où Moyse en parle de la sorte. *En ce tems-là donc nous possédâmes ce pays-là. Et j'ai donné aux Rubenites & aux Gadites, depuis Haroher qui est sur le torrent d'Arnon, & la moitié de la montagne de Galaad avec ses villes. Et j'ai donné à la demi Tribu de Manassé, le reste de Galaad & tout Basçan, qui étoit le Royaume d'Og, &c. Mais aux Rubenites & aux Gadites, j'ai donné depuis Galaad jusqu'au torrent d'Arnon, le dedans du torrent & sa borne, voire jusqu'au torrent de Jabbok : qui est la frontiere des enfans de Hammon, & la campagne, & le Jordain, & sa borne depuis Kinneret jusqu'à la mer de la campagne, &c. Or en ce tems-là je vous commandai, disant : L'Eternel vôtre Dieu, vous a donné ce pays pour le posséder, &c.* Voilà comment il parle du pays que les Israëlites avoient conquis de son tems.

Je voudrois bien sçavoir quelle difference il y a entre ces expressions, *le pays de l'heritage que l'Eternel lui a donné*, & *le pays que l'Eternel leur a donné pour le posséder.* Qui doute que si Moyse a marqué les pays que les Israëlites avoient conquis de son tems, par ces dernieres paroles, il n'ait pû les marquer par les premieres, qui font ce qu'il y a de difficulté dans l'objection.

CHAPITRE XIV.

Troisiéme monument de la révélation Judaïque : Que la substance de la Loi n'a pû entierement s'effacer du souvenir des Israëlites.

MAIS outre la Loi & les autres Livres du Pentateuque que nous venons de défendre contre la fausse critique des in-

crédules de ce tems, il y a encore un troisiéme Livre, dans lequel les faits qui établissent la Religion Judaïque, devoient être necessairement gravez, qui est le cœur & le souvenir des Israëlites. En effet, il ne se peut rien ajoûter aux soins que leur Legislateur avoit pris pour conserver perpetuellement la memoire des choses admirables que Dieu avoit faites en leur faveur, & qui sont les motifs sur lesquels roulent les préceptes de la Loi. Voici ce qui en est dit au 31. chapitre du Deuteronome. *Et Moyse leur commanda, disant : De sept ans en sept ans, au propre tems de l'an de relâche en la fête des Tabernacles, quand tout Israël sera venu pour comparoître devant la face de l'Eternel ton Dieu, au lieu qu'il aura choisi : alors tu liras cette Loi ici devant tout Israël, eux l'oyant, ayant assemblé le peuple, hommes & femmes, & leur mesgnie, & ton étranger qui sera dans tes portes, afin qu'ils oyent & apprennent, & craignent l'Eternel vôtre Dieu, & prennent garde à faire toutes les paroles de cette Loi ici, & que leurs enfans qui n'en auront eu connoissance, oyent & apprennent, pour craindre l'Eternel vôtre Dieu tous les jours que vous serez vivans sur la terre*, &c

Mettez donc mes paroles en vôtre cœur, dit-il au chapitre 11. du même Livre, *mettez-les en vôtre entendement, & les liez pour signes sur vos mains, & qu'elles soient comme des fronteaux entre vos yeux; & les enseignez à vos enfans, en parlant d'elles, soit que tu te tiennes en ta maison, soit que tu ailles en chemin, soit que tu te couches, soit que tu te leves. Tu les écriras aussi aux poteaux de ta maison & en tes portes. Prens garde à toi*, dit-il au Chapitre 4. *de peur que tu n'oublies les choses que tes yeux ont vûës, & de peur qu'elles ne se départent de ton cœur tous les*

jours de ta vie ; mais que tu les enseignes à tes enfans & aux enfans de tes enfans.

Enfin on trouve le même commandement repeté au chapitre 6. en ces mots: *Tu les enseigneras avec soin à tes enfans, & parleras d'elles, quand tu te tiendras en ta maison, quand tu iras par chemin, quand tu te coucheras, quand tu te leveras*, &c.

Il faut avoüer que voilà des précautions tout à fait extraordinaires, pour fixer la Loi de Moyse dans le souvenir des Israëlites. Mais peut-être doute-t-on que ce soit Moyse qui les ait prises. Si l'on prétend qu'il y ait là de l'incertitude, nous voulons bien nous en tenir à cette incertitude même : elle suffit pour nous servir de principe dans nôtre raisonnement.

Car si c'est quelqu'autre que Moyse qui a écrit dans le Livre du Deuteronome, toutes ces paroles que nous venons de citer, en y inserant plusieurs faits chimeriques : comment n'a-t-il pas vû qu'il se combattoit avec ses propres armes ? Comment s'avise-t-il de défendre qu'on ajoûte à la Loi, lors qu'il y ajoûte lui-même ? Comment défend-il d'oublier les choses qui sont contenuës dans ce Livre, lorsque ce n'est qu'à la faveur de cet oubli, que les fables qu'il supose maintenant, passent pour des veritez ? A quoi bon feindre que Moyse a ordonné de lire la Loi de sept ans en sept ans, puis que si cela s'étoit pratiqué, les loix qu'il supose, passeroient pour des nouveautez ? Mais je perds le tems, en combattant ce qui ne peut être soûtenu.

Il est tout-à-fait naturel de [illegible], que paroles que nous [illegible] citer, n'ont

point été ajoûtées à la Loi de Moyse, & que personne ne s'est avisé de supposer des passages qui en auroient fait connoître la supposition, & qui auroient donné lieu de dire ; Mais nos Peres ne nous ont pourtant jamais apris ces choses, & nous n'avons pas vû qu'on en rafraîchît la mémoire de sept ans en sept ans.

Que si c'est Moyse qui les a véritablement écrites, il est aisé de voir qu'outre l'inclination que les Israëlites avoient à cherir leur Loi, & à s'entretenir des choses qu'elle contenoit ; ils y ont été obligés encore par le commandement exprès & réïteré de leur Legislateur. Il a falu que pour obéïr à ses ordres, ils portassent leur Loi écrite dans leurs habits, dans leurs discours, qu'elle se mêlât avec leurs affaires, & qu'elle fît la principale matiere de leurs entretiens, soit à la ville, soit à la campagne.

Cela étant, comment peut-on concevoir qu'on eût pû ni changer, ni corrompre cette Loi ? Il est vrai que les Rois d'Israël & ceux de Juda, imitant les superstitions abominables de leurs voisins, ont pû alterer le culte public en certaines rencontres : mais quand on avoit oublié Dieu dans l'un de ces États, on s'en souvenoit dans l'aut[illegible] ; & quand il ne paroissoit que des adorateurs de Baal, il y avoit sept mille hommes qui n'avoient point fléchi le genoüil devant lui. Dans le tems de la plus grande désolation de l'Eglise de Juda, lors qu'on ne voyoit partout que des bocages consacrez aux idoles, lors qu'on n'osoit lire publiquement la Loi de Dieu ; enfin du tems même de Josias, cette Loi subsistoit dans le souvenir de quelques Fidel[illegible] Le Roi Josias ne l'avoit

entierement oubliée, puis qu'avant que d'en avoir entendu la lecture du Souverain Sacrificateur Hamalkija, il s'étoit disposé à retablir le Service divin, en commençant par faire réparer le Temple.

Mais rien ne nous montre mieux combien avant & après le regne de Josias, les idées de la Loi ont été presentes à l'esprit des Israëlites, que de voir tout ce qu'il y a de considerable dans cette Loi, répandu dans les divers Ecrits des Prophêtes qui ont vécu en Juda & en Israël, avant & après Hamalkija & Josias.

CHAPITRE XV.

Quatriéme & cinquiéme monument de la Révélation Judaïque.

LES deux derniers monumens qui nous representent la verité de ces faits essentiels dont nous parlons, semblent pouvoir être confondus, tant ils sont unis & enchassez l'un dans l'autre. La Religion & l'Etat parmi les Juifs, ne doivent pas être considerez séparement.

Pour ce qui regarde l'établissement de leur Etat, on peut d'abord supposer toutes ces veritez comme certaines : que les Israëlites ont été esclaves en Egypte ; qu'ils en sortirent sous la conduite de Moyse ; qu'ils passerent par le desert ; que Moyse leur donna des Loix, qui s'observerent ensuite parmi eux ; & qu'ils chasserent les Cananéens du païs où ils ont établi leur sejour.

Les ennemis même des Juifs, ne contestent (1) ces faits : mais ils les déguisent [illegible] addition de plusieurs circonstances qui sont évi-

demment fausses. Voici ce qu'en dit Justin après Trogus Pompeius. Il raporte que *les Egyptiens furent tourmentez d'une certaine maladie qui leur causoit une demangeaison accompagnée de taches blanches par tout le corps : qu'ils furent avertis par les Dieux, de chasser tous les malades hors de l'Egypte, de peur que les sains ne fussent gâtez de ce mal contagieux : que Moyse fils de Joseph, étant le conducteur de ces bannis, déroba les choses sacrées des Egyptiens : que les Egyptiens se mirent en état de les récouvrer par les armes ; mais que les tempêtes qui survinrent, les contraignirent de s'en retourner : tellement que Moyse étant revenu au païs de Damas, s'empara du mont Sinaï, où étant arrivé, après avoir été travaillé de la famine avec son peuple, par les deserts de l'Arabie, l'espace de sept jours, il consacra perpetuellement au jeûne le septiéme jour, qu'ils apellent Sabbat, en memoire de ce que cette journée avoit mis fin à leur famine & à leurs voyages. Et parce qu'ils se souviennent d'avoir été bannis d'Egypte pour la crainte que les autres avoient euë de prendre leur mal, lui-même craignant que ceux du pays ne les eussent en horreur pour la même occasion, fit une Loi, par laquelle la fréquentation des étrangers leur étoit défenduë. Cette défense faite premierement par police, se changea peu à peu en Religion. Après la mort de Moyse, son fils Arruas fut fait Sacrificateur des Egyptiens, & créé Roi incontinent après. Et depuis ce tems-là, le Pontificat & la Royauté ont toûjours été joints par la coûtume des Juifs. De sorte que mêlant la justice avec la Religion, ils ont fait des progrès invariables.*

Cette histoire n'est qu'un tissu de faussetez manifestes. Elle supose que les Israëlites ne sont originairement que des Egyptiens ; ce qui est [illegible] réfuté par le nom même des Israëlites, & par une Tradition qui [illegible]

doit être nécessairement veritable : que Moyse étoit fils de Joseph ; seconde chimere : qu'Arruas fils de Moyse, fut Souverain Sacrificateur ; troisiéme erreur : qu'il fut Roi bien tôt après, & que depuis ce tems-là la Royauté & la Sacrificature ont toûjours été jointes ensemble ; quatriéme fausseté, qui se détruit assez par la Chronologie des Rois que ce peuple a eus : que le septiéme jour mit fin à leur famine & à leurs voyages, parce qu'ils arriverent au mont Sinaï, dont ils se mirent en possession ; cinquiéme erreur assez évidente, puisque les rochers de Sinaï ne pouvoient rassasier la faim des Israëlites, & que ce mont ne termina point leurs voyages, que les Israëlites furent bannis de l'Egyte, parce qu'ils étoient infectez de lépre ; sixiéme erreur qui a encore moins de fondement que les autres. Comment tous ceux qui sortirent hors du pays d'Egypte, étant lepreux, Moyse se seroit-il avisé de faire une loi qui ordonnoit que les lépreux seroient separez des autres Israëlites, & mis hors du camp ? Car comme les Israëlites ne camperent que du tems de Moyse & de Josué, il faut necessairement penser que cette loi est de ce tems-là.

Cette Histoire de Trogus Pompeius, est donc fausse : mais quoique fausse, elle suppose des événemens qui sont nécessairement vrais. Il est certain que les Israëlites sortirent du païs d'Egypte, & il est évident que ce fut de gré, ou de force.

Ce n'est point par quelque sédition & en tumulte qu'ils sortirent ; puis qu'ils emporterent leurs biens, qu'ils emmenerent [illegible] troupeaux avec une grande [illegible] d'or, [illegible] pourpre, de vaisseaux [illegible] & d'argent,

comme le Tabernacle avec ses ornemens, & les victimes qu'on égorgeoit depuis dans le desert, en furent des marques sensibles & inconteſtables.

Que si les Israëlites sortirent par force, ce ne fut point sans combattre. Ce grand peuple n'auroit pû ni se rassembler des divers quartiers où il habitoit, ni emmener ses troupeaux, sans avoir sur les bras les Egyptiens; quelque adresse & quelque diligence qu'on eût employé pour cela.

Que si ce fut à la faveur de quelque victoire remportée sur les Egyptiens, que les Israëlites sortirent de ce païs, comment n'auroient-ils conservé aucune memoire de cet important succès? Est-ce la coûtume des Israëlites, d'oublier des victoires si utiles & glorieuses? Cet événement ne méritoit-il aucune place dans leur Histoire, ni dans leur Tradition?

On voit bien que tout ce qu'on peut imaginer pour éviter de s'en raporter à l'Ecriture des Juifs, se détruit soi-même. Cependant si l'on se défie du raisonnement, on peut consulter la pratique & le culte des Juifs. Moyse institua la Pâque, & si l'on ne peut douter de la fin de son institution, si l'on considére les céremonies qui s'y pratiquent. Les Juifs mangerent la Pâque en habit de voyageurs, un bâton à la main, ayant les reins troussez, & les chandelles étant allumées. D'où vient cela? Pourquoi Moyse ne leur a-t-il pas plûtôt ordonné de manger la Pâque en habit de guerre, étant sous les armes & comme disposez au combat? C'est visiblement parce que les Israëlites sortirent hors du païs d'Egypte, comme des voyageurs qui devoient prendre du congé qu'on

donnoit, & non comme des soldats qui dâssent se faire jour au travers de leurs ennemis.

Nous dira-t-on bien pourquoi l'Agneau s'apelloit la Pâque ou le passage ? Car ôtez la raison que l'Ecriture & la Tradition constante des Juifs, nous donnent de ce mistere, que nous reste-t-il pour l'expliquer ? Pourquoi consacroit-on à Dieu les premiers nés d'Israël ? Pourquoi les Levites lui étoient-ils consacrez, comme étant les premiers nés du peuple, sinon pour les faire souvenir que Dieu avoit épargné les premiers nés des Israëlites, lors qu'il fit mourir par la main de son Ange, les premiers nés des Egyptiens.

Conçoit-on bien que Moyse ait pû & voulu instituer des mémoriaux sensibles d'un événement chimerique, d'un événement reconnu pour faux, par plus de six cens mille ames ? Les Egyptiens ayant consenti au depart des Israëlites, sans y être forcez par aucun châtiment extraordinaire, établira-t-on un Sacrement pour representer à la posterité, que les Israëlites ne pûrent obtenir leur congé, qu'après que toute l'Egypte eut été couverte de sang. Les Israëlites étant sortis hors du païs d'Egypte par quelque sédition, ou par quelque victoire, pourquoi au lieu de conserver la mémoire de cet événement, fera-t-on commemoration d'une punition chimerique ? Si pour se faire honneur, ils veulent attribüer leur délivrance à un secours celeste, ils peuvent feindre que Dieu a combattu pour eux, qu'une infinité d'Egyptiens ont été foudroyez : mais comment s'aviſera-t-on de dire, qu'il n'y [illegible] que leurs premiers nés qui [illegible] dans cette occasion ? Comment dans

l'institution de la Pâque, qu'ils célebrerent alors pour se souvenir de cet événement, a-t-on fait entrer une céremonie qui marque que les Israëlites ne combatirent point alors, & qu'ils ne firent que se tenir prêts à partir? Que l'incredulité en dise ce qu'elle voudra, le bon sens ne nous permettra jamais de supposer tant de bizarrerie & d'imprudence à Moyse, & tant de simplicité & de grossiere ignorance dans les Israëlites, sur des choses qu'ils avoient vûës.

Les Israëlites étant sortis hors du païs d'Egypte, & ayant traversés la mer rouge, vécurent quarante ans dans le desert: & c'est pour renouveller la memoire de ce long voyage, que fut instituée la fête des Tabernacles, pendant laquelle le peuple faisoit des tentes pour se souvenir de celles dont ses Peres s'étoient servis dans le desert. Il est inutile de répeter ici, qu'on n'institue pas des mémoriaux d'événemens qui sont reconnus pour faux de tout le monde.

Cependant, il est difficile de concevoir ces longues erreurs des Israëlites dans le desert, sans considerer ce peuple comme l'objet d'une Providence particuliere qui veilloit à sa conservation. Car si l'on considere la multitude des Israëlites qui étoient en assez grand nombre pour se promettre de déposseder les autres Nations, & si l'on se souvient que les Israëlites avoient accûtumé de manger du pain, & d'être vêtus, on ne pourra concevoir que les Israëlites eussent pû subsister dans ce desert vaste & sterile pendant si long-tems, si Dieu n'eût fait pleuvoir le pain du Ciel, & s'il ne leur eût donné cent autres marques de sa protection.

Enfin les Israëlites célebrent une autre fête

qu'ils apellent la Pentecôte, par laquelle ils renouvellent la memoire de l'Alliance que Dieu traita avec eux en Horeb, sur le mont Sinaï.

Il est faux que les Israëlites soient arrivez en ce lieu, sept jours après s'être mis en chemin pour y aller. Le terme même de Pentecôte, nous marque que cet événement arriva cinquante jours après leur sortie hors du païs d'Egypte.

Il paroît assez par ce qui a été dit, que le Sabbat n'est point destiné à solemniser la memoire du repos que les Israëlites trouverent au mont Sinaï; mais il est certain aussi que le Sabbat n'est pas établi sans quelque fondement. Car comme cela a été déja remarqué, il y avoit Sabbat de jours, Sabbat d'années, & Sabbat de semaines d'années. Le Sabbat d'années, étoit d'une assez grande consequence; on laissoit reposer les terres pendant une année. Le Sabbat de semaines d'années, l'étoit encore d'avantage, parce qu'alors les heritages revenoient à leur premier possesseur, &c.

Cette loi paroît d'abord extraordinaire, bizarre, opposée à la Politique, contraire au bien général du Peuple & des Levites en particulier, & peu conforme à l'intention du Legislateur. Elle paroît extraordinaire; car qui a jamais oüi parler d'un Legislateur, qui ordonne que les terres se reposent de sept ans en sept ans? Elle paroît contraire à la politique, parce qu'outre qu'elle prive le peuple des fruits d'une année, elle l'expose à être surpris par ses ennemis. Et de fait Joseph nous aprend, que parmi les Juifs la célebration du Sabbat a souvent donné lieu [illegible] avantages que leurs ennemis ont rem-

porté sur eux. Que si l'année qui suivoit l'an de relâche, les ennemis entroient dans leur païs, & qu'ils le ravageassent, ils tomboient dans une extrême famine, en conséquence de cette Loi. Les Levites n'y trouvoient pas mieux leur compte que les autres, puisqu'ils perdoient les décimes d'une année. Enfin il étoit à craindre qu'un si long repos n'engageât les Israëlites à la paresse, & que ne sachant que faire pendant l'année de relâche, ils ne tombassent dans la superstition, qui est le fruit ordinaire de l'oisiveté; ce que Moyse semble avoir craint par dessus toutes choses, faisant ce qu'il pouvoit pour arrêter les Israëlites dans le service d'un seul Dieu, Createur du Ciel & de la Terre.

Le dessein de cette institution, est donc incomprehensible, à moins que vous ne vous en raportiez à ce que l'Ecriure, la Tradition des Juifs & les Prophêtes vous diront tous d'une voix, qui est que Dieu destina le Sabbat à conserver le souvenir du jour auquel il cessa de produire les œuvres que nous voyons. Grand & illustre événement, s'il en fut jamais, & bien digne qu'on s'exposât quelques inconveniens, pour en conserver perpetuellement la memoire!

Ainsi les incredules se trouvent pressez & rembarrez de tous côtez. S'ils font difficulté d'attribüer à Moyse, le Pentateuque, le Deuteronome nous suffit; car il contient les faits essentiels qui établissent la divinité de la Religion Judaïque. S'ils disent que le Deuteronome fut composé par le Souverain Sacrificateur Halmakija, au tems de Josias, on le leur fait voir contenu essentiellement dans les écrits des Prophêtes. S'ils se défient des écrits des Prophêtes, & de toute l'Ecri-

généralement, on le leur montre peint dans la Tradition, dans le culte & dans la pratique des Israëlites. Et si leur raison résiste, on consulte cette raison, & elle acquiesce d'elle-même au recit que l'Ecriture nous fait de ces événemens, & les conjectures s'accordent parfaitement avec l'Histoire Sainte. Que sera-ce donc maintenant, si en joignant tous ces raïons de lumiére, nous faisons voir ces faits écrits dans le Pentateuque, exprimez dans le Deuteronome, supposez par le Décalogue, célebrez dans le Cântique de Moyse, faisant si souvent le sujet des actions de graces de David, supposez dans les prieres qu'on adresse à Dieu en Babilone pour le retour du peuple, marquez si souvent & si naïvement dans les écrits des Prophêtes, faisant dans tous les siécles la confiance des Juifs, & la persuasion où ils ont été, qu'ils étoient la Nation benite, gravez dans leur souvenir, venus de pere en fils, portraits dans leur culte & dans leur pratique, & ayant d'ailleurs une telle connexion avec l'établissement de l'Etat des Juifs, que sans cette lumiere on se perd, on s'égare dans l'explication de la naissance & des progrez de cette République ?

Que le Lecteur prenne la peine d'examiner la chose de près, & sur-tout d'unir dans son esprit toutes ces differentes circonstances, comme elles l'ont été réellement ; & il trouvera qu'il n'y eût jamais de faits si certains que ceux-ci. Il n'y a point de doute ni de difficulté qui ne se perde dès qu'on unit toutes ces vûës : Que les incrédules exercent leur esprit à former des objections, ou à faire des Sistêmes : j'ose les engager à dé[illegible] d'abord toutes leurs spéculations, en

joignant mes principes. Car si c'est en Israël qu'on a inventé ces faits, comment les a-t-on fait recevoir en Juda, Si l'on a corrompu l'Exemplaire de la Loi qui étoit dans le Temple, comment a-t-on corrompu les Exemplaires qui étoient entre les mains du peuple, ou parmi les Tribus disperſées? Si c'est Hamalkija qui a supposé ces faits, comment subsistoient-ils du tems de David? Si la Loi a été falsifiée, comment les cérémonies pratiquées parmi les Juifs, justifient-elles la Loi; & comment la Loi justifie-t-elle ces cérémonies? Si c'est tout d'un coup & à une seule fois, que ces faits miraculeux ont été inventez, comment a-t-on fait recevoir des faits innoüis & inconnus, comme étant des faits d'une notorieté publique? Si c'est successivement qu'on les a inventez, où est le progrès de cette erreur? Car nous trouvons que les derniers ne raportent aucun fait essentiel qui regarde Moyse, que nous ne trouvions dans les plus anciens. Si vous concevez le soupçon, que les Ecrits des Prophêtes pourroient tous avoir été falsifiez en même-tems que la Loi de Moyse; d'où vient la diversité du stile? Juda & Israël ont eu leurs Prophêtes. Si vous tenez pour suspecte la foi des Historiens Sacrez, pouvez-vous vous défier de ce que vous disent en passant les Prophêtes, de ce qui est dit comme sans dessein dans les Pseaumes, de ce que des Ecrivains si anciens marquent comme étant connu de tout le monde, & dans des endroits où l'on ne s'aviseroit point d'insérer artificieusement des faits chimériques? Si vous craignez que Salomon n'ait supposé la Loi; [illegible] que Jeroboam ennemi mortel de la race [illegible] Salomon, & qui avoit

interêt si considerable à empêcher le peuple d'aller adorer en Jerusalem, bien loin de faire apercevoir le peuple de cette supposition pour son interêt, reconnoît lui-même cette Loi.

On ne peut douter que Moyse n'en ait laissé des mémoriaux, & des monumens dans des cérémonies qu'il a pratiquées. Le Tabernacle subsiste du tems de David & de Salomon. Il y a des Levites établis par Moyse, qui font le Service divin. L'Arche de Dieu produisant de leur tems, & même après eux, des miracles qui se trouvent marquez dans les Hymnes qui ont été conservez, aussi-bien que dans l'Histoire des Juifs, étoit à l'égard de David & de Salomon, un gage éclatant & perpetuel des miracles que Dieu avoit faits par le ministere de Moyse.

CHAPITRE XVI.

Que Moyse n'a pû avoir dessein de tromper les Israëlites.

NOus avons fait le plus difficile, lorsque nous avons prouvé que l'Ecriture des Juifs, & sur-tout celle de Moyse, n'a pû être corrompuë essentiellement, & que les faits qu'elle contient, sont venus de Moyse jusqu'à nous. Car que Moyse les ait inventez, ou qu'il ait prétendu les faire croire contre la connoissance publique qu'on en avoit, ce seroit une imagination tout-à-fait extravagante. Ni la multitude innombrable des personnes ausquelles il faloit imposer, ni la nature des faits trop sensibles & trop éclatans, pour être susceptibles d'illusion, ni les reproches & les plaintes sur la conduite des Israëlites, que [illegible] dans son Histoire,

Histoire, ni le soin qu'il prend d'apuyer toutes ses exhortations, sur ce que les yeux des Israëlites ont vû, ni enfin celui de conserver la mémoire de ces faits, par des mémoriaux sensibles & perpetuels, ne nous permettent point de concevoir quelque doute à cet égard.

Je ne nie pas véritablement qu'un habile homme, un homme de crédit & d'autorité, n'impose quelquefois sur des sujets de spéculation, comme sur des matieres de Theologie ou de Philosophie : mais le moyen de tromper sur des faits qui frapent les sens avec tant d'éclat & avec tant de surprise pour l'ame qui les voit ?

On pourra peut-être persuader un seul fait de cette nature, à un seul homme, en lui faisant accroire qu'il a perdu la mémoire par l'effet de quelque maladie, ou qu'un mauvais songe l'empêche de se souvenir des choses qu'il a vûës : mais persuader un si grand nombre de faits très-sensibles à plus de six cens mille personnes, c'est ce qui ne peut être seulement imaginé.

Certainement, si le dessein de ce Legislateur, a été de tromper les Israëlites, on peut dire qu'il s'y est tout-à-fait mal pris. Vous remarquerez en effet, qu'il ne se contente pas de faire deux ou trois reproches aux Israëlites, mais qu'il se partage entre élever les bien-faits de Dieu, & leur reprocher leur endurcissement prodigieux. Il les apelle un peuple de col roide. *Sçache*, dit-il, *que ce n'est point pour ta justice que l'Eternel te donne*, &c. *car tu es un peuple de col roide*, &c. *N'oublie pas que tu as grandement irrité l'Eternel.* Il fait l'histoire de tous les divers murmures par lesquels ils ont attiré la colere de Dieu

Il marque leur horrible perverſité dans le culte du Veau d'or, leurs défiances, leurs ſéditions, leurs revoltes, leur impureté, leurs blaſphêmes, &c. Eſt-ce qu'il veut les adoucir par-là, & les diſpoſer par ces flateries, à croire contre la connoiſſance que chacun en avoit, qu'ils ont vû les rivieres changées en ſang, les grenoüilles entrer dans les maiſons des Egyptiens, des ulceres bourgeonner dans leurs corps, leurs campagnes deſolées par la grêle & par les ſauterelles, les ténébres répanduës dans tout leur païs, leurs premiers nés mis à mort en une nuit, un cri general de pleurs & de deſolations, entendu en Egypte, & les Egyptiens les preſſant de ſortir hors de leurs païs, les eaux de la mer rouge ſe partager; former un double mur pour leur laiſſer le paſſage libre, & ſe refermer enſuite pour engloutir leurs ennemis qu'ils virent morts floter ſur la mer: une colomne de nuée & de feu les conduire; la manne tomber lors qu'ils n'ont plus d'alimens; le mont Sînaï couvert d'une nuée & d'un tourbillon de feu, pendant quarante jours; le tonnerre gronder ſur cette montagne, & la voix de Dieu ſe faiſant entendre par ſi ce tonnerre: Coré, Dathan & Abiron périr par un genre de mort épouvantable, qui fut vû & connu de tout Iſraël? Et comment Moyſe apuye-t-il tous les commandemens qu'il ordonne aux Iſraëlites, ſur ces bienfaits illuſtres & éclatans, dont il dit que Dieu venoit de les favoriſer? Comment ſes exhorte-t-il par la conſideration de ces choſes qu'il prétend que leurs yeux ont vûës? Comment propoſe-t-il ces motifs à leur obéïſſance? Le croirons-nous [illegible] inſenſé [illegible] propoſer des fables, & des fables né-

ceſſairement connuës de tout le monde, pour le fondement de ſes loix & de ſa Religion ; & pour l'unique principe de ſon autorité ? Et fera-t-il ſouvenir tant de fois les Iſraëlites, de Pharaon, des Egyptiens, de Dathan & d'Abiron, en prenant leurs yeux à témoins d'un châtiment que leurs yeux ne virent jamais ? Chacun ſçait qu'on n'établit des mémoriaux que ſur des événemens fort connus & fort importans : auroit-il donc ordonné de conſerver la mémoire de ces événemens dans des monumens ſenſibles ? Auroit-il ordonné aux peres, de les aprendre à leurs enfans, d'âge en âge ? Auroit-il établi l'uſage de ces cérémonies ſacrées qui en perpetuoient le ſouvenir, ſi ce n'euſſent été là que des fictions reconnuës fauſſes de tout le monde, & qui auroient dû lui attirer le mépris & la moquerie de chacun ? Non ſans doute, & cette verité eſt du nombre de celles qui perdent plus qu'elles ne gagnent par l'effort qu'on fait pour leur donner plus de jour.

CHAPITRE XVII.

Que les miracles raportez par Moyſe, étant véritables, ils prouvent la verité de la Religion Judaïque.

IL s'agit de ſçavoir maintenant, ſi ſupoſé que ces faits ſoient véritables, ils prouvent la divinité de la Religion Judaïque ; & cela dépend de ſçavoir s'ils ſont miraculeux : car s'ils le ſont, ils interrompent le cours & les loix de la Nature, & par conſequent [illegible] de l'Auteur de la Nature même.

Spinosa fait ses efforts pour montrer que tous les miracles qui nous sont raportez dans les Livres de Moyse, ont eu des causes naturelles ; & l'on verra que s'il est foible dans les autres endroits de son Traité, il est ridicule & pitoyable dans celui ci.

Il voudroit bien faire voir d'abord, qu'il est impossible d'interrompre le cours de la Nature, par de vrais miracles ; & voici le grand raisonnement sur lequel il apuye une assertion si téméraire. Les loix de la Nature, dit-il, ne sont autre chose que les decrets de Dieu. Or on ne sçauroit changer les decrets de Dieu, puisque Dieu est immuable. Donc on ne sçauroit violer les loix de la Nature, par ces miracles que l'on supose qui en interrompent le cours.

Il semble qu'il fasse de cet argument, son épée & son bouclier. Il le répete en divers endroits de son Livre. Il en revient à ce raisonnement ; comme au fondement de ses hipotéses, & il en tire assez de confiance, pour oser avancer ce paradoxe si extraordinaire & si nouveau, que les miracles détruiroient plûtôt l'existence de Dieu, qu'ils ne l'établiroient.

Ce grand raisonnement n'a pourtant aucune force, ni même aucune aparence. Car ou il entend par les loix de la Nature, un principe exterieur & étranger, une intelligence distincte de la matiere, qui dirige toutes choses, & enchaîne les causes secondes ; & alors nous conviendrons avec lui, que les loix de la Nature, ou pour parler plus exactement, ce qui donne des loix à la Nature, n'est autre chose que la volonté de Dieu, ou l'on veut, ses decrets.

[illegible] que conclurra-t-il contre nous ?

La même volonté de Dieu, libre & indépendante des choſes du dehors, qui a établi les loix de la Nature, en ſuſpend ou en interrompt le cours, lors qu'il lui plaît. Les miracles entrent dans le plan de la Sageſſe divine, comme les choſes naturelles; & l'on trouve dans les miracles mêmes, l'execution des decrets immuables de Dieu.

Mais l'on voit bien que cet Auteur va plus loin. Il tient que Dieu n'eſt autre choſe que la Nature, & par la Nature il entend la matiere avec les loix & la détermination de ſon mouvement. Tout ce qu'il dit de Dieu, n'eſt donc propre qu'à faire illuſion. En conſervant le nom, il détruit la choſe; & il faut en renvoyer la réfutation au Traité de l'exiſtence de Dieu.

Il ne lui ſervira de rien non plus de dire après Hobbes, que l'idée que le peuple a des miracles, vient de ce que le peuple ne connoiſſant point leurs véritables cauſes, leur en attribuë de ſurnaturelles. Cela eſt bien-tôt dit; mais je ne ſçai ſi la vûë du fait, permettra aux incredules de conſerver ce ſoupçon. Qu'ils donnent un libre effort à leur imagination, qu'ils imaginent tout ce qu'ils voudront imaginer ſimplement, cela eſt facile: & l'on verra s'ils ne ſeront pas contraints eux-mêmes de renoncer à toutes leurs imaginations?

Il leur plaît d'abord de ſupoſer, que l'Ecriture ne rapporte point toutes les circonſtances de ces faits, & que ſi ces circonſtances nous étoient connuës, elles nous feroient voir que ces faits n'enferment rien de ſurnaturel. On ſe trompe. Il n'y a rien de plus circonſtancié que tous ces miracles, & les circonſtances ſont de beaucoup plus

culeuſes que les faits mêmes. Une verge changée en ſerpent, la colomne de nuée qui eſt obſcurité & lumiere, la mer qui forme un double mur, l'Ange deſtructeur qui choiſit les premiers nés pour les égorger, la mer qui s'ouvre préciſément, lorſque Moïſe l'a frapée de ſa verge; des prodiges qui ſe font dans toutes les parties de la Nature, dans l'air, dans la mer, dans les rivieres, ſur la terre, en Egypte & hors de l'Egypte, à point nommé, lorſqu'ils ſont néceſſaires pour la protection du peuple d'Iſraël: les Iſraëlites exempts des playes qui accablent les Egyptiens: les Magiciens de Pharaon contrefaiſant quelques miracles de Moyſe, & ne pouvant imiter les autres, toute la Cour de ce Prince témoin de ces merveilles; l'endurciſſement de Pharaon vaincu par ces coups redoutables que frapoit une main inviſible; les plaïes ceſſant avec l'obſtination de Pharaon, l'eau changée en ſang, non-ſeulement dans le grand
Exod. 17. fleuve: mais même dans les ruiſſeaux, les étangs, les marais: & dans les vaiſſeaux de bois & de pierre, juſques-là que le poiſſon mourut; que la riviere ſe corrompit, & que les Egyptiens ne pouvoient boire, ſont des faits circonſtantiez, ou des circonſtances auſſi miraculeuſes que les faits mêmes: des faits d'ailleurs ſi liez les uns aux autres, tant de fois répetez, rapórtez avec une telle naïveté, ſur leſquels eſt établie toute la Religion de Moyſe, que des pratiques ſenſibles & perpetuelles ont toûjours repreſenté à l'eſprit des Juifs, dont un ſeul eſt ſuffiſant pour établir la Divinité de la Revelation Judaïque, & dont l'amas [illegible] convaincu [illegible] d'impoſture, qui ne peuvent pas

avoir été inventez les uns après les autres, comme on l'a fait voir ailleurs ; qui sont raportez comme étant reconnus de tout le monde ; qui ont fait l'autorité de Moyse & la force de ses exhortations, & qu'il propose pour le grand & perpetuel motif de l'obéïssance qu'on doit aux loix qu'il donne de la part de Dieu, faisant dire au Souverain Legislateur : *Je suis l'Eternel ton Dieu, qui t'ai retiré hors du pays, &c. par main forte & par bras étendu.*

CHAPITRE XVIII.

Examen de quelques difficultez qu'on oppose à la verité de la Religion Judaïque.

ON n'entreprend point de répondre à toutes les objections qu'on peut faire contre la verité de la Revelation Judaïque. Comme les objections possibles sont sans nombre, il est impossible de les prévenir toutes. On se contentera de marquer les sources des principales difficultez que l'on fait sur ce sujet ; & l'on espere de faire si bien connoître le principe de l'erreur, qu'on sera en état d'éviter l'erreur même.

Pour cet effet, il faut d'abord convenir que c'est une pure extravagance de se déterminer à rejetter un principe, parce qu'il est sujet à quelques difficultez. Il y a des difficultez dans tout ce que nous voyons de plus petit ; & dans ce qui paroît à nos yeux de plus grand. Tout est bordé de difficultez impénétrables dans la Nature ; & comment n'y en auroit-il point dans la Religion ?

L'essence [illegible] donc de comparer les difficultez & l'évidence [illegible] de se déterm[illegible]

sur cette comparaison. Sur-tout il faut examiner les difficultez, en examiner le principe, voir si elles ne naissent point de nos passions, ou de nos faux préjugez. C'est, à mon avis, la meilleure maniere de répondre aux incrédules. Essayons de mettre en pratique cette métode, & voyons si nous nous en trouverons bien.

Spinosa. I. La premiere pierre d'achopement des incrédules, est l'amour de la Philosophie. Ils voudroient que le S. Esprit eût parlé le langage des Philosophes. Ils accusent l'Auteur du Livre de Josué, d'avoir été moins habile que Copernic dans l'Astronomie : & ils ne peuvent souffrir que Moyse ait fait une Histoire de la Création qui s'accorde si peu avec les vûës de cette science. Il est surprenant qu'une objection si vaine, ait été si souvent repetée. Ces gens-là voudroient-ils que Dieu oubliât le langage du peuple en parlant au peuple ; & qu'on ne pût craindre Dieu, ce qui est tout le but de l'Ecriture, qu'autant que l'on seroit persuadé des hipotéses de Copernic ? Ainsi les Livres de l'Ecriture, n'auroient été intelligibles qu'à quelques Philosophes des derniers tems, & il auroit fallu pour les lire, attendre que Copernic vînt au monde, ou que le S. Esprit donnât aux hommes un Siſtême d'Astronomie tout nouveau. Cela ne suffisoit pas encore. Il auroit fallu, pour plaire à ces nouveaux Philosophes, que Dieu eût aussi revelé dans cette Ecriture, que les couleurs, la lumiere, les sons, & toutes les qualitez que nous attribuons aux objets, sont dans nôtre ame ; que les bêtes n'ont que l'aparence de la connoissance sensitive, &c. & corriger une infinité [illegible] expressions populaires qui

qui se trouvent dans l'Ecriture à cet égard. En un mot, il faloit faire un stile nouveau, rendre le peuple Philosophe, & changer la Religion en spéculation.

Mais ce n'est pas là le but du S. Esprit, qui se revele, non de la maniere qu'il le faudroit pour satisfaire la vaine curiosité des Sçavans, mais de la maniere qui est nécessaire pour sanctifier les hommes. Car soit qu'il nous parle de lui-même, soit qu'il nous parle de nous, soit qu'il nous fasse connoître les autres créatures, il ne nous fait voir les choses que du côté qui regarde nôtre salut, & il ne se revele que dans la mesure qui est nécessaire à nôtre sanctification.

Lors qu'il se fait connoître lui-même, il se revêt de ses bienfaits pour faire naître nôtre reconnoissance. Au commencement il se fit connoître sous le nom du Dieu possesseur du Ciel & de la Terre. Ensuite il prit un nom qui marquoit la protection qu'il accordoit aux Patriarches, en disant : *Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob.* Lors qu'il eut retiré les Israëlites d'Egypte, il s'envelopa, par maniere de dire, d'un nouveau bienfait. *Ecoutes, Israël*, dit-il, *je suis l'Eternel, qui t'ai retiré hors des pays*, &c. Et quelques siécles après, un Prophete nous annonce, que le tems vient auquel l'on ne dira plus, *l'Eternel est celui qui a retiré son peuple du pays d'Egypte* : mais bien, *l'Eternel est celui qui a fait remonter son peuple hors de Babylone.* A mesure que ses bienfaits croissent, les relations sous lesquelles il se fait connoître, s'augmentent. Il paroît bien par-là, que Dieu se fait connoître, non pour satisfaire nôtre curiosité : mais pour produire la reconnoissance dans nos cœurs.

Amos

Tout de même, lorsque le St. Esprit nous parle de l'homme, il prend à tâche de nous découvrir le fonds de sa corruption ; il nous represente son cœur desesperément malin ; il nous fait connoître sa malice, l'étenduë, le principe, les effets de sa malice, pour nous humilier, & nous obliger à recourir à sa misericorde. Cela se raporte encore à nôtre salut.

Enfin, lors qu'il nous parle des créatures qui composent cet Univers, il nous fait voir qu'elles sont l'ouvrage de Dieu ; qu'elles sont toutes en la main de Dieu, toutes soûmises à l'ordre de sa sage Providence. Pourquoi ? Parce que cette vûë sert à nous disposer à donner à Dieu nôtre confiance, nôtre reconnoissance, nôtre admiration.

Je sçai bien que les Theologiens Philosophes, changeant la Religion en spéculation, ont tâché d'expliquer la Nature de Dieu, examinant s'il y a en lui des accidens proprement dits, & voulant découvrir la maniere dont il existe, la maniere dont il connoît, la maniere dont il aime, la maniere dont il decrete les choses, & la maniere dont il execute ses decrets. Mais ce n'est-là qu'une vaine Philosophie, qui ayant pour but de satisfaire la curiosité, ne produit que l'orgueil ou le rongement d'esprit.

On a tout de même cherché à connoître de l'homme, non ce qui peut nous sanctifier, & que Dieu vouloit que nous en sçussions, mais ce que les Philosophes fiers & curieux voudroient sçavoir ; & de-là sont nés ces monstres des Scolastiques qui rendent l'homme impénétrable à l'homme.

Sur ce principe, il est tout à fait [illegible] de prétendre que [illegible], en faisant

l'Hiſtoire de la Création, a dû ſuivre les principes des Philoſophes. Cela ſeroit bon, s'il avoit voulu faire de la Religion, une Philoſophie ; mais comme ſa révelation doit être proportionnée à tout le monde, il ſuit les idées du vulgaire ; & comme il a deſſein de ſanctifier ceux à qui il parle, & de les obliger à craindre Dieu, on ne doit pas trouver étrange qu'il propoſe les choſes dans la vûë qui eſt la plus capable de produire cet effet.

Les Philoſophes tâchent de connoître la cauſe phyſique & efficiente de chaque choſe. Ils veulent ſçavoir comment elle s'eſt faite. Cela eſt néceſſaire pour ſatisfaire leur curioſité. Moyſe n'a découvert que la cauſe finale des choſes. Il marque la fin que Dieu s'eſt propoſée en les faiſant, qui eſt le bien de l'homme. Cette cauſe morale eſt la ſeule qui faſſe naître la reconnoiſſance de l'homme, & par conſéquent la ſeule qui s'accorde avec le deſſein de la Religion.

Au reſte, on peut dire, que tout eſt admirablement proportionné à l'état & aux beſoins des hommes dans cette deſcription. Car I. Il faloit faire voir l'empire que Dieu avoit ſur ſes créatures, & la facilité avec laquelle il les produit. C'eſt ce que l'Hiſtorien montre par cette expreſſion ſi ſublime : *Que la lumiere ſoit. Et la lumiere fut.* Exprimant en de pareils termes la création de toutes choſes. II. Il faloit détourner l'eſprit des Iſraëlites, de l'idolatrie des Nations, qui prenoient pour Dieu, tout ce qu'ils trouvoient dans la Nature. Dans cette vûë, l'Hiſtorien ne marque point de faire une énumeration fort exacte [illegible] parties qui compoſent cet Univers, & nous a[illegible] que ces parti[illegible]

sont que l'ouvrage de Dieu. III. Il faloit rendre raison de l'établissement du jour du Sabbat, & marquer par conséquent les divers intervales de la Création. IV. Il faloit montrer l'avantage que l'homme a sur toutes les créatures visibles ; & c'est ce que l'Auteur de la Genese fait excellemment, en le representant animé du souffle de Dieu, & nous conduisant par-là à la spiritualité & à l'immortalité de l'ame, qui est si conforme aux principes même de la raison.

II. On trouve dans les faits qui sont contenus dans cette Ecriture, des choses qui paroissent fort contraires à nos idées, & à ce qui se fait dans le monde. Cette histoire d'un serpent, qui parle de l'homme & de la femme qui se laissent séduire comme des enfans, de la défense que Dieu leur fait de manger du fruit d'un certain arbre, comme si cela lui importoit beaucoup, & cette punition qui paroît si grande & si disproportionnée à la faute, qui même s'étend sur toute la posterité de ces rebelles, s'accordent mal avec les préjugez ordinaires.

Cependant, pour peu que l'on examine la chose de près, & que l'on se dépréoccupe, on trouvera que non-seulement la chose a pû être ainsi, mais même qu'il a été nécessaire que la chose fût ainsi.

Car premiérement l'homme étant l'ouvrage de Dieu, ne pouvoit point sortir de ses mains, soüillé & corrompu, comme l'expérience & la raison nous aprennent qu'il est. Il faut donc qu'il soit tombé par sa propre faute. Il est certain qu'il est déreglé. Il est plus certain encore que ce dereglement ne vient pas de Dieu, qui fait tout bien. Il faut donc conve[illegible] malgré qu'on en ait,

que l'homme eſt corrompu par ſa faute. On ne peut pas comprendre la maniere dont cela s'eſt fait ; mais toûjours eſt-on obligé de convenir de la choſe. Ainſi le fondement ſur lequel roulent toutes les circonſtances de cette hiſtoire ſi ſurprenante, eſt néceſſairement veritable.

En ſecond lieu, on ne peut diſconvenir que non-ſeulement Dieu n'ait pû, mais encore qu'il n'ait dû donner ſa Loi à l'homme innocent. Dieu qui eſt l'Auteur de l'Univers, doit adreſſer chaque choſe à ſa fin ; autrement, il ne ſeroit pas ſouverainement Sage comme il eſt. Comme donc pour adreſſer les choſes inſenſibles à leur fin, il leur imprime le mouvement, & dirige ce mouvement : ainſi pour adreſſer l'homme à ſa veritable fin, il a pû lui donner ſa Loi, ou lui faire connoître ſa volonté, n'y ayant point d'autre maniere d'agir, conforme à la nature raiſonnable de l'homme. En effet, Dieu agit differemment ſelon les differens ſujets qu'il trouve. Il adreſſe les créatures inanimées à leur fin, ſans qu'elles le ſçachent ; mais pour agir conformément au génie de celles qui ſont capables de raiſon, il faut qu'il les adreſſe à leur fin, en la leur faiſant connoître, & que par conſéquent il leur découvre ſa volonté & leur devoir, c'eſt-à-dire, qu'il leur donne ſes loix.

Or, je vous prie, quelle loi Dieu pouvoit-il donner à l'homme innocent ? La loi naturelle ? Sans doute. Elle ſuit la raiſon, & nous ne ſçaurions être un moment ſans elle. Mais cette loi naturelle ne trouvoit point de matiere à s'exercer dans l'état où étoient nos premiers parens.

Que pouvoit-on défendre à l'hom

dans cet état ? De ne faire point d'Idoles ? Mais quelles Idoles pouvoit-il se faire, lors qu'il se regardoit comme le maître des créatures ? De cesser de travailler, & de donner un jour de la semaine au repos ? Mais le travail lui étoit inutile. De ne tuer point ? Et qui est-ce qu'il pouvoit tuer dans cet état ? De ne dérober point ? Mais tout lui apartenoit. De ne rendre point de faux témoignages ? Contre qui en auroit-il rendus ? De ne commettre point d'adultere ? Il n'y avoit qu'une femme.

L'homme avoit une loi naturelle ; mais pour exercer l'obéïssance de l'homme, il faloit une loi positive. Et quel précepte plus raisonnable, Dieu pouvoit-il lui donner, que celui qui ordonnoit de lui faire hommage de tous les biens qu'il avoit en abondance, en s'abstenant d'un seul, pour marquer que Dieu les lui avoit tous accordez ?

Qu'y a-t-il d'incroyable à dire, que le demon ait emprunté l'organe d'un serpent, pour parler à nos premiers parens ; que ceux-ci lui ayent prêté l'oreille ; qu'ils soient devenus rebelles par cela même, que par la rebellion de leurs pensées, les organes mêmes de leurs corps ayent été déréglez ; qu'avec la matiere, le déréglement de ces organes, ait passé jusqu'à leurs décendans ; & qu'enfin, de même que la lépre & plusieurs autres maladies passent du pere aux enfans, de même aussi le peché par une triste fecondité, se soit perpetué en décendant de l'un aux autres ? Il y aura là quelque chose que nous ne comprendrons point, qui est la maniere dont cette surprenante transmission s'est faite : mais toutes choses m'apprendront qu'elle s'est faite [illegible], le

bon sens, l'experience & l'exemple de tous les hommes qui se trouvent corrompus en naissant, & portez au mal avant que de se connoître.

III. Une des plus grandes sources des préjugez des incrédules, consiste en ce qu'on n'aperçoit point dans la plûpart des faits qui nous sont raportez dans l'Ecriture des Juifs, la qualité de types, qui leur ôte ce qu'ils ont d'incroyable, & les rend très-conformes à la raison. On trouve étrange que Dieu ait voulu luter avec Israël, & se laisser vaincre par un homme. On traite cela de fable. Mais l'on a tort, l'on se rend ridicule par-là. En effet, les incrédules eux-mêmes regardant Moyse comme le plus habile homme du monde, pour raisonner consequemment à leurs principes, ne doivent point lui attribuer une pensée aussi absurde que celle que le sens litteral presente d'abord. Est-ce que Moyse ne sçavoit pas que le Dieu possesseur du Ciel & de la Terre, la frayeur d'Isaac, le Dieu fort, le terrible, étoit plus fort qu'un homme? Il le sçavoit sans doute. D'où vient donc qu'il represente Israël lutant avec Dieu? C'est qu'il raporte les choses comme elles sont, & que Dieu par cette condécendance de sa bonté & cette conduite misterieuse, vouloit nous aprendre que nous devons être continuellement aux prises avec nôtre Dieu, pour lui demander des sentimens de sa grace & de sa benediction. Ainsi le sens mistique rend très-raisonnable & très-croyable la défaite d'Amalec par les prieres de Moyse; l'honneur qu'eut Moyse de voir Dieu par derriere; celui de le contempler à face découverte, étant reservé au Messie. L'histoire de Samson, fort incro-

ble en soi, comme le remarque l'Auteur de la Religion du Medecin, est reçûë comme très conforme à la raison, dès qu'on suppose que Samson est le tipe du Messie, & que c'est par le S. Esprit qu'il agissoit.

IV. Il n'y a pas jusqu'à la conformité, que les faits qui sont contenus dans cette Ecriture, ont avec des faits raportez dans la Fable, que les incrédules ne pressent contre nous. Mais ils se font le procès à eux-mêmes. Car d'où vient cette conformité ? Est ce que les Auteurs Juifs auroient copié les Auteurs Payens ? Je ne pense pas que cela tombe dans l'esprit de personne. Les Juifs ont trop d'aversion pour la Religion Payenne, & leurs Livres sont trop anciens, pour nous laisser concevoir ce soupçon. Mais ce qu'il y a de constant, c'est que les Auteurs les plus illustres qui ayent été parmi les Payens, ont lû les Livres des Juifs ; & que les choses qui font la matiere de leur Revelation, se sont repanduës parmi les autres Nations, par la plus ancienne Tradition du monde.

C'est la remarque de Spinosa, que les Juifs raportent tout à Dieu, & se croyent en quelque sorte le but de tous ses ouvrages ; tant ils sont accoûtumez à se flater. Il est certain que les incredules raportent à ce principe les faits de cette Ecriture qui paroissent les plus éclatans.

Noé, disent-ils, maudit les descendans de Canaan, pour faire voir aux Israëlites qu'ils avoient de légitimes prétentions à leur terre. Cet Historien veut qu'Abraham soit sorti d'Ur des Chaldéens par le commandement de Dieu ; que Dieu lui ait promis de benir toutes les Nations de la terre

pour l'amour de lui ; qu'Abraham avec ses domestiques ait défait quatre Rois ; que pour l'amour d'Abraham, Dieu ait affligé Abimelec ; que Melchisédec soit venu le benir, lors qu'il retournoit de la défaite des Rois ; qu'Isaac soit né par un miracle ; que Dieu ait commandé de renvoyer Ismaël & sa mere, de peur qu'ils ne troublassent Isaac le legitime successeur d'Abraham ; qu'Esaü ait vendu son droit d'aînesse ; que pour l'amour de Jacob, Dieu ait beni les affaires de Laban, &c.

Ce préjugé des incrédules naît de leur peu d'équité. Car je leur demande, si, supposé que Dieu eût choisi la famille d'Abraham entre toutes les familles de la terre, pour en faire l'objet de ses faveurs, il n'a pas été necessaire qu'il benît particulierement les Patriarches. Et si, supposé que la Providence divine se soit particulierement déployée en faveur des Patriarches, l'Auteur de l'Histoire Sainte pouvoit dissimuler cette verité, sans renoncer à la sincerité & à la bonne foi d'un fidele Historien.

Spinosa prétend que c'est le caractére des Juifs, de raporter tout à Dieu. Mais Spinosa a-t-il bien examiné pourquoi les Juifs attribuent tout à Dieu ? D'où vient ce penchant ? Qu'est-ce qui a élevé leurs esperances jusqu'au point de se croire le but de tous les bienfaits de Dieu ? Qu'il examine bien la chose, & il trouvera que ce sentiment vient d'une longue & constante expérience que leurs Peres ont faite de la faveur du Ciel.

Vous doutez que la posterité de Cham ait été maudite : consultez l'événement. Vous ne voulez pas croire que Dieu ait retiré Abraham [illegible] l'idolatrie ; croyez-le

lorſque vous voyez qu'Abraham ſeul entre les hommes, adore le vrai Dieu, qu'il quitte ſon païs pour abandonner l'idolatrie, contre la coûtume de tous les hommes, & même d'un Socrate & d'un Platon, leſquels connoiſſant le vrai Dieu, n'ont pas eu la force de ſe retirer pour renoncer au culte des faux Dieux. Vous doutez qu'Iſmaël & Eſaü ayent été éloignez de l'alliance de Dieu; demeurez-en d'accord, lorſque vous voyez les deſcendans de l'un & de l'autre, privez de la connoiſſance de Dieu. C'eſt-là une preuve bien réelle d'une élection divine.

Cependant on conſent que les incredules tiennent ces faits pour ſuſpects, ſi l'on ne trouve une admirable ſincerité dans ces Hiſtoriens à raporter le bien & le mal. Etoit-il bien néceſſaire que l'on flétrît le Patriarche Noé, en raportant ſon yvreſſe? Simeon & Lévi, en leur attribuant le meurtre des Sichemites; Sara, en raportant ſon incredulité; les Patriarches, en les repreſentant meurtriers de leur frere; Moyſe, en marquant ſes doutes & ſa deſobéïſſance; Aaron & Marie, les faiſant voir couverts de lépre, à l'occaſion de leur rebellion; les Iſraëlites, en raportant tant de murmures éclatans, & ſuivis ordinairement d'une punition exemplaire; le peuple d'Iſraël, tombant de ſuperſtition en ſuperſtition; les meilleurs Rois, tachez de vice; David, homicide & adultere; Salomon, voluptueux & idolâtre? &c.

VI. Il y a encore des difficultez des Préadamiſtes, qui ſont de deux ordres: les unes regardent la Chronologie ſainte que nous ne touchons point, parce que les Doctes en ont ſuffiſamment traité, & que nous ne pourrions faire que copier leurs écrits: les

autres qui consistent dans quelques expressions qui semblent marquer qu'il y avoit des habitans sur la terre avant la création d'Adam. Il semble que c'est-là le prejugé de Caïn, lors qu'étant encore seul sur la terre, il s'écrie, *Il arrivera que quiconque me trouvera, me tuera*: & celui de l'Historien même, lors que celui-ci ajoûte, que *Caïn bâtit une Ville, & qu'il l'apella du nom de son fils Enoc.* La réponse est aisée. Après que l'homme eut violé la Loi de Dieu, il ne se crut plus en sûreté en tous lieux. L'Ange qui lui défendoit l'entrée du jardin d'Eden, & sa propre conscience, lui firent bien-tôt concevoir mille frayeurs. Il conçût desors qu'il pouvoit être tué. Cette crainte passa en Caïn, qui se crut exposé aux plus funestes accidens, lors qu'il se vit banni du lieu qui étoit particulierement consacré à la Religion. Il craint tout, les choses insensibles, les bêtes sauvages, les Anges, ses propres enfans qui ne respecteront point les droits du sang qu'il n'a pas lui-même respectez, d'autres enfans qui sortirent d'Adam, des hommes qui viendront après, & le tuëront. *Le méchant fuit, sans qu'il y ait personne qui le poursuive.*

On répond à la seconde partie de la difficulté, que vrai-semblablement Caïn bâtit une Ville par la suite de cette crainte & de cette défiance qui le suivoient en tous lieux; qu'il la bâtit avec le secours de ses enfans, pour se défendre contre les enfans de Seth, qui s'étoient extrêmement multipliez sur la terre; que l'Ecriture parle de la Ville que Caïn bâtit, avant que de rien dire de la naissance de Seth, parce qu'elle garde ici l'ordre [illegible] personnes, & qu'elle a voulu

dire tout ce qu'elle avoit à dire de Caïn, avant que de faire aucune mention de Seth, & cela par une transposition qui est commune à tous les Auteurs sacrez & profanes ; & qu'enfin on peut concevoir que Caïn ne bâtit que quelques maisons, ou quelques cabanes, & que l'ouvrage fût ensuite continué par ses décendans, & retint le nom d'Enoc, que Caïn lui avoit donné. Ce ne sont pas là de grandes difficultez.

VII. De toutes les objections que les incredules nous font, la plus spécieuse seroit celle que presse le plus Spinosa, si elle ne rouloit sur un fondement qui est évidemment faux, & qui est prise de ce que les Prophêtes ont prophetisé selon leur interêt, leur éducation & leur temperament.

Mais bien loin qu'elle nous fasse peur, nous sommes obligez en quelque sorte à la mauvaise foi de cet homme, puisqu'il nous a fourni sans y penser, une preuve de la divinité de la Religion Judaïque. Il ne faut que renverser son principe, pour en faire une preuve très-forte pour nous.

Les Prophêtes n'ont point prophetisé par interêt. I. Parce qu'aucun d'eux n'a eu en vûë l'établissement de sa famille, qui est de tous les soins le plus naturel. Moyse, Samuël, Elie, Elisée, &c. semblent plûtôt sans affection & dénaturez envers leurs proches, qu'interessez pour leurs familles & pour leurs enfans. II. Ils prophetisoient incessamment contre les Rois. Ils en étoient haïs, chassez, persecutez fort souvent. III. Ils ménagent tout aussi peu le peuple & les Sacrificateurs, desquels ils auroient attendu quelque suport ou quelque bien. IV. Tout ne respire que pieté [illegible] zele dans

leurs Ecrits. Ils ne dissimulent rien, ne taisent rien, & ne craignent point la mort, lors qu'il s'agit de reprendre les pecheurs. Voyez comment Jeremie en parle lui-même.

Les Prophêtes ne suivent point la nature du tempérament. Jeremie prophetise incessamment contre les Juifs. Faut-il s'en étonner, puisque de son tems la ruine des Juifs étoit si prochaine ? Mais Jeremie fait pourtant prédire que leur captivité ne durera que 70. ans. Est-ce la mélancolie de son tempérament qui lui fait prédire le tems de cette délivrance à point nommé, par un oracle qui fit une telle impression sur les Juifs, que les Juifs transportez en Babylone, ne virent pas plûtôt ce terme expiré, qu'ils firent requête à Dieu ? Jeremie prédit la desolation qui devoit arriver de son tems, & qui en effet arriva : mais Jeremie fait aussi tressaillir de joie par la consideration des biens que Dieu prépare aux hommes, & aux Juifs en particulier. *Voici*, dit-il, *les jours viennent, a dit l'Eternel, que je ferai lever à David un germe juste, & il regnera comme Roi, il exercera jugement & justice sur la terre*, &c. *Partant voici les jours viennent, qu'on ne dira plus, l'Eternel est vivant, qui a fait remonter les enfans d'Israël hors du pays d'Egypte ; mais l'Eternel est vivant, qui a fait remonter la posterité de la Maison d'Israël hors du pays du Septentrion*, &c. Et ailleurs, *Toi donc, mon serviteur Jacob, a dit l'Eternel, ne crains point, ne t'épouvente point*, &c. Il menace, je l'avouë ; mais il joint la consolation à la menace. *Et vous serez mon peuple, & je [illegible] Dieu. Voici la tempête de l'Eternel, sa fureur [illegible]*, &c. On pe[illegible]

ger par-là, si Spinosa a bien rencontré là-dessus.

L'éducation n'est point la regle des Propheties. J'avouë que Dieu laisse dans l'esprit des Prophêtes, les mêmes images que l'éducation y avoit mise: mais il éléve divinement leur imagination; de sorte qu'avec des termes assez simples, ils expriment des sentimens si élevez, des pensées si sublimes, que tout est bas & rampant auprès de ce qu'ils disent. Amos étoit un bouvier. Il ne parle que de forêts, de montagnes, de feu, de Carmel, de Liban, de vignes, de jardins, d'oliviers, de lions rugissans, & de cabanes qui se lamentent. Mais quelles grandes choses n'envelope-t-il pas dans ces images, qui lui étoient plus ordinaires qu'à un autre? Combien son esprit est-il élevé? De quel feu divin son cœur ne brûle-t-il point, lors qu'il paroît si jaloux de la gloire de Dieu? Et quel entousiasme surnaturel, lui fait dire des choses plus grandes en effet que ce que les plus polis & les plus éloquens des hommes ont jamais pensé? *Prepare-toi à la rencontre de ton Dieu, ô Israël, car voici celui qui a formé les montagnes, & qui a créé le vent, & qui a déclaré à l'homme quelle est sa pensée, qui fait l'aurore & l'obscurité, & qui marche sur les hauts lieux, l'Eternel est son nom.* Est-ce là le langage d'un berger? Et jamais les plus éloquens hommes du monde, parlerent-ils d'une maniere plus magnifique & plus digne de Dieu?

CHAPITRE XIX.

Où l'on continuë de satisfaire aux difficultez des incredules, & où l'on montre que la plus forte de leurs objections, nous fournit une preuve excellente de la verité de la Religion Judaïque.

NOus sommes fort obligez à Spinosa, de nous avoir fourni une preuve invincible de la divinité de la Religion Judaïque, en nous donnant lieu de faire voir que les Prophêtes qui ont écrit les Livres de l'ancien Testament, n'ont point écrit conformément à leurs prejugez, à leur éducation, & à leur temperament, comme nous croyons l'avoir fait voir dans les Chapitres précedens. Mais cette matiere est importante, & demande un examen encore plus particulier.

On peut faire voir que ces Ecrivains n'ont point suivi leurs prejugez en écrivant, en commençant par Moyse, le plus grand des Prophêtes de l'Ancien Testament, le plus ancien des Ecrivains.

On ne peut nier que le préjugé de Moyse, ne fût, que Dieu avoit séparé le peuple d'Israël, de tous les autres peuples de la terre, pour en faire le dépositaire de ses oracles, & pour l'honorer de son alliance. *Où est*, dit-il, *la nation que Dieu ait ainsi traitée* ?

Cependant Moyse écrit diverses choses contre ce préjugé. Car premiérement, il parle d'un Melchisedech, Roi de Salem, qu'il dit être Sacrificateur du Dieu Souverain, quoiqu'il vécût parmi les Nations, & qu'il fût hors de la famille d'Abraham, qui se

bloit devoir être la seule honorée de l'alliance de Dieu. Je n'entre point ici dans l'examen de cette partie de la Genese, & je ne crois point qu'il soit bien necessaire de rechercher ici qui étoit Melchisedech. Je m'arrête à ce que Moyse en raporte, & qui est aparemment tout ce qu'il en sçavoit. Melchisedech étoit un Roi juste. Melchisedech étoit Sacrificateur du Dieu Souverain. Il benit Abraham en cette qualité. Il se montra même en cela plus grand qu'Abraham. Il se peut qu'il y a là des misteres que nous ignorons : mais il y a de l'aparence que Moyse ne les a pas moins ignorés que nous, puisqu'il garde un profond silence à cet égard. Il n'est pas fort necessaire de donner ici dans les spéculations des Commentateurs. Il ne faut que suivre les vûës simples de l'Histoire.

L'Ecriture nous represente le genre humain comme étant tombé dans l'idolatrie avant ce tems-là. C'étoit le préjugé de Moyse, que la famille d'Abraham s'étoit séparée des autres familles de la terre pour servir le vrai Dieu. De-là il est, ce me semble, fort naturel de conclure que Moyse a quelquefois écrit contre ses préjugez.

On peut dire la même chose de ce que ce même Auteur attribuë à Abimelec, d'avoir craint Dieu, & à Balaam, d'avoir reçû le don de prophetie, bien qu'il conversât parmi les Nations idolâtres.

C'étoit un second préjugé de Moyse, qui étoit encore plus inconteſtable que celui-là, de reconnoître l'unité de Dieu. Jamais Auteur n'a mieux ni plus distinctement établi la verité de ce grand principe. Quand cette verité ne seroit pas évidente par les Ecrits de

ce

ce Legislateur, il ne faudroit pour le prouver, que considerer comment les Juifs, qui ne sont instruits que dans l'Ecole de Moyse, ont toûjours défendu ce dogme avec une invincible fermeté : ce qui les a toûjours distinguez des autres nations. Cependant Moyse a écrit des choses qui vont à ruiner directement ce grand principe. Nous ne dirons pas ici qu'il introduit Dieu, parlant au pluriel, & disant, *Faisons l'homme à nôtre image*, & qu'après le peché de nos premiers parens, Dieu employe cette ironie qui est aussi conçûë en termes de pluriel : *Il faut prendre garde que l'homme n'avance sa main, & ne mange du fruit de l'arbre de vie ; & qu'ainsi il ne devienne semblable à l'un de nous.*

Ce ne seroit encore rien, s'il n'y avoit que cela : mais nous aprenons que Dieu voulant exterminer les habitans de Sodome & de Gomorre par un châtiment extraordinaire & épouvantable, il en donna quelque connoissance à Abraham : & voici comment la chose arriva. Comme Abraham étoit assis à l'entrée de sa tente sur la chaleur du jour, trois hommes se presenterent à lui.

L'un de ces trois hommes, qui est apellé, *le Seigneur, Adonaï*, le même qui avoit annoncé que Sara auroit un fils, dit, *Celerai-je à Abraham ce que je fais ? à lui duquel doit sortir un grand peuple, & en qui doivent être benites toutes les nations de la terre ? Car je sçai qu'il commandera à ses enfans & à sa maison après soi, qu'ils gardent la voie du Seigneur pour faire justice & jugement, afin que le Seigneur, fasse venir à Abraham tout ce qu'il lui a dit.*

Il est évident qu'il y a là deux Seigneurs, deux Adonaï, deux sujets qui sont honorez du nom de [illegible] y a un Seigneur qui

le, & un Seigneur dont on parle. Il y a un Seigneur, un Adonaï qui parle. Le texte y est formel. *Le Seigneur dit, Celerai-je à Abraham ce que je fais?* Il y a un Seigneur ou un Adonaï dont il parle, puisqu'il ajoûte, *Car je sçai qu'il ordonnera à ses enfans & à sa maison après soi, qu'ils gardent la voie du Seigneur pour faire justice & jugement, afin que le Seigneur fasse venir à Abraham tout ce qu'il lui a dit.* Mais continuons d'examiner les paroles de la Genese.

Le Seigneur donc dit, parce que le cri de Sodome & de Gomorre, est multiplié, & que leur peché est très-grand, je descendrai maintenant, & je verrai s'ils ont fait selon le cri qui est parvenu jusqu'à moi. Ces hommes donc partant de là, marcherent vers Sodome, & Abraham étoit encore devant le Seigneur. Abraham donc s'aprochant, dit, Mais détruiras-tu le juste avec le mechant? S'il y a cinquante justes dans la ville, les détruiras-tu aussi? &c. Je n'avienne: celui qui juge toute la terre, ne jugera-t-il pas justement? Et le Seigneur répondit: Si je trouve en Sodome cinquante justes dans la ville, je pardonnerai à tout le lieu pour l'amour d'eux. Alors Abraham répondit, Voici maintenant j'ai commencé à parler à mon Seigneur, bien que je sois poudre & cendre, &c. Et le Seigneur s'en alla quand il eut cessé de parler à Abraham, & Abraham s'en retourna en son lieu. Et sur le soir les deux Anges arriverent à Sodome, &c. Puis quand l'aube du jour fut venuë, les Anges presserent Lot, &c. Et Lot répondit, Non, Monseigneur, je te prie. Voici ton serviteur a maintenant trouvé grace devant toi, & tu as magnifié ta misericorde, laquelle tu m'as faite, lors que tu as préservé ma vie. Or je ne me pourrai point sauver en la montagne, &c. mais voici cette ville est [illegible] pour m'y enfuir [illegible] alors il lui dit:

Voici je t'ai exaucé en cela aussi, que je ne détruirai point la Ville de laquelle tu as parlé, &c. *Alors le Seigneur fit pleuvoir feu & soufphre de par le Seigneur*, &c.

Ou celui qui se manifeste à Abraham, & qui dispute avec lui touchant la peine qu'il vouloit infliger à Sodome & à Gomorre, est le Dieu Souverain, ou c'est seulement son Ange : & lequel des deux que ce soit, il nous paroît que Moyse aura écrit contre ses préjugez.

Car si c'est le Dieu Souverain qui prend la forme d'un homme pour se montrer à Abraham, d'où vient que Moyse nous le represente ensuite comme étant si grand & si élevé, qu'il ne peut être portrait aux yeux, & qu'il nous aprend même que Dieu voulut bien se faire entendre, mais qu'il ne voulut point se faire voir, de peur que les Israëlites n'eussent des idées trop basses de sa grandeur & de ses perfections, s'il se revêtoit d'une forme corporelle. *Souviens-toi*, dit le Legislateur, *que lorsque tu étois en Horeb, tu entendis une voix, mais que tu ne vis point de ressemblance. C'est pourquoi vous prendrez garde sur vos ames*, &c.

Que celui qui parle à Abraham, étoit seulement un Ange de Dieu, il faut encore demeurer d'accord que Moyse a écrit cette histoire contre ses préjugez. Car Moyse étoit persuadé de l'unité de l'Etre souverain. Il sçavoit que comme c'est une impieté d'abaisser le Créateur jusqu'au rang des créatures, c'est aussi une idolatrie d'élever les créatures jusqu'au rang du Créateur.

Est-il donc bien naturel que Moyse donne à un Ange le nom de Dieu ; qu'il nous represente [illegible] reconnoissant [illegible]

Ange la Majesté de Dieu même ; ce qui lui fait dire, *Bien que je sois poudre & cendre* ; qu'il le reconnoisse pour le Juge de tout l'Univers, & qu'il lui dise, *Celui qui juge toute la terre, ne jugera-t-il point justement* ?

Etoit-il bien conforme aux préjugez de Moyse, de distinguer deux Seigneurs, ou plûtôt deux sujets qu'il revêt de la puissance & des noms du Dieu tout puissant, en disant que *le Seigneur fit pleuvoir du feu & du soulphre de par le Seigneur*, ou que *Dieu fit pleuvoir du feu & du soulphre de par Dieu* ?

On dira peut-être ici, que cet Ange qui aparoît à Abraham, porte le nom de Dieu, parce qu'il est son Ambassadeur. Mais on le dira mal. Car premierement, comment sçait-on cela, puisque l'Ecriture n'en dit pas un mot ? En second lieu, où est-ce qu'on a vû des Ambassadeurs être nommez simplement & constamment du nom de leurs maîtres, sans qu'on explique le mistere de ces noms qu'on leur impose ? Voit-on quelqu'un des Ambassadeurs que le Roi a dans les diverses Cours de l'Europe, se nommer sans façon Loüis XV. ou le Roi très-Chrétien ? Si quelqu'un parle à un de ces Ambassadeurs, lui dira-t-il qu'il est saisi de respect, lorsqu'il a l'honneur de parler à sa Majesté ? Lui dira-t-il, Sire, je prends la hardiesse de parler à vôtre Majesté & de contester avec elle, bien que je ne sois rien en sa presence ? Et pourra-t-on dire sans extravagance, de cet Ambassadeur, Le Roi de France a traité une alliance de par le Roi de France ?

Mais quand l'usage établi dans le monde voudroit que l'on confondît l'Ambassadeur avec le Monarque qu'il représente, en lui

faisant les mêmes honneurs, & en le revêtant des mêmes noms, il est vrai pourtant que cet usage n'a jamais été établi parmi les Juifs, & que Moyse en particulier n'avoit garde de violer par là cette distinction qu'il a pris tant de peine d'établir entre le Créateur & la créature. Il a pris le soin de faire une énumeration assez exacte, bien que générale, des principales parties qui composent cet Univers, pour nous aprendre que ces parties du monde, comme la terre, l'air, l'eau, la lumiere, le Soleil, les plantes, les fruits & les animaux, bien loin d'être des Divinitez qu'il faille adorer à l'exemple des nations qui en ont fait l'objet de leur culte, sont toutes également des créatures qui sont sorties du sein de la puissance de Dieu, qui seul par conséquent merite d'être adoré. Comment donc ce grand Legislateur se démentiroit-il ici si grossierement? Comment revêtiroit-il un simple Ange des noms, des attributs & de la gloire de celui qui a créé les Anges aussi-bien que ce monde visible & corporel? Comment en un mot, celui qui abaisse les créatures pour élever le Créateur, nous representeroit il Abraham adorant une simple créature?

Il faut demeurer d'accord en effet, que l'honneur qu'Abraham rend à cet Ange, est une véritable adoration. Car premiérement, ce Patriarche s'humilie en presence de cet Ange, il s'anéantit à ses yeux. *Bien*, dit-il, *que je sois poudre & cendre, j'ai commencé de parler à mon Seigneur* ou *à mon Dieu*. En second lieu, il lui attribue de pouvoir sauver & détruire, & d'être un Juge universel. *Celui qui juge toute la terre, ne jugera-t-il point justement?* Il le prie, il s'anéantit en sa pre-

ce, il le revêt de la puissance divine, il l'appelle son Dieu, il le reconnoît pour le grand Juge du monde. Il a des sentimens d'humilité à la vûë de soi-même, & des sentimens d'admiration, de confiance & de crainte, à la vûë de celui à qui il parle. Si ce n'est pas là adorer quelqu'un, je ne sçai ce qu'on doit entendre par le terme d'Adoration.

Mais pour mieux voir encore combien de choses Moyse a écrites, contre ses préjugez, & contre les premiers élemens de sa Religion; il ne faut que faire en deux mots l'histoire de sa vocation. Il n'y a jamais eu rien de si surprenant, que le recit que Moyse en fait lui-même. Car premierement il déclare d'entrée, que c'est un Ange qui lui étoit aparu; & cependant il parle constamment de cet Ange dans la suite, comme du vrai Dieu: ce qui offre d'abord à l'esprit une surprenante contradiction. *Moyse*, dit l'Auteur de la Genese, *paissoit le troupeau de Jethro son beau-pere*, &c. *Et l'Ange du Seigneur, s'aparut à lui en une flamme du feu, du milieu d'un buisson: & il regarda, & voici le buisson brûloit, & ne se consumoit point.*

Voilà donc l'Ange du Seigneur, qui aparoit à Moyse. Remarquez-le bien, & dites-moi, si vous le pouvez, comment immédiatement après ces paroles, l'Historien nous represente cet Ange du Seigneur, comme étant le Seigneur lui-même: *Et le Seigneur voyant qu'il se détournoit pour regarder, il l'appelia du milieu du buisson, disant, Moyse, Moyse. Et il répondit, me voici. Et il dit, N'aproche point d'ici. Car le lieu où tu es, est une terre sainte.*

Il paroît déja que cet Ange s'attribuë la gloire de consacrer la montagne d'Horeb, par sa presence, & de [illegible] buisson:

ce qui ne convient qu'à celui qui est le Saint des Saints, ou plûtôt la Sainteté même. Mais ce n'est rien que cela. Ecoutons la suite.

Et il dit aussi (Qui ? cet Ange du Seigneur, qui se manifeste dans le buisson ardent ?) *Je suis le Dieu de ton pere, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, & le Dieu de Jacob. Alors Moyse cacha sa face. Car il craignoit de regarder vers Dieu.* Le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, étoit le seul Dieu qui fût connu parmi les Israëlites. C'est le Dieu qui avoit fait sortir Abraham hors d'Ur des Chaldéens, le Dieu au nom duquel Melchisedech benit Abraham, disant, *Abraham soit beni au nom du très-haut Dieu, possesseur du Ciel & de la Terre. Loüé soit le Dieu Souverain qui a livré tes ennemis entre tes mains.* C'est le Dieu par lequel Abraham avoit accoûtumé de jurer, & duquel il dit au Roi de Sodome, *J'ai levé ma main au Seigneur, au Dieu Souverain, Seigneur du Ciel & de la Terre, si je prends aucune chose de tout ce qui t'appartient.* C'est le Dieu qui apparoît à Abraham, & lui dit : *Je suis le Dieu tout-puissant*, &c. *Que je sois ton Dieu, & le Dieu de ta posterité après toi*, &c. C'est le Dieu qu'Abraham invoque en Berseba, & qui fut nommé *le Dieu du siécle*, ou *de l'éternité.* C'est le Dieu qui conduit & régle les évenemens par sa Providence, comme Eliezer le témoigne par ses paroles : *Beni soit le Seigneur Dieu de mon maître Abraham, qui n'a point privé de sa grace mon maître, & qui a été fidéle dans ses promesses. Car comme j'étois en voyage, le Seigneur m'a conduit dans la maison des freres de mon maître.* C'est le Dieu qui donne la rosée des Cieux, & le froment de la Terre, par lequel Isaac en mourant, benit Jacob. C'est le Dieu de Jacob, qui prom-

Genes. 14.

Genes. 17.

Genes. 24.

à ce Patriarche, *qu'il lui donnera le pays de Canaan, qu'il multipliera sa posterité comme la poussiere, & que toutes les nations de la terre seront benites en sa semence.* C'est le Dieu qui exauce les affligez, & dispense la justice, comme Jacob le témoigne, lorsqu'il dit à Laban, *Si le Dieu de mon pere, le Dieu d'Abraham, & la frayeur d'Isaac, n'eût été avec moi, certes tu m'eusses renvoyé à vuide: mais Dieu a regardé mon affliction.* C'est le Dieu qui envoya *Joseph en Egypte, afin de conserver la posterité de Jacob; & qui l'établit pour pere à Pharaon, & Seigneur sur toute l'Egypte.* C'est *le puissant de Jacob, Dieu d'Israël, Dieu tout-puissant qui benit des benedictions du Ciel en haut & de la terre en bas.*

Genes. 28. Genes. 31. Genes. 45. Genes. 49.

Ainsi, lorsque l'Ange qui aparoît à Moyse, se dit être en propres termes le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, il n'y a point de doute qu'il se revêt par là même de tous les droits, de tous les caracteres & de toute la gloire du vrai Dieu. Il se dit par là le Dieu Souverain, le Dieu des batailles qui peut livrer nos ennemis en nôtre main, le Seigneur du Ciel & de la Terre, le Dieu d'Abraham & de sa posterité, le Dieu du siécle ou le Dieu Eternel, le Dieu tout-puissant, le Dieu très-haut, le Dieu qui conduit toutes choses, & qui régle les évenemens, le Dieu qui donne la rosée des Cieux & le froment de la Terre, le Dieu qui multiplie les générations, & qui benit les peuples de la terre, qui exauce les affligez, & rend aux hommes selon leur bon droit, qui fait sortir le bien du mal même, qui est le Maître de la Nature, & qui commande à toutes les parties de cet Univers.

Ce ne sont pas là nos pensées. Ce sont les pensées, ce sont les [illegible] de Moyse.

Comment

Comment donc Moyſe contre ſes lumieres, contre ſes préjugez, contre les premiers élemens de ſa Religion, revêt-il une créature de tous ces caracteres de la gloire la plus propre & la plus eſſentielle du Dieu Souverain, en nous repreſentant celui qu'il apelle l'Ange du Seigneur, diſant, *Je ſuis le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob*: S'il eſt un Ange, comment eſt-il le Dieu Souverain? S'il eſt le Dieu Souverain, comment eſt-il un Ange? Moyſe ne ſe contredit point par mégarde ou par inadvertance, diſant des choſes oposées dans des endroits de ſon Hiſtoire, éloignez l'un de l'autre. Car dans le même lieu, & preſque dans la même periode, il vous dit que l'Ange du Seigneur aparut à Moyſe, que cet Ange lui dit, *Je ſuis le Dieu Souverain*, ou ce qui revient à la même choſe, *Je ſuis le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob.* Il eſt certain que Moyſe a cette penſée, puis qu'il cache ſa face à l'oüie de ces paroles, craignant de regarder Dieu. Cela deviendra plus ſenſible, ſi nous continuons à conſiderer le langage de cet Ange.

D'ailleurs, dit l'Hiſtorien Sacré, *le Seigneur dit, J'ai vû l'affliction de mon peuple qui eſt en Egypte. J'ai auſſi oüi leur cri*, &c. Ce langage eſt celui du Dieu Souverain, qui eſt le maître de ce peuple & de tous les peuples de la terre.

Et Dieu dit à Moyſe, je ſuis celui qui ſuis. Tu diras aux enfans d'Iſraël, Celui qui s'apelle je ſuis celui qui ſuis, m'a envoyé vers vous. Il eſt extrêmement remarquable, que non ſeulement cet Ange porte les noms de Dieu, mais encore qu'il s'impoſe un nom particulier & nouveau, qui exprime mieux la gloire & les

אהיה

perfections divines : ce qui n'eſt ni d'une créature, ni d'un ſimple Ange, mais du Dieu Souverain.

Va donc, & aſſemble les Anciens d'Iſraël, & leur dis. Le Seigneur, le Dieu de vos Peres, m'eſt aparu, le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob : & m'a dit, Je me ſouviens de vous, & de ce qui vous a été fait en Egypte. Moyſe n'a pu obéïr à cet ordre qui lui fut donné, ſans engager le peuple d'Iſraël dans l'Idolatrie. Car n'eſt-ce pas une veritable idolatrie, que de mettre l'Ange de Dieu en la place de Dieu même, & de le faire adorer comme le Dieu Souverain.

Cap. 5. *Et ils dirent, Le Dieu des Hebreux nous eſt venu au devant. Nous te prions que nous allions le chemin de trois jours au deſert, pour ſacrifier au Seigneur nôtre Dieu.* Il eſt évident que Dieu qui étoit aparu à Moyſe, étoit le même Dieu auquel il faloit ſacrifier, & que c'étoit par conſéquent le Dieu Souverain.

Outre cela, Dieu parla à Moyſe, diſant, Je ſuis le Seigneur, qui ſuis aparu en Dieu tout puiſſant, à Abraham, à Iſaac & à Jacob, mais je ne leur ai point été connu en mon alliance avec eux, de leur donner la terre de Canaan, &c. *J'ai auſſi entendu les cris des enfans d'Iſraël,* &c. C'eſt cet Ange qui eſt aparu à Moyſe qui parle ainſi. Il ſe declare donc être le Dieu tout-puiſſant, & même il s'impoſe un nom plus capable d'exprimer ſa gloire & ſes perfections divines.

Je ſuis l'Eternel ton Dieu qui t'ai retiré hors du pays d'Egypte, de la maiſon de ſervitude. Tu n'auras point d'autres Dieux devant ma face. Il ne faut que lire l'Exode, pour voir que celui qui dicte ſa Loi aux Iſraëlites en cet endroit, eſt le même que celui que nous

avons entendu, disant, *J'ai établi mon alliance avec eux, de leur donner la terre de Canaan*, &c. *Je vous racheterai par bras étendu & en grands jugemens* : & que celui qui tient ce dernier langage, est le même que celui qui s'est fait connoître à Moyse sous le nom de *Jehova*, & qui est nommé *l'Ange du Seigneur* C'est donc cet Ange qui dit, *Je suis l'Eternel ton Dieu*, &c. *Tu n'auras point d'autres Dieux devant ma face.* Quoi une créature, un simple Ange a pû donner sa Loi au peuple d'Israël ? Un simple Ange s'attribuëra la délivrance des enfans d'Israël, hors du païs d'Egypte ? Une créature osera dire, *Tu n'auras point d'autres Dieux devant ma face ?* Et Moyse a pû écrire tout cela contre ses lumieres, contre ses préjugez ? voila ce qui nous surprend, & qui nous paroît tout-à-fait incomprehensible.

Il y a donc ici une contradiction qui paroît fort choquante, Moyse ne reconnoît qu'un seul Dieu beni éternellement, toute la Religion en fait foi : & néanmoins il revêt un Ange de la gloire de Dieu. Dans tous les siecles, ces difficultez ont fait de la peine aux Interpretes ; & elles nous en feroient beaucoup à nous mêmes, si les misteres de l'Evangile ne nous éclairoient à cet égard, en nous faisant voir que l'Ange du grand Conseil, a été participant de l'essence divine. Cependant cette espece de contradiction, la plus extravagante qui fut jamais, si elle étoit véritable, a cela de bon, qu'elle rend le raport de l'Historien non suspect, en nous faisant voir qu'il a écrit contre tous ses préjugez & contre toutes ses lumieres : le Saint-Esprit ou la Sagesse divine, lui faisant écrire des choses qui étoient contre ses sentimens, [illegible] se trouvent néanmoins par

faitement véritables.

On doit faire à peu près le même jugement d'une autre circonstance de l'Histoire Sainte que nous lisons au chapitre 32. de la Genese. Là, Moyse nous represente Jacob lutant avec Dieu. L'Histoire n'est pas longue, & il sera bon de l'inserer ici toute entiere. *Alors Jacob demeura seul : & un Ange luta avec lui, jusqu'à ce que l'aube du jour fût venuë*, &c. *Et il dit laisse-moi, car l'aube du jour est levée, Mais Jacob répondit, je ne te laisserai point, si tu ne me benis. Et il lui dit, quel est ton nom. Et il répondit, Jacob. Alors il dit, ton nom ne sera plus Jacob, mais Israël, car tu t'es montré vaillant contre Dieu. Combien plus le seras-tu contre les hommes, & les surmonteras-tu ? Et Jacob lui fit une demande, disant, Je te prie, faismoi sçavoir ton nom. Et il répondit, Pourquoi me demande-tu mon nom ? Et il le benit en ce lieu même. Et Jacob apella le nom de ce lieu, Phanüel. Car j'ai vû, dit-il, Dieu face à face, & mon ame a été delivrée. Et le Soleil se levoit quand il passa Phanüel, & il boitoit de sa hanche*, &c.

Ceux qui liront les écrits de Moyse, ne l'accuseront pas sans doute d'avoir eu des idées trop basses de la grandeur & de la puissance de Dieu. Ils ne se persuaderont point que le préjugé de Moyse fût, qu'un homme mortel pouvoit combattre contre Dieu, & le vaincre. Car cet Historien nous represente Dieu créant le Ciel & la Terre, & toutes les autres créatures avec leurs vertus, leurs forces & leurs qualitez. Il nous fait voir l'homme formé du limon de la terre, façonné par les mains de Dieu, qui le réduit en poudre par sa colere, comme il l'avoit animé par son souffle. Comment donc cet Historien nous [illegible]-t-il dire que Jacob se [illegible] vaillant

contre Dieu, & qu'il le vainquit ? Peut-il entrer dans l'esprit d'un homme qui a des yeux, qu'un grain de poudre détruise le Soleil ; qu'une feüille que le vent emporte, détruise la machine du monde, & qu'un ver de terre, boive l'eau de la mer ? Cependant la disproportion qui est entre les plus petites créatures, & les créatures les plus grandes, est sans comparaison moindre que celle qui est entre l'homme & le Créateur de l'Univers ; je ne dirai pas selon nos idées ; mais selon les idées que Moyse nous en a données. Quand Moyse extravagueroit, il ne sçauroit extravaguer jusqu'au point d'inventer un pareil fait, pour faire voir que Jacob dans le sens propre & litteral, tous sens typiques & toute sorte de mysteres à part, avoit été plus fort que Dieu : Moyse écrit donc tout ceci, je ne dirai pas seulement contre ses préjugez, mais aussi contre le grand dessein de sa Religion, qui étoit de faire connoître au peuple d'Israël la grandeur de Dieu, la bassesse de l'homme & la disproportion qui est entre cette bassesse & cette grandeur, & de les retenir dans leur devoir par cette connoissance.

Je décendrois volontiers à present, à la consideration des Prophêtes qui ont été après Moyse : mais il faudroit copier presque tous leurs Ecrits, pour raporter tout ce qu'ils ont écrit contre les aparences, contre les opinions communément reçûës, & contre leurs propres préjugez. C'étoit par exemple un préjugé très profondement enraciné dans l'ame des Juifs, que certaines nations qui avoient affligé le peuple de Dieu, ou qui étoient ses ennemis, comme Assur, Egypte, Edom, Moab, &c. étoient l'objet

particulier de la haine du Ciel, & qu'elles devoient être accablées de ſes jugemens les plus terribles. C'étoit là particulierement le préjugé des Prophêtes, qui étant inſpirez par le Saint Eſprit, ne ceſſoient de prophetiſer contre ces nations deteſtées, & qui commencent ordinairement leurs prédictions par ces paroles, *La charge de Moab, la charge de Babilone, la charge d'Egypte*, &c. Cependant contre ce grand préjugé né dans leur eſprit pendant leur enfance, fortifié par l'éducation, confirmé par les terribles commînations que le Saint Eſprit leur mettoit en la bouche contre ces peuples, ils prédiſent leur ſalut, ils prévoient que Dieu tranſportera parmi eux le pavillon de ſa gloire, il s'écrient que Dieu élevera un autel au milieu de l'Egypte, que l'Egypte connoîtra l'Eternel. Ils en parlent avec des tranſports de joie. Ils prévoient que les Juifs auront pour compagnon de leur bonheur & de leur élection, juſqu'aux peuples que l'on croyoit le plus certainement réprouvez, & qui avoient été juſques-là les plus mortels ennemis d'Iſraël.

Et que dirai-je de ce mêlange de baſſeſſe & de grandeur, de gloire & d'oprobre, de puiſſance & de foibleſſe, de ſouffrances & de triomphes, de mort & de vie, dont l'aſſortiment ſurprenant fait un des caractéres les plus remarquables du Meſſie qu'ils nous promettent ? Il faudroit entrer dans la diſcuſſion de tous les oracles de l'Ancien Teſtament, qui regardent le Meſſie, pour voir combien les Prophêtes diſent de choſes contraires à leurs propres préjugez & aux préjugez de tous les hommes. On demanderoit ce que la révélation de [illegible] & du

bras de l'Eternel, a de commun avec les souffrances d'un homme de langueur & de douleurs, qui souffre la mort : Comment il vient dans l'esprit des Prophètes, que le Christ sera retranché, mais non pas pour soi : quel préjugé les conduit à nous representer sa naissance si basse, & les suites de sa mort si salutaires pour nous, & si glorieuses pour lui. Mais comme l'ordre que nous nous sommes proposé, ne nous permet pas encore d'entrer dans ces considerations, nous nous contenterons de ce que nous venons de dire sur ce sujet. Cela suffira, ce me semble, pour détruire l'objection de Spinosa, & pour montrer qu'elle nous fournit une excellente preuve, pour prouver la verité de la Religion Judaïque.

CHAPITRE XX.

Où l'on continuë d'examiner les difficultez des incrédules, sur le sujet de la Religion Judaïque.

UNe des plus spécieuses objections que les incrédules nous fassent, est prise de l'éloignement qu'il y a entre nous & les faits qui nous sont raportez dans les diverses Histoires de l'Ancien Testament : éloignement qui semble en rendre la foi douteuse & incertaine.

Il me semble qu'on peut lever entierement cette difficulté ; en remarquant premierement, que les faits de l'Ancien Testament, qui sont éloignez à nôtre égard, étoient fort prochains, & même fort presens à l'égard de ceux qui les écrivoient : en second [illegible] ces faits, outre qu'ils [illegible]

d'une nature à ne venir point facilement dans l'esprit, à moins qu'ils ne soient véritables, du moins pour la plûpart ; outre qu'ils ont été écrits par des Auteurs d'un caractére naïf, sincére & non suspect, ont été marquez dans des monumens qui en ont conservé une mémoire & des idées certaines, malgré le tems & les révolutions de tous les âges.

La premiere de ces deux veritez, est incontestable. On ne peut nier que ces faits n'ayent été écrits par des Historiens qui les avoient ou vûs, ou oüis raporter à ceux qui les avoient vûs. Ç'en seroit assez pour nous obliger à ne point douter là-dessus. Car de la maniere dont les hommes sont faits, il ne leur vient gueres dans l'esprit de publier des mensonges qu'il est absolument impossible de faire accroire, sur-tout lors qu'ils sont exposez à la contradiction ou à l'envie de tous les hommes de leur siécle : & il ne vient pas même dans l'esprit qu'on puisse faire accroire des choses notoirement fausses.

Or c'est-là précisément l'état où se sont trouvez tous ceux qui nous raportent les faits miraculeux dont il s'agit ici. Il n'y a point eu de tems où il ne se soit trouvé des rebelles parmi les Juifs. A peine sont-ils sortis hors d'Egypte, qu'ils y veulent retourner. Tantôt ils murmurent de ce qu'ils n'ont point d'eau, & tantôt de ce qu'ils n'ont point de pain. Tantôt il se font un Veau d'or ; tantôt ils adorent Remphan, Moloc, Astarot ; tantôt ils servent à Baal ; tantôt ils se font des Veaux en Dan & en Bethel : & presque toûjours ils persecutent les Prophétes, qui tantôt se cachent, tantôt sont

mis en prison, tantôt sont lapidez, tantôt sont coupez par le milieu. Pour un Roi juste, il y en a plusieurs impies & sacrileges, qui n'ont rien plus à cœur que d'abolir la véritable Religion, soit pour témoigner leur complaisance aux nations dont ils dépendent, soit pour avoir la liberté de satisfaire leurs passions, & d'exercer sans scrupule toute sorte d'injustice. Cependant il n'y a point de tems où ces Prophêtes ne viennent faire des reproches à ce peuple, & où il ne fassent profession de convaincre les contredisans par ces miracles si sensibles & si extraordinaires, qui ont tout le peuple pour témoin. Moyse prend les yeux des Israëlites à témoins des merveilles si surprenantes que Dieu a faites au milieu d'eux. Elie fait décendre le feu du Ciel, aux yeux de tout Israël. Le premier fait mourir par l'épée, plusieurs milliers du peuple qui avoit idolâtré, dans le tems qu'il leur met devant les yeux ces bienfaits miraculeux ausquels ils ont été ingrats. Le second faisant égorger les Prêtres de Baal, si cheris du Roi & de la Reine d'Israël, ne manque ni d'ennemis, ni de contredisans, lors qu'il veut convaincre toute une grande nation, en faisant décendre le feu du Ciel.

Mais il y a plus que cela encore. La Sagesse divine a voulu que ces faits extraordinaires se conservassent dans certains monumens particuliers, qui servissent également à en perpetuër la mémoire, & à en démontrer sensiblement la verité. Il est nécessaire de les parcourir l'un après l'autre, pour le mieux comprendre.

I. La création de toutes choses, étant le premier de tous les événemens, & le plus

éloigné de nôtre connoissance, c'est aussi celui qu'il est le plus difficile de justifier. Cependant la sagesse de Dieu y a pourvû, en le gravant, pour ainsi dire, dans ces quatre divers monumens, le monde, la societé, l'Histoire, & l'établissement d'un jour de repos, consacré pour en perpetuer la mémoire. Le monde porte si visiblement les caractéres d'un ouvrage, & il faut si bien connoître la sagesse de celui qui l'a formé, qu'il est impossible de ne pas voir que l'existence de Dieu, & la verité de la Création, sont deux veritez essentiellement enchaînées.

On ne sçauroit considerer la societé, ni regarder à cette suite de générations, qui a nécessairement un principe, sans demeurer d'accord qu'il y a eu un premier homme & une premiere femme, qui ont été créez immédiatement de Dieu. L'Histoire nous fait voir par la nouveauté des arts, des sciences, des coûtumes, & par l'origine des peuples, que la societé a commencé d'être & même qu'elle n'est pas très ancienne. Enfin, l'établissement du Sabbat, dont les raisons seroient incomprehensibles, ou plûtôt dont l'institution seroit extravagante, s'il n'avoit fallu qu'elle servît à perpetuer la mémoire d'un événement si important, nous conduit encore necessairement à la verité de la Création qu'il nous represente. Or bien que chacun de ces monumens suffise pour aprendre aux hommes qui ne sont pas préoccupez, la verité de la Création, il est certain que c'est l'amas de tous ces monumens, qui rend cette évidence démonstrative. Car qui est-ce, je vous prie, qui peut avoir fait cet accord de la Nature, de la societé, de l'Histoire, de la tradition Judaïque? Pourquoi faut-

il que toutes les parties de la Nature, conviennent avec toutes les parties de la societé; que les parties de la societé s'accordent avec toutes les Histoires; & que celles-ci ayent tant de raport avec la Tradition Judaïque la plus ancienne du monde, & sur-tout avec cet établissement si extraordinaire d'un jour consacré au repos? Certainement la sagesse de Dieu a mis cette vérité de la Création au dessus de tous les doutes, lorsqu'il a voulu qu'elle fût marquée dans la Nature, qui dépend de lui, & ne dépend que de lui; dans la societé & l'amas des peuples venant d'un même principe, dont il est seul le pere; dans la mémoire des choses passées, dont il est le principe, & dans une partie du tems, qui n'apartient qu'à lui seul, parce que celui qui a fait les créatures, est aussi la cause de leur durée, & a le droit de disposer de nos jours & de nos années, & de se consacrer telle partie de nôtre tems, qu'il lui plaît.

II. Je mets la vocation d'Abraham au nombre des faits miraculeux, parce qu'elle me paroît miraculeuse & dans son principe, & dans ses suites. Abraham y fait trois choses très-difficiles. Il quitte sa patrie, il se circoncit, & il offre son fils en sacrifice. Il est impossible qu'il fasse tout cela sans qu'il soit assuré non-seulement que Dieu est, mais que c'est Dieu qui lui est aparu. Et l'on peut dire aussi que ces trois marques de son obéïssance qu'il donne à Dieu, sont comme trois monumens divers, dans lesquels la sagesse de Dieu a voulu graver, pour ainsi dire, la verité de la Révélation surnaturelle dont ce Patriarche fut honoré. Au reste ces monumens [illegible] réels & très-certains

On ne peut douter qu'Abraham n'ait quitté son païs, puisque sa posterité se trouve ensuite dans une terre étrangere, & que le sejour de la posterité d'Abraham, premiérement au milieu des Cananéens ; & en second lieu en Egypte, & la profession qu'elle fit constamment d'avoir en horreur les idoles, & de servir un seul Dieu, rendoit incontestable qu'Abraham avoit quitté son païs, & qu'il avoit renoncé au culte des idoles.

Il est certain qu'Abraham offrit son fils en sacrifice, sur la montagne de Moria. Le nom qui fut donné à cette montagne, & ce proverbe qu'on dit depuis si long tems en Israël, *A la montagne de L'Eternel, il y sera pourvû*, en sont une preuve qui ne doit point être suspecte : & l'on ne peut pas douter aussi, que l'éfort qu'abraham fait sur les plus tendres sentimens de son cœur, ne supose qu'il ne doutoit en aucune façon que Dieu ne lui eût parlé pour lui ordonner de lui offrir son fils. Mais le mouvement le plus sensible qui nous represente cette verité, c'est la résolution qu'il prend de se circoncire, lui, ses serviteurs & ses enfans. C'est se moquer, de dire qu'Abraham ait pû se resoudre à se circoncire dans une autre vûë que celle d'obéïr à Dieu. La circonsion en soi, est quelque chose qui ne viendra jamais de soi-meme dans l'esprit. La circoncision enferme quelque chose qui semble choquer la pudeur & l'honnêteté. Elle est douloureuse, & contraire à l'affection paternelle, comme il est aisé de le voir par l'exemple de Sephora, qui apelle Moyse un époux de sang, à cette occasion. D'ailleurs cette pratique n'enferme aucune veritable utilité : & ceux qui ont tâché de faire des efforts d'imagination [illegible] en découvrir les

uſages, n'ont dit au fonds que des impietez. Ils ont prétendus que la circonciſion ſert à la fecondité. Mais ils l'ont prétendu ſans raiſon, & contre l'experience, qui nous fait voir que les nations incirconciſes, ne ſont pas moins fertiles que les autres. Ils ont dit qu'elle ſert à la propreté. Mais il n'eſt pas concevable que ce ſoit là le motif qu'Abraham a eu pour pratiquer un uſage ſi difficile, ſi douloureux, ſi ſingulier, d'ailleurs ſi étrange, & qui pouvoit le rendre ridicule à toute la terre, comme cela ne manqua d'arriver. Il faut donc demeurer d'accord de la vérité du fait, qui eſt que Dieu choiſit la circonciſion, pour en faire un monument d'autant moins ſuſpect & plus certain, & de ſon alliance, & de ſa protection, & de ſes révelations, que c'eſt une pratique pour laquelle nous avons naturellement une très-grande répugnance. La circonciſion marque très-ſenſiblement, premiérement que c'eſt Dieu qui apelloit Abraham, puis qu'autre que Dieu, ne pouvoit exiger de lui une telle preuve de ſa foi : & en ſecond lieu, qu'Abraham étoit auſſi perſuadé qu'on peut l'être, que c'étoit Dieu qui lui avoit parlé, puiſqu'il n'y pouvoit avoir d'autre conſideration que celle de Dieu même, qui pût l'engager à faire une choſe pour laquelle il avoit tant de répugnance.

III. A la vocation d'Abraham, il faut joindre toutes les marques ſurprenantes & miraculeuſes de ſa protection, que Dieu a données aux Patriarches, en pluſieurs occaſions differentes, & qui ſont telles, qu'outre l'autorité de l'Hiſtoire qui les raporte à part, elles ſemblent ſe juſtifier elles-mêmes, & nous perſuadent par des caracteres natu-

rels de leur verité. Nous n'en marquerons que deux, sur lesquels nous avons déja fait nos reflexions. La premiere est, qu'Abraham & Moyse, attribuënt à un Ange tous les droits, tous les titres, & toute la gloire de l'Etre Souverain, comme nous l'avons déja fait voir. La seconde, que Jacob est dit avoir luté avec Dieu, & l'avoir vaincu : ce que Moyse n'a pû écrire contre ses préjugez, si cela n'a pas été veritable.

Car il est évident que Moyse, loin de s'aviser d'inventer de pareilles choses, devoit avoir plûtôt du penchant à les rejetter. Et il ne faut point qu'on dise, qu'il inventoit cette sorte de faits pour plaire au peuple. Car I. chacun sçait combien Moyse étoit peu complaisant pour un peuple qu'il traitoit incessamment de peuple de col roide & endurci de cœur. I I. Il prend le soin d'instruire lui-même ce peuple de la grandeur de Dieu, & de la bassesse de l'homme, & de la disproportion qui est entre l'un & l'autre : & comment seroit-il dans cette occasion si contraire à son propre dessein ?

Joignez maintenant toutes ces considérations à ce double monument, dans lequel la sagesse de Dieu a voulu conserver la verité de ce fait, le nom de Phanüel donné au lieu où se fit cette lute, une coûtume extraordinaire & surprenante des Juifs qui ne mangeoient point de la hanche des animaux ; double monument qui est trop singulier & trop éloigné des réflexions ordinaires de l'esprit, pour être l'objet de quelque fiction de l'esprit : & vous serez confirmé dans la pensée que ce sont ici des faits véritables & sincérement raportez.

Le sejour que les Israëlites ont fait en

Egypte, eſt le monument dans lequel la ſageſſe de Dieu a écrit la verité de l'élevation de Joſeph. Car il n'eſt pas concevable que la famille de Joſeph eût voulu monter en Egypte pour une autre occaſion que celle-là, puis qu'elle prétendoit à la poſſeſſion de la terre de Canaan. Ce qui paroît par le ſoin que Jacob prend en mourant, d'ordonner qu'on tranſporte ſes os dans ce païs des pelerinages de ſes Peres. Quelle aparence en effet, que les enfans de Jacob penſaſſent à habiter parmi les Egyptiens, & à exercer la profeſſion des bergers, qui étoit en abomination en Egypte, s'ils n'y euſſent eu une puiſſante protection, & s'ils n'y euſſent été appellez par une preſſante néceſſité ? Mais le ſéjour des Iſraëlites en Egypte, eſt peu de choſe auprès de la maniere ſurprenante & miraculeuſe dont ils en furent retirez.

On ne peut pas douter que Dieu n'ait employé pour cela toutes ces merveilles effrayantes & accablantes que Moyſe raporte, que nous apellons les playes de l'Egypte. Car comment les Egyptiens auroient-ils pû ſe reſoudre à les laiſſer aller ſans cela ? Comment ſe ſeroient ils privez volontairement de l'utilité qu'ils recevoient de leur travail ? S'ils avoient craint que les Iſraëlites ne ſe multipliaſſent trop, ils auroient craint beaucoup davantage que cette effroyable multitude étant toute aſſemblée en un corps, ne fût en état de leur faire la guerre & de les aſſujettir. D'ailleurs il eſt certain que les Iſraëlites emmenerent leurs troupeaux avec eux, & qu'ils emporterent les vaiſſeaux des Egyptiens. Car ſans cela, d'où auroient ils pris ce qu'ils employerent dans le deſert pour la conſtruction du Tabernacle,

pour les sacrifices, & pour les autres parties du service de Dieu ? Que si les Israëlites emmenerent leurs troupeaux, & s'ils emporterent les vases des Egyptiens, il faut nécessairement que les choses se soient passées de la maniere qu'elles sont écrites dans l'histoire que Moyse en a composée.

Et certainement celui qui considerera toutes les diverses circonstances de ce fait ; comme le peu d'aparence qu'il y avoit de laisser aller un si grand peuple, qui pouvoit assujettir l'Egypte, comme il assujettit du depuis la terre de Canaan ; les richesses qu'ils emporterent avec eux, selon l'aveu qu'ils font d'avoir emporté les vases des Egyptiens, qu'ils consacrerent ensuite à Dieu, en les employant pour le service du Tabernacle ; l'équipage des voyageurs dans lesquels ils celebroient la Pâque tous les ans, pour se representer que leurs Peres s'étoient tenus prêts à partir, en mangeant l'Agneau Paschal ; cette ceremonie si surprenante & incomprehensible sans cela, d'arroser sa porte, du sang d'un Agneau, & d'en manger la chair le bâton à la main, & les chandelles étant allumées ; le nom de *passage* donné à l'Agneau, qui faisoit tous les ans commémoration de cet ancien passage de l'Ange, donné même au repas, & au jour auquel ce repas de commémoration se faisoit ; la consécration des premiers nez du peuple, qui étoient saints au Seigneur, & des Lévites qui étoient regardez comme les premiers nez du peuple, consécration qui se faisoit en vûë de ce que les premiers nez des Egyptiens, ayant été égorgez, les premiers nez d'Israël avoient été épargnez : on trouvera que la Religion Judaïque est un

un moment le plus certain & le plus infaillible qui sera jamais, dans lequel la sagesse de Dieu a conservé la memoire de cet événement.

Suivons les Israëlites dans le desert, nous trouverons que Dieu fait en leur faveur des merveilles étonnantes, & en si grand nombre, qu'on a de la peine à se souvenir de toutes. Mais ce qui fait à nôtre sujet, & que nous devons principalement remarquer ici, c'est que Dieu en perpetuë la memoire, & en rend la verité incontestable, en établissant des signes & des memoriaux qui rendent impossible la fiction à cet égard. Après que les Egyptiens ont été submergez dans les eaux de la mer rouge, Moyse en compose un Cantique qui se conserve de siécle en siécle. Dieu leur fait tomber de la manne, pour les nourrir miraculeusement. Il ordonne qu'on en remplisse une cruche toute pleine, & veut qu'elle soit conservée d'âge en âge parmi les Juifs, pour tenir lieu de miracle constant & perpetuel. Les enfans d'Israël font un long séjour dans le desert, habitant dans des tentes, & ne subsistant que par les miracles que la Providence fait continuellement en leur faveur, étant évident qu'ils ne pouvoient subsister si longtems dans ce desert, autrement que par un secours surnaturel. Dieu fait bâtir un Tabernacle qui sera un monument sensible & durable de cette verité, étant évident que si les enfans d'Israël n'avoient fait que passer le desert, ils n'auroient point bâti de Tabernacle à Dieu : mais qu'ils auroient attendu d'être au lieu où ils tendoient, pour lui édifier un Temple. La verge d'Aaron ayant fleuri [illegible] toutes les autres, p[illegible]

faire voir par ce prodige, que la vocation de ce souverain Sacrificateur, étoit veritablement divine, Dieu fait mettre à part cette verge, & ordonne qu'elle soit gardée dans le Tabernacle, pour être un témoignage perpetuel de cette vérité, & pour confondre la rebellion. Dieu ayant puni l'ingratitude de son peuple, en leur envoyant des serpens dont les morsures étoient brûlantes; & ayant ensuite donné le remede avec le mal, en faisant élever un serpent d'airain en l'air, auquel les Israëlites regardoient quand ils avoient été mordus: ce serpent d'airain qui dura jusqu'au tems d'Ezechias, & qui auroit duré davantage, si les Israëlites le prenant pour l'objet de leur idolatrie, n'eussent donné sujet à ce bon Roi de le mettre en pieces, ce serpent d'airain, dis je, étoit un mémorial de la miraculeuse guérison de ceux qui regardoient à ce serpent, & ne pouvoit representer autre chose. Car je voudrois bien sçavoir pourquoi l'on se seroit aviſé d'élever un serpent d'airain, & si jamais depuis la naissance du monde, cela étoit tombé dans l'esprit de qui que ce soit? Dieu donne sa Loi au peuple d'Israël, en faisant entendre sa voix distinctement & immédiatement. Le Décalogue, la Préface du Décalogue, est un monument de cette verité. *Ecoute Israël, je suis l'Eternel ton Dieu*, &c. Moïse donne pour raison du second Commandement, *Souviens-toi que lorsque tu étois en Horeb, tu entendis bien une voix, mais que tu ne vis point de ressemblance.* Cela même peut être regardé comme un monument de cette révélation immédiate de Dieu qui s'étoit faite en Horeb. Dieu avoit fait [illegible] merveil-

les pour délivrer Israël. Le Décalogue est un monument non suspect de cette verité, puis qu'il supose toutes ces grandes merveilles. Enfin, cette nuée miraculeuse dans laquelle Dieu décendit pour conduire les enfans d'Israël, & qui étoit lumiere d'un côté, & obscurité de l'autre, ayant rempli le Tabernacle où Dieu rendoit ses oracles, & répondoit à ceux qui l'interrogeoient, fut pendant plusieurs siécles, un monument de toutes les merveilles que Dieu avoit faites par son ministere.

On pourroit bien ajoûter à cela, qu'après que Dieu eût puni l'impieté de ceux qui s'élevoient contre ses ordres, en contestant à Moyse son autorité, & à Aaron sa Sacrificature, lors qu'il ouvrit la terre pour engloutir les uns, & qu'il consuma les autres par le feu qui décendit du Ciel; qu'on prit les encensoirs de ces impies, & qu'on les garda par l'ordre de Dieu, pour servir à la posterité de monument d'une si redoutable vengeance: ce qui joint au grand nombre de personnes qui périrent alors par la main de la justice de Dieu, & à ce que ce feu vengeur n'épargna pas même Nadab & Abihu, qui avoient aussi témoigné leur impiété, quoique dans une autre occasion, pourroit être de quelque poids pour nous confirmer la verité de ces événemens. Mais il est bon de passer à la consideration des merveilles qui suivirent la mort de Moyse, & qui accompagnerent l'entrée des enfans d'Israël dans la terre de Canaan.

Les Israëlites voulant traverser le Jourdain, ils firent marcher devant eux l'Arche de Dieu, laquelle par la vertu de Dieu qui l'accompagnoit, & qui se montroit pres

en elle d'une façon toute particuliere, fendit les eaux de telle sorte, que celles d'enbas s'écoulerent ; & que celles d'enhaut s'enflerent comme de hautes montagnes, & demeurerent suspenduës, jusqu'à ce que les enfans d'Israël eussent passé. Mais ce miracle étoit trop remarquable, pour le laisser tomber dans l'oubli. Non seulement Dieu voulut qu'il fût mis dans le Livre où s'écrivoit tout ce qui arrivoit de considerable au peuple d'Israël ; mais il ordonna qu'au milieu même du fleuve, on en dressât un monument avec douze pierres, & un autre semblable en Guilgal, qui fût un témoignage sensible à la posterité, que les enfans d'Israël avoient traversé ce fleuve à sec.

La frayeur de Dieu, marchoit devant les Israëlites. Les murailles des Villes, tomboient devant l'Arche & au son du cornet, comme cela paroît par l'exemple de Jerico. Et les peuples étonnez des choses prodigieuses que Dieu avoit faites en faveur de ce peuple, étoient dans la derniere consternation, & ne croyoient point pouvoir subsister un moment devant lui. Si l'on veut avoir une preuve inconteſtable des impressions publiques qu'avoient fait les miracles que Dieu avoit operez en faveur de son peuple, il ne faut que considerer le procedé des Gabaonites. Ceux-ci n'esperant rien de leurs forces ni de tous les secours humains, surprirent la bone foi de Josué, par un stratagême connu de chacun. Ils firent leur Traité. On jura qu'on les épagneroit, & on leur tint parole. Ils habiterent parmi les Israëlites, & furent coupeurs de bois & puiseurs d'eau, jusqu'à ce que Saül, en les exterminant contre un [illegible] & si so-

femnel, attira la colere de Dieu, qui voulut que cette action fût punie très-rigoureusement sur la posterité de Saül, laquelle fut livrée aux Gabaonites, pour en faire une telle vengeance qu'il leur plairoit. Les Gabaonites subsistant seuls des autres Cananéens parmi les Israëlites, le traité qu'ils font & qu'on observe à leur égard, la violation de ce traité, si sevérement punie, dans un tems où il étoit facile de sçavoir si ce traité étoit une verité ou une fable, ont été autant de monumens non suspects de l'impression qu'avoient fait les merveilles de Dieu sur l'esprit des Nations.

Enfin, l'Arche de Dieu étoit comme un miracle sensible aux yeux des Israëlites, qui leur prouvoit la divinité de leur Religion; & c'étoit en même-tems le monument des miracles qui avoient été déja faits en Israël par la puissance de Dieu. Un des faits les plus remarquables qui se trouvent dans l'Histoire du Vieux Testament, est la maniere surprenante & admirable dont l'Arche de Dieu agit au milieu des Philistins, qui furent frapez par la main de Dieu, qui les contraignit, malgré qu'ils en eussent, de renvoyer cette Arche parmi les Israëlites. Toutes les circonstances de ce fait, sont remarquables. On mene cette Arche dans le Temple de Dagon. Le lendemain on trouve l'Idole de Dagon renversée. On releve Dagon. On le remet en sa place. Le jour suivant, on le trouve par terre sans tête & sans mains. La vengeance de Dieu, passe de cette Idole aux idolâtres. Les habitans d'Azot, sont incommodez par une multitude infinie de rats que Dieu fit naître dans leur pays & ils sont frapez d'une playe secrette &

honteuſe qui les empêchoit de pouvoir s'aſſeoir. Ceux d'Azot ne pouvant plus ſouffrir l'Arche au milieu d'eux, à cauſe de tant de maux, l'envoyent dans les autres villes des Philiſtins, où elle produit la même deſolation. C'eſt pourquoi les Philiſtins craignant qu'elle ne les fît tous mourir, ils aſſemblent leurs Sages, qui leur conſeillent de renvoyer l'Arche avec un petit coffre, où l'on mettroit cinq figures de rats dont ils avoient été ſi fort incommodez, avec cinq autres figures des parties de leur corps où ils avoient été frapez de ces playes. Ils mirent l'Arche ſur un chariot tout neuf, auquel ils attelerent deux vaches, dont ils enfermerent les petits. Ces animaux, malgré l'inſtinct ou le penchant de la Nature qui les entraînoit vers leurs petits, traînerent l'Arche, ſans s'arrêter juſqu'à ce qu'ils arriverent en Bethſames. Les Bethſamites ayant voulu regarder dans l'Arche par une curioſité impie & temeraire, Dieu en fit mourir cinquante mille. Après quoi l'Arche fut conduite en Gabaon dans la maiſon d'Abinadab.

On pourroit peut-être douter de toutes ces merveilles, ſi outre la fidelité de l'Hiſtoire qui les raporte, on ne les trouvoit marquées dans ces trois monumens ſenſibles, le renvoi de l'Arche parmi les Iſraëlites, les figures qui furent enfermées dans le coffret qu'on renvoya avec l'Arche, & les cinquante mille hommes qui tomberent du peuple, pour avoir regardé trop curieuſement dans l'Arche. Car le moyen de s'imaginer que les Philiſtins ayent renvoyé de leur gré, & ſans y être forcez, une Arche à laquelle ils ſçavoient bien que les Juifs at-

tachoient toute leur confiance, & qu'il leur importoit si fort par conséquent de bien conserver ? Et puis, que signifioient ces figures de rats & des parties du corps les plus secrettes où ils avoient été frapez, qui furent long-tems conservées en Israël ? Pourquoi ce mêlange de rats & de parties du corps humain ? Et enfin, comment pouvoir faire accroire que cinquante mille Bethsamites ont été frapez, & sont morts pour avoir regardé dans l'Arche ? Un tel fait ne peut être supposé, s'il est faux. Cinquante mille hommes mis à mort tout à la fois, & une contrée exterminée d'une maniere si étrange à l'arrivée de l'Arche, sont un monument, qui dans sa dépendance des autres circonstances de cette histoire, est assurément bien capable d'en faire connoître le verité.

Au reste, ces choses arriverent l'année 1888. trente ans ou environ avant la naissance de David. Celui-ci sçavoit ce qui en étoit, ou du moins il lui fut très-facile de le sçavoir ; & il auroit été absolument impossible qu'ayant autant d'habileté & de lumiere qu'il en avoit, il eût été la dupe de ceux qui lui auroient conté des fables si contraires à la notorieté publique. Comment, je vous prie, auroit-on pû faire accroire à David, ou aux hommes qui vivoient du tems de David, que l'Arche avoit été renvoyée par les Philistins, qui y avoient été forcez par tant de playes ; que cinquante mille Bethsamites avoient été frapez, pour avoir regardé trop curieusement dans l'Arche ; & que les Philistins avoient envoyé avec l'Arche, des figures qui étoient des [illegible] sensibles des

playes qu'ils avoient souffertes ; & que tout cela s'étoit passé il n'y avoit que vingt-cinq ou trente ans ? Il y avoit plusieurs millions de personnes encore vivantes, qui sçavoient le contraire, & qui avoient vû le contraire, ou plûtôt qui n'avoient vû ou ne voyoient rien de tout cela.

Il est certain que ces monumens sont, I. En très-grand nombre, II. Très-remarquables, III. Non suspects ; & que par leur varieté, ils forment une démonstration morale, qui ne sçauroit manquer de convaincre des esprits droits.

Je dis qu'ils sont en très-grand nombre : en effet, le septiéme jour consacré pour perpetuër la mémoire de la Création, & la septiéme année & la septiéme semaine d'années ; l'Arche qui subsista long-tems sur les montagnes d'Ararat depuis le déluge ; la statuë de sel, dans laquelle fut changée la femme de Lot, qui dura pendant plusieurs siécles ; la circoncision, usage si difficile à pratiquer ; le nom des Patriarches, exprimant les caracteres de leur vocation, ou les bienfaits de Dieu, les divers noms qui furent imposez aux lieux où ces merveilles se passerent, comme sont Moria, Phanuël, &c. l'état de la République d'Israël, qui ne s'explique que lors qu'on l'unit avec toutes ces révolutions miraculeuses qui y sont arrivées ; la Pâque, cérémonie qui represente sensiblement les circonstances de la sortie des enfans d'Israël, & particulierement la mort des premiers nez des Egyptiens ; la verge d'Aron qui avoit fleuri, conservée miraculeusement dans le Tabernacle ; une cruche remplie de pain celeste ou de cette manne qui nourrit les Israëlites

lites pendant si long-tems dans le desert ; le Tabernacle, monument perpetuel & durable du long séjour que les Israëlites avoient fait dans un desert, où ils n'auroient pû vivre long-tems sans un secours surnaturel ; le serpent d'airain conservé à la posterité, lors même que son usage fut passé, pour être un mémorial de la guérison miraculeuse que les Israëlites avoient obtenuë en le regardant : les encensoirs de Coré, Datan & Abiron, & des autres qui s'étoient soulevez contre l'ordre de Dieu, conservez aussi pour faire souvenir le peuple de ce châtiment surnaturel ; l'Autel qui fut dressé au milieu du Jourdain, pour marquer que les enfans d'Israël l'avoient passé à sec par la puissance de Dieu ; les Gabaonites conservez par la Religion du serment, & condamnez à un vil ministere ; la famille de Rahab subsistant parmi les Israëlites, pour être un monument de la misericorde qui fut exercée envers cette femme ; l'Arche de Dieu, l'instrument de tant de merveilles, & le monument de tant de miracles ; les Cantiques de reconnoissance qui furent chantez après les délivrances miraculeuses, conservez précieusement parmi les Juifs ; la langue sainte, toute composée d'expressions qui vont attribüer tout à Dieu, (car les langues expriment les mœurs des peuples) & qui exprime par son genie & par ses maniéres de parler, l'Histoire de ce peuple & les bienfaits signalez que Dieu lui a si souvent accordez ; la Tradition des Israëlites ; le cœur des Patriarches & des autres hommes, qui a été sanctifié par la vûë de toutes ces grandes merveilles ; & enfin la miraculeuse subsistance de ce peuple, qui n'au-

roit pû ni se conserver si long-tems separé des autres Nations, & moins encore conserver sa Religion pure & le service du vrai Dieu, malgré le penchant que ses passions & l'exemple des Nations voisines lui donnoient pour la superstition : tous ces monumens, dis-je, sont en grand nombre, on ne peut les contester ; & il faut avoüer que jamais on n'avoit pris tant de précaution pour conserver la mémoire des choses passées, qu'on en a pris dans cette occasion.

II. Il est vrai que ces monumens ont été fort sensibles & fort éclatans. Qu'y a-t-il de plus connu que le Tabernacle, l'Arche, l'Etat du peuple Juif, la Circoncision, le septiéme jour ? Voyez quel soin Dieu prend de conserver la memoire des choses passées, quand elles peuvent servir à confirmer ou à illustrer la Religion ? Il les grave dans le tems qui fait périr toutes choses, & qui demeure néanmoins plus long-tems que tout ce que nous voyons, dans la chair des Israëlites, dans leur Religion, & dans les révolutions de leur Etat, afin que ces objets frapant les yeux avec plus d'éclat, soient plus remarquables & plus inconteſtables.

III. Ces monumens sont d'ailleurs non suspects. On ne soupçonnera point Moyse d'avoir établi le Sabbat & la Circoncision, pour donner créance à des impostures, puisque ces deux usages étoient établis avant lui. Moyse a pû avoir de l'adresse d'esprit ; mais il n'a pû rendre les événemens souples à ses desirs, ni les accommoder à ses passions. Les Patriarches avoient porté leurs noms avant Moyse, & ces noms font connoître ce qui leur est arrivé. Il est in-

comprehensible que si les merveilles que Dieu a fait en Egypte, ou dans le desert, sont des fictions, Moïse se soit avisé de faire une Religion qui en est toute entiere, un portrait sensible. Ce Legislateur n'a pû tromper le present & l'avenir, les hommes qu'il conduisoit & leur posterité, en faisant garder une manne qu'il sçavoit bien devoir se corrompre, comme si elle eût dû être incorruptible. Il n'a pû faire accroire que les Israëlites étoient sortis d'Egypte avec les vases precieux des Egyptiens, & en faire un monument magnifique, en faisant ce Tabernacle si riche. Car avec quoi l'auroient-ils fait? Il ne sera point venu dans l'esprit de Josué à faire bâtir une espece d'Autel, pour marquer qu'ils avoient passé à sec une riviere qu'ils avoient passé sur des ponts, ou autrement: car il seroit trop exposé à la moquerie, & de ceux qui auroient vû un travail si insensé, & de ceux qui y auroient travaillé eux-mêmes. Le serpent d'airain ne se sera pas formé lui même; & une Nation qui haïssoit mortellement toute sorte de peintures & de sculptures, ne l'aura point dressé ou permis qu'on le dressât, sans un grand mistere ou une grande necessité. Les Philistins n'auront point renvoyé l'Arche de Dieu par complaisance pour les Israëlites qui y attachoient toute leur confiance; & les Bethsamites ne se seront pas laissez mourir, pour rendre cette Arche plus terrible & plus venerable. Les Gabaonites n'auront pas été exceptez de tant d'autres peuples qui tomberont sous l'épée, sans quelque raison. Et David & plusieurs autres saints hommes qui vivoient dans un tems où ils pouvoient sçavoir le

Justin. contra Tryph.

vrai ou le faux de ces avantures, n'auront point été sanctifiez par des fictions & des fables reconnuës pour telles. Car ne connoissant pas aussi distinctement que nous, la vie éternelle, ils se seroient facilement abandonnez à l'amour du monde, s'ils n'avoient été retenus par la consideration de ces merveilles dont ils étoient si pleinement & si parfaitement persuadez. S'ils n'avoient eu le contrepoids de ces faits miraculeux qui les reveilloient & leur parloient fortement de la part de Dieu, rien ne les pouvoit soûtenir ni les empêcher de s'abandonner au vice, qui devenoit pour eux preferable à la vertu. On peut dire que les miracles de l'Ancien Testament, tenoient à cet égard la place des motifs de l'Evangile, & que les motifs de l'Evangile, je veux dire, la vie éternelle & la mort éternelle révelées distinctement, tiennent la place de ces miracles, doivent être le contrepoids qui nous empêche de tomber dans le vice. Cette consideration nous conduit à passer maintenant de la consideration de la Religion Judaïque, à la consideration de la Religion Chrétienne.

IV. SECTION,

Où l'on fait voir que la Revelation Judaïque nous conduit à la divinité de la Religion Chrétienne.

CHAPITRE I.

De la vocation des Payens.

NE nous contentons pas d'avoir prouvé la divinité de la Revelation Judaïque. Allons plus loin, & voyons si elle ne nous conduira point à une plus grande Revelation.

Un des plus grands & des plus considerables oracles qu'elle enferme, est sans doute celui qui prédit la vocation des Païens. C'est ici un grand principe qui nous conduit au delà de la Revelation Judaïque, & qui nous fera entrer parfaitement dans le plan & dans le dessein de Dieu, dans la Religion, si nous l'avons une fois solidement établi.

Il ne faut pour cet effet que s'attacher bien à la consideration de la prophetie, & à celle de son acomplissement.

On trouve dans l'Ecriture tout ce qu'on peut raisonnablement demander à l'égard de la prophetie. Ce n'est pas ici un oracle que le hazard ait mis en la bouche d'un seul Prophête une seule fois ; il est en la bouche de tous les Prophêtes. Moyse, David, Salomon, Isaïe, Jeremie, & tous les autres prédisent si souvent la vocation des Gentils, qu'il semble qu'ils ayent vû cet événement

Ce n'eſt point ici une prophetie qu'on puiſſe accuſer d'obſcurité. Car qu'y a-t-il de ſi clair que les paroles de Zacharie, *Et il arrivera qu'en ce jour-là, des eaux vives ſortiront de Jeruſalem*, &c. *& l'Eternel ſera Roi ſur toute la terre. En ce jour-là il y aura un ſeul Eternel, & ſon nom ne ſera qu'un.* Qu'y a-t'il encore de ſi clair que ce paſſage de Malachie? *Mais depuis le Soleil levant juſqu'au Soleil couchant, mon nom ſera grand entre les Nations, & on offrira en tout lieu parfum à mon nom, & oblation pure. Car mon nom ſera grand entre les Nations, a dit l'Eternel des Armées.*

Zacharie.

Malach. 1. 11.

Si l'on trouve que ces paſſages ne ſont pas encore aſſez exprès pour marquer le choix que Dieu devoit faire des Gentils pour les recevoir dans ſon alliance, on n'a qu'à conſiderer ce paſſage, où Dieu dit par la bouche d'Iſaïe : *Je me ſuis fait chercher par ceux qui ne me demandoient point; & je me ſuis fait trouver à ceux qui ne me cherchoient point. J'ai dit à la Nation qui ne s'apelle pas de mon nom, Me voici, me voici.* Et encore cet autre : *Ejoüis-toi, ſterile qui n'enfantois point. Toi qui ne ſçavois ce que c'eſt que le travail d'enfant, éclate de joie avec chant de triomphe, & t'égaye : car les enfans de celle qui étoit delaiſſée ſeule, ſeront en plus grand nombre que les enfans de celle qui étoit mariée, a dit l'Eternel.* Si vous demandez qui ſeront ceux d'entre les Gentils qui auront part à cet avantage, vous trouverez que ce ſeront les Gentils indifferemment, juſqu'à ceux qui avoient été autrefois les plus abandonnez de Dieu. *En ce jour-là*, dit Zacharie, *l'Eternel ſe fera connoître à l'Egypte, & l'Egypte connoîtra l'Eternel.*

Iſaïe.

Zacha.

Si les Juifs s'imaginent que les Gentils ne

doivent être apellez à la connoissance du vrai Dieu, que comme des esclaves destinez uniquement à suivre le char de triomphe d'Israël, nous leur fermerons la bouche par ces paroles de Michée : *En ce tems-là, dit l'Eternel, j'assemblerai la boiteuse, & recueillerai la rejettée. Et je mettrai la boiteuse pour être en relief, & celle qui étoit élognée pour être une Nation robuste. Et l'Eternel régnera sur eux en la montagne de Sion, dès cette heure jusqu'à toûjours.* Michée.

Ezechiel parle d'un tems auquel les deux peuples ne seroient plus deux peuples, & d'une alliance éternelle que Dieu traiteroit avec eux en commun. *Je traiterai, dit-il, avec eux une alliance de paix, & il y aura une alliance éternelle avec eux. Je les assurerai & les multiplierai, & mettrai mon Sanctuaire au milieu d'eux pour toûjours. Et mon pavillon sera entr'eux, & je serai leur Dieu, & ils seront mon peuple. Et les Nations sçauront que je suis l'Eternel, quand mon Sanctuaire sera au milieu d'eux à toûjours.* Ezech.

Allons, dit Dieu par la bouche de Sophonie, *je changerai aux peuples leurs lévres, en les rendant pures, afin que tous invoquent le nom de l'Eternel, pour le servir d'une même épaule.* Soph.

Si tous les oracles ne vous satisfont pas, & si vous en voulez de plus circonstanciez, voyez de quelle façon Isaïe nous represente cet évenement. *Or il arrivera*, dit-il, *aux derniers jours, que la montagne de la Maison de l'Eternel, sera affermie au sommet des montagnes, & sera élevée par dessus les coteaux. Et plusieurs peuples iront, & diront, Venez, & montons à la montagne de l'Eternel, à la maison du Dieu de Jacob, & il nous enseignera touchant ses voyes, & nous cheminerons par ses sentiers. Car la Loi sortira [illegible], & la parole de l'Eter-* Isaye.

Jerusalem. En un autre endroit : *Leve-toi, & fois illuminée ; car ta lumiere est venuë, & la gloire de l'Eternel est levée sur toi ; & sa gloire aparoîtra sur toi, & les Nations chemineront à ta lumiere, & les Rois à la splendeur qui s'élevera de toi.*

Mais qui nous assurera que ce n'est point parce qu'ils le souhaiteroient ainsi, ou par une exageration qui naissoit de leurs desirs, qu'ils déclaroient qu'ils n'y auroit point jusqu'aux Gentils qui ne connussent Dieu, & ne celebrassent ses merveilles ? Qui nous empêchera de croire, que le Psalmiste a seulement exprimé ses desirs, lors qu'il dit, *Tous les bouts de la terre en auront souvenance, & se convertiront à l'Eternel ; & toutes les familles des Nations se prosterneront devant lui ?* On perd facilement ce soupçon, lorsque l'on considere que les oracles qui marquent la vocation des Païens, opposent quelquefois les Gentils aux Juifs, comme lors qu'il est dit, que *celle qui étoit délaissée, auroit un jour plus d'enfans que celle qui étoit mariée* : & sur tout lorsque Moyse le represente par ces paroles si dignes de consideration : *Ils m'ont émû à jalousie par ce qui n'est pas Dieu fort, & m'ont provoqué à courroux par leurs vanitez. Ainsi les émouverai-je à colere par un qui n'est point peuple, & les provoquerai-je à courroux par une Nation folle.* Qui ne voit qu'une prophetie tant de fois repetée, accompagnée de tant de circonstances, marquée en tant de manieres, jointe même à la rejection des Juifs, n'est pas le jeu d'une imagination qui s'égaye, ou un effet de quelque dessein que les Prophêtes eussent de se flater, ou de flater leur Nation ?

Deuter.

Mais peut-être que les Prophetes prédi-

soient la vocation des Payens, non parce qu'ils crûssent qu'elle dût jamais arriver, mais pour exciter la repentance des Juifs, en les menaçant que Dieu se tourneroit vers leurs ennemis. Premierement, je veux que cette prophetie soit une menace : cela empêcheroit-il que cette menace ne fût aussi une prophetie ? Le discours d'un homme qui auroit menacé autrefois Sodome vicieuse du feu du Ciel, auroit pû ne passer que pour une simple menace avant l'embrasement de cette Ville ; mais il auroit dû passer pour une veritable prophetie, après que cette Ville eût été réduite en cendres.

D'ailleurs, cette prophetie est trop bien circonstanciée, pour n'avoir pas été formée dans la vûë de l'événement. Qui est celui qui a de la peine à comprendre comment la Loi devoit sortir de Sion, & la parole de l'Eternel, de Jerusalem ? que toutes les Nations devoient être éclairées par la lumiere qui sortiroit de Sion ? que des eaux vives sortiroient de Jerusalem, la moitié vers la mer d'Orient, & l'autre moitié vers la mer d'Occident ? &c.

Mais il paroît en troisiéme lieu, que ce n'est pas pour menacer les Juifs, que les Prophêtes prédisent la vocation des Payens. Car on sçait que lors qu'on denonce à quelqu'un un malheur pour l'intimider, on a acoûtumé de lui dénoncer un malheur prochain, & qui va fondre sur lui, s'il n'y prend garde. Cependant les Prophêtes ont prédit la vocation des Païens, comme un événement fort éloigné. *Or il arrivera*, dit Isaïe dans ce beau passage que nous avons déja cité, *il arrivera aux derniers jours, que la montagne de la maison*, &c. Enfin on n'a

qu'à lire les Ecrits des Prophêtes, & l'on trouvera que quand ils prédisent la vocation des Païens, ils en parlent assez souvent comme d'un événement qui doit faire la gloire de Sion, qui doit être accompagné du véritable salut que Dieu destine aux vrais Israëlites, bien qu'il doive être suivi de l'endurcissement du général. *Au tems qu'il rebâtira tes cloisons*, dit Michée, *en ce tems-là les édits seront publiez au loin, on viendra jusqu'à toi, même d'Assur & des villes de forteresse, & depuis la forteresse jusqu'au fleuve, & depuis une mer jusqu'à l'autre, & depuis une montagne jusqu'à l'autre.*

Il est donc vrai que ces oracles sont par leur nombre, par leur clarté & par la maniere dont ils se trouvent circonstanciez, au dessus de la subtilité & des exceptions. Il ne s'agit donc plus que de sçavoir, si l'événement a repondu à la prophetie: c'est de son accomplissement qu'il nous faut maintenant parler.

L'oracle de la vocation des Païens, est parfaitement accompli, s'il est vrai que les Juifs n'ayent plus rien qui les distingue maintenant de ceux qu'on apelloit autrefois Gentils; & que les Gentils ayent obtenu ce qui élevoit autrefois les Juifs au-dessus deux.

Les Juifs possedoient autrefois quatre avantages qui les distinguoient des Païens, & qui formoient, pour ainsi dire, l'idée de leur élection; sçavoir, la connoissance pure du vrai Dieu, la Sacrificature, la Royauté, & les dons de la prophetie. Les Juifs seuls entre les hommes, connoissoient le vrai Dieu; c'étoit déja beaucoup. Leurs sacrifices étoient les seuls que Dieu agréoit sur la terre: c'étoit encore davantage. Dieu

étoit leur Monarque invisible qui les gouvernoit d'une façon particuliere, & qui avoit attaché l'autorité souveraine à une famille : c'étoit là un privilege particulier. Dieu avoit choisi ce peuple parmi tous les autres, pour lui donner son esprit, & pour faire ses miracles au milieu de lui : c'étoit là le dernier caractere de son élection.

Aujourd'hui, duquel de ses avantages est-ce que les Juifs peuvent se vanter ? Ils connoissent le vrai Dieu ; mais toute la terre le connoît aussi, & ce n'est plus par là que les Juifs peuvent se distinguer des autres hommes. Leur Sacrificature est entierement ôtée, puisque leur Temple fut démoli. Il y a déja plusieurs siécles qu'ils n'ont plus de Lévites ni de Sacrificateurs, & que toutes leurs Généalogies sont confonduës. Il n'y a plus de Royaume parmi eux, puis qu'ils sont devenus les esclaves des Nations. Et ce qui est plus étonnant pour eux, & plus considerable, c'est qu'ils ont aussi perdu l'esprit prophetique, qui étoit la marque la plus essentielle de leur élection.

Que si nous jettons maintenant les yeux sur ceux qui étoient apellez autrefois Gentils, nous trouverons qu'ils ont des idées de Dieu plus belles & plus parfaites que n'ont jamais eu les Juifs ; qu'ils offrent à Dieu, en une infinité de lieux, l'encens de leurs prieres & de leurs actions de graces ; & qu'ils marchent à la lumiere qui est sortie de Sion. Quel bandeau funeste empêche les Juifs & les incredules de voir à cet égard le raport de la prophetie avec l'événement ?

Les Juifs ne veulent pas que nous soyons veritablement dans l'alliance de Dieu, parce que nous ne sommes pas circoncis, & qu'

nous ne pratiquons pas diverſes cérémonies preſcrites dans la Loi de Moyſe. Mais peuvent-ils ignorer que ce c'eſt pas là ce qui faiſoit l'eſſentiel du pur culte de Dieu & de la vraye Religion de leurs Peres ; ſelon ces reproches que Dieu faiſoit autrefois au peuple d'Iſraël par la bouche de ſes Prophêtes. *Qu'ai-je affaire, dit l'Eternel, de la multitude de vos ſacrifices ? Je ſuis ſaoul d'holocauſtes de moutons, & de la graiſſe des bêtes graſſes. Je ne prends point de plaiſir au ſang des bouveaux, ni des agneaux, ni des boucs. Quand vous entrez pour vous preſenter devant ma face, qui a requis cela de vos mains, que vous fouliez de vos pieds mes parvis ? Ne continuez plus à m'apporter des oblations de néant. Le parfum m'eſt abomination. Quant aux nouvelles Lunes & aux Sabbats, & à la publication de vos convocations, je n'en puis plus porter l'ennui, ni de vos aſſemblées ſolemnelles. Mon ame hait vos nouvelles Lunes & vos aſſemblées ſolemnelles ; elles me ſont fâcheuſes, je ſuis las de les porter*, &c. *Lavez-vous. Nettoyez-vous. Otez de devant mes yeux la malice de vos actions. Ceſſez de mal faire. Aprenez à bien faire. Recherchez la droiture. Redreſſez celui qui eſt foulé. Faites droit à l'orphelin. Débatez la cauſe de la veuve*, &c.

Iſaïe. 1.

Puis donc que connoître Dieu, lui obéïr, l'aimer, s'attacher pour l'amour de Dieu à la pratique de la vertu & de la ſainteté, fait l'eſſentiel du pur culte & de la vraye Religion, peut-on douter que les Nations n'ayent véritablement été apellées à la connoiſſance du vrai Dieu, lorſque l'on voit toute la terre remplie de la connoiſſance du vrai Dieu, & les hommes l'invoquer dans leurs beſoins, celebrer ſes vertus, & mettre en lui leur confiance ?

Je n'ignore pas néanmoins, qu'il y a ici trois difficultez qui semblent faire d'abord quelque peine. On objecte premierement, que Mahomet n'a pas laissé d'entendre en tous lieux la connoissance du vrai Dieu, bien que Mahomet ait été un imposteur. Mais sa réponse est facile, puisque l'on peut considerer deux choses dans la Religion de Mahomet: quelque chose de vrai, & même de divin; c'est ce qui est demeuré de la Religion Chrétienne, dont les Mahometans faisoient autrefois profession, & dont la Religion Mahometane est une corruption: & quelque chose de faux & d'humain; c'est ce que Mahomet y a ajoûté. La connoissance d'un Dieu Créateur du Ciel & de la Terre, & celle d'un Jesus-Christ, le Prophête & le Fils de Dieu, apartenant essentiellement & originairement à la Religion Chrétienne, dont la Mahometane à conservé quelques restes défectueux: c'est parler de dire, que Mahomet a établi la connoissance du vrai Dieu dans le monde, il faut seulement dire, que Mahomet a corrompu la connoissance du vrai Dieu, établie avant lui dans le monde.

On objecte en second lieu, que les Chrétiens se déchirent par des guerres; qu'on ne voit que schisme, erreurs & superstitions parmi eux; & par conséquent qu'ils ne portent point le caractere d'un peuple élû & beni du Ciel. Mais si lors que les Tribus d'Israël se faisoient la guerre les unes aux autres, ou lors qu'ils dressoient des Veaux, & les adoroient publiquement, ils ne laissoient pas d'être le peuple de Dieu, parce que Dieu les retiroit de cet état, qui auroit été incompatible avec son élection, s'il

eût été général, & en même-tems éternel : pourquoi ne dirons-nous pas aussi, que les Chrétiens ne laissent pas d'être le peuple de Dieu, pour être exposez aux schismes, à la superstition, & aux dissensions que Dieu laisse regner, mais non pas pour toûjours ; sa Providence trouvant les voies de les reparer quand il lui plaît. Au fonds, les vices des Particuliers n'empêchent point l'élection du général, non plus à l'égard des Chrétiens, qu'à l'égard de l'ancien peuple d'Israël. Les Juifs ne peuvent nous faire d'objections sur ce sujet, qui ne retombent sur eux-mêmes. Outre que c'est dans l'Eglise, qui est l'Assemblée des Fidéles, qu'il faut chercher l'accomplissement de cette espece de prophetie.

Enfin, on remarque que les oracles qui nous parlent de la vocation des Païens, nous marquent que les Payens doivent être conformes au peuple d'Israël dans la pratique de ses céremonies, aussi-bien que dans l'adoration du vrai Dieu. Car il est dit, *qu'ils monteront à la montagne de Sion ; qu'ils offriront parfum en tout lieu, & oblation pure.* Il est fait mention de leurs nouvelles Lunes & de leurs Sabbats. Je réponds que cela vient de ce que les Prophétes ont voulu répresenter l'événement dont nous parlons, par des images ordinaires & connuës du peuple. Si les Juifs y vouloient faire un peu de reflexion, ils connoîtroient qu'il est absolument nécessaire de prendre ces expressions dans un sens mistique & spirituel. Car comment veulent-ils que toutes les Nations de la terre, montent proprement à la montagne de Sion, ou qu'elles aillent adorer à Jerusalem ? Que ne voyent-ils que par cette

oblation pure dont parle Malachie, il faut entendre l'oblation d'un cœur froissé & d'une ame penitente ? &c: *in omni loco offertur nomini meo oblatio munda* Malachiæ.

Les Juifs & les incrédules ont beau faire des efforts pour résister à la force de la verité, rien ne peut empêcher que ces trois veritez ne soient claires & évidentes. I. Que les Prophêtes ont prédit constamment la vocation des Païens, en divers tems & en diverses occasions, en termes exprès & circonstantiez, & si clairement, qu'ils paroissent plûtôt à cet égard des Historiens que des Prophêtes. II. Que la raison la plus fiere & la plus obstinée, n'oseroit soupçonner ces oracles d'avoir été ajoûtez après l'événement. III. Que cependant ces oracles ont été exactement accomplis, & le seront d'âge en âge.

Je n'ignore pas en effet, qu'il peut y avoir des Nations qui n'ont pas encore été éclairées de cette lumiere ; mais le temps de leur illumination viendra. Il suffit qu'il n'y ait plus aucune distinction entre le peuple des Juifs, & les autres peuples de la terre ; que la connoissance du vrai Dieu, soit commune ; qu'elle ait inondé la terre ; que les Nations marchent à la lumiere qui est sortie de Jerusalem, & que les Nations les plus sauvages en soient remplies, à mesure qu'elles sont découvertes. Cette prophetie s'accomplit tous les jours, & s'accomplira perpetuellement jusqu'à la fin des siécles.

Cette preuve est double. Elle prouve la divinité de la Religion Chrétienne contre les Juifs, & la divinité de la Religion Judaïque & de la Religion Chrétienne contre les incrédules. Si vous doutez de la divinité des Livres de l'Ancien Testament, considerez

cette prophetie, & vous n'en douterez plus : Si vous doutez de la divinité de la Religion Chrétienne, considerez cette prophetie, & vous en ſerez aſſuré.

Ainſi eſt-il facile de connoître dans la Nature & dans la Revelation des Juifs, des préparations à ce grand & illuſtre événement. Si vous ſuivez les lumieres de la Religion naturelle, elles vous aprendront que Dieu devoit perdre entierement les Païens, ou les éclairer de nouveau. Si vous conſultez l'Ecriture des Juifs, vous y trouverez que Dieu avoit ſuſcité un Melchiſedech, Sacrificateur du Dieu ſouverain, vivant parmi les Nations ; qu'il avoit mis ſon eſprit en Balaam qui vivoit parmi les Païens, qu'il avoit envoyé Jonas pour prêcher aux Ninivites : témoignant par ce petit prélude, qu'il vouloit un jour réünir les Nations avec ſon Iſraël, pour s'en faire connoître.

Au fonds, le changement qui eſt arrivé au monde, eſt ſi grand & ſi avantageux, qu'il faut faire de Dieu un être inſenſible, ſans ſageſſe & ſans connoiſſance, pour s'imaginer que ſa bonté ni ſa providence n'ont aucune part à ce grand événement. Autrefois le cœur de l'homme étoit avec ſes déréglemens & ſes paſſions, la regle du culte & de la Religion. Toutes les foibleſſes humaines s'étoient conſacrées. C'eſt à ſa corruption qu'on bâtiſſoit des Temples. C'eſt elle qui prononçoit les oracles, ſi je l'oſe dire, puiſque c'étoit elle qui tiroit toutes les Divinitez de ſon ſein. Comment corriger ce déſordre ? Où prendre une regle pour rétablir des hommes ſi dereglez ? Si vous les rapellez à la Religion, c'eſt la Religion qui les corrompt davantage, en leur faiſant voir des

Dieux

Dieux qui portent leur image, & qui sont même plus vicieux qu'eux. Si vous décendez en eux-mêmes, ils se couvriront des exemples qu'ils trouvent dans la Religion. Si vous faites agir la nature ; la nature est asservie sous la superstition qui est d'autant plus puissante, qu'elle agit sous des prétextes sacrez. Je ne vois donc ici qu'une absoluë impossibilité de retirer les hommes de cet état, si je considere les moyens humains. Je ne vois qu'un commerce nécessaire entre la Religion & la corruption. La corruption forme la Religion. La Religion consacre, pour ainsi dire, & rend sacrée la corruption. Qui leur ôtera cette Religion, que leur penchant & leurs vices leur rendent si chere ? Qui les guerira de cette corruption que la Religion autorise ? Si vous parlez de leur faire reconnoître quelque nouvelle Divinité : il dépend de leur volonté de la recevoir, ou de la rejetter. Si vous leur parlez du Dieu que les Juifs adorent : ils détestent tout ce qui passe pour sacré parmi cette Nation. Leurs esprits sont fermez par les préjugez ; leurs cœurs le sont par les passions, les interêts, la coûtume & l'éducation. La force & l'adresse, les Magistrats, les Pontifes & le peuple, la nature corrompuë, & la fausse Religion, ferment le passage à la verité, & sont comme des barrieres impenetrables qui semblent l'éloigner sans retour.

Certainement, quand je considere la difficulté qu'il y avoit à convertir les Nations, je trouve que c'est-là l'entrepriſe de Dieu, & non l'entrepriſe des hommes. Mais je me confirme entierement dans cette pensée, quand je remarque que dans un petit nom-

bre d'années, je vois un saint & heureux renversement dans la Religion des hommes. Car si auparavant, la corruption de leur cœur avoit reglé leur culte, & produit toutes leurs Divinitez : maintenant la pure & la vraye idée d'un Dieu Créateur du Ciel & de la Terre, saint, juste, bon & sage, reforme & change les mauvais penchans du cœur dereglé des hommes. Je reconnois une Puissance divine dans cet effet si prompt & si admirable. Je ne doute point que s'il y a une Intelligence qui gouverne le monde & qui fait aux hommes tout le bien qu'ils possedent, sa bonté n'ait quelque part à cet heureux changement.

Que sera-ce donc, lors qu'on me fait voir ce grand événement, prédit avec tant de lumiere & de précision ? Serai-je assez extravagant pour rejetter une verité qui entre dans mon esprit par tant d'endroits differens, & à laquelle les sens, l'experience, la raison & des témoins, d'autant moins suspects, qu'ils ont vécu avant l'événement, me forcent, par maniere de dire, à consentir ?

CHAPITRE II.

Que Dieu devoit traiter une autre alliance avec les hommes, plus parfaite que la premiere.

LA vocation des Païens étant établie, nous avons posé le fondement sur lequel roule toute cette matiere. Les veritez naissent d'elles-mêmes de cette premiére & capitale verité.

La premiere qui en naît, c'est qu'il de-

voit y avoir une autre alliance que Dieu devoit contracter avec le genre humain, differente de celle qu'il avoit contractée avec la famille d'Abraham. C'eſt ce que la raiſon & l'Ecriture nous perſuadent également.

La raiſon nous dit, qu'une alliance dont les promeſſes ne pouvoient regarder qu'une ſeule nation en particulier, ne pouvoit point être étenduë à tous les hommes. Comment en effet tous les hommes pouvoient-ils recevoir le droit d'habiter la terre de Canaan ? Comment la Circonciſion étant un ſigne qui ſert à diſtinguer un peuple des autres peuples, pouvoit-elle être une marque laquelle toutes les nations de la terre portaſſent dans leur chair ? Ni le Temple, ni la Sacrificature, ni la Prophetie enfin limitée aux Juifs, ne pouvoient ſervir à toutes les nations, & par conſéquent il faloit une alliance diſtincte eſſentiellement de la premiere.

C'eſt auſſi ce que Dieu avoit marqué par la bouche de ſes Prophêtes. Jeremie en parle de cette maniere. *Les jours viennent, dit le Seigneur, que je traiterai une alliance avec la maiſon de Juda, & avec la maiſon d'Iſraël, non pas ſelon l'alliance que j'ai traitée avec leurs Peres au jour que je les pris par la main pour les retirer hors du païs d'Egypte ; d'autant qu'ils ont rendu inutile mon alliance, &c. Mais c'eſt ici l'alliance que je traiterai avec la maiſon d'Iſraël, après ces jour-là, dit le Seigneur : je mettrai ma Loi au milieu d'eux, & je l'écrirai dans le cœur.* Jerem. 31. 32. 32. 33.

Ezechiel la caracteriſe de cette ſorte. *Et je ferai qu'ils n'auront qu'un cœur, & je mettrai au dedans d'eux un eſprit nouveau, & j'ôterai le cœur de pierre hors de leur chair, & leur donnerai un cœur de chair, afin qu'ils cheminent* Ezech. 11. 19.

mes loix, & qu'ils gardent mes ordonnances : & ils seront mon peuple & je serai leur Dieu.

Il paroît par ces propheties, que non-seulement l'alliance que Dieu devoit traiter en commun avec Israël & avec les nations, devoit être une nouvelle alliance, mais encore qu'elle devoit être plus parfaite que la premiere, & que c'est comme plus parfaite qu'elle succederoit à l'autre. C'est ce qui est assez clairement exprimé dans l'oracle de Jeremie, que nous venons de raporter. *Je traiterai une alliance*, &c. *non pas selon l'alliance que je traitai avec leurs Peres*, &c. *parce qu'ils l'ont rendue inutile.* Qui ne voit que cette phrophetie nous permet une alliance bien plus excellente que celle que Dieu avoit traitée avec les Israëlites.

Que si nous consultons les lumieres de nôtre raison, après avoir consulté celle de l'Ecriture, nous trouverons que cette alliance devoit avoir deux sortes de perfection ; l'une par opofition à la Religion Payenne qu'elle devoit abolir : l'autre par raport à la Religion Judaïque, dont elle devoit comme remplir le vuide, & réparer les défauts.

Dans le Paganisme, l'on ne connoissoit point le vrai Dieu, ni la veritable vertu. La temperance y étoit si peu en usage, que la terre toute entiere étoit devenuë une grande Sodome. On connoissoit si peu l'humilité, qu'on ne lui donnoit pas même de nom. On ne sçavoit ce que c'étoit que la charité. Il a donc falu que Dieu traitant alliance avec les nations, dissipât leur aveuglement à tous ces égards, par la lumiere de sa revelation. Et qu'est-ce que l'Evangile nous aprend, si ce n'est à connoître un seul Dieu Createur & conservateur de toutes choses ;

à raporter nos actions à sa gloire, ce qui fait l'essence de la veritable vertu ; à aimer son prochain, & s'humilier soi-même pour n'admirer que Dieu, pour raporter tout à cette source commune du bien ? L'alliance Evangelique est donc l'alliance qui paroît la plus portionnée aux besoins des Payens.

La Religion Judaïque ne manquoit point de beaux préceptes & d'exhortations à s'acquiter de ses devoirs : mais les motifs lui manquoient en quelque sorte, puis qu'elle n'en avoit que d'humains & de temporels. Comment les Israëlites pouvoient-ils s'élever au dessus d'eux-mêmes & de leurs penchans, pour obéïr à la Loi, lorsque la terre de Canaan, la prosperité temporelle, &c. étoient les seuls biens qui étoient promis à leur obéïssance par cette allianee particuliere que Dieu avoit contractée avec eux ? Mais en voici une seconde, dans laquelle les cœurs & les volontez des hommes sont captivez par des motifs si universels & si relevez, que non seulement ils balancent l'inclination que les commoditez temporelles donnent aux hommes de desobéïr à la Loi de Dieu, mais que les passions humaines s'anéantissent, pour ainsi dire, devant ces grands objets. C'est l'Evangile qui nous fournit les véritables forces pour nous acquiter de nos devoirs, & pour combattre nôtre corruption, en nous ouvrant le Ciel & l'enfer tout ensemble par la revelation de l'immortalité glorieuse qui attend les Fidéles, & des peines infinies qui attend les méchans. Grands objets, si l'on en conçût jamais, & dignes de cette nouvelle alliance qui assemble tous les hom-

mes : qui doit leur fournir le principe d'obéïssance le plus universel & le plus invariable, & élever par là le cœur des hommes au dessus des passions & des vices, qu'on ne sçauroit réprimer par des motifs, comme ceux de la Loi de Moyse, laquelle est foible en la chair. Ainsi l'alliance Evangelique remplit encore le vuide & les défauts de l'alliance que Dieu avoit traitée avec les Israëlites. C'est donc avec juste raison qu'elle est apellée une nouvelle alliance, & une alliance meilleure que la premiere. L'oracle répond à l'événement. L'événement justifie l'oracle. Et cette proportion qui se trouve encore à cet égard entre l'un & l'autre, confirme excellemment nôtre foi.

CHAPITRE III.

Que l'on devoit apeller les Gentils, & traiter une nouvelle alliance par le ministere d'un Médiateur.

IL faut à present examiner, si Dieu n'a point traité cette nouvelle alliance dont nous venons de parler, par le ministere de quelqu'un ; & je crois qu'avant que de consulter les oracles de l'Ecriture, nous pouvons laisser parler un moment nôtre raison là-dessus.

Lorsque Dieu traita la premiere alliance avec les Israëlites, ce fut par le ministere de Moyse. Un homme mortel fut Médiateur, entre le peuple d'Israël & la Divinité. Il faloit même que cela arrivât ainsi. La Majesté suprême de Dieu, ne lui permettoit point de se communiquer familierement & immédiatement à tous les

Israëlites. La corruption & la foiblesse de ce peuple, ne lui permettoient pas de soûtenir l'éclat de la presence majestueuse de son Dieu. Pour cette raison, ou pour d'autres qui nous sont inconnuës, l'alliance fut traitée par le ministere de Moyse, & c'est là une verité que je prétends avoir droit de supposer comme prouvée.

Cela étant, il me semble qu'il est assez naturel de croire que la nouvelle alliance que Dieu devoit traiter avec tous les hommes, a été de même traitée par le ministere d'un Médiateur. Il est pourtant raisonnable de concevoir, que comme cette seconde alliance que Dieu doit traiter avec tous les hommes généralement, est plus excellente que la premiere, il faut que le Médiateur de la seconde, ait des qualitez plus excellentes que le Médiateur de la premiere. Ainsi Moyse aura été le plus debonnaire de tous les hommes : & le Médiateur dont nous parlons, aura dû être sans peché. Moyse sera monté sur une montagne pour y recevoir les ordres de Dieu : & le nouveau Médiateur aura dû aporter du Ciel même, sa revelation. Moyse aura donné la Loi au peuple des Juifs en general ; & aura choisi des Levites pour l'expliquer & l'enseigner au peuple, d'âge en âge : le nouveau Médiateur aura dû porter une Loi à tous les hommes, la leur donner par le ministere de plusieurs Prophêtes, & l'entretenir dans le monde par une succession de Docteurs. Ainsi la raison ne nous éloigne point de la connoissance d'un Messie : & il suffit qu'elle ne nous en éloigne pas, pour nous obliger à considerer avec attention tant de prophéties qui nous le promettent.

Car il est vrai que l'Ecriture joint à la vocation des Gentils, la venuë d'un Messie qui devoit produire ce grand ouvrage, comme l'éfet à sa cause. Quand cet oracle de Jacob, qui dit qu'à *lui apartient l'assemblée des peuples*, seroit douteux, & quand les autres passages de l'Ecriture, qui marquent la vocation des Payens, ne lui donneroient pas un jour suffisant : comment pourroit-on méconnoître cette verité dans ces belles paroles d'Isaïe? *En ce jour-là il y aura un Autel à l'Eternel, au milieu du païs d'Egypte, & une enseigne dressée à l'Eternel, sur la frontiere. Et cela sera pour signe & pour témoignage à l'Eternel des armées, au païs d'Egypte : car ils crieront à l'Eternel, à cause des opressions, & il leur envoyera un Liberateur & grand personnage qui les delivrera. Et l'Eternel se fera connoître à l'Egypte, & l'Egypte connoîtra l'Eternel, & le servira, offrant sacrifices & gâteaux, & voüera vœux à l'Eternel, & les accomplira. L'Eternel donc frapera les Egyptiens, les frapant & les guerissant : & ils retourneront jusqu'à l'Eternel, lequel sera fléchi par leurs prieres, & les guérira.* Isaïe.

Il est aisé de récüeillir trois veritez de ces paroles. I. Qu'il est parlé d'une opression & d'une délivrance, qui ne regardent point Israël, du moins l'Israël selon la chair. Car c'est des Egyptiens qu'il est dit, qu'ils crieront à l'Eternel, à cause des opressions. Outre que le peuple d'Israël n'a point été captif en Egypte, depuis cette servitude dont Dieu le retira par le ministere de Moyse. II. Qu'au tems de cette délivrance dont il est ici parlé, Dieu se feroit connoître aux Egyptiens, & qu'alors la distinction des lieux étant ôtée, & le culte public n'étant plus attaché à Jerusalem, on pourroit servir Dieu par-tout ailleurs. C'est ce qui nous est clairement marqué

qué dans ces paroles. *Il y aura un Autel au milieu de l'Egypte*, &c. *L'Egypte connoîtra l'Eternel, & lui offrira sacrifices*, &c. Comme la Religion Judaïque étoit la seule veritable, Isaïe se sert de ces idées, pour nous representer la nouvelle alliance. Ses expressions doivent être prises sans doute dans un sens mistique : mais toûjours emportent-elles que le culte ne seroit plus attaché à un lieu particulier, & par consequent que l'alliance de Moyse feroit place à une autre. III. Enfin nous en recüeillons, que Dieu devoit envoyer un Messie ou un Liberateur, pour éclairer & pour guerir les Egyptiens, les délivrant aussi de la servitude dans laquelle ils gémissoient. *Et il leur envoyera*, dit le Prophête, *un Liberateur & grand Personnage qui les délivrera.*

On trouve aussi la vocation des Gentils, produite par le ministere d'un Messie, dans cette autre page du chapitre 49. *Dont il m'a dit, C'est peu de chose que tu me sois serviteur pour rétablir les Tribus de Jacob & pour restaurer les désolations d'Israël : & pourtant je t'ai donné pour lumiere aux nations, afin que tu sois mon salut jusqu'au bout de la terre.* Que peut-on concevoir de plus clair & de plus exprès que ces paroles? Car I. c'est ici un Liberateur qui doit rétablir les Tribus de Jacob, & réparer les désolations d'Israël. II. Il ne doit pas s'arrêter-là : son emploi est plus grand, & sa charge d'une plus grande étenduë. *C'est peu de chose*, dit Dieu, *que tu me sois serviteur pour rétablir les Tribus de Jacob*, &c. III. Il est destiné à gagner à Dieu toutes les nations. *Et pourtant je t'ai donné pour lumiere aux nations, afin que tu sois mon salut jusqu'au bout de la terre.* Où est l'obscurité qui a accûtumé de se trou-

ver dans les Propheties ?

Certainement plus nous entrons dans l'examen des Propheties, & moins nous pouvons douter de cette verité. Le seul Isaïe nous en parle en cent endroits de ses Révelations. *Ejoüis-toi*, dit-il au chapitre 54. *sterile, qui n'enfentois point*, &c. *car tu n'en feras point honteuse : & ne sois point confuse ; car tu n'en rougiras point : tu oublieras même la honte de ta jeunesse, & tu ne te souviendras plus de l'opróbre de ton veuvage. Car ton mari c'est celui qui t'a faite ; L'Eternel des armées est son nom : & ton Rédempteur c'est le Saint d'Israël ; il sera apellé Dieu de toute la terre.*

Il paroît qu'il ne s'agit point en cet endroit, de l'Eglise d'Israël, par la force de cette opposition : *Car les enfans de celle qui étoit delaissée seule, seront en plus grand nombre que les enfans de celle qui a été mariée, a dit l'Eternel.* Qui ne voit qu'il s'agit là des Gentils opposez aux Israëlites, lesquels ressembloient en efet à une femme qu'on auroit épousée en sa jeunesse, & qui auroit été répudiée, selon l'expression du Prophête ? C'est pour cela que Dieu lui promet un Rédempteur, qui sera apellé le Dieu de toutes nations, pour convertir tous les peuples de la terre.

Toute cette évidence n'est pourtant pas comparable à celle du chapitre 42. des Révélations de ce même Prophête, où il introduit Dieu, parlant de cette sorte. *Voici mon serviteur, je le maintiendrai. C'est mon élû ; mon ame y prend son bon plaisir. J'ai mis mon espoir sur lui. Il mettra en avant, jugement aux nations*, &c. *Il ne se retirera point, & ne se hâtera point, qu'il n'ait reglé la terre : & les Isles s'attendront à sa Loi. Ainsi a dit l'Eternel, le Dieu fort qui a créé les Cieux*, &c. *Moi l'Eternel, je t'ai apellé en justice, & je prendrai ta main, & je te*

garderai & je te ferai être l'alliance du peuple, & la lumiere des nations, afin d'ouvrir les yeux qui ne voyent goute, & de retirer les prisonniers du lieu auquel on les tient enserrez, &c. *Je suis l'Eternel, c'est là mon nom. Je ne donnerai point ma gloire à un autre, ni ma loüange aux images taillées. Voici les choses de ci devant sont arrivées, & je vous en annonce de nouvelles, & je vous les ferai entendre avant qu'elles soient arrivées. Chantez à l'Eternel un nouveau cantique. Que sa loüange soit dès le bout de la terre. Que tout ce qui décend en la mer, & tout ce qui est en elle, les Isles & leurs habitans*, &c. *s'éjoüissent avec chant de triomphe, & qu'ils donnent gloire à l'Eternel*, &c. Sur quoi l'on doit remarquer premierement le dessein de ce chapitre, qui paroît être de montrer que le regne de l'Idolatrie ne durera point toûjours. Car le chapitre précédent finit ainsi : *Voici leurs œuvres sont vanité, leurs idoles de fonte, sont du vent.* C'est là l'occasion de tout ce que le Prophête dit dans tout le chapitre suivant. *Je ne donnerai point ma loüange aux images taillées.* Voilà le langage qu'il fait tenir à Dieu : & quelque tems après. *Que ceux donc se retirent en arriere, qui se confient aux images taillées, & qui disent aux images de fonte, Vous êtes nos Dieux.* Il paroît en second lieu, que le Prophête prenant occasion des idoles qui ne doivent pas toûjours subsister dans le monde, de marquer la vocation des Payens, en parle comme d'un événement surprenant, nouveau & incroyable. *Voici*, dit il, *je vous annonce des choses nouvelles, & je vous les ferai entendre avant qu'elles soient arrivées*, &c. Il dit aussi que les isles s'attendroient à la Loi de Dieu, c'est-à-dire, les peuples les plus reculez & les plus éloignez de la connoissance du vrai Dieu. Car l'Ecriture dit

souvent, que les Isles, les Egyptiens, Edom, Assur, connoîtront le nom de Dieu, pour marquer que cet avantage s'étendra jusqu'aux nations qui paroissent les plus abandonnées du Ciel. En troisiéme lieu, nous trouvons que l'illumination des nations, doit se faire par le ministére d'un Messie, qui doit annoncer jugement aux nations, & qui nous est caracterisé par plusieurs éloges qu'on examinera en leur lieu.

Il nous suffit d'avoir fait voir par des passages clairs, & par des preuves faciles, que la vocation des Payens, & la venuë de celui que nous apellons le Messie, & qui est celui par le ministére duquel les nations ont dû être apellées, sont deux événemens qui nous sont representez par les Prophétes, comme essentiellement liés ensemble & inséparables.

Il ne faut pas s'étonner après cela, si les Juifs ont crû par une Tradition constante & invariable, qu'il viendroit un Messie qui rétabliroit leur état: mais il y a lieu d'être surpris, qu'ils ayent séparé la vocation des Gentils, de la venuë de leur Messie; ou qu'ils n'ayent pas vû que le Messie ne devoit venir, que pour unir tous les peuples du monde dans la connoissance du vrai Dieu, en traitant avec eux une alliance de paix, une alliance éternelle, selon les oracles de l'ancien Testament.

CHAPITRE IV.

Que Dieu n'a point differé l'envoi du Messie, à cause des pechez du peuple.

IL n'est pas moins surprenant que les Juifs ayent été assez aveugles & assez déraisonnables, pour dire que Dieu differoit d'envoyer le Messie, qu'il s'étoit résolu à ne l'envoyer point du tout, à cause des pechez du peuple. Car : I. Ils trahissent leur cause par cette fiction ; & il faut bien que toutes les aparences soient contre eux, & que le terme de l'envoi du Messie, soit en effet passé, puis qu'ils ne peuvent se défendre que par là. II. Puisque le Messie devoit venir non-seulement pour rétablir les Tribus de Jacob, mais encore qu'il devoit être donné pour lumiere aux nations, & être le salut de Dieu jusqu'au bout de la terre, comme Isaïe le dit expressément : il est ridicule de prétendre, que la seule consideration des pechez du peuple des Juifs, l'ait empêché de venir. III. Les pechez du peuple, ne peuvent avoir empêché le Messie de paroître, à moins que la promesse de sa venuë, ne soit une promesse conditionelle. Or il paroît que ce n'est point une promesse conditionelle ; puis qu'outre qu'elle est toûjours exprimée d'une maniere absoluë & sans reserve, le tems en est limité, & les autres circonstances en sont marquées très-précisément ; ce qui est le propre des promesses absoluës, & qui seroit absurde dans des promesses conditionelles. IV. Il est certain que le siécle du Messie, devoit être un siécle de dépravation & de malice. C'est ce qu'on prouve par l'Ecritu-

re, & par le consentement même des Rabbins. Ces derniers avoüent que le tems auquel le Messie paroîtra, sera un tems d'une licence & d'un débordement de vices effroyables. Et Daniel nous aprend fort distinctement, qu'après la venuë du Messie, qu'il apelle le Christ, Dieu puniroit les Juifs, en envoyant contr'eux le peuple du Conducteur, qui détruiroit la Ville & le Sanctuaire, &c. Ce qui marque que la corruption de ce peuple, devoit être extrême au tems du Messie. V. Ce n'est que lorsque les vices des Particuliers, s'étoient accrûs jusqu'à former une idolatrie & une corruption publique, que Dieu punissoit les Juifs par des calamitez publiques. Au fonds, les Juifs ne prophetisent point par Banal, ils n'immolent pas leurs enfans à Moloc; ils ne se font point des Dieux qui marchent devant eux; cependant lors qu'ils faisoient toutes ces choses, Dieu ne les punit que par une captivité qui dura soixante & dix années, il ne les punit qu'après les avoir repris par la bouche de ses Prophêtes qu'ils mettoient à mort; & lors qu'il les eut transportez en Babilone, il ne cessa de les consoler par des oracles, qui leur faisoient esperer leur prochain rétablissement. VI. Ne semble-t-il pas que ce desir ardent & passionné avec lequel les Juifs attendent le Messie, joint à ce qu'ils ne sont point idolâtres, à la haine qu'ils ont pour ceux qu'ils regardent comme les ennemis de Dieu, & à l'agréable sacrifice qu'ils prétendent avoir fait à Dieu, en crucifiant celui, qui selon eux, a séduit tout l'Univers; ne semble-t-il pas, dis-je, que toutes ces choses devroient attirer sur leurs têtes une mesure de benedictions encore plus abondan-

te que celle qu'ont eu leurs peres ? Cependant les voila errans & disperſez depuis ſeize ſiécles. Il paroît qu'ils ne ſe tournent point vers aucuns faux Dieux : & le vrai Dieu ne ſe tourne point vers eux ; quoique Dieu ait ſolemnellement déclaré que quand ils ſe tourneront vers lui, ils ſe tourneroit vers eux. Ils ſe reconnoiſſent pecheurs : & Dieu ne leur reproche point leurs pechez. Ils ſe croyent coupables de quelque crime caché ; & l'on ne voit aucun Prophête qui vienne le leur aprendre. La venuë de leur Meſſie eſt retardée ; & ils demeurent ſans en ſçavoir la raiſon. Les oracles ſe ſont tûs, la prophétie eſt ôtée, le Ciel ne parle plus à eux, ni par ſonge, ni par viſion : pourquoi cela ? ſi ce n'eſt pour leur dire qu'il n'y a plus de promeſſe, ni de ſalut pour eux, s'ils ne ſortent de leur aveuglement.

Et en effet, puiſque le malheur de leur captivité preſente, eſt un malheur réel, & qu'ils ne ſçauroient nier, parce qu'ils le reſſentent : ils n'ont qu'à examiner ſi le mal qu'ils ſouffrent, eſt un châtiment, ou une punition. Il faut que ce ſoit l'un ou l'autre, puis qu'il arrive par une diſpenſation de la Providence, ſelon leur propre aveu. Certes, s'ils veulent faire de bonne foi cet examen, tout leur aprendra que leur captivité n'eſt point un châtiment. Un châtiment ne dure pas ſi long tems : & quand on châtie, on avertit du crime pour lequel on châtie ; l'avertiſſement étant même de l'eſſence du châtiment : d'ailleurs, on conſole par quelque promeſſe : & enfin, on met au feu les verges dont on s'eſt ſervi dans ce châtiment. Il eſt aiſé de remarquer tous ces caracteres dans les châtimens que Dieu a déployez ſi

l'ancien peuple d'Israël. Mais ici l'on ne voit qu'une servitude la plus longue qui fût jamais, une confusion de Tribus & de familles, & une perte générale de toutes les marques de leur adoption ; des maux sans consolation, privation de prophéties, silence de la part de Dieu, prospérité du côté des nations, & ce qui est plus considerable, toute la terre remplie de la connoissance du vrai Dieu : ce qui est un caractére sensible de cette benediction, par laquelle toutes les familles de la terre, devoient être benîtes en Abraham. Ainsi, bien loin que les Juifs puissent trouver la cause du retardement de sa venuë, dans la consideration de leurs pechez, cette consideration les conduit bien plûtôt à croire qu'il faut qu'ils ayent rejetté le Messie, & qu'il n'y a point d'autre crime qui puisse être proportionné à cet effroyable abandon & à cette extrême misere.

Les Juifs auroient raison d'attribuër le retardement du Messie à leurs pechez ou à quelqu'autre cause, si en effet il n'avoit point paru de Messie, si aucun ne s'étoit vanté d'en porter les caractéres, & si aucun ne les avoit portez en effet : mais ils ne sont point pardonnables de recourir à de pareilles fictions, lors qu'on leur fait voir un sujet auguste & divin dans sa bassesse aparente, que les Prophétes semblent tous avoir eu devant les yeux, lorsqu'ils en ont parlé, tant ils ont exactement marqué sa venuë, sa naissance, sa famille, ses actions, sa vie, sa mort, & ce qui est arrivé après sa mort.

Il n'est pas juste qu'on nous en croye sur nôtre parole : mais il n'est pas juste aussi que les Juifs, ni les autres [illegible] se dispensent d'entrer dans cet examen avec nous.

CHAPITRE V.

Que la vocation des Payens, eſt un caractere du Meſſie, & que Jeſus Chriſt a été marqué fort clairement & fort exactement dans les anciens oracles.

LA vocation des Payens, eſt un ſi grand & ſi illuſtre caractére du Meſſie, qu'il ſemble renfermer tous les autres, & être plus que ſuffiſant pour établir la verité de ſa vocation. Car puiſque les anciens oracles avoient prédit que les Payens ſeroient apellez à la connoiſſance du vrai Dieu, & qu'ils le ſeroient par le miniſtére d'un Liberateur & grand Perſonnage, qui ſeroit apellé le Dieu & le Sauveur de toute la terre, qui ſeroit l'alliance du peuple, & qui porteroit la connoiſſance de Dieu juſqu'aux extrêmitez de l'Univers, & que nous trouvons toutes ces choſes accomplies en Jeſus-Chriſt & par Jeſus-Chriſt: nous ne voyons pas qu'on puiſſe ſe diſpenſer de le reconnoître pour le Meſſie qui avoit été promis.

On ne ſçauroit penſer ſans extravagance, que l'eſprit prophetique qui animoit les Prophétes, ait voulu nous faire illuſion, en nous faiſant regarder comme un Saint & Bien-aimé de Dieu, celui par qui les nations devoient connoître le vrai Dieu, s'il ne devoit pourtant être qu'un impoſteur, ſelon les hypotheſes de nos Adverſaires.

Il faut pour cela, qu'un ſéducteur ait dérobé au vrai Meſſie, le caractére le plus propre, le plus auguſte, & le plus éclatant que les Prophétes lui attribuënt, qui eſt la vocation des Gentils. Il faut ou que Dieu

par un effet de sa sagesse & de sa providence, ait commis l'execution de ses desseins & de ses propheties à un imposteur, ou que cet imposteur ait accompli les oracles de Dieu, malgré sa sagesse. Il faut qu'un séducteur ait été un instrument en la main de Dieu, pour apeller les nations, ou que s'étant ingeré dans cet emploi, il ait paru contre le dessein de Dieu, & trompé les vûës de sa providence. Il s'agit du salut des hommes, de leur illumination; & l'on voudroit que ce grand bien étant dans le dessein & dans le plan de Dieu de toute éternité, sortît dans son execution du sein de l'imposture & du mensonge; que cette grande révolution arrivât par le ministere d'un malfaicteur, lorsque tous les Prophêtes ont prédit qu'elle arriveroit par le ministere d'un homme saint & divin que Dieu susciteroit, & qu'il rempliroit de son Esprit. Il faut donc que l'esprit de verité & l'esprit de mensonge, ayent fait alliance, que Dieu & le vice se soient reconciliez, & que l'immuable soit devenu sujet au changement.

Il est donc vrai que quand nôtre Messie n'auroit que ce caractere, il en auroit un essentiel, & qui devroit nous persuader que tous les autres ne lui conviennent pas moins, quand même nous ne pourrions pas le montrer.

Mais nous ne sommes pas dans cette peine, & nous trouvons dans les Prophêtes, I. Tout ce qui regarde le tems de la venuë de nôtre Messie, le lieu de sa naissance, sa Tribu & sa famille. II. Tout ce qui regarde sa conversation dans le monde, ses vertus, son emploi, ses actions, ses enseignemens, l'impression de sa doctrine, l'effet

de ſes miracles, les efforts de ſes ennemis contre lui, ſes ſouffrances, ſa mort, le genre de ſes circonſtances de ſa mort. III. Les événemens qui ont ſuivi ſa mort, les ſignes qui l'accompagnent, la ſepulture de nôtre Meſſie, ſa reſurrection, ſon aſcenſion, & ſa ſceance à la droite de Dieu, la prédication de ſon Evangile en tous lieux, & la converſion des nations. Trois ſortes de caracteres qui prouvent ſenſiblement, s'ils ſont véritables, que nôtre Jeſus eſt le Meſſie promis.

Mais pour faire voir que ce n'eſt pas ſans ſujet que nous avançons cela, nous ferons deux choſes. Nous examinerons premierement tous ces caracteres dans le détail, pour mieux connoître ſi nous pouvons bien compter ſur leur évidence : & dans ce deſſein, nous rechercherons, autant qu'il ſera poſſible, de chacun de ſes caracteres en particulier. I. Si c'eſt un caractere du Meſſie. II. S'il convient à nôtre Jeſus. III. S'il n'eſt vrai qu'il ne puiſſe convenir à aucun autre qu'à lui. C'eſt par ces trois exâmens, que nous prétendons faire paſſer tous ces divers caracteres du Meſſie. Après quoi, je crois qu'il nous ſera permis en ſecond lieu de les comparer, d'en faire voir la ſuite & l'enchaînement, & de tirer de cette comparaiſon, une nouvelle force & de nouvelles lumieres pour l'établiſſement de nôtre Religion.

CHAPITRE VI.

Que les Prophétes ont marqué le tems de la venuë du Messie.

LE tems de la venuë du Messie, nous est clairement marqué en quatre endroits de l'Ecriture, au 49. chapitre de la Genese, verset 10. au chapitre 2. verset 6. du Livre du Prophête Aggée, au chapitre 3. de Malachie, verset 1. & au chapitre 9. du Livre de Daniel: & ce sont là les quatre passages qu'il nous faut premierement examiner.

Le premier fait partie de la benediction que Jacob mourant donna à Juda son fils. *Juda*, dit-il, *quant à toi, tes freres te louëront. Ta main sera sur le collet de tes ennemis. Les fils de ton pere, se prosterneront devant toi. Juda est un faon de lion*, &c. *Le sceptre ne se départira point de Juda, ni le Legislateur d'entre ses pieds, jusqu'à ce que Schilo vienne; & à lui apartient l'assemblée des peuples.*

Il faut remarquer d'abord, que Jacob benissant ses enfans, prédit non ce qui arrivera à leurs personnes, mais ce qui doit arriver à leur posterité. C'est ainsi qu'il promet à Simeon & à Levi, qu'ils seront dispersez parmi les autres Tribus; ce qui s'accomplit exactement du tems de Josué: à Zabulon, qu'il se logera dans les païs maritimes, & du côté de Sidon; ce qui ne manqua pas d'arriver. Quand donc il benit Juda, il lui prédit ce qui doit arriver à ses décendans. Il lui dit que ses freres se prosterneront devant lui; que le sceptre ne se départiroit point de lui, &c. Ce qui emporte que cette Tribu commanderoit aux autres; que le

sceptre & la Royauté seroient attachés à Juda ; & qu'il ne cesseroit d'avoir de l'empire sur les autres Tribus, jusqu'à un certain tems qui est marqué par la venuë de Schilo, ou de celui à qui apartient l'assemblée des peuples.

Nous prétendons que celui qui est apellé *Scilo* ou *Schilo* en cet endroit, n'est autre que le Messie. Les Juifs modernes prétendent le contraire ; & dans le dessein de nous ôter un oracle qui favorise la foi de nôtre Messie, il n'est sorte de violence qu'ils ne tâchent de lui faire. Mais rien ne montre mieux la force de la verité, que les égaremens visibles ausquels la haine de la verité les engage.

Ils ont beau chicaner d'abord sur le terme de *Schilo* : toutes les explications qu'ils lui donnent, reviennent à nôtre sens. Car si par ce terme l'on entend avec quelques-uns, *celui qui doit être envoyé* : il paroît que c'est là la qualité du Messie. Si l'on explique ce terme par *celui à qui il est reservé*, c'est-à-dire, celui à qui l'empire est reservé ; le sens sera, que la domination doit demeurer dans la Tribu de Juda, jusqu'à ce que vienne celui à qui elle est reservée, & qui doit assembler les peuples. Que si *Schilo* veut dire *son fils*, selon l'explication ordinaire des Hebreux, on ne voit pas comment on pourroit entendre autre chose que le Messie, par un fils de Juda, auquel apartient l'assemblée des peuples.

Mais peut-être que les Juifs trouveront bien d'autres sujets pour leur apliquer cet oracle. Le premier auquel ils le raportent, est Moïse, qui devoit être suscité extraordinairement de Dieu, & que Jacob a prédit, selon

dans cet oracle comme le Liberateur des Israëlites. On prétend que quand il est dit, *A lui apartient l'assemblée des peuples*, il faut entendre, *A lui apartient d'assembler les Tribus d'Israël, & de les retirer de la captivité où elles vont tomber:* car le terme qui est dans l'original, & qu'on a traduit par celui de *peuples*, est aussi souvent employé pour marquer le peuple saint. *

Mais cette pensée n'est ni solide, ni même aparente : parce premierement, que si Jacob avoit voulu parler de Moïse, il l'auroit representé par ses veritables caractéres, qui sont de retirer le peuple d'Israël d'esclavage, & de donner la Loi de la part de Dieu. D'ailleurs, si *Schilo* veut dire *son fils*, comme les Juifs l'expliquent communément : comment cet oracle peut-il être appliqué à Moïse, qui n'étoit point le fils de Juda ? Mais quelle seroit cette prophetie, que le sceptre ne se départiroit point de Juda jusqu'au tems de Moïse ? Comment nous paroîtroit-il que cet oracle ait eu son accomplissement ? Où étoit le sceptre & la domination dans une servitude aussi amére & aussi insuportable que celle d'Egypte ? Enfin il nous paroît que la Tribu de Juda a dominé depuis Moïse : & il ne nous paroît pas si clairement qu'elle ait regné avant Moïse. Il s'ensuit donc que pour trouver l'accomplissement de cet oracle, il faudroit le renverser. Car ces paroles, *le sceptre ne se départira point de Juda, jusqu'à ce que Schilo vienne*, ou ne signifient rien, ou signifient, que lorsque Schilo viendroit,

* L'Hebreu porte *Amim*, Peuples ; & non pas *Gohim*, c'est-à dire, Nations. Le premier nom se donnoit aux Israëlites, & le second aux Nations idâtres.

la Tribu de Juda cesseroit de dominer sur les autres. Or, bien loin qu'à l'arrivée de Moïse, Juda ait perdu l'empire, c'est au contraire depuis Moïse, que Juda a veritablement regné. De sorte qu'on ne peut faire l'aplication de cet oracle à Moïse, sans en détruire entierement la verité. Outre que le dessein de Jacob dans son testament, étant de marquer ce qui arrivera à ses enfans dans la terre que Dieu leur destine, comme cela se vérifie à l'égard de toutes les autres benedictions que ce testament renferme : il n'est pas juste de croire qu'il n'entende la benediction qu'il donne à Juda, que jusqu'au tems de Moïse.

On n'est pas mieux fondé à entendre cette prophetie de Saül, comme quelques-uns, qui prétendent que Jacob l'apelle Schilo, parce qu'il devoit être oint en Scilo. Car outre qu'il est faux que Saül ait été sacré en Scilo, puisque c'est en Mitspa que se fit son couronnement ; il est ridicule de prétendre que quand il auroit été oint en Schilo, il dût porter le nom de Scilo pour cela. D'ailleurs, on ne voit point que l'assemblée des peuples ait apartenu à Saül. Et enfin, bien loin que l'empire de Juda ne dût subsister que jusqu'au tems de Saül, il semble bien plûtôt que c'est après la mort de Saül, que cet empire ait commencé, puisque les Rois qui lui succederent, furent pris de la Tribu de Juda.

Jeroboam n'ôta point le sceptre à la Tribu de Juda, qui continua d'avoir ses Rois particuliers après la séparation des autres Tribus. On ne peut donc pas raporter cet oracle à Jeroboam, non plus qu'à Saül.

David étoit bien le fils de Juda ; on peut

lui donner le nom de Schilo à cet égard. Mais qui peut dire sans extravagance, qu'à son arrivée le sceptre se soit départi de Juda ?

Enfin, il y a encore moins de raison à penser, comme quelques-uns, que c'est de Nabuchodonosor que parle cet oracle. Car comment est-ce qu'on lui peut apliquer le nom de Schilo ? Est-ce que Nabuchodonosor étoit le fils de Juda, comme les Juifs modernes expliquent ce terme ? D'ailleurs, quelle seroit cette benediction, qui promettroit la venuë du fleau du peuple de Dieu ? Comment cet oracle seroit-il veritable ; puisque la Tribu de Juda avoit ses Juges qui la gouvernoient, & qui avoient droit de vie & de mort sur les Particuliers pendant sa captivité en Babylone ; puisque les Juifs revenant de leur captivité, eurent pour conducteur Zorobabel, qui étoit non-seulement de la Tribu de Juda, mais du sang royal ; puisque depuis leur retour, les Juifs prirent même le nom de la Tribu de Juda, qui subsista entiere, ayant ses loix & son gouvernement ?

Les chicaneries des Rabbins, ne sont pas encore épuisées. Comme ils voyent que les paroles de cette prophetie leur sont exttrêmement contraires, étant prises dans un sens facile & naturel, il n'y a point d'explication forcée & violente, qu'ils ne mettent en avant. Ils croyent donc, après bien des observations grammaticales, pouvoir rendre les paroles de l'original par celles-ci : *Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le Legislateur d'entre ses pieds, lorsque le Schilo sera venu.* Je laisse à juger à ceux qui examineront leur nouvelle critique là-dessus, s'il est possible de donner ce sens aux paroles de Jacob. Pour nous, il nous

nous suffit de sçavoir : I. Que nôtre explication est facile & naturelle ; au lieu que la leur est singuliere & tirée par les cheveux. II. Que leurs peres & leurs anciens Rabbins ont traduit ces paroles comme nous : n'y ayant que la necessité de défendre leur cause, qui leur fasse avoir recours à ces interpretations subtiles & deliées. III. Que l'oracle expliqué de cette maniere, seroit entierement faux.

Cette derniere raison est décisive, si elle est veritable : l'on trouvera qu'elle l'est, si l'on se donne la peine de considerer ce que Daniel dit du Messie. Il nous fait entendre que le Messie viendra, qu'il sera retranché, & qu'ensuite le peuple du Conducteur, viendra, qui détruira la Ville & le Temple, &c. Que si l'Etat des Juifs doit être renversé après la mort du Messie, comment Jacob auroit-il pû dire, qu'alors que le Messie seroit arrivé, le sceptre ne se départiroit plus de Juda ? Mais afin qu'on ne nous accuse pas de nous apuyer sur des fondemens contestez, nous ferons voir bientôt, que c'est du Messie que parle Daniel dans l'endroit dont nous venons de parler.

A-t-on assez chicané inutilement ? Non, les Juifs ont encore quelque chose à dire. Ils prétendent que par le mot Hebreu, que nous avons rendu par celui de sceptre, il faut entendre en cet endroit une verge avec laquelle on châtie : le sens de la prophetie étant, que la verge du châtiment ne se sépareroit point de Juda, c'est-à-dire, que Juda seroit continuellement assiege, jusqu'à la venuë de Schilo, qui est le Messie. Si c'est ici leur dernier retranchement, c'est aussi, selon mon opinion, le comble de leur ab-

surdité & de leur ignorance. Car premierement ce terme *Schebeth*, qui est celui de l'original, ne signifie point une verge de châtiment, à moins qu'il n'y ait quelqu'autre mot qui le détermine à cette signification. Mais je veux qu'il signifie aussi souvent une verge de châtiment, qui se prend pour un sceptre : je soûtiens que ces paroles qui suivent, *ni le Legislateur d'entre ses pieds*, nous déterminent à entendre un sceptre, & non pas une verge de châtiment. Il n'est pas difficile en effet de s'apercevoir, que le Patriarche fait une allusion à ce que de son tems le souverain Magistrat étant assis dans un lieu plus élevé que les autres, avoit à ses pieds un Secretaire qui écrivoit sa volonté ou ses loix, & qui les donnoit au peuple. C'est ce qui fait que le Patriarche lui donne le nom de Legislateur. Ces paroles allegoriques veulent donc dire en general, que l'autorité souveraine representée par le sceptre, & par le Legislateur qui écrit aux pieds de quelqu'un, ne seroit point ôté à la Tribu de Juda, jusqu'à ce que Schilo vînt. Comme donc il n'y a que la signification de sceptre qui s'unisse avec ces paroles, *ni le Legislateur d'entre ses pieds*, il s'ensuit qu'il n'y a que cette signification qui puisse avoir lieu dans l'oracle que nous examinons. D'ailleurs, comment cette prophetie prise dans ce sens, seroit elle veritable, puis qu'il s'est passé tant d'années avant la venuë de Schilo, pendant lesquelles non seulement la verge du châtiment s'étoit départie de Juda, mais même que son état étoit si pompeux & si florissant, que les Ecrivains Sacrez ne trouvent point de termes trop magnifiques pour nous le representer tel qu'il a été, par-

exemple, sous le regne de Salomon?

Ajoûtez à cela, que Daniel nous a déjà apris que Jerusalem doit être détruite, dès que le Messie aura paru. Comment donc le Prophête pourroit-il dire, que le châtiment ne s'éloignera point de Juda, jusqu'alors? Enfin, lisez ce qui précede & ce qui suit les paroles que nous examinons, & vous trouverez que c'est une benediction & non une malediction; que Jacob promet des biens, & non pas des maux & des châtimens à la posterité de Juda.

Voici combien l'erreur est foible, & ses principes défectueux. Elle se découvre de tous côtez, & se détruit presque d'elle-même. Le veritable sentiment ne nous coûtera pas tant à établir; car il ne faut pour cela que laisser aux paroles de l'oracle, leur situation, leur liaison, & leur signification naturelle.

Il ne faut pas de grand efforts de pénétration, pour connoître que c'est du Messie dont il s'agit dans ce passage. La chose parle d'elle-même. La vanité des défaites des Rabbins, le justifie clairement. Le consentement des anciens Rabbins à raporter ces paroles au Messie, le fait assez connoître. On n'a qu'à consulter leur Targum, ou leur Talmud, pour s'en éclaircir. D'ailleurs on sçait que c'est le privilege du Messie d'assembler les peuples. *En ces jours-là*, dit Isaïe, *il y aura une racine d'Isaïe, qui sera pour signe aux peuples: & les nations le chercheront.* Le Psalmiste dit que toutes les nations lui serviront. Et les Juifs eux mêmes disent que le Messie assemblera tous les peuples de la terre, mais comme des esclaves destinez à la gloire & au plaisir des Israëlites.

Que si vous joignez ensuite à ce caractére le nom de Schilo, de quelque maniere qu'on l'explique, vous ne conserverez plus de doute sur ce sujet. Car si Schilo veut dire *son fils*; quel peut être ce fils de Juda, qui assemblera les peuples, & qui fera cesser la domination de Juda, si ce n'est le Messie ? &c. On peut dire la même chose des autres significations de ce terme. Ajoûtez à cela le raport de cet oracle avec celui de Daniel, qui nous fait voir que la domination de Juda cessera, le Temple étant détruit & le Sanctuaire profané, après qu'on aura retranché le Christ. Mais surtout considerez le raport de l'oracle avec l'événement. Car si les propheties sont obscures avant que d'être accomplies, elles sont claires après qu'elles l'ont été.

On doit considerer l'état des Juifs en trois divers tems, avant David, & l'on peut supoſer qu'en ce tems même la Tribu de Juda avoit quelque crédit & quelque prééminence sur les autres : depuis David jusqu'à la captivité de Babylone ; & pendant tout ce tems-là les Conducteurs & les Rois sont sortis de cette Tribu : enfin depuis la captivité de Babylone jusqu'à la venuë de celui que nous regardons comme le Messie ; & pendant tout ce tems elle a eu sa prééminence & ses droits particuliers. Car I. les Tribus d'Israël ont été retranchées, & elle a subsisté avec les Levites, destinez à lui enseigner la Loi. I I. Elle a donné son nom aux enfans de Jacob en general. I I I. Quand il y a eu des Gouverneurs, pris de la Tribu de Levi, comme les Asmonéens, c'est par les suffrages & du consentement de cette Tribu qu'ils ont te-

nu leur autorité, qui étoit à tems. IV. Il y avoit toûjours un grand Conseil composé des Anciens de Juda, qui gouvernoient le peuple ; & puis qu'ils subsistoient seuls des autres enfans d'Israël, car je ne compte pour rien en matiere de gouvernement les Levites, qui ne s'occupoient qu'aux choses qui regardoient la Religion ; puis qu'ils avoient des loix & un gouvernement particulier, soit en Babylone, soit sous les Romains ; qu'il y avoit une forme d'Etat & de Republique parmi eux : il s'ensuit que le sceptre n'étoit point entierement éloigné de Juda, ni le Legislateur d'entre ses pieds, jusqu'à la venuë de nôtre Messie. Et voilà la premiere partie de l'oracle accomplie.

Que si nous jettons ensuite les yeux sur ce qui est arrivé aux Juifs depuis la mort de nôtre Messie, nous ne verrons plus aucune forme de gouvernement, ni de République dans ce peuple. Ils vivent sans Loi, sans Conducteur, sans demeure, sans terre, sans possessions. Et comment n'auroient-ils point perdu le sceptre, lors qu'ils ont tout perdu, jusqu'à leurs droits, jusqu'à leurs titres, jusqu'au moyen de se connoître, n'ayant plus de Livre de Genealogie ? jusqu'aux promesses de leur rétablissement, jusqu'à la consolation de pouvoir esperer que quelque ombre d'apparence que Dieu les rassemblera ?

Voilà donc la seconde partie de l'oracle, qui est encore exactement accomplie. Qui peut douter de la verité d'un oracle que son accomplissement a si bien justifié, & dont l'événement est un si juste commentaire ?

Il ne faut, pour détruire tous les doutes que l'incredulité peut opposer ici, que

jetter les yeux tantôt sur l'oracle, & tantôt sur l'accompliſſement. L'oracle nous donne lieu de raiſonner de la ſorte. Le ſceptre ne devoit pas être ôté de Juda, ni le Legiſlateur d'entre ſes pieds, juſqu'à ce que Schilo vînt. Or ce ſceptre a déja été ôté. Il faut donc que Schilo ſoit venu.

L'événement nous donne occaſion de faire un autre raiſonnement de cette maniere. L'autorité & le pouvoir de ſe gouverner par ſes loix, & d'avoir ſes Conducteurs, ſont toûjours demeurez dans la Tribu de Juda, juſqu'à la venuë de Jeſus-Chriſt. Après la mort de Jeſus-Chriſt préciſément, elle a perdu cette autorité & ce droit. Donc il faut que Jeſus-Chriſt ſoit le Schilo, à la venuë duquel le ſceptre devoit ſe départir de Juda, & juſqu'à la venuë duquel il y auroit un Legiſlateur en cette Tribu.

Il n'eſt pas difficile, après cela, d'établir à l'égard de ce caractére du Meſſie, les trois veritez que nous nous ſommes engagez d'établir à l'égard de tous les autres. Ce n'eſt plus une choſe douteuſe, que c'eſt-là le caractére du Meſſie. Il paroît que ce caractére convient à Jeſus-Chriſt; & il eſt évident qu'il ne ſçauroit convenir à aucun autre, puis qu'il y a ſi long-tems que le ſceptre s'eſt départi de Juda, & qu'ainſi l'on peut dire, que ce caractére ne ſeroit pas le caractére du Meſſie, s'il ne s'accompliſſoit en Jeſus-Chriſt. L'oracle donne du jour à l'événement, & l'événement donne auſſi la force de l'oracle. Mais paſſons aux autres.

CHAPITRE VII.

Où l'on continuë de considerer le tems que les Prophétes avoient marqué pour la venuë du Messie.

L'Oracle du Prophête Aggée, se represente en second lieu, lequel n'est ni moins clair, ni moins exprès que celui que nous venons d'examiner. Il est contenu depuis le 3. vers. du Chap. 2. jusqu'au vers. 10. Et parce qu'il importe d'en connoître la suite & le veritable sens, il n'y aura pas de mal d'en faire une petite analise.

Il est dit dès l'entrée du Chapitre, que la parole de l'Eternel fut adressée à Zorobabel, par le moyen d'Aggée le Prophête; & voici ce que ce saint homme lui dit de la part de Dieu. Il lui parle du Temple qui venoit d'être rebâti, & il supose I. Que cette seconde Maison paroissoit à tout le monde, fort inferieure à la premiere. *Qui est celui*, dit le Prophête, *qui est demeuré de reste d'entre vous, lequel ait vû cette Maison ici en sa premiere gloire, & telle que vous la voyez maintenant? N'est-elle pas comme un rien devant vos yeux, auprès de celle là?* II. Le Prophête ne veut pourtant pas que cette difference les décourage en aucune sorte. *Maintenant donc*, ajoûte-t-il, *Zorobabel, renforce-toi, & toi aussi Jehoschuah*, &c. *Grand Sacrificateur, renforce-toi, Renforcez-vous, & prenez courage, a dit l'Eternel, car je suis avec vous*, &c. III. Il tâche de leur persuader que quoi qu'ils ne paroissent pas avoir tous les avantages qu'ils possedoient auparavant, & que la gloire de cette Maison semble ceder beau-

coup à celle de la premiere, comme il l'a déja insinué : néanmoins, Dieu ne s'étoit point départi de l'alliance qu'il avoit traitée avec leurs Peres. *La parole*, est-il ajoûté, *La parole que j'ai traitée avec vous, quand vous sortites hors d'Egypte, & mon esprit, demeurant au milieu de vous ; ne craignez point.* I V. Et parce que Dieu ne se revelant point d'une façon si particuliere dans le second Temple que dans le premier, on doutoit que l'esprit de Dieu demeurât au milieu des Juifs comme auparavant, & que Dieu voulût mettre sa gloire dans cette seconde Maison, comme il l'avoit mise dans la premiere : Aggée le leur confirme par une promesse très-magnifique & très-remarquable. Car il leur promet, que dans peu, Dieu feroit au milieu d'eux les mêmes merveilles qu'il avoit faites du tems de leurs peres ; c'est-à-dire, qu'il les feroit dans la mer, sur la terre, & du côté des Cieux, comme du tems de Moïse ; qu'alors il émouvroit les Nations ; qu'il feroit venir celui que les Nations devoient desirer ; & qu'alors cette Maison qu'ils avoient rebâtie, seroit veritablement remplie, non de la gloire des hommes, qui consiste dans l'or & dans l'argent, & dont Dieu n'a que faire, puisque l'or & l'argent sont à lui, mais de la gloire de Dieu, étant rempli de sa paix. Car voilà le vrai sens de ces paroles que le Prophête ajoûte. *Car, ainsi a dit l'Eternel des Armées, encore une fois, qui sera dans peu de tems ; j'émouvrai les Cieux & la Terre, & la mer, & le sec ; & j'émouvrai toutes les Nations, afin que le desir des Nations vienne : & je remplirai cette Maison ici de gloire, a dit l'Eternel des Armées. L'argent est à moi, & l'or est à moi, a dit l'Eternel.*

ternel des Armées. La gloire de cette derniere Maison ici, sera plus grande que celle de la premiere, a dit l'Eternel des Armées; & je mettrai la paix en ce lieu ici, a dit l'Eternel des Armées.

En verité, quelle que soit la préoccupation des Rabbins, il est difficile que des passages si exprès ne les inquiétent. La verité qu'ils repoussent d'un côté, se presente de l'autre, & ne les jette pas dans un médiocre embarras. Pourroient-ils bien en effet nous satisfaire, sans chicaner sur quelques questions que nous leur allons faire?

Nous leur demandons premiérement, comment il peut être vrai dans leurs principes, que la gloire de la seconde Maison ait été plus grande que la gloire de la premiére, puisque la seconde n'avoit ni les Urims, ni les Tummins, ni l'Arche de l'Alliance, de laquelle Dieu rendoit ses oracles de vive voix, ni la verge d'Aaron, la Manne, &c. ni le feu du Ciel, qui étoit conservé miraculeusement sur l'Autel, & qui consumoit les holocaustes, ni enfin l'esprit de prophetie, qui cessa après que le second Temple eut été rebâti, & cela selon l'aveu même des Rabbins. Que répond-on à cette difficulté? Deux choses qui font paroître le pitoyable égarement des Juifs. Ils disent que le second Temple a duré dix ans plus que le premier; & qu'Herode l'ayant rebâti, lui donna une forme beaucoup plus avantageuse, & le rendit plus magnifique qu'il n'étoit auparavant. Grand avantage, & qui merite bien qu'on le préfere à un Temple que Salomon, plus riche & plus magnifique en toutes choses qu'Herode, avoit bâti avec un soin & avec une profusion incroyable; à un Temple qui devoit être de la

plus parfaite ſimmetrie qui fût jamais, puis qu'il fut bâti par un Roi le plus ſage des Rois; à un Temple, dont les uteniles étoient d'or; au lieu que ceux de la ſeconde Maiſon, furent d'airain, & qui étoit couvert d'or par dehors & par dedans, comme il eſt remarqué au Chap. 3. du ſecond Livre des Chroniques; à un Temple qui avoit été couvert de la nuée de Dieu, & tellement rempli de ſa gloire, que les Sacrificateurs n'en pouvoient ſoûtenir l'éclat, & n'étoient pas capables de ſe tenir debout pour faire le ſervice, II. Chron. 5. 13. 14. Enfin à un Temple qui avoit l'Urim & le Tummin, l'Arche de l'Alliance, & tant d'autres avantages qui manquerent au ſecond.

Qu'ils répondent à cette difficulté, ou qu'ils nous permettent de leur faire voir l'accompliſſement de cet oracle en la perſonne de nôtre Meſſie, qui honora le ſecond Temple de ſa preſence, qui en chaſſa les marchands & les changeurs, qui ſe ſentit brûlé du zele de cette Maiſon, qui avoit accoûtumé d'enſeigner dans le Temple lorſqu'il étoit à Jeruſalem. Car puiſque nous regardons le Meſſie comme le centre de la Religion, le but où tendoient les Propheties; l'organe dont Dieu devoit ſe ſervir pour ſe manifeſter aux hommes, il n'y a point de doute que le ſecond Temple ayant été honoré de la preſence du Meſſie, poſſedoit en ſa perſonne l'Arche & la nuée de Dieu, la gloire de Salomon, les Urims & les Tummins, la prophetie & la gloire des miracles. Ce qui fait voir que la ſeconde Maiſon a été plus grande que celle de la premiere.

Nous leur demandons en second lieu, comment le Prophète a pû dire de la seconde Maison, lorsqu'il l'oppose à la premiere, que Dieu mettroit sa paix en elle ? Car dans quelque tems qu'on la considere, soit avant qu'elle eût été rebâtie par Herode, soit après qu'elle eût été rebâtie par ce Prince, il est certain qu'elle fut bien plus souvent profanée que par la premiere Personne n'ignore en effet, que Seleucus, un des successeurs d'Alexandre, envoya des gens pour piller le Temple de Jerusalem, qu'Antiochus surnommé l'Illustre, après avoir pris Jerusalem, entra dans le Temple & dans le Sanctuaire, emporta les vaisseaux sacrez, & remplit Jerusalem de sang & de carnage ; que deux ans après, il envoya des gens qui firent tous leurs efforts pour abolir la Religion Judaïque ; qu'ils brûlerent les Livres sacrez ; qu'ils profanerent les Sabbats ; obligerent les Juifs à sacrifier aux idoles, répandirent le sang innocent autour du saint Lieu ; pollurent le Sanctuaire ; commirent toute sorte d'adultéres dans l'enceinte des Lieux sacrez ; mirent une idole abominable sur l'Autel de Dieu ; apellerent la Maison de Dieu, le Temple de Jupiter Olympien, & signalerent leur impieté & leur rage, par des meurtres & des sacrileges qui n'avoient jamais eu d'exemple. 1. *Macha.* 1.

Que si vous considerez ce qui arriva depuis Herode, vous trouverez que les Juifs ne furent jamais en paix sous les Romains ; que Caligula fit tous ses efforts pour faire mettre son image dans le Temple de Jerusalem, ce qui donna lieu à la guerre ; & qu'enfin la désolation de l'abomination dont parle Daniel le Prophète, fut établie au Lieu

saint, & que les Juifs allerent eux-mêmes soüiller le Temple, de leur propre sang, s'égorgeant les uns les autres, un jour de fête solemnelle.

Que si vous cherchez la paix dont il est ici parlé, dans les personnes qui apartenoient au Temple en quelque façon, vous trouverez que les Docteurs Juifs se partagerent en plusieurs Sectes differentes; comme celles des Esseniens, des Sadducéens, des Pharisiens, des Hemerobâtistes, &c. qui se haïssoient comme de mortels ennemis. Pendant que cette seconde Maison subsista, la succession des Sacrificateurs ne fut, s'il faut ainsi dire, qu'une succession de brigans; la Sacrificature tomboit le plus souvent en partage au plus violent, ou au plus mondain. Le peuple ne fit que passer de servitude en servitude. Il éprouva la rigueur des Grecs & des Romains. Et lors qu'il crût pouvoir secoüer le joug de ces fiers maîtres, il devint l'esclave de toutes les Nations, & tomba dans une désolation qui dure encore.

Où est donc cette paix de Dieu, qui devoit se trouver dans la seconde Maison? Où la trouverons-nous, lorsque nous n'en voyons aucune aparence, ni dans le Temple, ni dans les Levites & les Docteurs, ni dans le souverain Pontife, ni dans le peuple?

L'argument presse. Que les Juifs répondent, car c'est eux qu'on a maintenant en vûë. Qu'ils fassent de nouveaux efforts d'imagination. Diront-ils qu'il s'est passé un tems assez considerable, pendant lequel on pouvoit dire que la paix de Dieu étoit dans le second Temple? Mais c'est détourner l'état de la question. Car le Prophête vou-

lant faire voir, que la gloire du second Temple surpassera celle du premier, en donne ce caractére ; c'est que Dieu mettroit sa paix dans cette seconde Maison. Comment accorder ce discours avec l'Histoire, qui nous aprend que la paix de Dieu s'est beaucoup moins trouvée dans le second Temple, que dans le premier ?

Que sert-il de se faire illusion ? Il faut que cet oracle soit faux, ou qu'il s'accomplisse en Jesus-Christ, lequel est veritablement le Prince de paix, selon les idées de tous les Prophétes. C'est lui qui a si souvent annoncé & fait annoncer des paroles de paix dans le Temple de Jerusalem, & qui ayant été le gage & la cause de la paix que Dieu a faite avec les hommes, fut porté après sa naissance dans le Temple ; & c'est-là que Simeon prédit la paix qu'il devoit aporter au monde ; paix d'autant plus souhaitable, que c'est la paix du cœur & de la conscience ; qu'elle apaise la guerre des passions ; qu'elle est le principe secret & universel de l'obéissance des peuples ; qu'elle fait regner Dieu par amour ; qu'elle établit le regne de Dieu parmi le vrai Israël, & qu'elle est le fondement de la Jerusalem d'enhaut.

Nous voudrions bien en troisiéme lieu, que les Rabbins nous disent pourquoi le Prophéte voulant nous montrer que la gloire de la seconde Maison seroit plus grande que celle de la premiére, nous va dire que Dieu émouvra la terre & les Cieux encore une fois, c'est-à-dire, comme il fit du tems de Moïse ; car il a déja parlé de l'Alliance que Dieu traita avec les Israëlites par le moyen de ce Prophéte. N'est-ce pas que le

Messie qui devoit faire la gloire de cette seconde Maison, feroit paroître l'éclat de ses miracles sur la terre, du côté du Ciel, sur les eaux, & sur le sec ?

S'ils n'en veulent pas demeurer d'accord, qu'ils nous expliquent donc ces paroles, & sur-tout qu'ils nous aprennent le sens de celles qui suivent. Car pourquoi est-il dit, que le desiré des Nations viendra ? Qui est ce desiré des Nations ? Pourquoi Dieu émouvra-t-il le Ciel & la terre à sa venuë ? Qu'est-ce qu'a de commun ce desiré des Nations avec la gloire de la seconde Maison ? Ou pourquoi ne s'agissant que de décrire la gloire du second Temple, le Prophête va-t-il nous parler de ce desiré des Nations ?

Nous marquera-t-on bien quelque Prince, ou quelque homme extraordinaire, depuis que le Temple fut rebâti, jusqu'à ce qu'il fût détruit par les Romains, lequel ait fait en même-tems le desir des Nations, & la gloire de la seconde Maison, & qui ait même fait que la gloire de la seconde Maison ait été plus grande que la gloire de la premiere ? Cherchez, inventez, faites agir vôtre imagination, vous n'en trouverez point d'autre que le Messie que nous vous presentons. D'un côté, il a veritablement aporté à la seconde Maison une gloire qui n'étoit point dans la premiere ; puisque le salut, la vie, l'immortalité, ont été pleinement revelées en Jesus-Christ, qui est la fin de la Loi, l'accomplissement des Oracles, le centre de la Religion, & celui en qui la Sacrificature, la Royauté, la Prophetie, & tous les autres avantages des Juifs, vont se rendre comme dans leur principe commun. Il est de l'autre côté le desir

des Nations, puisque les Nations l'ont desiré, & ont embrassé son Evangile avec une sainte avidité, dès qu'il s'est fait connoître à elles.

Si les Juifs ne se rendent pas encore, il faut leur faire faire des reflexions sur la Prophetie de Malachie, qui est parallele à celui-ci. *Voici*, dit Dieu par la bouche de ce Prophête, *je vas envoyer mon Messager & il aprêtera le chemin devant moi, & incontinent le Seigneur que vous cherchez, entrera dans son Temple; & le Messager de l'Alliance; lequel vous souhaitez, voici il vient, a dit l'Eternel des Armées.*

Qui peut être ce Seigneur que les Juifs cherchoient, ce Messager de l'Alliance, lequel les Juifs souhaitent, & qui doit avoir un Précurseur; si ce n'est le Messie? Les Rabbins eux-mêmes n'osent en douter; & tout ce qu'ils font pour détourner la force d'un passage qui est si favorable à nôtre Religion, est de soûtenir que le Précurseur ni le Seigneur ne sont pas encore venus. Mais I. nous leur faisons voir les caracteres de Précurseur en St. Jean, lequel a aplani les voies du Seigneur, puisqu'il a exhorté à la repentance, comme à une preparation nécessaire pour entrer au Royaume des Cieux, qu'il disoit hautement être aproché; & que d'ailleurs il convertit les cœurs des peres envers leurs enfans, & les cœurs des enfans envers les peres, Malach. 4. 6. lorsque par sa prédication il les obligeoit à se reconcilier, & qu'il les baptisoit au Jourdain, après qu'ils avoient confessé leurs pechez. II. Les Prophêtes nous disent, tantôt qu'il entrera dans son Temple, comme Malachie dans cet endroit; tantôt il nous font entendre qu'il fera que la gloire de la secon-

Maiſon, ſera plus grande que celle de la premiere. III Ces Propheties voulant conſoler la ſainte impatience de ceux qui attendoient le Meſſie, leur crient, *Voici il vient encore une fois*, &c. *& le déſiré des Nations viendra.*

Sur quoi il eſt remarquable, que le Prophête a pû juſtement s'exprimer de cette maniere, en ſuivant nôtre ſens; mais qu'il n'auroit pas pû s'exprimer ainſi, en ſuivant la vûë des Juifs. Car bien qu'il ſe ſoit paſſé un tems aſſez conſiderable depuis le tems de ces Prophêtes, juſqu'au tems du Meſſie, à regarder la choſe abſolument, il eſt vrai que cette diſtance, ou cet éloignement du tems du Meſſie, leur ſembloit peu de choſe, parce qu'ils en parloient par rapport au long-tems depuis lequel le Meſſie étoit attendu. Les expreſſions de ces Prophêtes marquent bien qu'ils faiſoient tacitement cette comparaiſon. Car quand on dit, *encore un peu de tems*, on veut faire entendre que le tems qui reſte à paſſer dans l'attente du bien, n'eſt pas à beaucoup près ſi conſiderable que celui qu'on a paſſé dans cette eſperance; & cela eſt extrêmement vrai dans la Prophetie expliquée ſelon nos principes.

Mais pour les Rabbins, ils rendent la Prophetie obſcure, fauſſe, & même abſurde, par l'explication qu'ils lui donnent. Car ſi depuis Malachie & Aggée, on devoit attendre le Meſſie plus long-tems qu'on ne l'avoit attendu depuis Noé juſqu'au tems de ces Prophêtes, le diſcours de ces Prophêtes peut-il être raiſonnable, lors qu'ils diſent, *Encore un peu de tems, & il viendra. Voici il vient?*

Mais il faut se hâter d'examiner la Prophetie de Daniel, qui est comme un flambeau qui répand un tel jour sur les autres, qu'on ne sçait lequel on doit plus admirer, ou l'évidence de la verité qu'on y trouve, ou l'aveuglement prodigieux de ceux qui n'aperçoivent pas cette évidence. Il ne sert de rien de le dire, il faut le prouver.

CHAPITRE VIII.

Où l'on examine les oracles de Daniel, qui regardent le tems & la venuë du Messie.

IL ne faut pour cela qu'entrer dans l'examen de ces trois veritez : premiérement, si c'est du Messie, ou d'un autre que du Messie, qu'il est parlé aux Chap. 2. 7. & 9. des Visions de Daniel : en second lieu, si l'on peut dire que le tems de la venuë du Messie, qui y est marqué, soit déja passé, comme nous pretendons, ou qu'il ne soit pas encore venu, comme le veulent les Juifs ; & enfin, si le tems de la venuë de nôtre Jesus, s'accorde avec le tems de la venuë de ce Messie revelé à Daniel.

Nous joignons ces trois Chapitres, deuxiéme, septiéme & neuviéme, parce qu'ils font tous mention d'un même événement, qui est l'établissement d'un Royaume éternel. Daniel expliquant le songe de Nabuchodonosor, Chap. 2. lui dit, que l'or, l'argent, l'airain & le fer avec la terre à potier de la statuë, qu'il a vûë, signifient quatre Monarchies ; & après lui avoir expliqué tous les raports de ce songe misterieux, avec ce qui devoit arriver après lui, il ajoûte ces paroles. *Et au tems de ces Rois-là, le Dieu de*

Cieux, susciteta un Royaume qui ne sera jamais dissipé ; & ce Royaume ne sera point délaissé à un autre peuple, mais il brisera & consumera tous ces Royaumes-là, & il sera établi éternellement. D'autant que tu as vû que de la montagne une pierre a été coupée sans main, & qu'elle a brisé le fer, l'airain, la terre, l'argent & l'or, le grand Dieu a fait connoître au Roi ce qui avendra ci-après.

On ne peut douter que Daniel n'ait representé le même évenement au Chap. 7. V. 11. 12. 13. 14. & suivans ; car il y est fait mention de quatre bêtes, dont il est dit : *Ces quatre grandes bêtes sont quatre Royaumes qui s'éléveront sur la terre*, & d'un Royaume éternel qui doit être établi ensuite, suivant ces paroles qui suivent immédiatement après : *Et les Saints du Souverain recevront le Royaume, & obtiendront le Royaume jusqu'au siécle, & au siécle des siécles.* Et afin qu'on n'en doute point, voici comme Daniel s'exprime, en raportant la derniere partie de la Vision. *La seigneurie fut aussi ôtée aux autres bêtes, bien que longue vie, leur eût été donnée jusqu'à tems sur tems. Je regardai dans les visions de la nuit, & voici comme le Fils de l'Homme qui venoit avec les nuées des Cieux ; & il vint jusqu'à l'Ancien des jours, & on le fit aprocher de lui, & il lui donna la seigneurie, & l'honneur, & le regne ; & tous peuples, & Nations & Langues lui serviront. Sa domination est une domination éternelle qui ne passera point, & son regne ne sera point dissipé.*

C'est cette même Prophetie qui est repetée en d'autres termes & avec d'autres circonstances à Daniel au Chap. 9. lorsque ce Prophête ayant fait à Dieu cette excellente priere & cette belle confession, dans la-

quelle il prie Dieu que son indignation se détourne de sa ville de Jerusalem, qui est la montagne de sa sainteté, ne reconnoissant que c'est pour leurs pechez & pour les iniquitez de leurs Peres, que Jerusalem & le peuple sont en oprobre; & ajoûtant qu'ils ne presentent point leurs supplications en s'apuyant sur leurs justices, mais sur les grandes compassions du Seigneur, un Ange est envoyé pour lui faire entendre la parole qui suit. *Il y a septante semaines déterminées sur ton peuple & sur ta sainte Ville, pour mettre fin à la déloyauté, & consumer le peché, & faire propitiation pour l'iniquité, & amener la justice des siecles; & pour former la vision & la prophetie, & oindre le S. des Sts. Tu connoîtras donc & entendras, que depuis l'issuë de la parole qu'on s'en retourne & qu'on rebâtisse Jerusalem jusqu'au Christ le Conducteur, il y a sept semaines & soixante-deux semaines, & les places & la brêche seront réédifiées, & cela en tems d'angoisse. Et après ces soixante-deux semaines, le Christ sera retranché, & non pas pour soi. Puis le peuple du Conducteur qui viendra, détruira la Ville & le Sanctuaire; & la fin en sera avec débordement; & les desolations sont déterminées jusqu'au bout de la guerre. Et il confirmera l'Alliance à plusieurs par une semaine, & au milieu de cette semaine-là il fera cesser le sacrifice & l'oblation. Puis par le moyen des aigles abominables qui causeront la desolation même jusqu'à consomption déterminée, la desolation tombera sur le desolé.*

Il est assez clair que la venuë de ce Christ, de ce Conducteur, avec la proportion du peché, & cette justice des siécles qui devoit être amenée, ne nous marquent point d'autre événement que celui qui nous a été caracterisé par la venuë de ces Saints à qui

le Royaume doit être laiſſé, & de ce Fils de l'Homme, auquel fut donnée une ſeigneurie & une domination éternelle.

Je n'ignore pas néanmoins, que quelques-uns ont voulu expliquer cette Prophetie contenuë au chap. 9. de Daniel, de la conſtruction du Temple, de l'onction du Lieu très-ſaint; & ce qui ſuit, de la venuë d'Antiochus l'illuſtre, qui profana le Sanctuaire, & fit ceſſer l'oblation de la Loi. Mais il y a diverſes raiſons qui détruiſent cette explication. Le terme de ſeptante ſemaines, ne ſçauroit s'y accorder. Car ſi vous entendez par là des ſemaines de jours, le terme eſt trop court, & ſi vous entendez des ſemaines d'années, le terme eſt trop long.

D'ailleurs, comme c'eſt pour marquer un plus grand & un plus noble événement, que le Prophête employe ces expreſſions peu communes, *Mettre à fin la déloyauté, conſumer le peché, faire propitiation pour l'iniquité, amener la juſtice des ſiécles, fermer la Viſion & la Prophetie, & oindre le Saint des Saints*, ou *la Sainteté des Saintetez*: perſonne ne croira qu'il s'agiſſe ſeulement en cet endroit, de rebâtir la Ville ou le Temple de Jeruſalem. En effet, que ſignifieroient ces paroles, *Le Chriſt ſera retranché, & non pas pour ſoi?* Nehemie fut envoyé en Judée avec un ample pouvoir pour achever le bâtiment du Temple, qui avoit été interrompu, & pour bâtir les murailles de Jeruſalem: mais en quel endroit eſt-il apellé le Chriſt? Pourquoi l'oracle diroit-il qu'il fut retranché? & que ſignifieroient ces paroles, *Il ſera retranché, mais non pour ſoi*? Comment dans cette hypothéſe expliqueroit-on ces paroles, *Et il confirmera l'alliance à pluſieurs par une ſemaine*? Eſt-ce le

Christ, le Conducteur du peuple de Dieu, Nehemie qui doit confirmer l'Alliance ? Si cela est, il faut aussi que ce soit Nehemie qui fasse cesser le sacrifice & l'oblation ; car ces deux choses sont attribuées à la même personne, ce qui néanmoins seroit une pensée extravagante. Est-ce Antiochus qui doit confirmer l'Alliance à plusieurs ? Mais Comment cela peut-il être vrai d'un tiran, d'un persécuteur ? Qu'on fasse voir une façon de parler, semblable dans l'Ecriture. Comment appliquer à Antiochus, ce qui convient uniquement aux Romains, je veux dire, ces aigles abominables dont il est parlé, parce qu'ils portoient sur leurs Etendars les aigles dont ils faisoient leurs Divinitez, & qu'ils adoroient, ce qui fait qu'elles peuvent être nommées abominables, & qui causerent cette desolation consommée dont parle le Prophête ?

Que si après cela vous unissez cet oracle avec les deux autres tout semblables que nous avons raportez, où il nous est parlé d'un Royaume éternel, d'un peuple Saint, ausquels ce Royaume doit être laissé, d'un Fils de l'Homme qui obtiendra l'empire sur toutes Nations, & Tribus & Langues ; il ne vous restera plus aucun doute qu'il ne s'agisse ici du Messie que les Juifs attendent.

La seconde verité n'est pas moins facile à établir que la premiere. S'il s'agit du Messie dans cet oracle, il s'agit d'un Messie qui doit être déja venu, ou bien l'oracle seroit faux. Ce Messie devoit paroître dans le tems que les Monarchies qui devoient affliger le peuple de Dieu, & qui avoient été representées par la statuë de Nabuchodonosor, subsisteroient encore, ou du moins

immédiatement après leur ruine & leur décadence, suivant ces paroles : *Et au tems de ces Rois, le Dieu des Cieux suscitera un Royaume qui ne sera jamais dissipé ; & ce Royaume ne sera point laissé à un autre peuple, mais il brisera & consumera tous ces Royaumes-là : & il sera établi éternellement* ; & selon celles-ci : *Et les Saints du Souverain recevront le Royaume, & obtiendront le Royaume jusqu'au siecle, & au siecle des siecles.* C'est encore ce qui nous est marqué par cette pierre coupée d'une montagne, qui brise le fer, l'airain, la terre, l'or & l'argent, qui representoient les quatre Monarchies. Or nous voyons que ces Monarchies, sont ruïnées depuis plusieurs siécles ; & nous avons même vû d'autres Empires leur succéder. Il s'ensuit donc, ou que le Messie est déja venu, ou que le tems de sa venuë est passé sans qu'il ait paru.

D'alleurs, la venuë de ce Messie, doit préceder l'entiere désolation de Jerusalem & du Sanctuaire ; car ce n'est qu'après la venuë du Christ qui doit être retranché, que la desolation jusqu'à consomption déterminée, doit fondre sur le désolé. Or il y a déja plusieurs siecles que Jerusalem est désolé de la plus triste & de la plus effroyable désolation qui fût jamais, & cela sans aucun retour. Il s'ensuit donc que ce Messie est venu, ou que le tems de sa venuë est deja passé.

Mais ce n'est pas assez, que de montrer que cet oracle ne peut convenir au Messie que les Juifs attendent, ni à aucun autre sujet : il faut faire voir en troisiéme lieu, qu'il a son parfait accompliſſement en Jesus-Christ. C'est ce qui ne recevra aucune

difficulté, si l'on considère qu'il y a dix raports admirables entre la prophetie & l'évenement.

Car I. il s'agit dans la prophetie d'un Royaume qui a commencé de s'établir, lorsque les quatre autres Monarchies ennemies du peuple de Dieu, & montrées en songe à Nabuchodonosor, prenoient fin. C'est ce qu'on peut dire du regne de Jesus-Christ, & qu'on ne peut dire d'aucun autre. Il ne faut pourtant pas s'imaginer que dès que Jesus-Christ a paru, les autres Empires ayent été dissipez. Il a fallu combattre leur gloire, leur pompe, leur puissance, les restes de la domination des Perses & des Grecs, qui enfin se sont tous soûmis à l'empire de Jesus-Christ. Il suffit que le Messie, ou le Roi que les anciens Oracles avoient annoncé devoir venir, lorsque les quatre Monarchies dont nous venons de parler, seroient dans leur décadence. De sorte que comme elles ont été ruïnées entiérement, il y a long-tems, il s'ensuit que le tems de sa venuë est déja passé.

II. En effet, l'oracle nous aprend que cet Empire éternel doit briser & consumer ces quatre Monarchies qui avoient fait la guerre à Dieu, & s'établir en quelque façon sur leurs ruïnes. Ce qui n'a pas manqué de s'accomplir. Personne n'ignore quels furent les incroyables progrès du Christianisme après la mort de Jesus-Christ dans la Syrie, où avoient regné les Seleucides; en Egypte, qui étoit l'Empire des Ptolomées; dans la Gréce, premiere source de cet Empire; & dans la Perse, & même aux Indes, & par-tout où les Con-

querans les plus ambitieux avoient pouſſé leurs conquêtes & porté leurs deſirs.

III. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt que conformément à l'oracle de nôtre Prophête, nous voyons cette grande ſtatuë qui repreſentoit les quatre Monarchies qui avoient affligé le peuple de Dieu, briſée par une pierre qui avoit été coupée ſans mains, d'une montagne. Il n'y a rien de plus aparent que la grandeur de ces Empires, de plus formidable que leurs armées, de plus magnifique que leurs Rois, de plus orgueilleux que leurs Pontifes, de plus enflé que leur cœur, de plus raciné que leurs préjugez, de plus violent que leurs maximes, de plus tyrannique que leur politique. Cependant je vois diſparoître ce coloſſe de grandeur & de vanité; je trouve des armées de Martyrs, où j'avois vû des armées de Conquerans; je vois les Rois humiliez, les fauſſes Divinitez bannies, les ſtatuës renverſées, les Temples démolis, les préjugez détruits, la politique changée, le Paganiſme anéanti en mille lieux, les ſocietez renverſées pour former une meilleure union, & toutes ces choſes dans le trouble & dans le deſordre, pour prendre enſuite une face toute nouvelle. Cette vûë réveille ma curioſité; & comme elle me porte à rechercher de quelle maniére ce grand changement a pû ſe faire, je trouve avec une extrême ſurpriſe, que c'eſt par le miniſtére de quelques pauvres Pêcheurs qui ont été nourris ſur les bords de la mer de Galilée, qui eſt de tous les païs le plus obſcur & le plus mépriſé. Je demande ſi ces hommes n'auroient point paſſé leur vie dans l'étude & dans la contemplation; & je trouve qu'ils n'ont été inſtruits qu'à racommoder

moder leurs filets, étant nez & ayant vécû dans une indigence, qui sans doute ne leur permettoit point d'autre exercice que celui qui leur étoit nécessaire pour gagner leur vie; Je demande à les entendre, ou du moins à juger de leurs paroles par leur maniére d'écrire; je la trouve simple, grossiére, & digne de leur profession & de leur païs. Il me semble que leur langage les donne assez à connoître. Je veux sçavoir la matiére de leur prédication; on me fait voir que c'est le Fils de Dieu crucifié & mort entre deux brigans, qui est de tous les objets le plus triste & le plus choquant. Je demande si le plaisir, l'amour du repos & de leurs aises, ne les soutiendroit point dans une entreprise qui paroît d'abord si insensée. On me fait voir qu'ils continuent à travailler de leurs mains, à mesure qu'ils évangelisent, & qu'ils souffrent toutes les injures de l'air, toutes les incommoditez de la vie, & tous les mauvais traitemens de la persécution, sans pouvoir être détournez de leur dessein. Ils n'ont ni sçavoir, ni richesses, ni crédit, ni établissement, ni amis, ni protecteurs. Toutes les Puissances les poursuivent. Tous les hommes les ont d'abord en horreur, les Rois, les Pontifes, les Magistrats & le peuple, la politique & la superstition, le Paganisme & la Synagogue, les Parthes & les Grecs, les Juifs & les Romains. Cependant ne combattant que par la pauvreté & par la patience, ils viennent à bout de tout, & malgré l'effort de toutes les Puissances, ils enlevelissent dans le tombeau de Jesus-Christ, la grandeur des Monarchies orgueilleuses qui s'étoient élevées contre Dieu. Certainement, comme ce n'est pas eux, mais leur divin

Chef qui agit par leur miniſtere avec tant de ſuccès, on peut dire que c'eſt-là comme une pierre coupée ſans main, c'eſt-à-dire imperceptible, qui ſembloit devoir être ſans effet, & qui néanmoins frape un coup qui ébranle tout l'Univers.

IV. Ce Royaume nous eſt marqué par ces trois qualitez; un Royaume celeſte, un Royaume éternel; & un Royaume qui doit être occupé par les Saints du Souverain: trois qualitez qui nous en marquent l'origine, la durée, & les ſujets. L'origine en eſt le Ciel, la durée, l'éternité, les Sujets en ſont les Saints. A quel Empire veut-on que nous attribuyons ces trois qualitez? Où eſt-ce qu'on a jamais vû un Royaume qui n'empruntât ſa force & ſa gloire des ſecours humains, qui ne vînt de la terre, qui ne fût ſujet aux révolutions ordinaires, qui ne s'établît par la force, qui ne ſe conſervât par la violence, & qui n'eût pour ſujets, & même pour apuis, des ſcélerats plus ſouvent que des Saints? Les Rabbins auroient tort de vouloir raporter cet oracle au Meſſie qu'ils attendent, pendant qu'ils attribuënt à leur Meſſie, en idée, la même puiſſance & la même proſperité temporelle, ou plûtôt la même violence, qu'aux Conquerans du monde.

V. Mais il ne s'agit pas ſeulement dans tous ces oracles du Royaume éternel, il y eſt encore fait mention d'un homme à qui l'on attribuë trois choſes. I. Que Dieu lui donne l'Empire d'une maniere immédiate & glorieuſe tout enſemble. C'eſt ce qui nous eſt repreſenté par la domination que l'Ancien des jours donne au Fils de l'Homme, lorſque celui-ci s'aproche ſur les nuées du

Ciel. II. Que cette domination s'étend sur toute Tribu, Langue & nation. III. Et enfin qu'elle n'a point de fin dans sa durée. On trouve ici un Roi établi immédiatement de Dieu, revêtu de sa gloire, & qui regne éternellement. Il faut qu'on nous montre une autre personne que Jesus-Christ, à qui toutes ces qualitez conviennent ; ou qu'on demeure d'accord, qu'il n'y a que Jesus-Christ auquel on en puisse faire l'aplication.

VI. Mais quand tous ces caractéres lui manqueroient, à quel autre qu'à Jesus-Christ, pourrions-nous attribuer d'être venu septante semaines après l'issuë de la parole qu'on s'en retourne & qu'on rebâtisse la ville de Jerusalem ? J'avouë qu'il y a ici quelque varieté entre les Interpretes. Car bien qu'ils conviennent qu'il s'agit là de semaines, d'années, les uns les comptent depuis la promesse que Dieu fit à Jeremie de rétablir les Juifs dans leur premier état, & de rebâtir leur Temple & leur Ville : les autres depuis le premier Edit de Cirus touchant le rétablissement des Juifs, que les uns raportent à la premiere, les autres à la seconde année de son regne : les autres depuis Darius fils d'Histaspe : les autres depuis Darius Nothus : les autres depuis Artaxerxes Longimanus : les autres depuis Artaxerxes Mnemon : la Providence divine ayant permis cette varieté de sentimens par une conduite misterieuse, afin que nôtre foi ne dépendît pas d'une suputation de Chronologie, dont il n'y a que les Sçavans qui soient ordinairement capables ; mais de la vûë & du sentiment, par maniere de dire, des raports qui se trouvent entre l'oracle consideré en gros, & la verité de l'événement qu'il prédit. On ne s'attachera

donc pas à suputer ici les semaines de Daniel, parce qu'on ne pourroit faire que copier les autres ; que plusieurs grands hommes l'ont déja fait, & qu'on n'a en particulier qu'à lire le Discours sur l'Histoire Universelle, que Monsieur de Condom a donné au Public. Pour nous qui nous arrêtons aux preuves de la Religion les plus sensibles & les plus proportionnées à toute sorte de personnes, nous aimons mieux raisonner par le gros de la Prophetie, que nous dissiper en contestations chronologiques.

Or afin qu'on ne soit point arrêté par ces difficultez, on doit se souvenir qu'il y a trois tems, l'un où les oracles de l'Ecriture sont obscurs ; c'est celui qui précede leur accomplissement : l'autre, où ils sont en partie obscurs, & en partie évidens ; c'est celui de l'économie où nous nous trouvons, qui est mêlé de tenebres & de lumieres : l'autre où ils seront évidens, sans avoir rien d'obscur ; c'est celui de l'entier & parfait accomplissement de tous les oracles, ou de la grande manifestation. Que les petites difficultez que nous trouvons dans les oracles, ne nous fassent point fermer les yeux à une clarté & à une évidence qui les engloutit.

VII. Nous n'avons jamais oüi parler d'un autre que Jesus-Christ, lequel consumât le péché, expiât l'iniquité, amenât la justice des siécles, accomplît la prophetie, & méritât d'être apellé le Saints des Saints.

VIII. Jamais on n'a dit d'aucun autre, qu'il fût le Messie promis, le Conducteur, & qu'étant le Messie, il eût été retranché de la terre des vivans ; & qu'ayant été re-

tranché de la terre, il ne l'avoit point été pour soi, mais pour les pechez du monde. Les Juifs mêmes ne disent point toutes ces choses de leur Messie. Cependant tout cela convient à Jesus, fils de Marie. C'est donc ce dernier que nous devons reconnoître pour nôtre Messie.

IX. Mais quoi ! il est distinctement prédit dans cet oracle, qu'après que le Christ aura été retranché, il viendra un peuple qui détruira la Ville & le Sanctuaire : que la fin en sera le débordement ; que les desolations en dureroient jusqu'à la fin de la guerre, que cette desolation sera causée par des aigles abominables ; qu'elle sera extrême : ce qui est marqué avec beaucoup de force par ces expressions entassées, *Qui causeront la desolation jusqu'à consomption même déterminée, la desolation fondra sur le desolé* : ce terme de desolations determinées, marquent aussi qu'elles seroient procurées par la volonté, par la justice de Dieu.

Chacun sçait qu'après la mort du Messie, & la prédication des Apôtres qui prêcherent encore quarante ans, pour obliger les Juifs à croire en ce divin Crucifié, les Romains vinrent, qui assiegerent Jerusalem, & brûlerent la Ville & le Temple ; qu'il n'y eut jamais de plus effroyable desolation que celle que causerent les Légions Romaines ; ces aigles qui faisoient l'idolatrie des Romains. Tous ceux qui liront dans l'Histoire que Joseph en a écrite, les efforts des Empereurs Romains, pour faire mettre des aigles dans le Temple de Jerusalem, ce qui fut la premiére occasion de cette sanglante guerre, & des effroyables divisions qui naquirent au

milieu d'eux, ou qui considereront l'horreur d'une famine qui contraignoit les meres de se nourrir de la chair de leurs enfans; & la rage qui les obligeoit à s'égorger les uns les autres, & qui les porta à s'assembler dans le Temple, pour s'y entre-tuër par une execrable fureur; ou qui se representeront les ruës & les maisons remplies de corps morts, la contagion qui depeuploit la Ville d'habitans, sans la dépeupler de Brigans & d'assassins, & le cri funeste d'un homme qui fut oüi préfageant la desolation de la Ville pendant quatre ans, sans que toutes les puissances pûssent l'empêcher de s'écrier, *Voix contre Jerusalem & le Temple. Voix contre tes nouveaux mariez & les nouvelles mariées. Malheur au Temple, malheur à la Ville*, &c. L'embrasement du Temple consumé par le feu de Dieu, malgré toutes les précautions des hommes; la Ville de Jerusalem rasée jusques dans ses fondemens, & le peuple donné pour esclave à toutes les Nations, & abandonné à cette longue servitude qui fait revivre tous les jours leur premiere desolation; & enfin les efforts inutiles qu'ils ont faits pour se rétablir, & la confusion d'un Empereur ennemi de nôtre foi, qui ne put leur faire rebâtir leur Temple; des globes de feu sortant des fondemens, & consumant les ouvriers, comme des Payens même l'ont attesté: on ne pourra s'empêcher de reconnoître, que cette desolation a été extrême, & qu'elle a été déterminée jusqu'à consomption par la volonté & par la justice de celui qui gouverne cet Univers.

Amm. lib. 23. Marcel.

X. Enfin l'oracle nous marque cet ordre dans les événemens qu'il annonce, que le

Christ viendroit soixante-deux semaines après la parole donnée touchant la construction d'un nouveau Temple, & sept autres années qu'il faut supléer, comme il paroît par le verset précedent, & qui font en tout *69.* semaines. Ensuite le Christ doit confirmer l'Alliance pendant une semaine. Au milieu de cette semaine, il doit faire cesser le sacrifice & l'oblation. Et puis les aigles abominables doivent survenir, qui causeront cette horrible désolation dont il a été parlé. Jesus-Christ est le seul qu'on puisse dire non-seulement être venu soixante-neuf semaines après l'issuë de la parole, mais qui puisse se vanter d'avoir confirmé l'Alliance pendant une semaine, ou la moitié d'une semaine; c'est-à-dire, pendant trois ans ou environ qu'il a prêché; & d'avoir fait cesser le sacrifice & l'oblation par sa mort au milieu de cette semaine, je veux dire environ trois ans & demi après avoir commencé de confirmer son alliance, en faisant les fonctions de son ministere. Ce fut alors qu'il abolit la Loi, qu'il rendit inutiles les cérémonies, que son sacrifice ôta à ceux de la Loi, leur vertu, que tout cessa, que tout prit fin à l'égard du droit, si ce n'est pas à l'égard de l'usage, comme il le témoigna, lors qu'il s'écria sur la croix: *Tout est accompli*; & comme Dieu le fit voir d'une maniere bien sensible, lors qu'en déchirant le voile du Temple, depuis le haut jusqu'au bas, il rejetta les sacrifices des Juifs, en attendant qu'il consumât par son feu, le Temple où on lui offroit ces sacrifices qui commençoient de lui être odieux. On sçait qu'après la mort de Jesus-Christ, & la prédication de ses Apôtres, Dieu fit son-

dre la desolation sur le desolé, & qu'il accomplit la terrible prédiction qui est contenuë dans cet oracle.

Tous ceux qui considéreront les choses de bonne foi, trouveront que s'il y a quelque difficulté chronologique dans la suputation de septante semaines, elle est admirablement compensée par la lumiere qui naît de ces dix raports generaux que nous trouvons entre la prophetie & l'accomplissement, & qu'il faudroit avoir une étrange envie de se tromper soi-même, pour n'en être point satisfait.

Car il n'y en a aucun qui ne soit tout-à-fait remarquable, & digne d'une particuliere consideration. Daniel pleure sur ses pechez & sur les pechez de sa nation : & Dieu lui annonce un tems où l'iniquité sera expiée, & où la justice des siécles sera mise en avant. Quelle consolation pouvoit venir plus à propos ? Il gemit, en considerant la misere & l'opression du peuple d'Israël : & Dieu lui annonce la venuë d'un Liberateur qui brisera les ennemis du peuple de Dieu ; & il marque le tems de la venuë par la ruine des Monarchies qui avoient affligé la sainte nation. Il n'y avoit rien de plus à propos que de marquer la venuë du Messie, par un caractére qui donnoit tant de consolation au cœur de Daniel : & il n'y a rien de plus assuré que cette marque, qui consiste dans la ruine de quatre grandes Monarchies. On ne sçauroit s'y tromper, & des revolutions si grandes & si éclatantes, sont des époques trop affûrées pour nous donner lieu de craindre ni surprise, ni illusion à cet égard.

L'état du peuple Juif, après la venuë & la mort du Messie, est encore une de ces marques

ques qui frapent, & qui ne peuvent nous tromper. On ſçait bien en effet qu'il ne dépendoit point du Prophête, de faire en ſorte que Jeruſalem fût déſolée, & l'abomination établie au Lieu ſaint, après qu'un homme ſe diſant le Chriſt, auroit été retranché de la terre.

L'érection d'un Empire éternel qui ſeroit joint à la propitiation du peché, à la juſtice des ſiécles, & à un peuple de Saints & de Juſtes, eſt une de ces conceptions qui ne viennent point dans l'eſprit, & qui ne peut ſortir que de l'eſprit prophetique. Qui avoit dit à Daniel, qu'il y auroit un Royaume, dont on ne pourroit être le membre, ſans être ſaint? Et qui lui avoit apris ſi diſtinctement, que ce Roi ſpirituel regneroit ſur toute Tribu, & Nation & Langue?

On peut quelquefois prévoir de grands événemens, par la pénétration & le jugement, aidez de l'experience: mais pour prédire qu'une pierre ſans mains, briſera la ſtatuë qui repréſente les quatre Monarchies, ou qu'une très-petite cauſe produira les effets les plus prodigieux & les plus ſurprenans qui furent jamais, c'eſt ce qu'il n'eſt pas facile de conjecturer.

Daniel, qui avoit été élevé à la Cour des plus grands Rois du monde, pouvoit avoir l'eſprit rempli des idées de leur gloire & de leur magnificence: mais d'où eſt-ce que Daniel a emprunté les idées d'un Royaume céleſte, ſpirituel, éternel, & ſi different par conſequent de ceux qui étoient devant ſes yeux? Et pourquoi dans un tems où il ne reſpire avec tous les Juifs que la terre de Canaan, & ſa délivrance temporelle, ne parle-t-il que d'expiation de peché, de peuple, de Saints? &c.

Il pouvoit se flatter de la pensée qu'il viendroit un Liberateur qui délivreroit les Juifs de la tyrannie des nations : c'étoit jusqu'où ses lumiéres naturelles, aidées de ses desirs, pouvoient le conduire. Mais prédire la mort de ce Liberateur, & déclarer si précisément qu'il ne souffriroit pourtant point la mort pour soi, est une circonstance surprenante, & qui doit nous ouvrir les yeux, pour voir que Daniel ne parle point comme un homme ordinaire.

Cet homme pouvoit prédire par les seules lumiéres du sens commun, que Jerusalem seroit une autrefois rasée & affligée : mais qui lui avoit dit qu'elle le seroit par des aigles abominables, qui est l'expression dont il se sert pour representer les armées Romaines, comme si elles étoient devant ses yeux ? Comment prévoyoit-il que cette désolation qui suivroit le retranchement du Christ, seroit extrême, qu'elle iroit jusqu'à la consomption ? &c. Et comment a-t-il vû qu'on établiroit l'abomination au Lieu saint ? Circonstances que l'esprit humain ne pouvoit prévoir, & que la Sageſſe divine n'auroit point pris le soin d'accomplir par complaisance pour un imposteur.

CHAPITRE IX.

Où l'on prouve que Jesus-Christ est le Messie, par le chapitre cinquante-troisiéme d'Isaïe.

LE chapitre cinquante & troisiéme des Révelations du Prophête Isaïe, est une prophetie si juste, si suivie & si particuliére de l'abaissement & de la mort de nôtre

Seigneur Jesus-Christ, qu'il ne faut pas s'étonner si les Rabbins font tous leurs efforts pour ôter cet appui à nôtre foi.

Les uns soûtiennent que cet oracle regarde Jeremie, ou quelque autre Prophête. Les autres disent que c'est du peuple d'Israël, qu'Isaïe parle en cet endroit, & qu'il prédit l'abaissement & la misére de ce peuple, pendant cette derniére captivité où il se trouve maintenant. Les autres sont contraints de feindre qu'il y aura deux Messies : l'un fils de Manassé, qui doit souffrir beaucoup, & succomber dans le combat qu'il doit avoir avec Gog & Magog : l'autre fils de Juda, glorieux & triomphant, qui élévera sa nation au comble de la prosperité ; & que c'est la venuë de ces deux Messies, qui est marquée dans l'oracle d'Isaie. Mais rien n'est plus mal imaginé que toutes ces défaites.

Il y auroit certainement de l'extravagance à le raporter à Jeremie. Car pourquoi le Saint-Esprit prendroit-il le soin de nous marquer la naissance, la vie, la mort, l'abaissement, la gloire, la sépulture & la résurrection d'un Prophête, qui est même inferieur à plusieurs autres qui l'ont devancé ? En quoi sa durée ou sa génération est-elle differente d'une génération ou d'une durée ordinaire, pour obliger le Prophête à s'écrier, *Qui racontera sa durée*, ou sa génération ? car l'un ou l'autre de ces deux termes, peut avoir lieu. Comment pouvoit-on dire de Jeremie, *Et par sa playe nous avons guérison* ? Est-ce que le Prophête maltraité par les Juifs, devoit leur procurer la paix & la santé par ses blessures ? Et n'est-ce pas au contraire ce mauvais traitement qui devoit attirer les jugemens de Dieu sur ce peuple ?

Peut-on dire que Jeremie en a justifié plusieurs par la connoissance qu'ils ont euë de lui? Et n'est-ce pas au contraire par le nom d'un autre, sçavoir, de Dieu, ou du Messie, que ce Prophête pouvoit sanctifier & justifier les hommes? Enfin, qui est-ce qui oseroit dire de Jeremie, qu'il a mis son ame en oblation pour le peché, qu'il s'est vû de la semence après sa mort, qu'il a porté les pechez des hommes, & qu'il a intercedé pour ceux dont il avoit chargé les pechez, avec tant d'autres choses qui sont marquées dans cette prophetie, & dont il paroît si évidemment que l'on ne sçauroit faire l'aplication, ni à Jeremie, ni à aucun des autres Prophêtes qui ont vecû depuis Isaïe, qu'il seroit tout-à-fait inutile de s'y arrêter plus longtems.

Il n'est pas plus raisonnable d'apliquer cet oracle au peuple des Juifs, consideré dans l'état où il se trouve aujourd'hui, & de dire que c'est cette triste servitude dans laquelle il gémit depuis tant de siécles, qui nous est marquée par cet état vil, abjet & miserable d'un homme de douleur, & sçachant ce que c'est que de langueur. On veut que le Prophête introduise les Gentils, parlant du peuple d'Israël, & tenant ce langage: *Nous avons comme caché nôtre face arriere de lui, tant il étoit mépriſé, & nous ne l'avons rien eſtimé. Toutefois il a porté nos langueurs, & a chargé nos maladies*: c'est-à-dire, selon leur explication, il a été affligé des maux que nous avions merité de souffrir. Mais il ne faut que considérer exactement toutes les paroles de cette prophetie, pour voir que cet oracle ne regarde point le peuple des Juifs, & pour détruire une spéculation, qui est

néanmoins le grand fort des Rabbins sur ce sujet.

Qui a crû à nôtre publication, dit le Prophête, *& à qui a été révelé le bras de l'Eternel ?*

Ces paroles ne sçauroient être attribuées avec raison aux Gentils qui ne prêchent point, & qui encore moins font connoître le bras de l'Eternel.

Car, ajoûte-t-il, *il est monté comme un surgeon devant lui, & comme une racine sortant d'une terre qui a soif. Il n'y a en lui ni forme, ni aparence, quand nous le regardons. Il n'y a en lui, à le voir, rien qui fasse que nous le desirions. Il est le mépriſé & le débouté d'entre les hommes, homme plein de douleur, & sçachant ce que c'est que de langueur : & nous avons comme caché nôtre face arriere de lui, tant il étoit mépriſé, & ne l'avons rien estimé.*

Si c'est du peuple d'Israël que le Prophête parle en cet endroit, il faut qu'il attribuë de la bassesse & de l'obscurité à l'origine des Juifs, & qu'il prétende que ce peuple a été comme un surgeon qui sorte d'une terre séche & sterile : ce qui ne peut convenir à un peuple, lequel dans ses commencemens & dans ses principes, est le plus glorieux & le plus magnifique qui fut jamais, ayant été separé & distingué des autres en la personne d'Abraham son premier Pere, honoré des promesses de l'alliance, & de tant d'éfets glorieux de la protection divine qu'il éprouva du tems de Moyse, & qui nous donne lieu de dire, qu'il n'y eût jamais de peuple plus illustre dans ses commencemens, que l'a été celui-ci. D'ailleurs, qui est-ce qui dit ces paroles, *Nous avons comme caché nôtre face arriere de lui, nous ne l'avons rien es-*

mé ? Si ce ſont les Gentils qui tiennent ce langage, il faut auſſi que ce ſoient les Gentils qui ayent dit ci-deſſus. *Qui a crû à nôtre prédication, & à qui a été revelé le bras de l'Eternel* ? Ce qui fait revenir l'inconvenient que nous avons déja marqué. Mais continuons d'examiner les paroles du Prophête.

Si eſt-ce qu'il a porté nos langueurs, & chargé nos douleurs; & quant à nous, nous avons eſtimé que lui étant ainſi frapé, étoit battu de Dieu & affligé. Or il étoit navré pour nos forfaits, & froiſſé pour nos iniquitez? L'amande qui nous aporte la paix, eſt ſur lui, & par ſa meurtriſſure nous avons guériſon. Nous avons été tous errans comme brebis. Nous nous ſommes détournez chacun en ſon propre chemin; & l'Eternel a fait venir ſur lui l'iniquité de nous tous.

Avec quelle apparence de raiſon, peut-on dire du peuple Juif, qu'il a porté les douleurs des Gentils, ou qu'il a été chargé de leurs pechez ? Les Rabbins ſoûtiennent que le deſſein du Prophête, eſt ſimplement de dire, que le peuple d'Iſraël avoit ſouffert, lorſque le peuple Payen avoit merité d'être puni : comme ſi nous diſions, que l'innocent paye pour le coupable, ou que les gens de bien portent la peine des méchans, non pour marquer que les uns ſouffrent proprement en la place des autres : mais pour dire ſimplement, que les bons ſouffrent, quoique les méchans meritaſſent de ſouffrir. Mais ils le ſoûtiennent ſans raiſon : étant certain que dans un ſens propre & véritable, que cet homme de douleurs ſouffre en la place des autres ; comme il paroît par cet amas d'expreſſions ſynonimes, dont les unes expliquent les autres. *Il a porté nos douleurs. Il a été navré par nos forfaits. L'Eternel a fait venir*

sur lui l'iniquité de nous tous. L'amande qui nous aporte la paix, est sur lui, & par sa meurtrissure nous avons guérison. Expressions qui marquent évidement une imputation & un transport de peine. Le Prophète auroit-il pû introduire les nations, tenant un pareil langage? Avec quelle aparence pourroit-on dire, que la meurtrissure & les afflictions du peuple d'Israël, tourmenté & persecuté, font la guérison & la paix des Gentils qui le tourmentent & qui le persécutent?

Chacun lui demande, poursuit le Prophète; *& il en est affligé. Toutefois il n'a point ouvert sa bouche. Il a été mené à la tuerie comme un agneau, & comme une brebis muette, devant celui qui la tond, même il n'a point ouvert sa bouche.*

Avec quel front, les maîtres des Juifs osent-ils apliquer ces paroles à leur peuple considéré dans l'abaissement & dans la servitude où nous le voyons aujourd'hui? Où est cette patience & cette débonnaireté tant vantée par le Prophète? Je ne sçai si l'on veut que nous la reconnoissions dans les malédictions ordinaires qu'ils prononcent contre les Gentils, & parce qu'ils se considerent comme dans un état de mort, depuis que leur patrie ayant été désolée par Vespasien, ils ont été en quelque façon les esclaves de toutes les nations. Il faudra dire, pour prendre cette prophetie dans leur sens, que leur derniére desolation a été le sacrifice de cette innocente victime dont il y est parlé, ou la langueur & la mort de celui qui a mis son ame en oblation pour le peché, & regarder par conséquent ces mêmes Juifs qui après avoir provoqué les Romains, s'égorgent les uns les autres dans l'enceinte de leur Temple & de leur Ville, par une execrab

fureur, comme un agneau innocent, & comme une brebis muette qu'on traîne à la boucherie, sans qu'elle ouvre la bouche pour se plaindre.

Il a été enlevé de la force de l'angoisse & de la condamnation : mais qui racontera sa durée ? Car il a été retranché de la terre des vivans : & la playe lui est avenuë pour le crime de mon peuple.

Qu'est-ce que voudroit dire le Prophête, si l'aplication que l'on veut faire de ces paroles au peuple Juif d'aujourd'hui, pouvoit avoir lieu ? Comment ce peuple a-t-il été retranché de la terre des vivans ? Et sur-tout comment la playe est-elle avenuë au peuple de Dieu, pour le forfait de son peuple ? Quelles extravagantes interprétations sont-ce là ? Qui ne voit qu'il s'agit en cet endroit, non du peuple de Dieu, mais de quelqu'un qui a souffert pour le peuple de Dieu ?

Or on avoit ordonné son sépulchre entre les méchans : mais il a été avec le riche en sa mort. Car il n'avoit point fait d'outrage, & il ne s'est point trouvé de fraude en sa bouche.

Voilà un admirable sens, selon l'explication Rabbinique : on avoit ordonné le sépulchre du peuple d'Israël avec les méchans ; mais il a été avec le riche en sa mort ! Mais quand il y auroit dans ces paroles ainsi expliquées, un sens raisonnable, comment seroit-il vrai que le peuple Juif, ce peuple que nous connoissons tous, & consideré tel qu'il vit aujourd'hui, n'a point fait d'outrage, & qu'il ne s'est point trouvé de fraude en sa bouche ; puisque l'expérience nous fait voir que non-seulement les Juifs sont capables de fraude, mais qu'ils font moins le scrupule de tromper, que toutes les autres

nations ; & que les Rabbins eux-mêmes ſont obligez de dire, que c'eſt pour les pechez de la nation, que la venuë du Meſſie eſt differée ?

Toutefois l'Eternel l'ayant voulu froiſſer, il l'a mis en langueur. Après que ſon ame aura été miſe en oblation pour le peché, il ſe verra de la ſemence ou de la poſterité, il prolongera ſes jours, & le bon plaiſir de l'Eternel proſperera en ſa main. Il joüira du labeur de ſon ame, & en ſera raſſaſié, & mon ſerviteur juſte en juſtifiera pluſieurs par la connoiſſance qu'ils auront de lui ; & lui-même chargera leurs iniquitez.

Il eſt preſque ſuperflu de montrer, que tous ces caractéres ne ſçauroient convenir au peuple Juif d'aujourd'hui. Il n'a point d'ames qu'il veüille donner pour le peché des autres. Il ne met point ſon ame en oblation; puiſque c'eſt là une action volontaire, & que les ſouffrances des Juifs, ſont très involontaires. Que le peuple d'Iſraël, ſe doive voir de la ſemence ou de la poſterité après ſa mort, eſt une propoſition abſurde & incomprehenſible : puis qu'encore que les particuliers meurent, le peuple ne meurt point, & qu'il doit attendre la venuë du Meſſie ſans mourir : & il eſt très - faux que le peuple d'Iſraël, doive ou puiſſe juſtifier pluſieurs par la connoiſſance qu'ils auront de lui.

Pourtant je le partagerai parmi les Grands, & il partagera le butin avec les Puiſſans, parce qu'il aura répandu ſon ame à la mort, qu'il aura été tenu au rang des tranſgreſſeurs, & que lui-même aura porté les pechez de pluſieurs, & aura intercedé pour les tranſgreſſeurs.

Comme ce n'eſt guéres l'intention des Juifs qui vivent aujourd'hui, d'interceder pour nous, de porter nos pechez, & de

répandre leurs ames pour nos transgressions : il est assez clair que la promesse qui est contenuë dans ces dernieres paroles, ne les regarde pas.

On s'est étendu à réfuter cette speculation des Rabbins, parce qu'encore qu'elle n'ait aucune vrai-semblance, c'est presque la seule à laquelle ils ayent recours pour détourner la force de cet oracle, qui les inquiéte & les embarrasse sans doute beaucoup, puis qu'ils sont obligez de lui donner un sens aussi peu naturel que celui-là.

Il y en a quelques-uns, qui pressez par l'évidence de la verité, & par le témoignage des anciens Rabbins, qui n'ayant pas tant rafiné sur les moyens d'éluder nos preuves, raportent cet oracle au Messie, comme Aben-Esra le reconnoît lui-même, avoüent qu'il s'agit dans cette prophetie du Messie qu'ils attendent : mais pour mettre à couvert leur Religion, & choquer les fondemens de la nôtre, ils ont eu recours à cette fiction de deux Messies, l'un triste & affligé, l'autre glorieux & triomphant, qu'ils croient leur pouvoir servir de clef pour expliquer ce passage.

On doit regarder cette défaite comme un aveu forcé d'une verité qui ne peut être ébranlée, & un hommage bien remarquable que les Juifs sont contraints de faire à la Croix de nôtre Sauveur. Car n'est-ce pas une chose étrange, que ces ennemis de nôtre foi, récrient si fort, lorsque nous leur parlons d'un Messie mort & crucifié pour nous ; & que malgré leur endurcissement ils soient contraints de reconnoître un Messie abjet & souffrant.

La moitié de la queſtion eſt par-là décidée, & l'autre ne manquera pas de l'être bientôt. Les ennemis mêmes de nôtre Meſſie, avoüent qu'il eſt parlé d'un Meſſie dans cette prophetie. Il ne s'agit, après cela, que de ſçavoir, ſi c'eſt d'un ſeul Meſſie, ou de deux Meſſies, qu'il y eſt fait mention. Or il ne faut que ſçavoir lire, pour voir que c'eſt de la même perſonne qu'il eſt dit premierement, qu'il eſt abjet & mépriſé, un homme de douleurs, & ſçachant ce que c'eſt que de langueur; & enſuite, qu'il ſera raſſaſié, qu'il fera proſperer le bon plaiſir de Dieu, & qu'il ſera partagé avec les Puiſſans. Il eſt ſi vrai que c'eſt d'un homme, & non de pluſieurs hommes, que le Prophête parle en ce chapitre, que c'eſt en conſequence de ſa mort & de ſon abaiſſement, que celui qu'il nous décrit, doit être élevé & raſſaſié. Je voudrois bien qu'on me fit voir deux Meſſies dans ces paroles : *Après que ſon Ame aura été miſe en oblation pour le peché, il ſe verra de la poſterité, il prolongera ſes jours*, &c. paroles qui ſont à cet égard au deſſus de toute ſubtilité & de toute chicanerie.

Que s'il ne faut chercher qu'un Meſſie dans la prophetie d'Iſaïe, il eſt abſolument impoſſible d'en faire l'application à un autre qu'à Jeſus-Chriſt. Nous trouvons dans cet oracle dix caractéres par leſquels le Meſſie nous eſt repreſenté, dont chacun en particulier ne ſçauroit convenir qu'a Jeſus Fils de Marie, bien loin que l'aſſemblage de tous ces caractéres, puiſſe convenir à un autre qu'à lui. Car I. la liaiſon du premier & du ſecond verſet, nous fait comprendre qu'il s'agit là d'un homme, dont la baſſeſſe empêcheroit qu'on n'ajoûtât foi à la predication, &

qu'on ne connût le bras de l'Eternel qui se révéle. *Qui a crû à nôtre predication, & à qui a été decouvert le bras de l'Eternel? Car il est monté comme un surgeon devant lui, & comme une racine sortant d'une terre qui a soif.* C'est ce que nous trouvons exactement acompli en Jesus-Christ. Il est certain qu'il est sorti d'une illustre famille, mais qui étoit tombée dans l'abaissement. C'est donc là comme un surgeon qui sort d'une terre qui a soif; & il est incontestable que la bassesse & les souffrances de Jesus-Christ, ont été le principal obstacle qui a empêché la foule & le grand nombre de croire en lui. Les hommes ne pouvant unir l'idée de Fils de Dieu & celle de crucifié, ont rejetté la prédication des Apôtres. La croix de nôtre Messie est devenuë le scandale du Juif, & la folie du Grec. La foi, la prédication, & le bras de l'Eternel qui se révéle, ont accompagné la bassesse & les souffrances de Jesus-Christ, & non celle d'aucun autre. C'est donc de Jesus-Christ & non d'aucun autre, que le Prophête parle maintenant.

II. Il nous est là parlé d'un homme qui porte les langueurs, & qui charge les douleurs des hommes, & qui cependant n'a ni force, ni aparence; mais qui est rejetté, mépriſé, dans la honte, la langueur & la souffrance. Jesus-Christ seul entre les hommes, a déclaré au milieu de la honte, de la bassesse & des afflictions, qu'il venoit donner son ame pour plusieurs. Jesus-Christ est donc le seul dont il soit parlé en cet endroit.

III. Le Prophête fait mention d'un homme que l'on croyoit méchant & malfaicteur, & qu'on estimoit être battu & affligé de Dieu, lequel néanmoins a été navré pour

les pechez des hommes, & qui par sa meurtrissure leur procure la paix & la guérison. Il n'y a que Jesus-Christ auquel ce caractére puisse convenir. Il n'y a donc que Jesus-Christ à qui l'on puisse faire l'aplication de cet oracle.

IV. Il s'agit là non-seulement d'un homme qui souffre, & qui souffre pour le peuple: mais qui souffre avec une patience qui le fait ressembler à une brebis, ou à un agneau. Il s'agit d'un homme qui est retranché de la terre des vivans, & qui est enlevé de la force de l'angoisse & de la condamnation. Il n'y a que Jesus-Christ, en qui il soit seulement permis d'imaginer l'union de toutes ces qualitez qui paroissent si contraires. C'est donc de Jesus-Christ qu'il s'agit dans cette prophetie.

V. Voici un homme qui devoit être enterré avec des malfaicteurs; car on avoit ordonné sa sépulture avec les méchans, lequel néanmoins s'est trouvé avec le riche en sa mort. Jesus-Christ est mort entre deux brigands, comme personne n'en disconvient; & il fut enterré par Joseph d'Arimathie, homme riche & considerable, comme les Evangelistes le raportent unanimement, sans qu'on puisse soupçonner qu'ils ayent pû ou voulu inventer un fait de cette nature, s'il n'avoit pas été veritable. Il n'y a que Jesus-Christ à qui cela soit arrivé. Il n'y a donc que Jesus-Christ dont il soit parlé dans cet oracle.

VI. Isaïe fait mention d'un homme que l'Eternel avoit voulu froisser & mettre en langueur pour les pechez de son peuple, bien que cet homme n'eût point fait d'outrage, & qu'il n'y eût point de fraude en sa

bouche. Ni le monde, ni l'Eglise, ni le present, ni le passé, ni le tems, ni les siécles, ni le Ciel, ni la Terre, ne pourroient nous fournir un homme, qui ayant été parfaitement saint & juste, ait été ou ait simplement prétendu être la victime expiatoire des pechez des hommes, ni même qui ait eu cette pensée, cette prétention, excepté Jesus-Christ. Il n'est donc parlé que de Jesus-Christ en cet endroit.

VII. C'est ici un homme qui doit se voir une semence ou une posterité, après qu'il aura mis son ame en oblation. On a bien vû, & l'on voit tous les jours des vivans engendrer des morts, ou des personnes qui viennent au monde en état de mort; mais jamais on vit un mort engendrer des vivans. Jesus-Christ seul après sa mort, & même par sa mort, se fait un nombre infini d'enfans, qui entrent dans la famille de Dieu, après avoir été justifiez & sanctifiez: ou si l'on veut, Jesus-Christ seul le prétend, Jesus-Christ seul acquiert par sa mort un nombre presque infini de disciples, ausquels il donne le nom d'enfans. Il n'y a donc que Jesus-Christ que cette prophetie regarde.

VIII. Il n'y a que Jesus-Christ qui par sa mort puisse paroître travailler à l'avancement de la gloire de Dieu; à faire prosperer son bon plaisir, & se mettre en état de joüir du labeur de son ame, d'en être rassasié, & en même tems de sauver les autres. Il n'y a donc que Jesus-Christ que nous devions chercher dans cet oracle.

IX. Jesus-Christ seul justifie les hommes par la connoissance qu'il leur donne de son nom; l'experience nous faisant voir que les hommes renoncent à leurs passions par la foi

qu'ils ont en lui : ce qui lui eſt propre, & qui ne convient à aucun autre. Il eſt donc vrai qu'il ne s'agit que de Jeſus-Chriſt en cet endroit.

X. Voici un homme qui non-ſeulement doit être élevé, mais qui doit l'être en conſéquence de ſon abaiſſement ; qui doit être partagé parmi les Grands & obtenir le butin des Puiſſans, parce qu'il aura répandu ſon ame à la mort, qu'il aura été tenu au rang des tranſgreſſeurs, & qu'il aura intercedé pour eux. Or, bien que pluſieurs ayent été élevez en gloire après leur abaiſſement, comme Joſeph qui s'aſſit à la droite de Pharaon, après avoir gémi dans une priſon ; Moïſe, qui fut le conducteur du peuple, après l'avoir été d'un troupeau ; & David, qui monta ſur le trône, après avoir été ſimple berger, & avoir échapé aux dangers de la guerre, & à la fureur de Saül : il n'y en a aucun qui ait été élevé par le mérite de ſon abaiſſement, ou en conſideration de ſes ſouffrances. Joſeph, Moïſe & David, ſont des tipes qui nous repreſentent un même Meſſie, premiérement mépriſé & ſouffrant, & enſuite triomphant & glorieux. Mais cette difference, qui fait le dernier caractére de la prophetie, demeure toûjours : c'eſt que tous ces grands hommes avoient paſſé de la baſſeſſe à la gloire, mais n'avoient point été élevez, à cauſe & en conſideration de leur abaiſſement : ce qui eſt la gloire propre & incommunicable de Jeſus-Chriſt, ſuivant les idées de nôtre Religion. On ne trouvera point de ſujet auquel l'on puiſſe attribuër ce caractére, ſi ce n'eſt Jeſus-Chriſt. C'eſt donc de Jeſus-Chriſt ſeul, qu'il s'agit dans cette prophetie.

Que si chacun de ces caractéres, semble suffire à nous faire connoître le Messie, par le parfait & admirable raport que nous trouvons entre la prophetie & l'événement: on doit croire que l'amas de ces caractéres, forme à cet égard une démonstration très-claire & très-évidente à ceux qui conservent quelque goût pour la verité, & qui ne sont pas entiérement aveuglez par leurs passions.

Certainement, si les Juifs ne veulent point convenir que ce soient là les caractéres du Messie, ils sont obligez de nous dire premiérement, quel est le sujet de cette prophetie, car tous les traits en sont remarquables. Il s'agit du salut d'un peuple, d'une prédication, d'un bras révelé, d'un bon plaisir de Dieu, qui prospere, d'un homme chargé des pechez du peuple, & que l'on croit être frapé de Dieu, des hommes justifiez, d'une posterité qui doit paroître: effets sensibles, caractéres remarquables, & qui ne sçauroient demeurer cachez & inconnus. Et il faut en second lieu, qu'ils nous fassent voir dans l'Ecriture, des propheties qui marquent plus distinctement un Messie, un homme divin & extraordinaire, qui doit glorifier Dieu, & sauver les hommes, que ne fait celle-ci.

Que s'ils reconnoissent, comme ils sont enfin obligez de le reconnoître, que ce sont ici des caractéres du Messie, il faudra qu'ils avoüent de deux choses l'une, ou que Jesus Fils de Marie, auquel ces caractéres conviennent si parfaitement, est le vrai Messie, marqué par les Prophétes; ou que Jesus Fils de Marie, a dérobé au Messie ses vrais caractéres: ce qui seroit de toutes les extravagances, la plus grande. Ce seroit supoſer que la

Sageſſe

Sageſſe de Dieu peut être trompée, que le menſonge peut rompre ſes meſures, qu'un impoſteur peut être revêtu de tous les caractéres d'une véritable miſſion, & par conſéquent que les hommes feroient bien de prêter créance à un impoſteur ; par le raport viſible & inconteſtable qu'il auroit avec les anciens oracles ; ou qu'ils feroient bien de rejetter les oracles de l'Ecriture qui donneroient créance à un impoſteur.

Ce n'eſt pas ſeulement les Juifs qui trouvent un juſte ſujet de conviction ; les autres incrédules n'y voyent auſſi rien qui ne les confonde. Il eſt impoſſible qu'ils ne tombent dans une juſte ſurpriſe, lors qu'ils conſiderent la prophetie, l'événement, & l'admirable raport qui eſt entre l'un & l'autre.

La prophetie eſt très-certainement d'Iſaïe, & précede ſans aucune conteſtation la venuë de Jeſus-Chriſt au monde. Elle eſt ſi extraordinaire & ſi ſinguliere dans les circonſtances qu'elle renferme, qu'il ne paroît point qu'elle ait pû tomber dans l'eſprit d'un homme. Car ſi Iſaïe étoit tel que l'incrédulité ſe l'imagine ordinairement, & qu'il n'eût aucune idée, par exemple ; de la réſurrection des morts, comme quelques impies le ſoûtiennent des anciens Prophétes, auſſi bien que des anciens Patriarches : comment eſt-il tombé dans l'eſprit d'Iſaïe, que celui qu'il nous a décrit comme un homme ſi abjet & ſi miſerable, reſſuſciteroit après avoir mis ſon ame en oblation ? En effet, vous ne ſçauriez douter qu'il ne prédiſe ſa mort. C'eſt ce qu'il dit en trois ou quatre diverſes manieres. *Il a été retranché de la terre des vivans. Quand ſon ame aura été miſe en oblation pour le peché. Sa ſepulture avoit été aſſignée avec les mé-*

chans. Pour ce qu'il aura repandu son ame à la mort. Et l'on peut douter aussi peu que sa resurrection ne soit prédite dans le même endroit : puisque c'est de cet homme qui aura mis son ame en oblation, qui aura repandu son ame, qui aura été avec le riche en sa mort, & qui aura été retranché de la terre des vivans, qu'il est dit qu'il se verra de la posterité ; & non-seulement cela, mais encore qu'il prolongera ses jours, qu'il joüira du labeur de son ame, qu'il sera prosperer le bon plaisir de l'Eternel, qu'il justifiera les hommes, qu'il aura le partage des Puissans ou des Grands, qui est une phrase Hebraïque, pour dire sera bien partagé. Tout cela supose un sujet vivant. Tout cela est attribué à un homme qui doit mourir, & comme une suite de sa mort. Il n'y a donc rien de plus clairement marqué que sa resurrection. La resurrection des morts, tombe-t-elle facilement dans l'esprit d'un Prophête qu'on supose n'en avoir aucune idée ?

Si les Deïstes ne veulent point prêter leurs préjugez à ce Prophête : que les Juifs d'aujourd'hui lui attribuent les leurs, nous y consentons pour un moment. Isaïe, selon cette supositon, se sera representé le Messie qui devoit venir, comme un Monarque glorieux & triomphant, qui devoit vaincre sans résistance, triompher sans effort, assujettir tout l'Univers, & donner aux Juifs les Roi de la terre pour nourriciers, & leurs Princesses pour nourrices ; car c'est ainsi que ce Prophête s'exprime en quelque endroit de ses Revelations, & les Juifs veulent qu'il y parle proprement : est-il naturel de representer un Monarque glorieux

& triomphant, sous l'idée d'un surgeon ; d'un homme mépriſé, rejetté, d'un homme de douleurs, &c. & de marquer ſi préciſément ſa mort & ſes ſouffrances ?

Ne conſiderons point Iſaïe comme préoccupé de l'opinion litterale qui a lieu maintenant parmi les Juifs ; conſiderons-le comme diſciple de Moïſe & des Prophêtes qui l'avoient devancé : Où ſont les Prophêtes qui ont parlé ſi clairement avant lui d'une propitiation des pechez, par le ſacrifice d'un homme divin ? D'où avoit-il pris ces idées de l'union de la gloire & de la baſſeſſe du Meſſie, de mépris du côté des hommes, & de proſperité du côté de Dieu, de connoiſſance & de juſtification, de prédication & de bras de l'Eternel, de mort & de prolongation des jours ? Car ces idées ſont certainement fort extraordinaires : & comme par la ſageſſe de Dieu la Revelation eſt allée en croiſſant, il eſt certain que les Ecrivains Sacrez n'avoient jamais parlé en ces termes.

Enfin je conſens qu'on le conſidere comme éclairé par les lumieres de la raiſon, après l'avoir conſideré comme inſtruit dans l'Ecriture : il eſt inconcevable qu'Iſaïe puiſſe avoir prononcé cet oracle, à moins qu'il n'ait été inſpiré divinement. La raiſon n'invente point d'elle-même tant de circonſtances qui paroiſſent contraires les unes aux autres. L'imagination n'a point de part à des paradoxes qui paroiſſent élevez, non-ſeulement au deſſus de ſa portée : mais même au deſſus de celle de l'eſprit. Ce n'eſt point le deſir d'inventer des choſes agréables, qui fait faire un ſi triſte portrait d'un Meſſie ardemment attendu. Le hazard ne peint pas tant d'idées ſi differentes dans l'eſ-

prit, avec des prédictions si suivies, si raisonnées & si circonstanciées. De sorte que nous ne voyons point de principe auquel nous puissions raporter cet oracle, si ce n'est le Saint-Esprit.

Que s'il n'y a rien de suspect dans la prophetie, encore moins y en a-t-il dans l'événement? On ne peut point soupçonner de supposition, les faits sur lesquels nous fondons l'accomplissement de cette prophetie. Les Evangelistes ne nous ont sans doute point trompez, lorsqu'ils nous ont marqué le profond abaissement de J. C. Et quand on refuseroit de les croire, on seroit obligé d'ajoûter foi aux reproches que les ennemis mêmes de Jesus lui font à cet égard; lui reprochant ce qui fait un des caractéres de sa vocation, je veux dire sa pauvreté & sa bassesse. On ne peut douter que J. C. n'ait souffert la mort. Il n'y a aucune aparence que la circonstance de sa sepulture, soit supposée. Un mensonge aussi impudent que l'auroit été celui-là, pouvoit & devoit être trop tôt découvert. Personne ne doute que Jesus n'ait été crucifié entre deux brigans. C'est un fait connu par une heureuse experience, que Jesus Christ a eu un très-grand nombre de disciples après sa mort, qui sont apellez ses enfans ou sa posterité, avec plus de raison que les disciples des Prophétes ne sont apellez les enfans des Prophétes. Chacun sçait que plusieurs personnes ont quitté les idoles, & se sont attachez à l'étude de la sanctification, par la connoissance qu'ils ont eu de lui. Et comme il ne nous est pas permis de douter que le bon plaisir de Dieu ne soit de sauver les hommes; il n'y a point de doute aussi,

que celui qui a éclairé les nations par la prédication de son Evangile, n'ait fait prosperer le bon plaisir de Dieu. D'où je conclus, que ce n'est point dans l'imagination des Evangelistes, mais dans la verité de la chose que se trouve l'accomplissement de cet oracle. Mais s'il ne dépendoit point de l'esprit des disciples qui aussi étoient de pauvres & de simples pêcheurs, d'accommoder les événemens à l'oracle ; il faut ajoûter qu'il dépendoit beaucoup moins de Jesus-Christ lui-même, de s'accommoder ou de se proportionner à cette ancienne prédiction. Car quand on supposeroit que Jesus-Christ, pour se rendre conforme à cette Prophetie, auroit adopté, pour ainsi dire, l'opprobre & la bassesse ; étoit-il le maître de toutes les circonstances de sa vie, & de l'esprit de ceux qui lui contredisoient, de sa mort, de sa sepulture, de ce qui devoit arriver après sa mort ? Est-ce par son conseil qu'on l'attacha à la Croix entre deux brigands ? Avoit-il prié avant que de mourir, Joseph d'Arimathie d'ensevelir son corps dans le sepulchre qu'il avoit taillé dans un rocher ? Avoit-il le pouvoir de se ressusciter, après avoir eu le courage de souffrir une mort volontaire ? Le cœur des hommes, étoit-il en sa main pour les convertir après sa mort, & faire ainsi prosperer le bon plaisir de Dieu ? Et dépendoit-il de lui justifier par la connoissance de son nom, des gens qui n'avoient jamais oüi parler de lui.

Ce n'est ni l'événement, ni la prophetie qui doivent nous surprendre, mais bien la proportion qui est entre l'un & l'autre, & qui est telle, que la prophetie paroît être un Evangile, & l'Evangile une Prophetie

repetée & retracée. Le raport y est admirable : tout s'y ajuste, tout s'y suit, tout s'y unit. Car je ne crois pas devoir m'arrêter à deux ou trois remarques de critiques que les Rabbins opoſent à cette verité.

Ils disent que le Prophête parle d'un homme infirme ; & que Jesus-Christ n'avoit aucune infirmité, ni aucune langueur naturelle ; qu'il étoit sain & vigoureux ; & qu'il ne mourut que d'une mort violente. On répond que la langueur dont il est parlé dans cet oracle, est accidentelle & volontaire, comme ces paroles le font connoître, *Il l'a mis en langueur* ; & qu'il s'agit visiblement dans cet endroit, non des afflictions de la nature : mais des souffrances infligées, comme peine du peché.

Ils ajoûtent que Jesus-Christ n'a point prolongé ses jours, puis qu'il n'a vécu que trente trois ans. On répond qu'il les a prolongez après sa mort, ayant obtenu l'éternité.

Ils demandent, en quel sens Jesus-Christ a été partagé avec les Puissans. On répond qu'il l'a été avec les Rois & les Princes des nations, qui se sont assujettis au sceptre de sa parole, ayant mis leurs sceptres à ses pieds. Ou si vous voulez, nous dirons que c'est une phrase Hebraïque, qui signifie seulement en géneral, que Jesus-Christ a été très-bien partagé. Cela est trop petit, pour meriter qu'on s'y arrête.

C'est cette proportion admirable de l'événement avec la Prophetie, qui est si claire, si facile, & en même tems si sensible & si incontestable, qui convertit autrefois l'Eunuque de la Reine Candace, après que Philippe la lui eut fait connoître &

sentir. Mais il ne se contenta pas de cet oracle, il parcourut les autres Propheties : & comme nous devons imiter son exemple, il est tems de passer à la consideration des autres.

CHAPITRE X.

Où l'on continuë d'examiner les Propheties qui regardent le Messie, & sur-tout celles qui marquent le lieu & la maniere de sa naissance.

ENcore que la Prophetie que nous venons d'examiner, contienne la naissance, la vie & la mort du Messie, il ne sera pas hors de propos de marquer quelques oracles qui nous representent plus particulierement ces événemens.

Mais avant que d'en venir-là, il importe de remarquer qu'il a y trois sortes d'oracles qui regardent le Messie : les uns qui sont des preuves sans tipes : les autres qui sont des tipes sans preuves, & les autres qui sont des preuves & des tipes tout ensemble. Isaac, Joseph, Samson, &c. sont des tipes simples du Messie ; ce sont des images propres à le representer, & même destinées à cela par la sagesse de Dieu : mais ces tipes supposent la verité de la venuë du Messie, & ne la prouvent point. On peut dire au contraire, de l'oracle que nous avons examiné dans le chapitre précedent, que c'est un tissu de propheties claires & expresses, qui ne sçauroient convenir qu'à Jesus Christ, qui lui conviennent immédiatement, & qui ne sont couvertes d'image, ni d'envelope. C'est ce que je nomme des

preuves ſans tipe. Les premiéres de ces oracles, repreſentent ſans prouver. Les autres prouvent ſans repreſenter. Mais il étoit juſte que la Sageſſe divine joignît, pour une plus grande évidence, la preuve & l'image, & qu'elle nous fît voir des tipes en Jeſus-Chriſt, qui ſe prouvent eux-mêmes. C'eſt dans ce deſſein que prenant David & quelques autres perſonnes illuſtres pour les tipes du Meſſie, le S. Eſprit leur aplique des choſes qui ne peuvent convenir qu'au Meſſie, & décrit tout ce qui regarde le Meſſie, ſous l'envelope de ce qui eſt arrivé à ces perſonnes illuſtres, mais avec ceci de particulier, qu'on voit dans cette ſorte d'oracles, une certaine étenduë de ſens, qui nous fait comprendre qu'ils ont deux objets, l'un prochain, qui ſera David, par exemple; & l'autre éloigné, qui eſt le Meſſie: & ces oracles ſont ceux qui enferment des tipes & des preuves tout enſemble, & dont nous parlerons principalement dans la ſuite.

Ainſi j'avouë que l'oracle qui eſt contenu dans les verſ. 12. 13. 14. 15. 16. du chap. 7. du II. Livre de Samuël, regarde la perſonne de Salomon. Car ce n'eſt que de Salomon qu'on peut entendre ces paroles: *Que s'il commet quelque iniquité, je le châtierai de verges d'homme, & de playe des fils des hommes.* Mais il eſt vrai auſſi que la promeſſe que cet oracle contient, eſt trop grande & trop magnifique, pour devoir être limitée à Salomon. Elle ſeroit fauſſe même, ſi elle n'avoit point d'autre objet: & ce n'eſt qu'en la perſonne du Meſſie, que l'on peut trouver l'accompliſſement de cette prophetie. *Je ferai lever ta poſterité après toi, laquelle ſera ſortie de tes entrailles, & j'établirai ſon regne à toûjours,* &c.

&c. *Je lui serai pere, & il me sera fils*, &c. *Ainsi ta maison sera assurée, & aussi ton regne pour jamais, devant ta face, & ton trône sera affermi à jamais.* Car qui ne voit que cette domination éternelle que l'Ecriture exprime ailleurs, en disant que la posterité de David séerra sur son trône aussi long tems qu'il y aura un Soleil & une Lune, ne peut se dire véritablement de la domination temporelle de Salomon, & qu'elle convient uniquement au regne spirituel du Messie?

Nous consentons de même, que les Juifs fassent tant de reflexions qu'ils voudront, sur l'oracle d'Isaye 7. 14. cité par S. Matthieu : *La Vierge sera enceinte*, &c. pour nous faire voir que le sens litteral de ces paroles, convient à une fille qui vivoit du tems du Prophête, ou même à une femme mariée, (le terme de l'original pouvant souffrir l'une & l'autre signification) laquelle devoit enfanter un fils, qui ne seroit pas plûtôt en âge de discerner le mal d'avec le bien, que le païs de Juda seroit délivré des armes des Rois de Syrie & d'Israël, qui étoient venus pour le désoler, & qui avoient jetté Achaz & toute la ville de Jerusalem, dans une extrême consternation. Toûjours seront-ils obligez de reconnoître que cet oracle a une plus grande étenduë que cela, & que pour en conserver tous les sens, il faudra le raporter au Messie, en qui nous le voyons acompli d'une maniere très-noble & très-excellente. Car I. Le Prophête ne se contente pas de dire, que la Vierge sera enceinte : il donne cela pour un signe du dessein que Dieu a de conserver son peuple, un signe qui doit rassurer le cœur d'Achaz, un signe que Dieu donne lui-

même ; Achaz n'en ayant osé demander, & ayant répondu au Prophète qui l'exhortoit à demander un signe, qu'il ne tenteroit point l'Eternel. Or il est certain que la naissance d'un enfant qui vient au monde par les voies ordinaires, n'a rien qui mérite d'être regardé comme un signe, & moins encore comme un signe d'une délivrance signalée & extraordinaire. II. L'enfant dont il est parlé, doit être nommé Emanuël, ou Dieu avec nous : expression remarquable, qui non-seulement est disproportionnée à un enfant ordinaire, mais même qui seroit trop grande pour le plus grand des Prophètes ; & qui étant sans exemple dans l'Ecriture, & marquant quelque chose de plus qu'humain, ne peut être que raisonnablement apliquée au Messie. III. Il est remarquable que l'accomplissement de cette même Prophetie, est raporté en ces termes, au chap. suivant. *Puis je m'aprochai de la Propheteſſe, laquelle conçut & enfanta un fils*, &c. *Car avant que l'enfant ſçache crier mon pere & ma mere, on enlévera la puiſſance de Damas, & le butin de Syrie :* &c. *Pour cette cauſe, le Seigneur s'en va faire venir ſur eux les eaux du fleuve*, &c. *lequel fleuve montera par-deſſus tous ſes courans d'eau*, &c. *& les étenduës de ſes aîles, emplironſ la largeur de ton païs, ô Emanuël.* Il est évident que le sens litteral que prêchent les Juifs, rend cet oracle absurde & incompréhensible, s'il est seul. Car, je vous prie, que veut dire le Prophète, d'apeller tant de fois Emanuël, c'est-à-dire, Dieu avec nous, un enfant ordinaire, & qui ne devoit même contribuër de rien à la délivrance du peuple, puis qu'avant qu'il sçût apeller son pere & sa mere, le peuple devoit être délivré ? Pourquoi apostropher cet enfant ? Pourquoi

le faire regarder comme le Seigneur de la terre sainte, & lui en attribuër le soin ou domination, par ces paroles : *Et les étenduës de ses ailes rempliront la largeur de ton païs, ô Emanuel* ?

Il n'en est pas de la naissance de Jesus-Christ dans la ville de Bethléem, comme des autres oracles que les Juifs peuvent révoquer en doute sans contredire, puisque leurs Peres mêmes ont déclaré que le Christ devoit naître en Bethléem, selon cet oracle raporté par S. Mathieu, avec quelque petite diversité qui regarde les termes, & non pas le sens. *Et toi, Bethléem devers Ephrat, petite pour être des milliers de Juda, de toi me sortira quelqu'un, pour être Dominateur en Israël : & ses issuës sont dès jadis, dès les jours éternels* : &c. *Il se maintiendra, & gouvernera par la force de l'Eternel, & avec la magnificence du nom de l'Eternel son Dieu : & ils demeureront fermes ; car il sera tantôt magnifié jusqu'aux bouts de la terre, & celui-là sera la paix*, &c. Le meurtre des enfans de Bethléem, est une triste preuve que nous n'avons pas inventé la réponse que les Scribes & les Pharisiens firent à Herode ; & cette réponse nous montre que les Juifs eux-mêmes sont convenus autrefois que cet oracle regardoit le Messie. Mais quand nous n'aurions point ce grand préjugé contre les Rabbins de nos jours ; de quel autre que du Messie, pourroit-on dire, qu'il sortira de Bethléem un Dominateur en Israël ? Car pour la pensée de ceux qui prennent ces paroles en termes de passé, pour *il est sorti*, & qui l'entendent de David, elle est refutée par toute la suite du discours, & sur-tout par ces expressions, *Il le livrera, il se maintiendra, il gouvernera, il sera la paix* ;

Mich. 5 1.

il sera magnifié, &c. Où est ce Dominateur? Où est cette force & cette magnificence de l'Eternel, connuë jusqu'aux extrêmitez de la terre? Où sont ces issuës éternelles? Où est cet homme sorti de Bethléem, qui est la paix de Dieu? Bethléem est détruite il y a tant de siécles, sans que l'on puisse nous montrer un autre que Jesus-Christ, auquel tous ces caracteres puissent convenir. Concluons donc que c'est de Jesus-Christ qu'il est uniquement parlé en cet endroit.

CHAPITRE XI.

Où l'on examine quelques Propheties qui regardent le ministere du Messie.

ON ne peut bien comprendre celle qui se lit au Chap. 42. des Revelations du Prophête Isaïe, à moins que de la raporter toute entiere. Elle est conçûë en ces termes: *Voici mon serviteur, je le maintiendrai. C'est mon élû, mon ame y prend son bon plaisir. J'ai mis mon Esprit sur lui; il mettra en avant jugement aux Nations. Il ne criera point, & ne se haussera point: & ne fera point oüir sa voix par les ruës. Il ne brisera point le roseau cassé, & n'éteindra point le lumignon fumant. Il mettra en avant jugement en verité. Il ne se hâtera point, ni ne se retirera point, qu'il n'ait mis reglement en la terre, & les Isles s'attendront à la Loi. Ainsi a dit le Dieu fort, l'Eternel qui a créé les Cieux,* &c. *Moy l'Eternel t'ai apellé en justice, & je prendrai ta main, & te garderai, & te ferai être l'alliance du peuple, & la lumiere des Nations, afin d'ouvrir les yeux qui ne voyent goute, & de retirer les prisonniers hors du lieu auquel on les tient enserrez, & ceux qui sont dans*

les tenebres, hors de prison. Je suis l'Eternel, c'est-là mon nom; je ne donnerai point ma gloire à un autre, ni ma loüange aux images taillées. Voici les choses de ci-devant sont avenuës, & je vous en annonce de nouvelles, & je vous les ferai entendre avant qu'elles soient avenuës. Chantez à l'Eternel un nouveau Cantique. Que sa loüange soit dès le bout de la terre. Que tous ceux qui descendent en la mer, & tout ce qui est en elles, les isles & leurs habitans, le desert & les villes, élévent leur voix, &c. *Qu'ils donnent gloire à l'Eternel, & publient sa loüange aux isles*, &c.

Il s'agit de sçavoir quel est ce serviteur de Dieu dont il est parlé dans cet oracle. Les uns soûtiennent que c'est le peuple d'Israël. Les autres disent que c'est Jeremie le Prophête. Et nous prétendons que c'est le Messie promis aux Juifs. Il n'est pas difficile de montrer qui sont ceux qui se trompent.

Ceux qui prétendent qu'il soit parlé du Peuple d'Israël dans cet oracle, se fondent sur ce qu'il est dit de la Nation des Juifs, aux Versets 19. 20. 21. du même Chapitre. *Qui est aveugle, si ce n'est mon serviteur? Qui est sourd, comme mon messager que j'ai envoyé? Qui est aveugle, comme celui que j'ai rendu accompli? Qui est aveugle, comme le serviteur de l'Eternel? Vous voyez beaucoup de choses, & ne prenez garde à rien. Vous avez les oreilles ouvertes, & n'entendez rien. L'Eternel prenoit plaisir en lui, à cause de sa Justice: il magnifioit sa Loi, & le rendoit honorable. Mais c'est ici un peuple pillé & fourragé*, &c.

Ces dernieres paroles ne nous permettent point de douter qu'il ne s'agisse dans cet endroit du peuple d'Israël: mais on ne peut pas faire avec raison le même jugement des dix premiers Versets de ce Chapitre, [illegible]

contiennent la Prophetie que nous examinons. Ce qui le montre démonſtrativement, c'eſt que celui dont Dieu parle dans ces termes, *Voici mon ſerviteur, je le maintiendrai. C'eſt mon élû*, &c. doit être non-ſeulement la lumiere des Nations, mais encore l'alliance du peuple; & qu'il ſeroit abſurde de dire, que le peuple ſoit l'alliance du peuple, ſans parler encore de tous les autres caractéres de cette Prophetie, qui ne ſçauroient convenir à la Nation des Juifs.

Pour Jeremie, quelque illuſtre qu'il ait été entre ces ſerviteurs de Dieu, je ne ſçai comment on oſe lui apliquer un éloge auſſi grand & magnifique que celui qui eſt contenu dans l'oracle que nous examinons. Car premierement, il n'eſt pas aſſez diſtingué des autres Prophêtes, pour être ainſi diſtingué de tous les hommes. *C'eſt mon élû, mon ame prend en lui ſon bon plaiſir. J'ai mis mon Eſprit ſur lui, il annoncera jugement aux Nations. Moi l'Eternel t'ai apellé en juſtice.* D'ailleurs, eſt-ce à Jeremie qu'il apartient d'éteindre ou de n'éteindre pas le lumignon fumant, de briſer ou de ne briſer pas le roſeau caſſé? Eſt-ce Jeremie qui annonce jugement aux Nations, qui met reglement en la terre, & qui fait que les iſles s'attendent à la Loi? Et peut-on dire ſans impieté, que Jeremie ſoit l'alliance du peuple; & la lumiere des Nations?

Certainement il n'y a que Jeſus-Chriſt à qui tout cela convienne véritablement, & duquel on puiſſe dire encore, qu'il ouvre les yeux qui ne voyent goute; qu'il delivre les priſonniers, & qu'il éclaire ceux qui étoient dans les tenebres. C'eſt par Jeſus-Chriſt & non par aucun autre, que Dieu a exercé jugement ſur les idoles & ſur les

images taillées. C'eſt à la venuë de Jeſus-Chriſt, que Dieu a fait annoncer des choſes nouvelles, les faiſant néanmoins prédire avant qu'elles arrivaſſent. C'eſt alors que la loüange de l'Eternel, a commencé de s'étendre juſqu'aux bouts de la terre; qu'on a donné gloire à Dieu, & qu'on a publié ſa loüange aux iſles.

Quand cet oracle ne ſeroit point auſſi clair qu'il l'eſt en effet, à quel autre qu'à Jeſus-Chriſt, pourroit-on apliquer celui-ci qui ſe lit au Chap. 9. des Revelations du Prophête Zacharie ? *Egaye-toi grandement, fille de Sion? jette cris d'éjoüiſſance, fille de Jeruſalem : voici ton Roy viendra à toi, étant juſte, & qui ſe garantit de par ſoi même, abject & monté ſur un âne, & ſur un ânon poulain d'ânesſe*, &c. *Et le Roy ne parlera que de paix aux Nations, & ſa domination ſera depuis une mer juſqu'à l'autre, & depuis le fleuve juſqu'aux bouts de la terre.* Vit-on jamais cette union de juſtice, de baſſeſſe, de puiſſance, de paix, en un autre que Jeſus-Chriſt ? Et de quel autre que de lui, pourroit-il être vrai qu'il eſt juſte, Roi, abject; qu'il vient ſur le poulain d'une ânesſe; qu'il parle de paix aux Nations; que quoi qu'abject, il doit faire l'allegreſſe de Sion; & que ſa domination doit être depuis le fleuve juſqu'aux bouts de la terre ?

CHAPITRE XII.

Où l'on conſidere les Propheties qui regardent la mort du Meſſie.

MAis bien que toutes ces prédictions qui regardent la vie & le miniſtére de

Messie, soient admirablement convaincantes par leur multitude, par leur suite, par leur enchaînement, & par leur clarté : rien ne doit nous persuader davantage que la prédiction de sa mort & de ses souffrances : événement si triste, si éloigné des idées ordinaires des Juifs, ou plûtôt si choquant, que jamais les Prophêtes ne se seroient avisez de le prédire, & moins encore de le mêler à tant de descriptions pompeuses & magnifiques du Messie, s'ils n'avoient été inspirez par le S. Esprit, qui connoît les choses comme elles sont.

En effet, ce n'est point ici un événement que les Prophêtes décrivent en passant. Ils s'y arrêtent, ils le raportent avec ses circonstances. Ils décrivent l'oprobre & les douleurs du Messie. Ils prédisent sa mort ; Ils en marquent la fin ; ils en décrivent le genre ; ils en raportent les circonstances ; ils nous disent ce qui doit la préceder & ce qui doit la suivre, comme s'ils avoient déja assisté à un spectacle qui étoit encore dans les tenebres de l'avenir.

Il Les Prophêtes ne nous disent pas seulement que ce Messie, ou ce serviteur de Dieu qui doit venir, est un homme de douleurs, sçachant ce que c'est de langueur, le mepriſé, le rejetté du peuple, sans forme, sans apparence, un ver, non pas un homme, la honte & l'oprobre des hommes, ils nous aprennent qu'il doit être retranché, qu'il doit être retranché de la terre des vivans, qu'il doit mettre son ame en oblation, & qu'il doit s'en aller & se retirer, après qu'il aura mis reglement en la terre : car nous avons déja montré qu'il s'agit du Messie dans tous ces oracles.

II. Il nous aprennent que ce n'eſt point pour lui qu'il doit ſouffrir la mort ; qu'il doit être retranché, mais non pas pour ſoi ; qu'il a mis ſon ame en oblation pour le peché ; qu'il a été navré pour nos forfaits, & froiſſé pour nos iniquitez : expreſſions qui ne nous permettent point de révoquer en doute la veritable fin de ſes ſouffrances.

III. Ils nous font entendre le genre de ſa mort avec ſes circonſtances. L'oracle de Zacharie nous dit que les Juifs verront celui qu'ils auront percé. *Et je repandrai*, dit nôtre Sauveur par la bouche de ce Prophête, *je repandrai ſur la maiſon de David & ſur les habitans de Jeruſalem, l'eſprit de grace & de ſupplications, & ils regarderont vers moi qu'ils auront percé, & ils en meneront deüil, comme quand on mene un deüil d'un fils unique ; & ils en ſeront en amertume ; comme quand on eſt en amertume, à cauſe d'un premier né.* Cet oracle qui ſe trouve ſi exactement accompli en la perſonne de ces premiers Proſélites, qui s'écrierent, après avoir oüi la prédication de S. Pierre, *Hommes freres, que ferons-nous ?* nous fait aſſez connoître de quel genre de crime ces Juifs devoient ſe repentir. Il faut remarquer en effet, que c'eſt ici un Prophête qui a prophetiſé après le retour des Juifs hors du pays de Babylone ; & qu'après avoir montré combien grande eſt la miſericorde de Dieu & ſa protection glorieuſe, en les délivrant de cette derniere ſervitude, & après avoir raporté pluſieurs excellentes viſions, dans leſquelles Dieu lui a fait connoître quelle eſt l'alliance qu'il a faite avec ce peuple ; & avoir enſuite prédit la ruïne des ennemis du peuple de Dieu, & la gloire d'Iſraël & de la maiſon de David, qu'il

faut sans doute entendre de l'Israël selon l'esprit, & de l'avencement du regne du Messie fils de David, puis qu'autrement cette Prophetie n'auroit pas été acomplie : il nous parle d'un deüil très grand & très-amer qui sera sur les habitans de Jerusalem & sur la famille de David ; d'un deüil semblable au deüil qu'on mene pour un fils unique, tel que le deüil qui fut en la plaine de Meguildon ; deüil de la terre ; deüil de la famille de David & de celle de Nathan ; deüil de la famille de Levi, de chaque famille & de chaque maison à part : mais ce qui est plus remarquable, il nous parle d'un deüil qui naîtra de ce qu'ils auront percé celui qui devoit faire l'objet de leur respect & de leur adoration. Que les Juifs cherchent tant qu'ils voudront, ils ne trouveront point d'autre crime auquel ils puissent apliquer ce qui est dit dans cet oracle, que la crucifixion de leur Messie.

Et en effet, Zacharie n'est point le seul Prophête qui nous fait comprendre quel devoit être le genre de la mort du Messie. Le Psalmiste lui fait dire en la personne de David qui le represente : *Une assemblée de mechans m'a environné, ils ont percé mes mains & mes pieds.* Je ne nie pas veritablement qu'il n'y ait dans ce Pseaume 22. quelque chose qu'il se peut apliquer à David, figure & tipe du Messie. Mais ce que nous prétendons, à l'exemple des anciens Rabbins, qui ont tout raporté ce Pseaume au Messie, c'est qu'il y a des choses qui conviennent beaucoup mieux à Jesus-Christ qu'à David ; & d'autres qui ne conviennent point à David, & qui conviennent

au Messie. Ces paroles, *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné, t'éloignant de ma delivrance & des paroles de mon rugissement* ? conviennent mieux à Jesus-Christ mourant, qu'à David fugitif. Celles-ci se trouveront encore plus veritables en la personne de Jesus-Christ, qu'en celles de David. *Mais moi je suis un ver, non pas un homme ; la honte & l'oprobre des hommes, & le mepriſé du peuple. Tous ceux qui me voyent, se moquent de moi, & me font la mouë. Ils secoüent la tête. Il se remet*, disent-ils, *à l'Eternel qu'il le délivre, & qu'il le retire, puis qu'il prend en lui son bon plaisir.* Mais en voici d'autres qui ne conviennent point à David. *Ils ont percé mes mains & mes pieds. Ils ont partagé mes vêtemens, & ils ont jetté le sort sur ma robe.* Et quand cela auroit été accompli en sa personne, on ne voit pas qu'on puisse apliquer à la delivrance temporelle de David, ces paroles si magnifiques. *Tous les bouts de la terre en auront souvenance, & se convertiront à l'Eternel ; & toutes les familles des nations se convertiront devant toi. Car la terre apartient à l'Eternel, & il domine sur les nations. Tous les Grands de la terre, se prosterneront devant lui. Tous ceux qui décendent en la poudre, s'inclineront, même celui qui ne peut garantir sa vie. La posterité lui servira, & sera enrôlée au Seigneur, d'âge en âge. Ils viendront & publieront sa justice au peuple qui naîtra, d'autant qu'il aura fait cela.*

Est-il croyable que ces dernieres paroles, *d'autant qu'il aura fait cela*, se raportent simplement à la delivrance de David, de sorte que les peuples viennent & publient la justice de Dieu au peuple qui doit naître, que tous les bouts de la terre en ayent souvenance & se convertissent ? En verité, il fau-

droit renoncer à toute la bonne opinion qu'on a de ce Prophête, & refuser même de lui attribuer le sens commun, pour s'imaginer que l'envelope de ses paroles, ne nous cache point de plus grand événement que celui de sa délivrance temporelle ; & que par consequent ce ne soit du Messie qu'il parle, n'y ayant sans doute que le Messie auquel un oracle si magnifique puisse convenir.

N'est-ce point encore à J. C. qu'on doit appliquer ces paroles du Psеaume 69 ? *Je suis devenu étranger à mes freres*, &c. *Le Zele de ta maison m'a rongé*, &c. *Oprobre m'a rompu le cœur, dont je suis languissant*, &c. *Qui plus est, ils m'ont donné du fiel à mon repas, & m'ont abreuvé de vinaigre* : David n'ayant pû dire cela de soi même, que par une certaine extension de sens, qui convient proprement & exactement au Messie, & qui ne convient qu'à lui.

Enfin de quel autre que du Messie, peut-on entendre ces paroles d'Isaïe ? *J'ai exposé mon dos à ceux qui me frapoient, & mes joüés à ceux qui me tiroient le poil. Je n'ai point caché ma face arriere des oprobres & des crachats.* Car si tout cela n'est point arrivé au Prophête, il faut qu'il parle en la personne de quelqu'autre ; & quel peut être cette autre personne, si ce n'est le Messie.

Ch. 50. Vers. 6.

Ainsi vous trouvez dans les oracles des Prophêtes, toutes les circonstances de la mort de nôtre Messie, les pieds & les mains percées, le deüil extrême de ceux qui viennent à reconnoître qu'ils l'ont percé, cette triste exclamation de Jesus-Christ attaché à la Croix, *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné* ? la honte & l'oprobre qui

accompagnent ses souffrances, le fiel & le vinaigre dont on l'abreuve, les crachats dont on le couvre, les blasphêmes de ceux qui lui insultent, qui se mocquent de lui en secoüant leurs têtes, & qui lui disent, *Il se confie en Dieu : qu'il le délivre, s'il prend en lui son bon plaisir ?* Le partage de ses vêtemens, & toutes ces circonstances jointes à la connoissance que les bouts de la terre en doivent avoir, & au salut des Nations qui viendront & se convertiront, & publieront d'âge en âge, la justice de Dieu au peuple qui naîtra.

IV. Il nous enseigne que sa mort sera agréable à Dieu : qu'après ses souffrances, il se verra de la posterité, & qu'il obtiendra le partage des Puissans, après avoir mis son ame en oblation. Ce qui acheve de nous faire comprendre, que c'est de Jesus-Christ que les oracles nous ont parlé, n'y ayant que Jesus-Christ dont la mort ait des raports si justes & en grand nombre, avec la mort de celui que les Prophêtes nous décrivent sous l'idée du Christ ; ou du Serviteur de Dieu qui devoit mettre son ame pour nous.

CHAPITRE XIII.

Où l'on examine les Propheties qui marquent ce qui est arrivé au Messie après sa mort.

IL reste maintenant que nous trouvions dans les oracles des Prophêtes, la Sepulture de Jesus-Christ, sa Resurrection, son Ascension, & sa séance à la droite du Pere.

Sa Sepulture est clairement exprimée par ces paroles du 52. d'Isaïe ; *Or on avoit ordon-*

né *son sepulchre avec les méchans ; mais il s'est trouvé avec le riche dans sa mort.* Sur quoi nous ne nous arrêterons point, parce que nous avons déja expliqué cet oracle.

Pour sa Resurrection, il est impossible de ne pas l'inferer des Ecrits des Prophêtes, lorsque d'un côté, ils nous enseignent que le Christ doit être retranché de la terre des vivans, souffrant une mort honteuse & maudite ; & que de l'autre ils lui attribuent une gloire & une domination éternelle, étant absolument impossible d'acorder ces deux choses, si ce n'est par sa Resurrection.

Mais afin qu'on ne doute point que ce ne soit du même Messie que les Prophêtes ont prédit qu'il souffriroit la mort, & qu'il obtiendroit un Empire éternel, on doit se souvenir que dans le Chapitre 52. d'Isaïe, il est dit d'une même personne que nous avons déja prouvé être le Messie, qu'elle mettroit son ame en oblation pour le peché, & qu'ensuite elle se verroit de la posterité, & feroit prosperer le bon plaisir de Dieu, &c. Ce qui supose necessairement une Resurrection.

Et c'est ce que David, tipe du Messie, exprime excellemment au Pseaume 16. en ces termes. *Car tu n'abandonneras point mon ame au sépulchre, & ne permettras point que ton Saint*, ou *ton Bien-aimé*, ou *ton Debonnaire, sente corruption.* Il paroît encore ici, que l'esprit prophetique qui animoit le Prophête, donnoit une étenduë à ses conceptions & à ses paroles, qui empêche qu'on ne puisse les raporter à David seul. Car que voudroit dire le Prophête, si cela étoit, que son ame qui se prend ici pour le corps, ne seroit point mise au sepulchre ; & que pour

être l'Oint du Seigneur, son Saint, ou son Bien-aimé, il éviteroit la mort ? Mais y auroit-il rien de plus faux que cette pensée, puisque David est mort veritablement, & que son sépulchre a demeuré parmi les Juifs jusqu'au tems de saint Pierre, qui employoit ce même raisonnement pour persuader les Juifs incrédules ? Cette preuve est d'autant plus démonstrative contre les Rabbins, qu'ils reconoissent que David a été le tipe du Messie, & que plusieurs choses sont attribuées à celui-là, qui ne conviennent qu'à celui-ci : mais pour les autres incrédules, qu'ils voyent la Résurrection de Jesus-Christ clairement prédite au 52. chap. d'Isaïe.

L'Ascension de Jesus Christ, & sa séance à la droite de Dieu, ne sont pas marquées dans les oracles des Prophètes avec moins de clarté, mais comme le dessein de raporter tous ceux qui marquent ce double événement, nous meneroit trop loin, nous nous contenterons du Pseaume 110. parce qu'il est tout-à-fait remarquable, & que d'ailleurs il n'est sorte d'échapatoire que les Rabbins n'ayent inventé pour en détourner le sens, & sur-tout pour expliquer ces premiéres paroles : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur, sieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aye mis tes ennemis pour le marche-pied de tes pieds*, en sorte qu'elles ne soient point favorables à nôtre Messie.

Les uns veulent que ce Pseaume ait été composé par Melchisedech, sur le sujet de la victoire qu'Abraham remporta sur les Rois qui avoient emmené Lot prisonnier ; comme s'il y avoit dans le texte, *L'Eternel a dit à mon Seigneur, Abraham, sieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aye*, &c. comme si Melchisedech, Sacrificateur du Dieu Sou-

verain, beniſſant Abraham en cette qualité, & par conſequent plus grand qu'Abraham à cet égard, pouvoit apeller raiſonnablement ce Patriarche, ſon Seigneur : ou comme ſi ces paroles, *L'Eternel tranſmettra de Sion le ſceptre de ta force*, convenoient au tems d'Abraham, où l'on ne faiſoit pas encore mention de Sion, ni de ſceptre ; marque de Royauté.

Les autres prétendent que ce Pſeaume ait été compoſé par Eliezer, ſerviteur d'Abraham, & ſont refutez par cette derniere conſideration, auſſi-bien que par tous les traits de la Prophetie.

Les autres diſent avec auſſi peu de vraiſemblance, que David compoſa ce Cantique dans la vûë du Roy Ezechias, dont il prédiſoit la gloire : comme s'il y avoit quelque aparence à dire, que David apelle Ezechias, ſon Seigneur.

Enfin il y en a qui ſoûtiennent que ce Pſeaume a été compoſé ſur le ſujet de David, par quelque Levite qui voulut publier ſa gloire & ſa grandeur ; & comme veulent quelques autres, à l'occaſion du danger qu'encourut David, lors qu'Abiſcaï le ſecourut, & le garantit de la javeline du Philiſtin Jiſçbibenob : ce qui obligea les gens de David à jurer, diſant : *Tu ne ſortiras plus avec nous en bataille, de peur que tu n'éteignes la lampe d'Iſraël.*

Mais quand on ne conſidereroit que ces paroles, *L'Eternel l'a juré & ne s'en repentira point : Tu es Sacrificateur à toûjours, ſelon l'ordre de Melchiſedech* ; on voit bien que ce n'eſt point de David dont il eſt parlé dans cette Prophetie, étant certain que David n'a été ni Sacrificateur éternel ; ni Sacrificateur ſelon

lon l'ordre de Melchiſedech.

CHAPITRE XIV.

Où l'on ſatisfait aux principales difficultez que l'on peut former ſur le ſujet des Propheties qui regardent le Meſſie.

VOila ce que nous avions à dire ſur les Propheties qui ont prédit le Meſſie que nous reconnoiſſons. Il faut maintenant écouter ce que l'incredulité oposé, ou peut oposer à ces preuves.

I. Elle deſirera peut-être d'abord un plus grand nombre d'oracles qui rendent témoignage au Seigneur Jeſus. Mais qu'elle conſidere qu'il n'y a point de Prophête, ni preſque de Chapitre dans les Revelations de chaque Prophête, qui n'enferme quelque trait qui regarde le Meſſie.

II. Que ſi elle veut des Propheties plus particulariſées, qu'elle conſidere que la perſonne ne pouvoit être mieux caracteriſée, ni les évenemens plus circonſtanciez. Jeſus-Chriſt eſt apellé Schilo, le Chriſt, un Liberateur, un grand Perſonnage qui doit venir dans la ſeconde Maiſon, & en faire la gloire; le Fils de Dieu, un Roi éternel, un Sacrificateur ſelon l'ordre de Melchiſedech, le Seigneur, le Dieu, le Sauveur de toute la terre, le Saint de Dieu, le Berger, le Conducteur, le Serviteur de Dieu, ſon Elû, celui en qui Dieu prend ſon bon plaiſir, le Fils de l'Homme qui vient ſur les nuées du Ciel; & en même tems un ver, & non point un homme, l'oprobre des hommes, un homme de douleurs, & ſçachant ce que c'eſt que de langueur, un

agneau, une victime pour le peché. Pour les événemens, ils sont si circonstanciez, que celui qui lit les seules Revelations d'Isaïe, croit voir un cinquiéme Evangile.

III. Peut être vous défiez-vous de ce que les caractéres du Messie, ou les circonstances de ces événemens, sont recueillies de divers passages separez & détachez les uns des autres. Mais outre que nous avons déja fait voir que dans ces passages d'où nous les recueillons, il s'agit du Messie; la Sageſſe de Dieu a pourvû à ce qu'on ne pût nous faire de reproche à cet égard, & que nous ne pûſſions rien deſirer pour la conviction des incredules. Car qu'y a-t-il de plus circonstancié que les oracles de Daniel? Et qui ne voit que le Chapitre 52. d'Isaïe, contient l'abaiſſement de Jeſus Chriſt, son oprobre, ſes ſouffrances, ſa mort, ſon ſacrifice, ſa ſepulture, ſa reſurrection, ſon aſcenſion, avec la propitiation de nos pechez & le ſalut des hommes, ſans que par aucune ſubtilité on puiſſe s'empêcher de reconnoître que tous ces caractéres ſi differens, & aparemment opoſez, ſervent à marquer une ſeule & même perſonne.

IV. Vous deſiriez peut être, que ces caractéres qui marquent le Meſſie, fuſſent plus éclatans & plus remarquables. Mais étoit-il poſſible d'en aſſigner qui le fuſſent plus que le changement de l'alliance, la ruïne des quatre Monarchies qui avoient opprimé le peuple de Dieu, la converſion des Gentils, la deſolation de Jeruſalem & du Sanctuaire, qui devoient s'enſuivre, l'éloignement du ſceptre & du Legiſlateur de Juda, la confuſion des lignées, & la perte de leur liberté, l'établiſſement d'un Empire

qui renfermeroit toute Nation, Tribu & Langue ; la venuë d'un peuple de Saints qui devoient peupler toute la terre, la connoissance de Dieu remplissant la terre, les dons du S. Esprit se repandant sur toute chair, suivant la Prophetie de Joël, c'est-à-dire, sans égard au peuple Juif plûtôt qu'aux autres ?

V. Mais, direz-vous, pourquoi Dieu n'a-t-il point marqué ces événemens avec tant de clarté & de précision, qu'il ait été absolument impossible de les revoquer en doute ? Je reponds, qu'il ne faut point que les Propheties soient conçûës avec tant de clarté, qu'elles donnent lieu aux hommes d'éviter, ou de changer l'événement. Marquez le moment de la naissance de Jesus-Christ, vous donnez à Herode plus de facilité d'executer son mauvais dessein. Caracterisez la personne du Messie, d'une sorte qu'il ne puisse s'y méprendre : dites qu'il est le fils de Marie, mariée à un Charpentier nommé Joseph, & qu'il repose dans une telle heure, dans une crêche & dans une telle maison à Bethléem ; mais que dans un tel tems il doit être porté en Egypte : vous donnez plus de facilité à Herode d'assouvir sa cruelle ambition ; ou vous mettez la Sagesse de Dieu dans la necessité d'inventer d'autres moyens pour sauver son Fils, que ceux qu'elle avoit resolu, ou que les Prophêtes avoient déja prédits & déterminez. Ce rayon de lumiere qui naît de l'histoire de l'Evangile, nous fait voir combien il est nécessaire que les Propheties soient couvertes de quelque voile, avant que d'être accomplies. Que seroit-ce, si nous penetrions dans le conseil

de Dieu, & que nous vissions à fond les desseins de sa sagesse ?

VI. On objectera peut-être que les oracles qui marquent la venuë & le regne du Messie, parlent de cet événement comme devant faire la gloire du peuple d'Israël, & l'esclave des Nations qui seront assujetties au peuple Juif. Cela est faux, la venuë du Messie, est marquée comme le bien des Juifs & des Gentils ; car il est dit que ces deux peuples n'en feront plus qu'un. La conversion des Gentils est même marquée comme un plus grand événement que le retablissement des Juifs. Voici comment Isaïe fait parler le Sauveur qui devoit venir. *Dont il m'a dit : C'est peu que tu me sois serviteur pour rétablir les Tribus de Jacob, & pour réstaurer les desolations d'Israël : & pourtant je t'ai donné pour lumiere aux Nations, afin que tu sois mon salut jusqu'aux bouts de la terre.*

VII. Mais d'où vient que les Prophêtes préparent les Juifs à tant de gloire & de magnificence de la part du Messie, puis qu'à la venuë du Messie, ils devoient être rejettez de l'Alliance ? On répond, que c'est à l'Israël selon l'esprit, & non point à l'Israël selon la chair, que le Saint-Esprit avoit fait toutes ces promesses. Or l'Israël selon l'esprit, est composé de tous ceux qui sont les enfans d'Abraham par la foi, soit qu'ils tirent leur naissance de ce Patriarche, soit qu'ils la tirent de quelqu'autre. En effet, voici comment Dieu unit les deux peuples dans les promesses qu'il leur adresse. *Pour certain, l'Eternel consolera Sion : il consolera toutes ses desolations, & rendra son desert semblable à Eden, & ses landes au jardin de l'Eternel : joie & allegresse sera trouvée en elle, & voix de melodie.*

Soyez donc attentifs à moi ; mon Peuple ; & me prêtez l'oreille, ma Nation. Car la loi sortira de moi, & j'établirai mon jugement pour être lumiere aux peuples. Ma justice est près ; mon salut est venu en avant, & mes bras jugeront les peuples ; & les Isles s'attendront à moi, & leur attente sera en mon bras.

Voilà comment les deux peuples doivent s'attendre à ce grand salut. Mais qui sont donc ceux qui sont si souvent menacez dans les oracles des Prophêtes ? Ce sont les méchans, ceux d'entre les Juifs & les Gentils qui seront rebelles & incrédules. Remarquez donc que les Prophêtes réüniſſent les bons de l'un & de l'autre peuple, qui doivent être éclairez par le Meſſie, & qui adreſſent les mêmes promeſſes, les égalant en toutes choſes, les déclarant les enfans de la promeſſe, & leur donnant le nom du peuple de Dieu, d'Iſraël, de Jacob, de Juda, & qu'ils réüniſſent auſſi les méchans qui doivent ſe trouver au milieu des deux peuples, & leur dénoncent les jugemens de Dieu, & les nomment les uns & les autres du nom des Nations les plus deteſtées, & comme de celui d'Edom, d'Aſſur, d'Egypte, &c.

C'eſt une verité qui paroît aſſez dans ces paroles, qui ſuivent celles que nous venons de citer. *Elevez vos yeux vers le Ciel, & regardez en bas vers la terre. Car les Cieux s'en iront à néant comme de la fumée, & la terre ſera uſée comme un vêtement, & ſes habitans mourront pareillement : mais mon ſalut demeure à toûjours, & ma juſtice ne ſera point anéantie. Ecoutez-moi, vous qui ſçavez ce que c'eſt que de juſtice, peuple au cœur duquel eſt ma loi, ne craignez point l'opprobre des hommes, & ne ſoyez point éperdus par leurs reproches. Car la teigne les rongera comme un*

vêtement, &c. *mais ma justice demeurera à toûjours*, *& mon salut par tous âges.*

Il est impossible de ne point penser à cette réünion des Fidéles des deux peuples, lorsqu'on lit ce que Dieu dit au Chapitre 66. des Révelations d'Isaïe : *Mais quant à moi, voyant leurs œuvres & leurs pensées, le tems vient d'assembler toutes les Nations & Langues. Ils viendront & verront ma gloire.*

Mais on ne peut s'empêcher de reconnoître aussi que ce même Prophête sépare les méchans qui doivent se trouver parmi les deux peuples, & qu'il en fait un corps auquel il dénonce ses jugemens, lorsqu'on l'entend parler ainsi. *Mais vous déserteurs de l'Eternel, qui oubliez la montagne de ma sainteté, qui dressez la table à l'armée des Cieux, & fournissez l'aspersion à autant qu'on en peut compter*, je *vous compterai aussi avec l'épée, & vous ferez tous égorgez, parce que vous avez parlé, & je ne vous ai point repondu : j'ai parlé, & vous n'avez point écouté : mais vous avez fait ce qui me déplaît, & vous avez choisi les choses ausquelles je n'ai point pris plaisir. Pourtant ainsi, a dit le Seigneur l'Eternel, voici mes serviteurs mangeront, & vous aurez faim : voici mes serviteurs boiront, & vous aurez soif : voici mes serviteurs s'éjoüiront, & vous serez honteux : voici mes serviteurs s'éjoüiront avec chant de triomphe, de la joie qu'ils auront au cœur ; mais vous crierez de la douleur que vous aurez au cœur, & hurlerez pour la froissure de vôtre esprit, & laisserez vôtre nom à mes Elûs, pour s'en servir aux execrations : & le Seigneur l'Eternel te fera mourir ; mais il apellera ses serviteurs d'un autre nom. Celui qui benira en la terre, sera beni au Dieu de verité : & celui qui jurera en la terre, jurera par le Dieu de verité*, &c. *Car voici je m'en*

vas créer nouveaux Cieux & nauvelle Terre, & les choſes précedentes ne ſeront plus ramentuës, & ne reviendront plus au cœur : mais plûtôt vous vous éjoüirez : & vous égayerez à toûjours en ce que je m'en vas créer Jeruſalem pour n'être que joie, & ſon peuple pour n'être qu'allegreſſe, &c.

Il n'y a ſans doute rien de plus convainquant que ces paroles, contre la prétention de ceux qui s'imaginent que tout Iſraëlite, bon ou méchant, aura part au ſiécle à venir, comme ils parlent. Car il paroît que Dieu ſépare ceux qu'il apelle ſes ſerviteurs, ſes élûs, de ces méchans Juifs qu'il a déja nommez des deſerteurs de l'Eternel, qui ont oublié la montagne de ſa ſainteté. Et comme il unit d'ailleurs les Nations qui doivent ſe convertir, & dont le Meſſie doit être l'alliance, la lumiere & le ſalut, à ces-juſtes qui ſont parmi les Juifs; qu'il leur promet même gloire, mêmes avantages, & qu'il en fait un même corps : il s'enſuit que la diſtinction de l'Iſraël ſelon la chair, d'avec l'Iſraël ſelon l'eſprit, qui n'eſt que la ſéparation des Juifs fidéles & des Gentils convertis faiſant un même corps, d'avec les Juifs impenitens & les Gentils rebelles & incrédules qui en doivent faire un autre, n'eſt point de nôtre invention, mais qu'elle eſt du Prophête Iſaïe.

Il y a donc un peuple au milieu du peuple, un Iſraël au milieu d'Iſraël, & l'on peut dire que tous ceux qui ſont de la race d'Abraham, ne ſont point compris au nombre des enfans d'Abraham.

Or ce fondement établi, nous ſert à répondre à toutes les difficultez que les Juifs font naître ſur ce ſujet. Car ſi l'on objecte, que le Meſſie doit remener les Juifs à Jeruſalem,

que depuis une nouvelle Lune, jusqu'à l'autre, & depuis un Sabbat jusqu'à l'autre, toute chair doit venir & se prosterner devant la face de Dieu, &c. On répond premierement que cette espece d'oracles, ne peuvent point se prendre dans un sens litteral, étant assez évident que toute chair ne peut point venir à Jerusalem, de Sabbat en Sabbat; ou comme il est dit ailleurs, que toutes Nations de la terre ne peuvent point aborder à la Montagne de Sion. Je dis bien davantage, & je soûtiens que l'accompliſſement de cette prophetie, seroit impossible, quand même elle seroit limitée aux Juifs. Car puisqu'il s'agit là du regne glorieux du Messie, & qu'on prétend que tous les Juifs doivent voir la gloire de ce regne, & avoir part à la felicité de ce siécle après la Resurrection; comment conçoit-on que toute la multitude des Juifs qui seront morts, & de ceux qui vivront encore, puissent aborder à une ville, ou à une montagne proprement dite?

On répond en second lieu, que cet oracle doit être entendu de sorte, que les biens qu'il promet, ne soient point promis aux méchans; mais seulement aux justes, & que par conséquent, il ne s'agit point là d'assembler tous les Israëlites, tant bons que mauvais, pour aller à la montagne de Sion: mais qu'il doit être entendu de sorte, que les biens qu'il promet, soient promis aux fidéles & aux élûs de Dieu, pris tant des Juifs que des Gentils, puisque toute l'Ecriture nous enseigne, que Dieu se fera connoître alors aux uns & aux autres; & qu'ainsi il s'agit ici d'une montagne qui répond à toutes les Nations, & non d'une montagne ou une seule

seule Nation va adorer ; d'une Sion celeſte qui peut recevoir les Elûs de Dieu qui viendront des quatre bouts de la terre, & non pas d'une Sion terreſtre & proprement dite, qui ne ſçauroit pas même contenir la poſterité charnelle d'Abraham.

Il ne ſerviroit de rien de dire, que les méchans ſeront parmi les Gentils, mais qu'il n'y en aura point parmi les Juifs ; puiſque les Rabbins reconnoiſſent eux-mêmes, que le ſiécle de la venuë du Meſſie ſera un ſiécle de corruption & de débordement ; & que le Prophête ſupoſe évidemment, qu'il y aura en Iſraël des méchans qui ſeront punis, lors qu'il dit en s'adreſſant aux deſerteurs de l'Eternel, & à ceux qui ont oublié la montagne de ſa ſainteté, ce qui ne peut convenir qu'à ceux qui avoient connu l'Eternel en cette montagne. *Voici mes ſerviteurs s'éjoüiront avec chant de triomphe, de la joye qu'ils auront au cœur ; mais vous crierez de la douleur que vous aurez au cœur, & heurlerez pour la froiſſure de vôtre eſprit.* Propheties où il s'agit évidemment du regne du Meſſie, ce qui paroît par ces paroles qui ſuivent ; *Voici je m'en vas créer nouveaux cieux & nouvelle Terre.*

VIII. Mais, direz-vous, ſi le deſſein de Dieu avoit été qu'on ſe ſervît de cette double clef, d'Iſraël ſelon la chair, & d'Iſraël ſelon l'eſprit, & de ſens figuré & de ſens litteral, ne nous l'auroit-il point dit ? ne l'auroit-il point marqué dans les oracles des Prophêtes ? Je répons qu'il l'a aſſez dit, & qu'il l'a aſſez marqué pour ceux qui ne s'aveuglent point volontairement eux-mêmes.

Quand même la diſtinction de l'Iſraël ſelon

la chair, & de l'Israël selon l'esprit, auroit quelque chose de nouveau à l'égard de l'expression, il est toûjours certain qu'elle n'est point nouvelle à l'égard de la chose; puisque ce que nous apellons Israël selon l'esprit, n'est que le corps des justes ou des fidéles, tant Juifs que Gentils, dont le Messie devoit être le salut & la lumiere, & qui sont si expressément séparez des méchans, & même des méchans Israëlites, dans les oracles que nous avons raportez.

Et pour le sens figuré, la sagesse de Dieu a pourvû à ce qu'il nous fût facile de le discerner d'avec le sens litteral. Les paroles mêmes le découvrent assez souvent, ou la suite du discours le donne à connoître, ou la force du sens le met au jour; & quoi qu'il en soit, l'évenement qui est le plus juste & le plus facile commentaire des Propheties, le met en évidence.

On n'a pas beaucoup de peine à deviner qu'il y a une figure dans ces paroles: *Ejoüissez-vous avec Jerusalem, & vous égayez, vous tous qui l'aimez*, &c. *afin que vous tetiez, & que vous soyez rassasiez des mamelles de ses consolations; afin que vous suciez, & que vous joüissiez à plaisir de toutes les sortes de sa gloire. Car ainsi, a dit l'Eternel, voici je m'en vais faire découler vers elle la paix comme un fleuve, & la gloire des Nations comme un torrent debordé; & vous teterez, & serez portez sur les côtez, & on vous fera jouer sur les genoux.* Cette figure est si évidente, qu'il est impossible d'y être trompé.

La suite du discours ne nous permet point de douter, que ces paroles du 9. chap. d'Isaïe ne soient figurées. *Le loup habitera avec l'agneau, & le léopard gîtera avec le chevreau;*

Le veau & le lionceau, & autre bétail qu'on engraisse, seront ensemble, & un petit enfant les conduira. La jeune vache paîtra avec l'ours, &c. L'enfant qui tette s'ébatra sur le trou de l'aspic. On ne nuira point, & on ne fera aucun dommage en toute la montagne de ma sainteté: car la terre aura été remplie de la connoissance de l'Eternel, comme le fond de la mer des eaux qui la couvrent.

Ces dernieres paroles, *Car la terre aura été remplie*, &c. qui n'ont aucun raport avec l'union & la paix des bêtes, nous montrent avec assez de clarté qui c'est-là une description allégorique de la paix & de l'union qui doit être entre les hommes.

Nous n'avons pas de peine à donner un sens de figure à ces paroles du 2. chapitre des Révelations d'Isaïe, que la montagne de l'Eternel seroit élevée au-dessus de toutes les montagnes de la terre. L'absurdité du sens litteral nous fait d'abord comprendre qu'il faut avoir recours à un sens mistique.

Enfin l'évenement ne nous permet point de douter, qu'il faille reconnoître une figure dans cet oracle si beau de Malachie. *Depuis le Soleil levant jusqu'au Soleil couchant, mon nom sera grand au milieu des Nations, & l'on offrira en tous lieux sacrifices de prosperité & oblation pure*: Car puisque nous avons vû que le nom de l'Eternel nôtre Dieu, qui n'étoit autrefois servi qu'en Israël, a été reconnu & adoré depuis le Soleil levant jusqu'au Soleil couchant, & qu'il est devenu l'objet de la confiance & de la dévotion de tant de nations, qui ne le connoissant point auparavant, esperent en lui, le prient dans leurs besoins, le remercient du bien qu'elles reçoivent, & le reconnoissent pour l'auteur de leur joye & de leur salut; ce qui fait l'essence de la

veritable Religion, & qui vaut mieux que la graisse des bêtes & le sang des victimes : nous ne sçaurions douter que les Nations ne soient entrées dans l'alliance de Dieu. Quoique nous ne voyons point pratiquer la Loi Céremonielle de Moïse, l'évenement qui justifie la verité de cette prophetie, nous en fournit l'intelligence & nous fait voir que c'est des sacrifices d'actions de graces, & de l'oblation pure, de la priere, des aumônes & de la repentance, que Malachie a parlé dans cet oracle si magnifique & si beau.

Que si l'on ajoûte à toutes ces considerations une remarque de feu Monsieur Pascal, qui nous paroît fort essentielle, & sçavoir que la sagesse de Dieu a voulu mêler dans les propheties ce qui regarde le regne spirituel du Messie avec ce qui concerne l'état temporel des Juifs, soit pour attacher davantage le cœur des Juifs, & les obliger à conserver avec plus de fidelité des oracles qui enfermoient toutes leurs esperances, soit pour nous faire regarder l'état temporel des Juifs comme une belle image du regne spirituel du Messie, soit pour couvrir de quelques voiles la grace & la verité qui ne devoient être clairement révelées qu'en Jesus Christ ; soit pour se proportionner aux hommes de ce tems-là, & n'employer que les idées qui étoient dans l'esprit des Prophêtes, & qui étoient connuës & familieres ; soit pour éprouver les hommes, en presentant aux hommes spirituels le sens spirituel caché sous l'envelope des bénedictions temporelles, & permettant que les hommes charnels perdissent le bien spirituel, que leurs passions les empêchoient de discerner, & ne fussent tou-

chez que des bénedictions temporelles, nous ne ferons point surpris que les Prophêtes passent assez souvent de la consideration des choses qui regardent l'Eglise & Jesus-Christ, à la consideration des choses qui regardent Juda & la République d'Israël.

Ainsi, trouvant peu ou point de difficulté dans la lecture des Prophêtes, nous benirons Dieu qui nous aura éclairez de sa lumiere, & nous aura conduits comme par la main de la Révelation naturelle à la Révelation Judaïque, & de la Révelation Judaïque aux principes de la Religion Chrétienne, pour acquiescer pleinement à celle-ci, & chercher en elle nôtre consolation & nôtre joye.

Fin de la premiere Partie.

TABLE

Des Sections & des Chapitres.

PREMIERE PARTIE.

I. SECTION.

De l'Existence de Dieu.

CHAP. I. *Dessein de cette Section.* pag. 15

CHAP. II. *Où l'on fait voir en recherchant les principes de nos erreurs, que le sentiment qui établit l'existence de Dieu, n'est point un faux préjugé.* 19

CHAP. III. *Où l'on continuë de montrer, que le sentiment que nous avons de l'existence de Dieu, n'est point un préjugé.* 28

CHAP. IV. *Où l'on entre dans l'examen des preuves qui établissent l'existence de Dieu.* 32

CHAP. V. *Où l'on considere les preuves de l'existence de Dieu, que la Philosophie nous fournit.* 41

CHAP. VI. *Où l'on continuë à prouver par les principes de la Philosophie, l'existence de Dieu, conjointement avec la spiritualité & l'immortalité de l'ame.* 53

CHAP. VII. *Qu'il y a dans le monde des caracteres de nouveauté qui nous conduisent à la verité de l'existence de Dieu.* 73

CHAP. VIII. *Preuves de l'existence de Dieu par la consideration de la societé. Premiere preuve tirée de la suite des générations.* 74

CHAP. IX. *Qu'il y a des caracteres de nouveau é dans la societé humaine, qui prouvent l'existence de Dieu.* 80

CHAP. X. *Qu'y ayant un chef du genre humain, il faut qu'il y ait un Dieu.* 89

CHAP. X. *Preuves de l'existence de Dieu, tirée de la consideration de nôtre ame.* 92

CHAP. XII. *Consideration de l'homme, & en quel sens on peut dire que les autres choses sont pour lui.* 100

CHAP. XIII. *Où l'on fait voir la perfection de l'homme par la consideration de ses défauts.* 104

CHAP. XIV. *Où l'on entre dans l'examen des principales difficultez que les Athées opposent à la verité de l'existence de Dieu.* 110

CHAP. XV. *Suite des objections des Athées.* 117

CHAP. XVI. *Où l'on fait divers paralelles des deux sentimens pour montrer l'extravagance des Athées.* 122

CHAP. XVII. *Où l'on continuë de faire voir l'absurdité de l'Athéisme, en le comparant au véritable sentiment.* 128

CHAP. XVIII. *Où l'on conclud en examinant s'il y a de véritables Athées.* 135

II. SECTION.

Où l'on établit la verité & la necessité de la Religion, contre ceux qu'on nomme Déïstes.

CHAP. I. *Quatre principes qu'il faut prouver opposez à quatre especes de Déistes.* 138

CHAP. II. *Où l'on établit l'idée de Dieu : Que c'est un Etre nécessaire & qui necessairement est unique.* 140

CHAP. III. *Que la sagesse, la justice & la bonté entrent nécessairement dans l'idée de Dieu.* 145
CHAP. IV. *Où l'on établit la necessité d'une Religion en général par l'idée de Dieu.* 154
CHAP. V. *Où l'on établit la verité de la Religion naturelle.* 155
CHAP. VI. *Qu'il y a en nous des principes d'une Religion veritablement naturelle.* 160
CHAP. VII. *Où l'on établit la necessité d'une Révélation ajoûtée à celle de la nature.* 167
CHAP. VIII. *Où l'on établit qu'il y a une distinction necessaire & naturelle entre le bien & le mal moral.* 176
CHAP. IX. *Où l'on examine les difficultez des Deïstes.* 184
CHAP. X. *Où l'on continuë de satisfaire aux difficultez des Deïstes.* 189

III. SECTION.

Où l'on établit la verité de la Religion Judaïque.

CHAP. I. *Recherche de cette Révélation ajoûtée à celle de la nature dont on a entrevû la necessité.* 201
CHAP. II. *Que la Révélation Judaïque a des caracteres de divinité qui frapent d'abord la vûë.* 205
CHAP. III. *Où l'on continuë d'examiner les caracteres de divinité qui sont dans la Révélation Judaïque.* 211
CHAP. IV. *Où l'on continuë d'examiner les caracteres de divinité qui sont dans la Révélation Judaïque, par la consideration des Prophéties.* 219

CHAP.

CHAP. V. *Que supposé que nous trouvions des caracteres de divinité dans la Révélation Judaïque, nous pouvons de cela même nous assurer qu'elle n'a point été essentiellement corrompuë.* 229

CHAP. VI. *Où l'on examine les voies dont la sagesse de Dieu s'est servie pour conserver la Révélation des Juifs pure & invariable.* 233

CHAP. VII. *Où l'on répond aux objections que Spinosa fait contre les Livres de Moïse.* 247

CHAP. VIII. *Où l'on continuë d'examiner les objections de Spinosa sur les Livres de Moïse.* 250

CHAP. IX. *Où l'on continuë de satisfaire aux difficultez qu'on fait sur les Livres de Moïse.* 256

CHAP. X. *Methode pour prouver la verité de la Religion Judaïque, nonobstant les fausses subtilitez des incredules.* 289

CHAP. XI. *Premier monument de la Révélation Judaïque : Qu'il y a toûjours eu parmi les Juifs une Loi de Moïse qui contenoit la substance de leur Religion.* 292

CHAP. XII. *Second monument de la Révélation Judaïque : Que le Pentateuque subsistoit necessairement avant Esdras ; & que celui-ci n'a pû supposer une nouvelle Ecriture composée de faux évenemens.* 298

CHAP. XIII. *Où l'on examine si Esdras n'a point changé la forme de l'Ecriture.* 303

CHAP. XIV. *Troisiéme monument de la Révélation Judaïque : Que la substance de la Loi n'a pû entierement s'effacer du souvenir des Israëlites.* 314

CHAP. XV. *Quatriéme & cinquiéme monument de la Révélation Judaïque.* 318

CHAP. XVI. *Que Moïse n'a pû avoir dessein*

de tromper les Israëlites. 328
CHAP. XVII. *Que les miracles raportez par Moïse étant veritables, ils prouvent la verité de la Religion Judaïque.* 331
CHAP. XVIII. *Examen de quelques difficultez qu'on oposé à la verité de la Religion Judaïque.* 355
CHAP. XIX. *Où l'on continuë de satisfaire aux difficultez des incredules, & où l'on montre que la plus forte de leurs objections nous fournit une preuve excellente de la verité de la Religion Judaïque.* 351
CHAP. XX. *Où l'on continuë d'examiner les difficultez des incredules sur le sujet de la Religion Judaïque.* 367

IV. SECTION.

Où l'on fait voir que la Révélation Judaïque nous conduit à la verité de la Religion Chrétienne.

CHAP. I. *De la vocation des Payens.* 389
CHAP. II. *Que Dieu devoit traiter un autre Alliance avec les hommes, plus parfaite que la premiere.* 402
CHAP. III. *Que Dieu devoit apeller les Gentils & traiter une nouvelle Alliance par le Ministere d'un Mediateur.* 406
CHAP. IV. *Que Dieu n'a point differé l'envoi du Messie à cause des pechez du peuple.* 413
CHAP. V. *Que la vocation des Payens est un caractere du Messie, & que* Jesus-Christ *a été marqué fort clairement & fort exactement par les anciens oracles.* 417
CHAP. VI. *Que les Prophêtes ont marqué le tems de la venuë du Messie.* 438

CHAP. VII. *Où l'on continuë de considerer le tems que les Prophêtes avoient marqué pour la venuë du Messie.* 341

CHAP. VIII. *Où l'on examine les oracles de Daniel, qui regardent le tems & la venuë du Messie.* 441

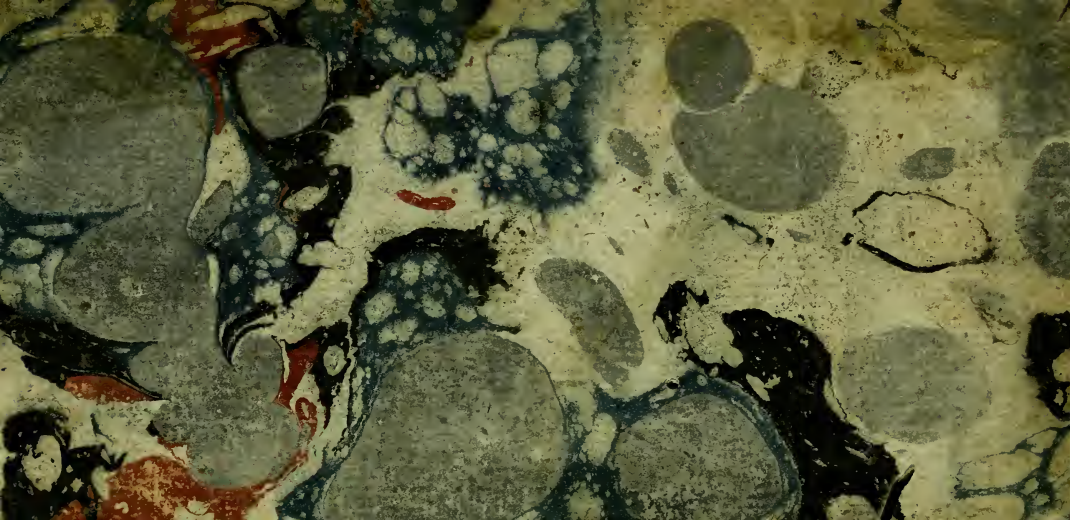
CHAP. XI. *Où l'on prouve que* Jesus-Christ *est le Messie, par le ch. 53. d'Isaïe.* 458

CHAP. X. *Où l'on continuë d'examiner les Propheties qui regardent le Messie, & sur-tout celles qui marquent le lieu & la maniere de sa naissance.* 472

CHAP. XI. *Où l'on examine quelques Propheties qui regardent le ministere du Messie.* 484

CHAP. XII. *Où l'on considere les Propheties qui regardent la mort du Messie.* 487

CHAP. XIII. *Où l'on examine les Propheties qui marquent ce qui est arrivé au Messie après sa mort.* 493

CHAP. XIV. *Où l'on satisfait aux principales difficultez que l'on peut former sur le sujet des Propheties qui regardent le Messie.* 498

Fin de la Table.